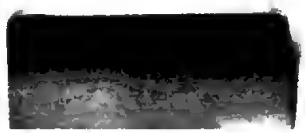
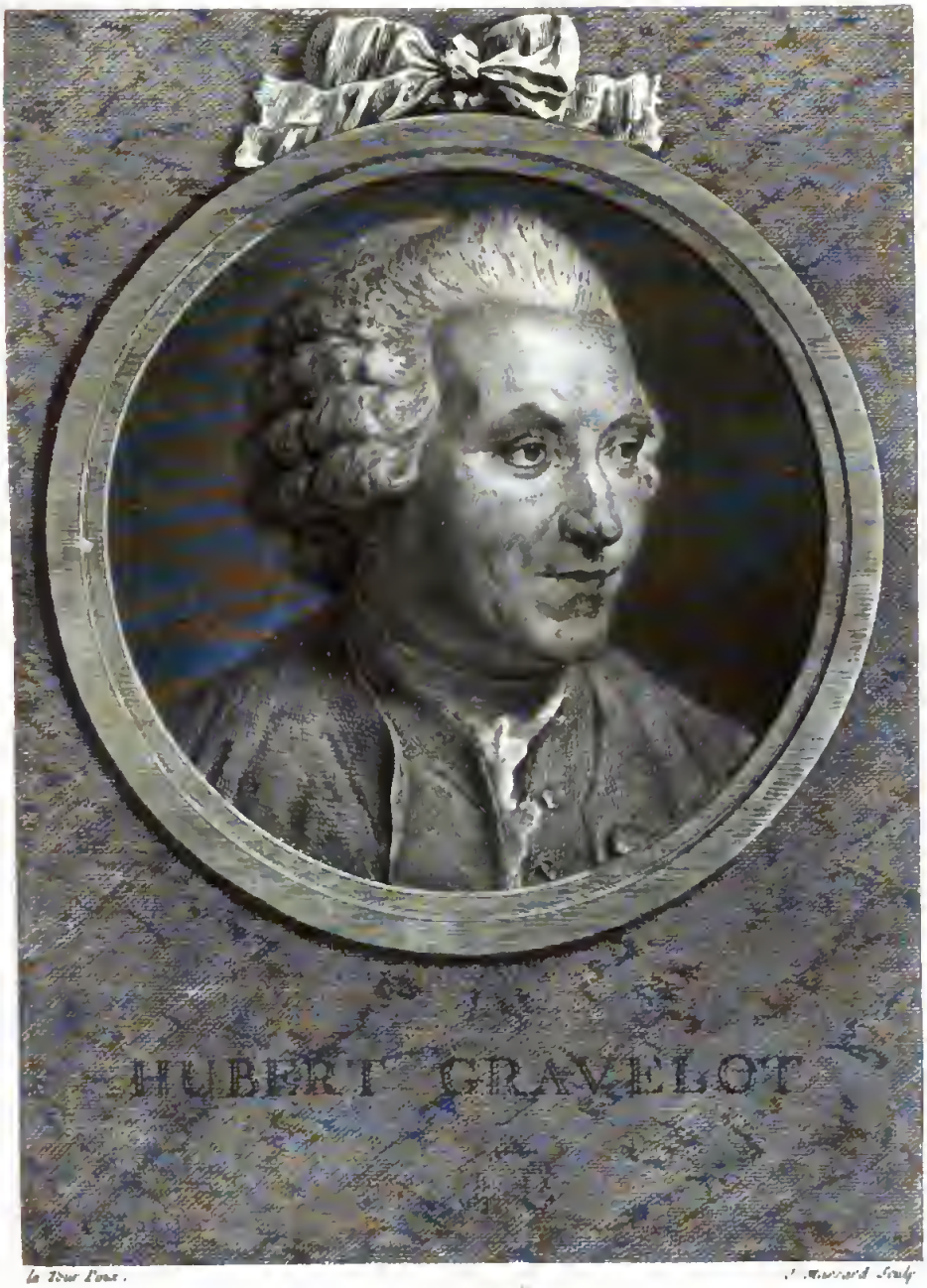


Digitized by Google

Digitized by Google

1·3·28



Digitized by Google

1.3.28

II

COLLECTION

Complette

DES

ŒUVRES

DE

Mr. DE VOLTAIRE.

TOME SECOND.

Digitized by Google

THEATRE

Complet

DE

Mr. DE VOLTAIRE.

TOME PREMIER.

CONTENANT

OEDIPE, MARIAMNE, BRUTUS, LA MORT DE CESAR, ZAYRE, ALZIRE, avec toutes les piéces rélatives à ces Drames.

GENEVE.

M. DCC. LXVIII.

AVERTISSEMENT.

NOus donnons ici toutes les piéces de Théâtre de Monſieur *de Voltaire*, avec les variantes que nous avons pû recueillir. Ce ſera la ſeule édition correcte & complette. Toutes celles qu'on a données à Paris ſont très informes; cela ne pouvait être autrement. Il arriva plus d'une fois que le public ſéduit par les ennemis de l'auteur, ſembla rejetter aux premières repréſentations les mêmes morceaux qu'il redemanda enſuite avec empreſſement quand la cabale fut diſſipée.

Quelquefois les acteurs déroutés par les cris de la cabale, ſe voyaient forcés de changer eux-mêmes les vers qui avaient été le prétexte du murmure; ils leur en ſubſtituaient d'autres au hazard. Preſque tous ſes ouvrages dramatiques ont été repréſentés & imprimés à Paris dans ſon abſence. De là viennent les fautes dont fourmillent les éditions faites dans cette capitale.

Par exemple, dans la piéce de *Gengis* imprimée par nous in 8°. ſous les yeux de l'auteur, on trouve dans la ſcène où *Gengis-Kan* parait pour la première fois, les vers ſuivans.

Ceſſez de mutiler tous ces grands monumens,
Ces prodiges des arts conſacrés par les tems;
Reſpectez-les; ils ſont le prix de mon courage;

Digitized by Google

Qu'on ceſſe de livrer aux flammes, au pillage,
Ces archives des loix, ce vaſte amas d'écrits,
Tous ces fruits du génie, objets de vos mépris.
Si l'erreur les dicta, cette erreur m'eſt utile;
Elle occupe ce peuple, & le rend plus docile, &c.

Ce morceau important eſt tronqué & défiguré dans l'édition de *Ducheſne* & dans les autres. Voici comme il s'y trouve.

Ceſſez de mutiler tous ces grands monumens,
Ces prodiges des arts conſacrés par les tems,
Echappés aux fureurs des flammes, du pillage,
Reſpectez-les; ils ſont le prix de mon courage, &c.

On voit aſſez que ce qu'on a retranché était abſolument néceſſaire & très à ſa place. Le vers qu'on a ſubſtitué, *Echappés aux fureurs des flammes, du pillage*, eſt un vers indigne de quiconque eſt inſtruit des règles de ſon art, & connait un peu l'harmonie. *Echappés des fureurs des flammes* eſt une céſure monſtrueuſe.

Ceux qui ſe plaiſent à étudier l'eſprit humain doivent ſavoir que les ennemis de l'auteur, pour faire tomber la piéce, inſinuèrent que les meilleurs morceaux étaient dangereux, & qu'il falait les retrancher. Ils eurent la malignité de faire regarder ces vers comme une alluſion à la Religion, qui rend le peuple plus docile. Il eſt évident que par ce paſſage on ne peut entendre que les ſciences des Chinois mépriſées alors des Tartares. On a

Digitized by Google

repréſenté cette piéce en Italie ; il y en a trois traductions. Les Inquiſiteurs ne ſe ſont jamais aviſés de retrancher cette tirade.

La même difficulté fut faite en France à la tragédie de *Mahomet* ; on ſuſcita contre elle une perſécution violente ; on fit défendre les repréſentations : ainſi le fanatiſme voulait anéantir la peinture du fanatiſme. Rome vengea l'auteur. Le Pape *Benoit XIV.* protégea la piéce ; elle lui fut dédiée ; des Académiciens la repréſentèrent dans pluſieurs villes d'Italie, & à Rome même. Il faut avouer qu'il n'y a point de pays au monde où les gens de lettres ayent été plus maltraités qu'en France, on ne leur rend juſtice que bien tard.

La tragédie de *Tancrède* eſt défigurée d'un bout à l'autre d'une manière encor plus barbare. Dans les éditions de France il n'y a preſque pas une ſcène où il ne ſe trouve des vers qui pèchent également contre la langue, l'harmonie & les règles du théâtre. Le libraire de Paris eſt d'autant plus inexcuſable qu'il pouvait conſulter notre édition, à laquelle il devait ſe conformer.

Les éditeurs de Paris ont porté la négligence juſqu'à répéter les mêmes vers dans pluſieurs ſcènes d'*Adélaïde du Gueſclin.* Nous trouvons dans leur édition, à la ſcène 7e. du ſecond acte, ces vers qui n'ont pas de ſens :

Gardez d'être réduit au hazard dangereux
Que les chefs de l'Etat ne trahiſſent leurs vœux.

Il y a dans notre édition :

Tous les chefs de l'Etat, laſſés de ces ravages,
Cherchent un port tranquille après tant de naufrages.
Gardez d'être réduit au hazard dangereux
De vous voir ou trahir, ou prévenir par eux.

Ces vers ſont dans les règles de la ſyntaxe la plus exacte. Ceux qu'on a ſubſtitués dans l'édition de Paris ſont de vrais ſoléciſmes, & n'ont aucun ſens. *Gardez d'être réduit au hazard que les chefs de l'Etat ne trahiſſent leurs vœux* ; de quels vœux s'agit-il ? que veut dire, *être réduit au hazard qu'un autre ne trahiſſe ſes vœux* ? On s'imagine qu'il n'y a qu'à faire des vers qui riment, que le public ne s'aperçoit pas s'ils ſont bons ou mauvais, & que la rapidité de la déclamation fait diſparaître les défauts du ſtile ; mais les connaiſſeurs remarquent ces fautes : ils ſont bleſſés des barbariſmes innombrables qui défigurent preſque toutes nos tragédies. C'eſt un devoir indiſpenſable de parler purement ſa langue.

Nous avons ſouvent entendu dire à l'auteur, que la langue était trop négligée au théâtre, & que c'eſt là que les règles du langage doivent être obſervées avec le plus de ſcrupule, parce que les étrangers y viennent apprendre le Français. Il diſait que ce qui avait nui le plus aux belles-lettres était le ſuccès de pluſieurs piéces, qui à la faveur de quelques beautés ont fait ou-

blier qu'elles étaient écrites dans un ſtile barbare. On ſait que *Boileau* en mourant ſe plaignait de cette horrible décadence. Des éloges prodigués à cette barbarie ont achevé de corrompre le goût.

Les comédiens croyent que les loix de l'art d'écrire, l'élégance, l'harmonie, la pureté de la langue, ſont des choſes inutiles ; ils coupent, ils retranchent, ils tranſpoſent tout à leur plaiſir, pour ſe ménager des ſituations qui les faſſent valoir. Ils ſubſtituent à des paſſages néceſſaires des vers ineptes & ridicules ; ils en chargent leurs manuſcrits, & c'eſt ſur ces manuſcrits que des libraires ignorans impriment des choſes qu'ils n'entendent point.

L'extrême abondance des ouvrages dramatiques a dégradé l'art au lieu de le perfectionner ; & les amateurs des lettres accablés ſous l'immenſité des volumes, n'ont pas eu même le tems de diſtinguer ſi ces ouvrages imprimés ſont corrects ou non.

Les nôtres du moins le ſeront ; & nous pouvons aſſurer les étrangers qui attendent notre édition, qu'ils n'y trouveront rien qui offenſe une langue devenue leurs délices, & l'objet conſtant de leurs études.

AVERTISSEMENT

SUR

L'ŒDIPE.

L'Auteur compoſa cette piéce à l'âge de dix-huit ans. Elle fut jouée en mil ſept cent dix-huit, quarante-cinq fois de ſuite. Ce fut le Sieur du Frêne, *célèbre acteur, de l'âge de l'auteur, qui joua le rôle d'*Œdipe; *Mademoiſelle* des Mares, *très grande actrice, joua celui de* Jocaſte, *& quitta le théâtre quelque tems après. On a rétabli dans cette nouvelle édition le rôle de* Philoctète, *tel qu'il fut joué à la première repréſentation.*

Digitized by Google

ŒDIPE,

TRAGÉDIE,

AVEC

DES CHŒURS;

Précédée d'une lettre au P. Poree, & d'une préface dans laquelle on combat les ſentimens de Mr. de la Motte ſur la poëſie.

Repréſentée pour la première fois le... Novembre 1718.

Digitized by Google

LETTRE

DE MONSIEUR DE VOLTAIRE

AU PÈRE PORÉE, JÉSUITE.

JE vous envoye, mon cher père *a*), la nouvelle édition qu'on vient de faire de la tragédie d'*Œdipe*. J'ai eu ſoin d'effacer, autant que je l'ai pû, les couleurs fades d'un amour déplacé, que j'avais mêlées malgré moi aux traits mâles & terribles que ce ſujet exige.

Je veux d'abord que vous ſachiez, pour ma juſtification, que tout jeune que j'étais quand je fis l'*Œdipe*, je le compoſai à peu près tel que vous le voyez aujourd'hui. J'étais plein de la lecture des anciens & de vos leçons, & je connaiſſais fort peu le théatre de Paris; je travaillai à peu près comme ſi j'avais été à Athènes. Je conſultai Monſieur *Dacier*, qui était du pays. Il me conſeilla de mettre un chœur dans toutes les ſcènes à la manière des Grecs. C'était me conſeiller de me promener dans les ruës de Paris avec la robe de *Platon*. J'eus bien de la peine ſeulement à obtenir que les comédiens de Paris vouluſſent exécuter les chœurs qui paraiſſent trois ou quatre fois dans la piéce; j'en eus bien davantage à faire recevoir une tragédie preſque ſans amour. Les comédiennes ſe moquèrent de moi, quand elles virent qu'il n'y avait point de rôle pour *l'Amoureuſe*. On trouva la ſcène de la double confidence entre *Œdipe* & *Jocaſte*, tirée en partie de *Sophocle*, tout-à-fait inſipide. En un mot, les acteurs, qui étaient dans ce tems là petits maîtres & grands ſeigneurs, refuſèrent de repréſenter l'ouvrage. J'étais extrêmement jeune, je crus qu'ils avaient raiſon. Je gâtai

a) Cette lettre a été trouvée dans les papiers du père *Porée* après ſa mort.

gâtai ma piéce pour leur plaire, en affadiſſant par des ſentimens de tendreſſe un ſujet qui le comporte ſi peu. Quand on vit un peu d'amour, on fut moins mécontent de moi; mais on ne voulut point du tout de cette grande ſcène entre *Jocaſte* & *Œdipe;* on ſe moqua de *Sophocle* & de ſon imitateur. Je tins bon, je dis mes raiſons, j'employai des amis: enfin ce ne fut qu'à force de protection que j'obtins qu'on jouerait *Œdipe.* Il y avait un acteur nommé *Quinault*, qui dit tout haut, que pour me punir de mon opiniâtreté il falait jouer la piéce telle qu'elle était, avec ce mauvais quatriéme acte tiré du Grec. On me regardait d'ailleurs comme un téméraire, d'oſer traiter un ſujet où *Pierre Corneille* avait ſi bien réuſſi. On trouvait alors l'*Œdipe* de *Corneille* excellent; je le trouvais un fort mauvais ouvrage, & je n'oſais le dire. Je ne le dis enfin qu'au bout de dix ans, quand tout le monde eſt de mon avis. Il faut ſouvent bien du tems pour que juſtice ſoit exactement rendue. On l'a faite un peu plus tôt aux deux *Œdipes* de Monſieur *de la Motte.* Le revérend père de *Tournemine* a dû vous communiquer la petite préface dans laquelle je lui livre bataille. Monſieur *de la Motte* a bien de l'eſprit; il eſt un peu comme cet athlète Grec, qui quand il était terraſſé, prouvait qu'il avait le deſſus.

Je ne ſuis de ſon avis ſur rien. Mais vous m'avez appris à faire une guerre d'honnête homme. J'écris avec tant de civilité contre lui, que je l'ai demandé lui-même pour examinateur de cette préface, où je tâche de lui prouver ſon tort à chaque ligne; & il a lui-même approuvé ma petite diſſertation polémique. Voilà comme les gens de lettres devraient ſe combattre; voilà comme ils en uſeraient, s'ils avaient été à votre école; mais ils ſont plus mordans d'ordinaire que des Avocats, & plus emportés que des Janſeniſtes. Les lettres humaines ſont devenues très inhumaines. On injurie, on cabale, on calomnie, on fait des couplets. Il eſt plaiſant, qu'il ſoit permis de dire aux gens par écrit ce qu'on n'oſerait pas leur dire en face. Vous m'avez appris, mon cher père, à fuir ces baſſeſſes, & à ſavoir vivre, comme à ſavoir écrire.

Les muſes filles du ciel,
Sont des ſœurs ſans jalouſie ;
Elles vivent d'ambroiſie,
Et non d'abſinthe & de fiel ;
Et quand Jupiter appelle
Leur aſſemblée immortelle
Aux fêtes qu'il donne aux Dieux,
Il défend que le Satyre
Trouble les ſons de leur lyre
Par ſes ſons audacieux.

Adieu, mon cher & révérend père ; je ſuis pour jamais à vous & aux vôtres, avec la tendre reconnaiſſance que je vous dois, & que ceux qui ont été élevés par vous ne conſervent pas toûjours.

à Paris, ce 7e. Janvier 1729.

PRÉFACE.

L'*Œdipe*, dont on donne cette nouvelle édition, fut repréſenté pour la premiére fois à la fin de l'année 1718. Le public le reçut avec beaucoup d'indulgence. Depuis même, cette tragédie s'eſt toûjours ſoutenuë ſur le théâtre, & on la revoit encor avec quelque plaiſir malgré ſes défauts, ce que j'attribue en partie à l'avantage qu'elle a toûjours eu d'être très-bien repréſentée, & en partie à la pompe & au pathétique du ſpectacle même.

Le père *Folard* jéſuite, & Mr. *de la Motte* de l'Académie Françaiſe, ont depuis traité tous deux le même ſujet, & tous deux ont évité les défauts dans leſquels je ſuis tombé. Il ne m'apartient pas de parler de leurs piéces; mes critiques, & même mes louanges, paraîtraient également ſuſpectes. *b*)

Je ſuis encor plus éloigné de prétendre donner une poëtique à l'occaſion de cette tragédie; je ſuis perſuadé que tous ces raiſonnemens délicats, tant rebattus depuis quelques années, ne valent pas une ſcène de génie, & qu'il y a bien plus à aprendre dans *Polyeucte* & dans *Cinna*, que dans tous les préceptes de l'Abbé *d'Aubignac*. *Sévère* & *Pauline* ſont les véritables maîtres de l'art. Tant de livres faits ſur la peinture par des connaiſſeurs n'inſtruiront pas tant un élève, que la ſeule vuë d'une tête de *Raphaël*.

Les principes de tous les arts, qui dépendent de l'imagination, ſont tous aiſés & ſimples, tous puiſés dans la nature & dans la raiſon. Les *Pradons* & les *Boyers* les ont connus auſſi-bien que les *Corneilles* & les *Racines*; la différence n'a été & ne ſera jamais que dans l'application. Les auteurs d'*Armide* & d'*Iſſé*, & les plus mauvais compoſiteurs, ont eu les mêmes règles de muſique. Le *Pouſſin* a travaillé ſur les mê-

b) Monſieur *de la Motte* donna deux *Œdipes* en 1726. l'un en rimes, & l'autre en proſe non rimée. L'*Œdipe* en rimes fut joué quatre fois; l'autre n'a jamais été joué.

mes principes que *Vignon*. Il parait donc auſſi inutile de parler de règles à la tête d'une tragédie, qu'il le ſerait à un peintre de prévenir le public par des diſſertations ſur ſes tableaux, ou à un muſicien de vouloir démontrer que ſa muſique doit plaire.

Mais puiſque Mr. *de la Motte* veut établir des règles toutes contraires à celles qui ont guidé nos grands maîtres, il eſt juſte de défendre ces anciennes loix, non pas parce qu'elles ſont anciennes, mais parce qu'elles ſont bonnes & néceſſaires, & qu'elles pourraient avoir dans un homme de ſon mérite un adverſaire redoutable.

DES TROIS UNITÉS.

Mr. *de la Motte* veut d'abord proſcrire l'unité d'action, de lieu & de tems.

Les Français ſont les premiers d'entre les nations modernes, qui ont fait revivre ces ſages règles du théâtre; les autres peuples ont été longtems ſans vouloir recevoir un joug qui paraiſſait ſi ſévère; mais comme ce joug était juſte, & que la raiſon triomphe enfin de tout, ils s'y ſont ſoumis avec le tems. Aujourd'hui même en Angleterre, les auteurs affectent d'avertir au-devant de leurs piéces, que la durée de l'action eſt égale à celle de la repréſentation; & ils vont plus loin que nous, qui en cela avons été leurs maîtres. Toutes les nations commencent à regarder comme barbares les tems où cette pratique était ignorée des plus grands génies, tels que *Don Lopez de Vega* & *Shakeſpear*. Elles avouent l'obligation qu'elles nous ont de les avoir retirées de cette barbarie. Faut-il qu'un Français ſe ſerve aujourd'hui de tout ſon eſprit pour nous y ramener?

Quand je n'aurais autre choſe à dire à Mr. *de la Motte*, ſinon que Meſſieurs *Corneille*, *Racine*, *Molière*, *Addiſſon*, *Congreve*, *Maffei*, ont tous obſervé les loix du Théâtre, c'en ſerait aſſez pour devoir arrêter quiconque voudrait les violer: Mais Mr. *de la Motte* mérite qu'on le combatte par des raiſons plus que par des autorités.

Qu'eſt-ce qu'une piéce de théâtre? La repréſentation d'une

Digitized by Google

action. Pourquoi d'une ſeule, & non de deux ou trois ? C'eſt que l'eſprit humain ne peut embraſſer pluſieurs objets à la fois ; c'eſt que l'intérêt, qui ſe partage, s'anéantit bientôt ; c'eſt que nous ſommes choqués de voir, même dans un tableau, deux événemens ; c'eſt qu'enfin la nature ſeule nous a indiqué ce précepte, qui doit être invariable comme elle.

Par la même raiſon l'unité de lieu eſt eſſentielle ; car une ſeule action ne peut ſe paſſer en pluſieurs lieux à la fois. Si les perſonnages que je vois ſont à Athènes au premier acte, comment peuvent-ils ſe trouver en Perſe au ſecond ? Mr. *le Brun* a-t-il peint *Alexandre* à Arbelles & dans les Indes ſur la même toile ? » Je ne ſerais pas étonné, dit adroitement Mr. *de la Motte*, » qu'une nation ſenſée, mais moins amie » des règles, s'accommodât de voir *Coriolan* condamné à Rome » au premier acte, reçu chez les *Volſques* au troiſiéme, & aſ- » ſiégeant Rome au quatriéme, &c. Premiérement, je ne conçois point qu'un peuple ſenſé & éclairé ne fût pas ami des règles, toutes puiſées dans le bon-ſens, & toutes faites pour ſon plaiſir. Secondement, qui ne ſent que voilà trois tragédies, & qu'un pareil projet, fût-il exécuté même en beaux vers, ne ſerait jamais qu'une piéce de *Jodelle* ou de *Hardy* verſifiée par un moderne habile ?

L'unité de tems eſt jointe naturellement aux deux premières. En voici, je crois, une preuve bien ſenſible. J'aſſiſte à une tragédie, c'eſt-à-dire, à la repréſentation d'une action. Le ſujet eſt l'accompliſſement de cette action unique. On conſpire contre *Auguſte* dans Rome ; je veux ſavoir ce qui va arriver d'*Auguſte* & des conjurés. Si le poëte fait durer l'action quinze jours, il doit me rendre compte de ce qui ſe ſera paſſé dans ces quinze jours ; car je ſuis là pour être informé de ce qui ſe paſſe, & rien ne doit arriver d'inutile. Or s'il met devant mes yeux quinze jours d'événemens, voilà au moins quinze actions différentes, quelques petites qu'elles puiſſent être. Ce n'eſt plus uniquement cet accompliſſement de la conſpiration, auquel il falait marcher rapidement ; c'eſt une longue hiſtoire qui ne ſera plus intéreſſante, parce qu'elle ne ſera plus vive, parce que tout ſe ſera écarté du moment de la déciſion, qui eſt le ſeul que j'attens. Je ne ſuis point venu à la comédie

pour entendre l'hiſtoire d'un héros, mais pour voir un ſeul événement de ſa vie. Il y a plus. Le ſpectateur n'eſt que trois heures à la comédie; il ne faut donc pas que l'action dure plus de trois heures. *Cinna*, *Andromaque*, *Bajazet*, *Œdipe*, ſoit celui du grand *Corneille*, ſoit celui de Mr. *de la Motte*, ſoit même le mien, ſi j'oſe en parler, ne durent pas davantage. Si quelques autres piéces exigent plus de tems, c'eſt une licence, qui n'eſt pardonnable qu'en faveur des beautés de l'ouvrage; & plus cette licence eſt grande, plus elle eſt faute.

Nous étendons ſouvent l'unité de tems juſqu'à vingt-quatre heures, & l'unité de lieu à l'enceinte de tout un palais. Plus de ſévérité rendrait quelquefois d'aſſez beaux ſujets impraticables, & plus d'indulgence ouvrirait la carrière à de trop grands abus. Car s'il était une fois établi, qu'une action théatrale pût ſe paſſer en deux jours, bientôt quelque auteur y employerait deux ſemaines, & un autre deux années; & ſi l'on ne réduiſait pas le lieu de la ſcène à un eſpace limité, nous verrions en peu de tems des piéces telles que l'ancien *Jules Céſar* des Anglais, où *Caſſius* & *Brutus* ſont à Rome au premier acte, & en Theſſalie dans le cinquiéme.

Ces loix obſervées, non ſeulement ſervent à écarter des défauts, mais elles aménent de vraies beautés; de même que les règles de la belle architecture exactement ſuivies compoſent néceſſairement un bâtiment qui plait à la vüe. On voit qu'avec l'unité de tems, d'action & de lieu, il eſt bien difficile qu'une piéce ne ſoit pas ſimple. Auſſi voilà le mérite de toutes les piéces de Mr. *Racine*, & celui que demandait *Ariſtote*. Mr. *de la Motte*, en défendant une tragédie de ſa compoſition, préfère à cette noble ſimplicité la multitude des événemens; il croit ſon ſentiment autoriſé par le peu de cas qu'on fait de *Bérénice*, par l'eſtime où eſt encor le *Cid*. Il eſt vrai que le *Cid* eſt plus touchant que *Bérénice*; mais *Bérénice* n'eſt condamnable que parce que c'eſt une élégie plutôt qu'une tragédie ſimple; & le *Cid*, dont l'action eſt véritablement tragique, ne doit point ſon ſuccès à la multiplicité des événemens; mais il plait malgré cette multiplicité, comme il touche malgré l'Infante, & non pas à cauſe de l'Infante.

Mr. *de la Motte* croit, qu'on peut ſe mettre au-deſſus de toutes ces règles, en s'en tenant à l'unité d'intérêt, qu'il dit avoir inventée, & qu'il appelle un paradoxe : mais cette unité d'intérêt ne me paraît autre choſe que celle de l'action. *Si pluſieurs perſonnages*, dit-il, *ſont diverſement intéreſſés dans le même événement, & s'ils ſont tous dignes que j'entre dans leurs paſſions, il y a alors unité d'action, & non pas unité d'intérêt.*

Depuis que j'ai pris la liberté de diſputer contre Mr. *de la Motte* ſur cette petite queſtion, j'ai relu le diſcours du grand *Corneille* ſur les trois unités ; il vaut mieux conſulter ce grand maître que moi. Voici comme il s'exprime : *Je tiens donc, & je l'ai déja dit, que l'unité d'action conſiſte en l'unité d'intrigue & en l'unité de péril.* Que le lecteur liſe cet endroit de *Corneille*, & il décidera bien vite entre Mr. *de la Motte* & moi ; & quand je ne ſerais pas fort de l'autorité de ce grand homme, n'ai-je pas encor une raiſon plus convaincante ? c'eſt l'expérience. Qu'on liſe nos meilleures tragédies Françaiſes, on trouvera toûjours les perſonnages principaux diverſement intéreſſés ; mais ces intérêts divers ſe raportent tous à celui du perſonnage principal, & alors il y a unité d'action. Si au contraire tous ces intérêts différens ne ſe rapportent pas au principal acteur, ſi ce ne ſont pas des lignes qui aboutiſſent à un centre commun, l'intérêt eſt double, & ce qu'on appelle *action* au théatre, l'eſt auſſi. Tenons nous en donc, comme le grand *Corneille*, aux trois unités, dans leſquelles les autres règles, c'eſt-à-dire, les autres beautés, ſe trouvent renfermées.

Mr. *de la Motte* les appelle *des principes de fantaiſie*, & prétend, qu'on peut fort bien s'en paſſer dans nos tragédies, parce qu'elles ſont négligées dans nos opéra. C'eſt, ce me ſemble, vouloir réformer un gouvernement régulier ſur l'exemple d'une anarchie.

DE L'OPERA.

L'Opéra eſt un ſpectacle auſſi bizarre que magnifique, où les yeux & les oreilles ſont plus ſatisfaits que l'eſprit, où l'aſſerviſſement à la muſique rend néceſſaires les fautes les plus ridicules, où il faut chanter des *ariettes* dans la dé-

ſtruction d'une ville, & danſer autour d'un tombeau ; où l'on voit le palais de *Pluton* & celui du *Soleil*, des dieux, des démons, des magiciens, des preſtiges, des monſtres, des palais formés & détruits en un clin d'œil. On tolère ces extravagances, on les aime même, parce qu'on eſt là dans le pays des fées ; & pourvû qu'il y ait du ſpectacle, de belles danſes, une belle muſique, quelques ſcènes intéreſſantes, on eſt content. Il ſerait auſſi ridicule d'exiger dans *Alceſte* l'unité d'action, de lieu & de tems, que de vouloir introduire des danſes & des démons dans *Cinna* ou dans *Rodogune*.

Cependant quoique les opéra ſoient diſpenſés de ces trois règles, les meilleurs ſont encor ceux où elles ſont le moins violées : on les retrouve même, ſi je ne me trompe, dans pluſieurs, tant elles ſont néceſſaires & naturelles, & tant elles ſervent à intéreſſer le ſpectateur. Comment donc Mr. *de la Motte* peut-il reprocher à notre nation la légéreté de condamner dans un ſpectacle les mêmes choſes que nous approuvons dans un autre ? Il n'y a perſonne qui ne pût répondre à Mr. *de la Motte*. J'exige avec raiſon beaucoup plus de perfection d'une tragédie, que d'un opéra ; parce qu'à une tragédie mon attention n'eſt point partagée, que ce n'eſt ni d'une ſarabande ni d'un pas de deux que dépend mon plaiſir ; que c'eſt à mon ame uniquement qu'il faut plaire. J'admire qu'un homme ait ſû amener & conduire dans un ſeul lieu, & dans un ſeul jour, un ſeul événement, que mon eſprit conçoit ſans fatigue, & où mon cœur s'intéreſſe par degrés. Plus je vois combien cette ſimplicité eſt difficile, plus elle me charme ; & ſi je veux enſuite me rendre raiſon de mon plaiſir, je trouve que je ſuis de l'avis de Mr. *Deſpréaux*, qui dit :

> Qu'en un lieu, qu'en un jour, un ſeul fait accompli,
> Tienne juſqu'à la fin le théâtre rempli.

J'ai pour moi encore, pourra-t-il dire, l'autorité du grand *Corneille* ; j'ai plus encore, j'ai ſon exemple, & le plaiſir que me font ſes ouvrages à proportion qu'il a plus ou moins obéï à cette règle.

Mr.

Mr. *de la Motte* ne s'eſt pas contenté de vouloir ôter du théâtre ſes principales règles, il veut encor lui ôter la poëſie, & nous donner des tragédies en proſe.

DES VERS EN PROSE.

Cet auteur ingénieux & fécond, qui n'a fait que des vers en ſa vie, ou des ouvrages de proſe à l'occaſion de ſes vers, écrit contre ſon art même, & le traite avec le même mépris qu'il a traité *Homère*, que pourtant il a traduit. Jamais *Virgile*, ni *le Taſſe*, ni Mr. *Deſpréaux*, ni Mr. *Racine*, ni Mr. *Pope*, ne ſe ſont aviſés d'écrire contre l'harmonie des vers, ni Mr. *de Lully* contre la muſique, ni Mr. *Newton* contre les mathématiques. On a vû des hommes qui ont eu quelquefois la faibleſſe de ſe croire ſupérieurs à leur profeſſion, ce qui eſt le ſûr moyen d'être au-deſſous : mais on n'en avait point encor vû qui vouluſſent l'avilir. Il n'y a que trop de perſonnes qui mépriſent la poëſie faute de la connaître. Paris eſt plein de gens de bon ſens, nés avec des organes inſenſibles à toute harmonie, pour qui de la muſique n'eſt que du bruit, & à qui la poëſie ne paraît qu'une folie ingénieuſe. Si ces perſonnes apprennent qu'un homme de mérite, qui a fait cinq ou ſix volumes de vers, eſt de leur avis, ne ſe croiront-ils pas en droit de regarder tous les autres poëtes comme des foux, & celui-là comme le ſeul à qui la raiſon eſt revenue ? Il eſt donc néceſſaire de lui répondre pour l'honneur de l'art, & j'oſe dire pour l'honneur d'un pays, qui doit une partie de ſa gloire chez les étrangers, à la perfection de cet art même.

Mr. *de la Motte* avance que la rime eſt un uſage barbare inventé depuis peu.

Cependant tous les peuples de la terre, excepté les anciens Romains & les Grecs, ont rimé & riment encore. Le retour des mêmes ſons eſt ſi naturel à l'homme, qu'on a trouvé la rime établie chez les ſauvages, comme elle l'eſt à Rome, à Paris, à Londres, & à Madrid. Il y a dans *Montagne* une chanſon en rimes Amériquaines traduite en Français ; on trouve dans un des *Spectateurs* de Mr. *Addiſſon* une traduc-

tion d'une ode Laponne rimée, qui eſt pleine de ſentiment.

Les Grecs, *quibus dedit ore rotundo Muſa loqui*, nés ſous un ciel plus heureux, & favoriſés par la nature d'organes plus délicats que les autres nations, formèrent une langue dont toutes les ſyllabes pouvaient, par leur longueur ou leur briéveté, exprimer les ſentimens lents ou impétueux de l'ame. De cette variété de ſyllabes & d'intonations, réſultait dans leurs vers, & même auſſi dans leur proſe, une harmonie que les anciens Italiens ſentirent, qu'ils imitèrent, & qu'aucune nation n'a pû ſaiſir après eux. Mais ſoit rime, ſoit ſyllabes cadencées, la poëſie, contre laquelle Mr. *de la Motte* ſe révolte, a été & ſera toûjours cultivée par tous les peuples.

Avant *Hérodote* l'hiſtoire même ne s'écrivait qu'en vers chez les Grecs, qui avaient pris cette coutume des anciens Egyptiens, le peuple le plus ſage de la terre, le mieux policé, & le plus ſavant. Cette coutume était très-raiſonnable : car le but de l'hiſtoire était de conſerver à la poſtérité la mémoire du petit nombre de grands hommes, qui lui devaient ſervir d'exemple. On ne s'était point encor aviſé de donner l'hiſtoire d'un couvent, ou d'une petite ville, en pluſieurs volumes in folio. On n'écrivait que ce qui en était digne, que ce que les hommes devaient retenir par cœur. Voilà pourquoi on ſe ſervait de l'harmonie des vers pour aider la mémoire. C'eſt pour cette raiſon que les premiers philoſophes, les légiſlateurs, les fondateurs des Religions, & les hiſtoriens, étaient tous poëtes.

Il ſemble que la poëſie dût manquer communément, dans de pareils ſujets, ou de préciſion ou d'harmonie : mais depuis que *Virgile* a réuni ces deux grands mérites qui paraiſſent ſi incompatibles, depuis que MM. *Deſpréaux* & *Racine* ont écrit comme *Virgile*, un homme qui les a lus tous trois, & qui ſait que tous trois ſont traduits dans preſque toutes les langues de l'Europe, peut-il avilir à ce point un talent qui lui a fait tant d'honneur à lui-même ? Je placerai nos *Deſpréaux* & nos *Racines* à côté de *Virgile* pour le mérite de la verſification ; parce que ſi l'auteur de l'*Eneïde* était né à Paris, il aurait rimé comme eux ; & ſi ces deux Français

avaient vécu du tems d'*Auguſte*, ils auraient fait le même uſage que *Virgile* de la meſure des vers Latins. Quand donc Mr. *de la Motte* appelle la verſification *un travail méchanique & ridicule*, c'eſt charger de ce ridicule, non ſeulement tous nos grands poëtes, mais tous ceux de l'antiquité. *Virgile* & *Horace* ſe ſont aſſervis à un travail auſſi méchanique que nos auteurs. Un arrangement heureux de ſpondées & de dactyles, était bien auſſi pénible que nos rimes & nos hémiſtiches. Il faut que ce travail fût bien laborieux, puiſque l'*Eneïde* après onze années n'était pas encor dans ſa perfection.

Mr. *de la Motte* prétend, qu'au moins une ſcène de tragédie miſe en proſe ne perd rien de ſa grace ni de ſa force. Pour le prouver il tourne en proſe la première ſcène de *Mithridate*, & perſonne ne peut la lire. Il ne ſonge pas que le grand mérite des vers eſt qu'ils ſoient auſſi naturels, auſſi corrects que la proſe. C'eſt cette extrême difficulté ſurmontée qui charme les connaiſſeurs. Réduiſez les vers en proſe, il n'y a plus ni mérite ni plaiſir.

Mais, dit-il, nos voiſins ne riment point dans leurs tragédies. Cela eſt vrai; mais ces piéces ſont en vers, parce qu'il faut de l'harmonie à tous les peuples de la terre. Il ne s'agit donc plus que de ſavoir ſi nos vers doivent être rimés ou non. MM. *Corneille* & *Racine* ont employé la rime; craignons que ſi nous voulons ouvrir une autre carrière, ce ne ſoit plutôt par l'impuiſſance de marcher dans celle de ces grands hommes, que par le deſir de la nouveauté. Les Italiens & les Anglais peuvent ſe paſſer de rime, parce que leur langue a des inverſions, & leur poëſie mille libertés qui nous manquent. Chaque langue a ſon génie déterminé par la nature de la conſtruction de ſes phraſes, par la fréquence de ſes voyelles ou de ſes conſonnes, ſes inverſions, ſes verbes auxiliaires, &c. Le génie de nôtre langue eſt la clarté & l'élégance; nous ne permettons nulle licence à nôtre poëſie, qui doit marcher comme nôtre proſe dans l'ordre précis de nos idées. Nous avons donc un beſoin eſſentiel du retour des mêmes ſons, pour que notre poéſie ne ſoit pas confondue avec la proſe. Tout le monde connait ces vers:

Où me cacher ? Fuyons dans la nuit infernale.
Mais que dis-je ? Mon père y tient l'urne fatale :
Le ſort, dit-on, l'a miſe en ſes ſévères mains ;
Minos juge aux enfers tous les pâles humains.

Mettez à la place :

Où me cacher ? Fuyons dans la nuit infernale.
Mais que dis-je ? Mon père y tient l'urne funeſte ;
Le ſort, dit-on, l'a miſe en ſes ſévères mains ;
Minos juge aux enfers tous les pâles mortels.

Quelque poëtique que ſoit ce morceau, fera-t-il le même plaiſir, dépouillé de l'agrément de la rime ? Les Anglais & les Italiens diraient également, après les Grecs & les Romains, *les pâles humains* Minos *aux enfers juge*, & enjamberaient avec grace ſur l'autre vers. La manière même de réciter des vers en Italien & en Anglais fait ſentir des ſyllabes longues & brèves, qui ſoutiennent encor l'harmonie ſans beſoin de rimes. Nous qui n'avons aucun de ces avantages, pourquoi voudrions-nous abandonner ceux que la nature de notre langue nous laiſſe ?

Mr. *de la Motte* compare nos poëtes, c'eſt-à-dire, nos *Corneilles*, nos *Racines*, nos *Deſpréaux*, à des faiſeurs d'acroſtiches, & à un charlatan, qui fait paſſer des grains de millet par le trou d'une aiguille ; & ajoute, que toutes ces puérilités n'ont d'autre mérite que celui de la difficulté ſurmontée. J'avoue, que les mauvais vers ſont à peu près dans ce cas. Ils ne diffèrent de la mauvaiſe proſe que par la rime, & la rime ſeule ne fait ni le mérite du poëte ni le plaiſir du lecteur. Ce ne ſont point ſeulement des dactyles & des ſpondées qui plaiſent dans *Virgile* & dans *Homère*. Ce qui enchante toute la terre, c'eſt l'harmonie charmante qui naît de cette meſure difficile. Quiconque ſe borne à vaincre une difficulté pour le mérite ſeul de la vaincre, eſt un fou ; mais celui qui tire du fond de ces obſtacles mêmes des beautés qui plaiſent à tout le monde, eſt un homme très-ſage & preſque unique. Il eſt très-difficile de faire de beaux tableaux, de

Digitized by Google

belles ſtatues, de bonne muſique, de bons vers. Auſſi les noms des hommes ſupérieurs qui ont vaincu ces obſtacles, dureront-ils beaucoup plus peut-être que les Royaumes où ils ſont nés.

Je pourrais prendre encore la liberté de diſputer avec Mr. *de la Motte* ſur quelques autres points ; mais ce ſerait peut-être marquer un deſſein de l'attaquer perſonnellement, & faire ſoupçonner une malignité dont je ſuis auſſi éloigné que de ſes ſentimens. J'aime beaucoup mieux profiter des réflexions judicieuſes & fines qu'il a répanduës dans ſon livre, que m'engager à en réfuter quelques-unes qui me paraiſſent moins vraies que les autres. C'eſt aſſez pour moi d'avoir tâché de défendre un art que j'aime, & qu'il eût dû défendre lui-même.

Je dirai ſeulement un mot, (ſi Mr. *de la Faye* veut bien me le permettre) à l'occaſion de l'ode en faveur de l'harmonie, dans laquelle il combat en beaux vers le ſyſtême de Mr. *de la Motte*, & à laquelle ce dernier n'a répondu qu'en proſe. Voici une ſtance dans laquelle Mr. *de la Faye* a raſſemblé en vers harmonieux & pleins d'imagination, preſque toutes les raiſons que j'ai alléguées.

De la contrainte rigoureuſe,
Où l'eſprit ſemble reſſerré,
Il reçoit cette force heureuſe,
Qui l'élève au plus haut degré.
Telle dans des canaux preſſée,
Avec plus de force élancée,
L'onde s'élève dans les airs ;
Et la règle qui ſemble auſtère,
N'eſt qu'un art plus certain de plaire,
Inſéparable des beaux vers.

Je n'ai jamais vû de comparaiſon plus juſte, plus gracieuſe, ni mieux exprimée. Mr. *de la Motte*, qui n'eût dû y répondre qu'en l'imitant ſeulement, examine, ſi ce ſont les canaux qui font que l'eau s'élève, ou ſi c'eſt la hauteur dont elle tombe qui fait la meſure de ſon élévation. Or *où trouvera-t-on*, continue-t-il, *dans les vers plutôt que dans la proſe cette première hauteur des penſées ? &c.*

Je crois que Mr. *de la Motte* ſe trompe comme phyſicien, puiſqu'il eſt certain, que ſans la gêne de ces canaux dont il s'agit, l'eau ne s'éléverait point du tout, de quelque hauteur qu'elle tombât : mais ne ſe trompe-t-il pas encor plus comme poëte ? comment n'a-t-il pas ſenti, que comme la gêne de la meſure des vers produit une harmonie agréable à l'oreille, ainſi cette priſon où l'eau coule renfermée, produit un jet-d'eau qui plait à la vüe ? La comparaiſon n'eſt-elle pas auſſi juſte que riante ? Mr. *de la Faye* a pris ſans doute un meilleur parti que moi. Il s'eſt conduit comme ce philoſophe, qui pour toute réponſe à un ſophiſte qui niait le mouvement, ſe contenta de marcher en ſa préſence. Mr. *de la Motte* nie l'harmonie des vers : Mr. *de la Faye* lui envoye des vers harmonieux ; cela ſeul doit m'avertir de finir ma proſe.

ACTEURS.

ŒDIPE, Roi de Thèbes.
JOCASTE, Reine de Thèbes.
PHILOCTETE, Prince d'Eubée.
Le grand Prêtre.
ARASPE, confident d'Œdipe.
EGINE, confidente de Jocaſte.
DIMAS, ami de Philoctète.
PHORBAS, vieillard Thébain.
ICARE, vieillard de Corinthe.
Chœur de Thébains.

La ſcène eſt à Thèbes.

ŒDIPE,
TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

PHILOCTETE, DIMAS.

DIMAS.

PHiloctète, eſt-ce vous ? quel coup affreux du ſort
Dans ces lieux empeſtés vous fait chercher la mort ?
Venez-vous de nos Dieux affronter la colère ?
Nul mortel n'oſe ici mettre un pied téméraire ;
Ces climats ſont remplis du céleſte courroux,
Et la mort dévorante habite parmi nous.
Thèbe depuis longtems aux horreurs conſacrée,
Du reſte des vivans ſemble être ſéparée :
Retournez....

PHILOCTETE.

Ce ſéjour convient aux malheureux.
Va, laiſſe-moi le ſoin de mes deſtins affreux,
Et di-moi ſi des Dieux la colère inhumaine,
En accablant ce peuple, a reſpecté la Reine ?

DIMAS.

Oui, Seigneur, elle vit ; mais la contagion

Juſqu'au pied de ſon trône apporte ſon poiſon.
Chaque inſtant lui dérobe un ſerviteur fidelle,
Et la mort par degrés ſemble s'approcher d'elle.
On dit, qu'enfin le ciel, après tant de courroux
Va retirer ſon bras appeſanti ſur nous.
Tant de ſang, tant de morts ont dû le ſatisfaire.

PHILOCTETE.

Eh ! quel crime a produit un courroux ſi ſévère ?

DIMAS.

Depuis la mort du Roi...

PHILOCTETE.

Qu'entens-je ? quoi Laïus..

DIMAS.

Seigneur, depuis quatre ans ce héros ne vit plus.

PHILOCTETE.

Il ne vit plus ! Quel mot a frapé mon oreille !
Quel eſpoir ſéduiſant dans mon cœur ſe réveille ?
Quoi, Jocaſte ! les Dieux me feraient-ils plus doux ?
Quoi ! Philoctète enfin pourrait-il être à vous ?
Il ne vit plus !.. quel ſort a terminé ſa vie ?

DIMAS.

Quatre ans ſont écoulés depuis qu'en Béotie,
Pour la dernière fois le ſort guida vos pas.
A peine vous quittiez le ſein de vos Etats,
A peine vous preniez le chemin de l'Aſie,
Lorſque d'un coup perfide une main ennemie
Ravit à ſes ſujets ce Prince infortuné.

PHILOCTETE.

Quoi ! Dimas, votre Maître eſt mort aſſaſſiné ?

DIMAS.

Ce fut de nos malheurs la première origine ;

Ce

Ce crime a de l'Empire entraîné la ruïne.
Du bruit de ſon trépas mortellement frappés,
A répandre des pleurs nous étions occupés,
Quand du courroux des Dieux miniſtre épouvantable,
Funeſte à l'innocent, ſans punir le coupable,
Un monſtre (loin de nous que faiſiez-vous alors?)
Un monſtre furieux vient ravager ces bords.
Le ciel induſtrieux dans ſa triſte vengeance,
Avait à le former épuiſé ſa puiſſance.
Né parmi des rochers au pied du Cythéron,
Ce monſtre à voix humaine, aigle, femme & lion,
De la nature entière exécrable aſſemblage,
Uniſſait contre nous l'artifice à la rage.
Il n'était qu'un moyen d'en préſerver ces lieux.
D'un ſens embarraſſé dans des mots captieux,
Le monſtre chaque jour dans Thèbe épouvantée
Propoſait une énigme avec art concertée;
Et ſi quelque mortel voulait nous ſecourir,
Il devait voir le monſtre, & l'entendre, ou périr.
A cette loi terrible il nous falut ſouſcrire;
D'une commune voix Thèbe offrit ſon empire
A l'heureux interprète inſpiré par les Dieux,
Qui nous dévoilerait ce ſens myſtérieux.
Nos ſages, nos vieillards, ſéduits par l'eſpérance,
Oſèrent, ſur la foi d'une vaine ſcience,
Du monſtre impénétrable affronter le courroux;
Nul d'eux ne l'entendit, ils expirèrent tous.
Mais Oedipe, héritier du ſceptre de Corinthe,
Au-deſſus de ſon âge, au-deſſus de la crainte,
Guidé par la fortune en ces lieux pleins d'effroi,
Vint, vit ce monſtre affreux, l'entendit & fut Roi.

Il vit, il règne encor ; mais ſa triſte puiſſance
Ne voit que des mourans ſous ſon obéïſſance.
Hélas ! nous nous flattions que ſes heureuſes mains
Pour jamais à ſon trône enchaînaient les deſtins.
Déja même les Dieux nous ſemblaient plus faciles ;
Le monſtre en expirant laiſſait ces murs tranquilles ;
Mais la ſtérilité, ſur ce funeſte bord,
Bientôt avec la faim nous rapporta la mort.
Les Dieux nous ont conduit de ſupplice en ſupplice ;
La famine a ceſſé, mais non leur injuſtice ;
Et la contagion, dépeuplant nos Etats,
Pourſuit un faible reſte échapé du trépas.
Tel eſt l'état horrible où les Dieux nous réduiſent ;
Mais vous, heureux guerrier, que ces Dieux favoriſent,
Qui du ſein de la gloire a pû vous arracher ?
Dans ce ſéjour affreux que venez-vous chercher ?

PHILOCTETE.

J'y viens porter mes pleurs, & ma douleur profonde.
Appren mon infortune & les malheurs du monde.
Mes yeux ne verront plus ce digne fils des Dieux,
Cet appui de la terre, invincible comme eux.
L'innocent opprimé perd ſon Dieu tutélaire ;
Je pleure mon ami, le monde pleure un père.

DIMAS.

Hercule eſt mort ?

PHILOCTETE.

Ami, ces malheureuſes mains
Ont mis ſur le bucher le plus grand des humains.
Je rapporte en ces lieux ces fléches invincibles,
Du fils de Jupiter préſens chers & terribles.
Je rapporte ſa cendre, & viens à ce héros,

Attendant des autels, élever des tombeaux.
Croi-moi, s'il eût vécu, ſi d'un préſent ſi rare
Le ciel pour les humains eût été moins avare,
J'aurais loin de Jocaſte achevé mon deſtin;
Et dût ma paſſion renaître dans mon ſein,
Tu ne me verrais point, ſuivant l'amour pour guide,
Pour ſervir une femme abandonner Alcide.

DIMAS.

J'ai plaint longtems ce feu ſi puiſſant & ſi doux;
Il naquit dans l'enfance, il croiſſait avec vous.
Jocaſte par un père à ſon hymen forcée,
Au trône de Laïus à regret fut placée.
Hélas! par cet hymen, qui coûta tant de pleurs,
Les deſtins en ſecret préparaient nos malheurs.
Que j'admirais en vous cette vertu ſuprême,
Ce cœur digne du trône, & vainqueur de ſoi-même!
En vain l'amour parlait à ce cœur agité,
C'eſt le premier tyran que vous avez domté.

PHILOCTETE.

Il falut fuir pour vaincre; oui, je te le confeſſe;
Je luttai quelque tems, je ſentis ma faibleſſe:
Il falut m'arracher de ce funeſte lieu,
Et je dis à Jocaſte un éternel adieu.
Cependant l'univers tremblant au nom d'Alcide,
Attendait ſon deſtin de ſa valeur rapide;
A ſes divins travaux j'oſai m'aſſocier;
Je marchai près de lui ceint du même laurier.
C'eſt alors en effet que mon ame éclairée
Contre les paſſions ſe ſentit aſſurée.
L'amitié d'un grand-homme eſt un bienfait des Dieux;
Je liſais mon devoir & mon ſort dans ſes yeux.

Des vertus avec lui je fis l'apprentiſſage ;
Sans endurcir mon cœur, j'affermis mon courage :
L'inflexible vertu m'enchaîna ſous ſa loi :
Qu'euſſai-je été ſans lui ? rien que le fils d'un Roi,
Rien qu'un Prince vulgaire, & je ſerais peut-être
Eſclave de mes ſens, dont il m'a rendu maître.

DIMAS.

Ainſi donc déſormais, ſans plainte & ſans courroux,
Vous reverrez Jocaſte, & ſon nouvel époux.

PHILOCTETE.

Comment ? que dites-vous ? un nouvel hyménée ?

DIMAS.

Œdipe à cette Reine a joint ſa deſtinée.

PHILOCTETE.

Œdipe eſt trop heureux. Je n'en ſuis point ſurpris ;
Et qui ſauva ſon peuple eſt digne d'un tel prix.
Le ciel eſt juſte.

DIMAS.

Œdipe en ces lieux va paraître ;
Tout le peuple avec lui conduit par le grand-prêtre,
Vient des Dieux irrités conjurer les rigueurs.

PHILOCTETE.

Je me ſens attendri, je partage leurs pleurs.
O toi, du haut des cieux, veille ſur ta patrie,
Exauce en ſa faveur un ami qui te prie ;
Hercule, ſois le Dieu de tes concitoyens ;
Que leurs vœux juſqu'à toi montent avec les miens !

Digitized by Google

SCENE II.

LE GRAND-PRÊTRE, LE CHŒUR.

(*La porte du temple s'ouvre, & le grand-Prêtre paraît au milieu du peuple.*)

I. PERSONNAGE DU CHŒUR.

ESprits contagieux, tyrans de cet empire,
Qui ſouflez dans ces murs la mort qu'on y reſpire,
Redoublez contre nous votre lente fureur,
Et d'un trépas trop long épargnez-nous l'horreur.

SECOND PERSONNAGE.

Frappez, Dieux tout-puiſſans, vos victimes ſont prêtes:
O monts, écraſez-nous... Cieux, tombez ſur nos têtes!
O mort, nous implorons ton funeſte ſecours!
O mort, vien nous ſauver; vien terminer nos jours!

LE GRAND-PRÊTRE.

Ceſſez, & retenez ces clameurs lamentables,
Faible ſoulagement aux maux des miſérables;
Fléchiſſons ſous un Dieu qui veut nous éprouver,
Qui d'un mot peut nous perdre, & d'un mot nous ſauver.
Il ſait que dans ces murs la mort nous environne,
Et les cris des Thébains ſont montés vers ſon trône.
Le Roi vient. Par ma voix, le ciel va lui parler;
Les deſtins à ſes yeux veulent ſe dévoiler;
Les tems ſont arrivés; cette grande journée
Va du peuple & du Roi changer la deſtinée.

SCENE III.

ŒDIPE, JOCASTE, le grand-Prêtre, EGINE, DIMAS, ARASPE, le Chœur.

ŒDIPE.

PEuples, qui dans ce temple apportant vos douleurs,
Préſentez à nos Dieux des offrandes de pleurs,
Que ne puis-je ſur moi détournant leurs vengeances,
De la mort qui vous ſuit étouffer les ſemences!
Mais un Roi n'eſt qu'un homme en ce commun danger,
Et tout ce qu'il peut faire eſt de le partager.
(*au grand-Prêtre.*)
Vous, miniſtre des Dieux que dans Thèbe on adore,
Dédaignent-ils toûjours la voix qui les implore?
Verront-ils ſans pitié finir nos triſtes jours?
Ces maitres des humains ſont-ils muets & ſourds?

LE GRAND-PRÊTRE.

Roi, peuple, écoutez-moi. Cette nuit à ma vuë
Du ciel ſur nos autels la flamme eſt deſcenduë;
L'ombre du grand Laïus a paru parmi nous,
Terrible, & reſpirant la haine & le courroux.
Une effrayante voix s'eſt fait alors entendre:
» Les Thébains de Laïus n'ont point vengé la cendre;
» Le meurtrier du Roi reſpire en ces Etats,
» Et de ſon ſouffle impur infecte vos climats.
» Il faut qu'on le connaiſſe, il faut qu'on le puniſſe.
» Peuples, votre ſalut dépend de ſon ſupplice.

ŒDIPE.

Thébains, je l'avoûrai, vous ſouffrez juſtement

D'un crime inexcuſable un rude châtiment.
Laïus vous était cher, & votre négligence
De ſes mânes ſacrés a trahi la vengeance.
Tel eſt ſouvent le ſort des plus juſtes des Rois ;
Tant qu'ils ſont ſur la terre on reſpecte leurs loix :
On porte juſqu'aux cieux leur juſtice ſuprême :
Adorés de leur peuple, ils ſont des Dieux eux-même ;
Mais après leur trépas, que ſont-ils à vos yeux ?
Vous éteignez l'encens que vous brûliez pour eux ;
Et comme à l'intérêt l'ame humaine eſt liée,
La vertu qui n'eſt plus eſt bientôt oubliée.
Ainſi du ciel vengeur implorant le courroux,
Le ſang de votre Roi s'élève contre vous.
Appaiſons ſon murmure, & qu'au lieu d'hécatombe
Le ſang du meurtrier ſoit verſé ſur ſa tombe.
A chercher le coupable appliquons tous nos ſoins.
Quoi ! de la mort du Roi n'a-t-on pas de témoins ?
Et n'a-t-on jamais pû, parmi tant de prodiges,
De ce crime impuni retrouver les veſtiges ?
On m'avait toûjours dit, que ce fut un Thébain
Qui leva ſur ſon Prince une coupable main.

(*à Jocaſte.*)

Pour moi qui de vos mains recevant ſa couronne,
Deux ans après ſa mort ai monté ſur ſon trône,
Madame, juſqu'ici reſpectant vos douleurs,
Je n'ai point rappellé le ſujet de vos pleurs ;
Et de vos ſeuls périls chaque jour allarmée,
Mon ame à d'autres ſoins ſemblait être fermée.

JOCASTE.

Seigneur, quand le deſtin me réſervant à vous,
Par un coup imprévû m'enleva mon époux ;

Lorſque de ſes Etats parcourant les frontières,
Ce héros ſuccomba ſous des mains meurtrières;
Phorbas en ce voyage était ſeul avec lui.
Phorbas était du Roi le conſeil & l'appui.
Laïus qui connaiſſait ſon zèle & ſa prudence,
Partageait avec lui le poids de ſa puiſſance.
Ce fut lui qui du Prince à ſes yeux maſſacré
Rapporta dans nos murs le corps défiguré:
Percé de coups lui-même il ſe trainait à peine:
Il tomba tout ſanglant aux genoux de ſa Reine.
» Des inconnus, dit-il, ont porté ces grands coups:
» Ils ont devant mes yeux maſſacré votre époux;
» Ils m'ont laiſſé mourant, & le pouvoir céleſte
» De mes jours malheureux a ranimé le reſte.
Il ne m'en dit pas plus, & mon cœur agité
Voyait fuir loin de lui la triſte vérité:
Et peut-être le ciel, que ce grand crime irrite,
Déroba le coupable à ma juſte pourſuite;
Peut-être accompliſſant ſes décrets éternels,
Afin de nous punir, il nous fit criminels.
Le Sphynx bientôt après déſola cette rive:
A ſes ſeules fureurs Thèbe fut attentive;
Et l'on ne pouvait guère, en un pareil effroi,
Venger la mort d'autrui, quand on tremblait pour ſoi.

ŒDIPE.

Madame, qu'a-t-on fait de ce ſujet fidèle?

JOCASTE.

Seigneur, on paya mal ſon ſervice & ſon zèle:
Tout l'Etat en ſecret était ſon ennemi:
Il était trop puiſſant pour n'être point haï;
Et du peuple & des grands la colère inſenſée

Brûlait

Brûlait de le punir de ſa faveur paſſée.
On l'accuſa lui-même, & d'un commun tranſport,
Thèbe entière à grands cris me demanda ſa mort;
Et moi de tous côtés redoutant l'injuſtice,
Je tremblais d'ordonner ſa grace, ou ſon ſupplice.
Dans un château voiſin conduit ſecrétement,
Je dérobai ſa tête à leur emportement.
Là, depuis quatre hyvers ce vieillard vénérable,
De la faveur des Rois exemple déplorable,
Sans ſe plaindre de moi, ni du peuple irrité,
De ſa ſeule innocence attend ſa liberté.

ŒDIPE.
(*à ſa ſuite.*)

Madame, c'eſt aſſez. Courez, que l'on s'empreſſe,
Qu'on ouvre ſa priſon, qu'il vienne, qu'il paraiſſe.
Moi-même devant vous je veux l'interroger.
J'ai tout mon peuple enſemble & Laïus à venger.
Il faut tout écouter, il faut d'un œil ſévère
Sonder la profondeur de ce triſte myſtère.
Et vous, Dieux des Thébains, Dieux qui nous exaucez,
Puniſſez l'aſſaſſin, vous qui le connaiſſez.
Soleil, cache à ſes yeux le jour qui nous éclaire:
Qu'en horreur à ſes fils, exécrable à ſa mère,
Errant, abandonné, proſcrit dans l'univers,
Il raſſemble ſur lui tous les maux des enfers;
Et que ſon corps ſanglant, privé de ſépulture,
Des vautours dévorans devienne la pâture.

LE GRAND-PRÊTRE.

A ces ſermens affreux nous nous uniſſons tous.

ŒDIPE.

Dieux, que le crime ſeul éprouve enfin vos coups!

Ou ſi de vos décrets l'éternelle juſtice
Abandonne à mon bras le ſoin de ſon ſupplice,
Et ſi vous êtes las enfin de nous haïr,
Donnez en commandant le pouvoir d'obéir.
Si ſur un inconnu vous pourſuivez un crime,
Achevez votre ouvrage, & nommez la victime.
Vous, retournez au temple, allez, que votre voix
Interroge ces Dieux une ſeconde fois :
Que vos vœux parmi nous les forcent à deſcendre ;
S'ils ont aimé Laïus, ils vengeront ſa cendre ;
Et conduiſant un Roi, facile à ſe tromper,
Ils marqueront la place où mon bras doit frapper.

Fin du premier acte.

Digitized by Google

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

JOCASTE, EGINE, ARASPE, le Chœur.

ARASPE.

OUi, ce peuple expirant, dont je ſuis l'interprète,
D'une commune voix accuſe Philoctète,
Madame, & les deſtins dans ce triſte ſéjour,
Pour nous ſauver ſans doute, ont permis ſon retour.

JOCASTE.

Qu'ai-je entendu, grands Dieux!

EGINE.

Ma ſurpriſe eſt extrême....

JOCASTE.

Qui, lui! qui, Philoctète?

ARASPE.

Oui, Madame, lui-même.
A quel autre en effet pourraient-ils imputer
Un meurtre qu'à nos yeux il ſembla méditer?
Il haïſſait Laïus, on le ſait; & ſa haine
Aux yeux de votre époux ne ſe cachait qu'à peine.
La jeuneſſe imprudente aiſément ſe trahit;
Son front mal déguiſé découvrait ſon dépit.
J'ignore quel ſujet animait ſa colère:
Mais, au ſeul nom du Roi, trop promt, & trop ſincère,
Eſclave d'un courroux qu'il ne pouvait domter,

Juſques à la menace il oſait s'emporter.
Il partit ; & depuis, ſa deſtinée errante
Ramena ſur nos bords ſa fortune flottante ;
Même il était dans Thèbe en ces tems malheureux,
Que le ciel a marqués d'un parricide affreux.
Depuis ce jour fatal, avec quelque apparence,
De nos peuples ſur lui tomba la défiance.
Que dis-je ? Aſſez longtems les ſoupçons des Thébains
Entre Phorbas & lui flottèrent incertains :
Cependant ce grand nom qu'il s'acquit dans la guerre,
Ce titre ſi fameux de vengeur de la terre,
Ce reſpect qu'aux héros nous portons malgré nous,
Fit taire nos ſoupçons, & ſuſpendit nos coups.
Mais les tems ſont changés : Thèbe en ce jour funeſte,
D'un reſpect dangereux dépouillera le reſte.
En vain ſa gloire parle à ces cœurs agités ;
Les Dieux veulent du ſang, & ſont ſeuls écoutés.

I. PERSONNAGE DU CHŒUR.

O Reine, ayez pitié d'un peuple qui vous aime ;
Imitez de ces Dieux la juſtice ſuprême ;
Livrez-nous leur victime, adreſſez-leur nos vœux :
Qui peut mieux les toucher qu'un cœur ſi digne d'eux ?

JOCASTE.

Pour fléchir leur courroux s'il ne faut que ma vie,
Hélas ! c'eſt ſans regret que je la ſacrifie.
Thébains, qui me croyez encor quelques vertus,
Je vous offre mon ſang : n'exigez rien de plus.
Allez....

SCÉNE II.

JOCASTE, EGINE.

EGINE.

QUe je vous plains !

JOCASTE.

Hélas ! je porte envie
A ceux qui dans ces murs ont terminé leur vie.
Quel état, quel tourment pour un cœur vertueux !

EGINE.

Il n'en faut point douter, votre ſort eſt affreux.
Ces peuples qu'un faux zèle aveuglément anime,
Vont bientôt à grands cris demander leur victime.
Je n'oſe l'accuſer ; mais quelle horreur pour vous,
Si vous trouvez en lui l'aſſaſſin d'un époux !

JOCASTE.

Et l'on oſe à tous deux faire un pareil outrage !
Le crime, la baſſeſſe eût été ſon partage !
Egine, après les nœuds qu'il a falu briſer,
Il manquait à mes maux de l'entendre accuſer.
Appren, que ces ſoupçons irritent ma colère,
Et qu'il eſt vertueux, puiſqu'il m'avait ſû plaire.

EGINE.

Cet amour ſi conſtant....

JOCASTE.

Ne croi pas que mon cœur
De cet amour funeſte ait pû nourrir l'ardeur.
Je l'ai trop combattu. Cependant, chère Egine,

Quoi que faſſe un grand cœur où la vertu domine,
On ne ſe cache point ces ſecrets mouvemens,
De la nature en nous indomtables enfans :
Dans les replis de l'ame ils viennent nous ſurprendre.
Ces feux qu'on croit éteints renaiſſent de leur cendre ;
Et la vertu ſévère en de ſi durs combats,
Réſiſte aux paſſions, & ne les détruit pas.

EGINE.

Votre douleur eſt juſte autant que vertueuſe,
Et de tels ſentimens....

JOCASTE.

Que je ſuis malheureuſe !
Tu connais, chère Egine, & mon cœur & mes maux ;
J'ai deux fois de l'hymen allumé les flambeaux ;
Deux fois de mon deſtin ſubiſſant l'injuſtice,
J'ai changé d'eſclavage, ou plutôt de ſupplice :
Et le ſeul des mortels dont mon cœur fut touché,
A mes vœux pour jamais devait être arraché.
Pardonnez-moi, grands Dieux, ce ſouvenir funeſte ;
D'un feu que j'ai domté c'eſt le malheureux reſte.
Egine, tu nous vis l'un de l'autre charmés ;
Tu vis nos nœuds rompus auſſi-tôt que formés.
Mon Souverain m'aima, m'obtint malgré moi-même ;
Mon front chargé d'ennuis fut ceint du diadême ;
Il falut oublier, dans ſes embraſſemens,
Et mes premiers amours, & mes premiers ſermens.
Tu ſais qu'à mon devoir toute entière attachée,
J'étouffai de mes ſens la révolte cachée :
Et déguiſant mon trouble, & dévorant mes pleurs,
Je n'oſais à moi-même avouer mes douleurs.

Digitized by Google

EGINE.

Comment donc pouviez-vous du joug de l'hyménée
Une ſeconde fois tenter la deſtinée ?

JOCASTE.

Hélas !

EGINE.

M'eſt-il permis de ne vous rien cacher ?

JOCASTE.

Parle.

EGINE.

Œdipe, Madame, a paru vous toucher ;
Et votre cœur, du moins, ſans trop de réſiſtance,
De vos Etats ſauvés donna la récompenſe.

JOCASTE.

Ah grands Dieux !

EGINE.

Etait-il plus heureux que Laïus ?
Ou Philoctète abſent ne vous touchait-il plus ?
Entre ces deux héros étiez-vous partagée ?

JOCASTE.

Par un monſtre cruel Thèbe alors ravagée,
A ſon libérateur avait promis ma foi,
Et le vainqueur du Sphynx était digne de moi.

EGINE.

Vous l'aimiez ?

JOCASTE.

Je ſentis pour lui quelque tendreſſe ;
Mais que ce ſentiment fut loin de la faibleſſe !
Ce n'était point, Egine, un feu tumultueux,
De mes ſens enchantés enfant impétueux.
Je ne reconnus point cette brûlante flâme,
Que le ſeul Philoctète a fait naître en mon ame,

Et qui ſur mon eſprit répandant ſon poiſon,
De ſon charme fatal a ſéduit ma raiſon.
Je ſentais pour Œdipe une amitié ſévère.
Œdipe eſt vertueux, ſa vertu m'était chère ;
Mon cœur avec plaiſir le voyait élevé
Au trône des Thébains qu'il avait conſervé.
Mais enfin ſur ſes pas aux autels entraînée,
Egine, je ſentis dans mon ame étonnée
Des tranſports inconnus que je ne conçus pas ;
Avec horreur enfin je me vis dans ſes bras.
Cet hymen fut conclu ſous un affreux augure.
Egine, je voyais dans une nuit obſcure,
Près d'Œdipe & de moi je voyais des enfers
Les goufres éternels à mes pieds entr'ouverts ;
De mon premier époux l'ombre pâle & ſanglante
Dans cet abîme affreux paraiſſait menaçante :
Il me montrait mon fils, ce fils, qui dans mon flanc
Avait été formé de ſon malheureux ſang ;
Ce fils dont ma pieuſe & barbare injuſtice
Avait fait à nos Dieux un ſecret ſacrifice.
De les ſuivre tous deux ils ſemblaient m'ordonner ;
Tous deux dans le Tartare ils ſemblaient m'entraîner.
De ſentimens confus mon ame poſſédée
Se préſentait toûjours cette effroyable idée ;
Et Philoctète encor trop préſent dans mon cœur,
De ce trouble fatal augmentait la terreur.

EGINE.

J'entens du bruit, on vient, je le vois qui s'avance.

JOCASTE.

C'eſt lui-même : je tremble ; évitons ſa préſence.

SCENE

SCENE III.

JOCASTE, PHILOCTETE.

PHILOCTETE.

NE fuyez point, Madame, & ceſſez de trembler :
Oſez me voir, oſez m'entendre & me parler ;
Ne craignez point ici, que mes jalouſes larmes
De votre hymen heureux troublent les nouveaux charmes.
N'attendez point de moi des reproches honteux,
Ni de lâches ſoupirs indignes de tous deux :
Je ne vous tiendrai point de ces diſcours vulgaires,
Que dicte la molleſſe aux amans ordinaires.
Un cœur qui vous chérit, & (s'il faut dire plus,
S'il vous ſouvient des nœuds que vous avez rompus)
Un cœur pour qui le vôtre avait quelque tendreſſe,
N'a point appris de vous à montrer de faibleſſe.

JOCASTE.

De pareils ſentimens n'appartenaient qu'à nous ;
J'en dois donner l'exemple, ou le prendre de vous.
Si Jocaſte avec vous n'a pû ſe voir unie,
Il eſt juſte avant tout que je m'en juſtifie.
Je vous aimais, Seigneur : une ſuprême loi
Toûjours malgré moi-même a diſpoſé de moi ;
Et du Sphynx & des Dieux la fureur trop connuë
Sans doute à votre oreille eſt déja parvenuë.
Vous ſavez quels fléaux ont éclaté ſur nous,
Et qu'Œdipe....

PHILOCTETE.

Je ſais qu'Œdipe eſt votre époux ;
Je ſais qu'il en eſt digne : & malgré ſa jeuneſſe,
L'Empire des Thébains ſauvé par ſa ſageſſe,
Ses exploits, ſes vertus, & ſurtout votre choix,
Ont mis cet heureux Prince au rang des plus grands Rois.
Ah ! pourquoi la fortune à me nuire conſtante,
Emportait-elle ailleurs ma valeur imprudente ?
Si le vainqueur du Sphynx devait vous conquérir,
Falait-il loin de vous ne chercher qu'à périr ?
Je n'aurais point percé les ténèbres frivoles
D'un vain ſens déguiſé ſous d'obſcures paroles.
Ce bras, que votre aſpect eût encor animé,
A vaincre avec le fer était accoûtumé.
Du monſtre à vos genoux j'euſſe apporté la tête.
D'un autre cependant Jocaſte eſt la conquête ;
Un autre a pû jouïr de cet excès d'honneur.

JOCASTE.

Vous ne connaiſſez pas quel eſt votre malheur.

PHILOCTETE.

Je perds Alcide & vous : qu'aurai-je à craindre encore ?

JOCASTE.

Vous êtes dans les lieux qu'un Dieu vengeur abhorre.
Un feu contagieux annonce ſon couroux ;
Et le ſang de Laïus eſt retombé ſur nous.
Du ciel qui nous pourſuit la juſtice outragée
Venge ainſi de ce Roi la cendre négligée ;
On doit ſur nos autels immoler l'aſſaſſin ;
On le cherche, on vous nomme, on vous accuſe enfin.

PHILOCTETE.

Madame, je me tais ; une pareille offenſe

Digitized by Google

Etonne mon courage, & me force au ſilence.
Qui moi de tels forfaits ! moi des aſſaſſinats !
Et que de votre époux... Vous ne le croyez pas.

JOCASTE.

Non, je ne le crois point : & c'eſt vous faire injure
Que daigner un moment combattre l'impoſture.
Votre cœur m'eſt connu, vous avez eu ma foi,
Et vous ne pouvez point être indigne de moi.
Oubliez ces Thébains que les Dieux abandonnent,
Trop dignes de périr, depuis qu'ils vous ſoupçonnent.
Fuyez-moi, c'en eſt fait : nous nous aimions en vain :
Les Dieux vous réſervaient un plus noble deſtin.
Vous étiez né pour eux ; leur ſageſſe profonde
N'a pû fixer dans Thèbe un bras utile au monde,
Ni ſouffrir que l'amour rempliſſant ce grand cœur,
Enchaînât près de moi vôtre obſcure valeur.
Non, d'un lien charmant le ſoin tendre & timide
Ne dut point occuper le ſucceſſeur d'Alcide ;
Ce n'eſt qu'aux malheureux que vous devez vos ſoins,
De toutes vos vertus comptable à leurs beſoins.
Déja de tous côtés les tyrans reparaiſſent ;
Hercule eſt ſous la tombe, & les monſtres renaiſſent.
Allez, libre des feux dont vous fûtes épris,
Partez, rendez Hercule à l'univers ſurpris.
Seigneur, mon époux vient, ſouffrez que je vous laiſſe :
Non que mon cœur troublé redoute ſa faibleſſe ;
Mais j'aurais trop peut-être à rougir devant vous,
Puiſque je vous aimais, & qu'il eſt mon époux.

SCENE IV.

ŒDIPE, PHILOCTETE, ARASPE.

ŒDIPE.

ARaſpe, c'eſt donc là le Prince Philoctète !

PHILOCTETE.

Oui, c'eſt lui qu'en ces murs un ſort aveugle jette,
Et que le ciel encor à ſa perte animé,
A ſouffrir des affronts n'a point accoûtumé.
Je ſais de quels forfaits on veut noircir ma vie ;
Seigneur, n'attendez pas que je m'en juſtifie ;
J'ai pour vous trop d'eſtime, & je ne penſe pas
Que vous puiſſiez deſcendre à des ſoupçons ſi bas.
Si ſur les mêmes pas nous marchons l'un & l'autre,
Ma gloire d'aſſez près eſt unie à la vôtre.
Théſée, Hercule & moi, nous vous avons montré
Le chemin de la gloire, où vous êtes entré :
Ne deshonorez point par une calomnie
La ſplendeur de ces noms, où votre nom s'allie ;
Et ſoutenez ſurtout, par un trait généreux,
L'honneur que vous avez d'être placé près d'eux.

ŒDIPE.

Etre utile aux mortels, & ſauver cet Empire,
Voilà, Seigneur, voilà l'honneur ſeul où j'aſpire,
Et ce que m'ont appris en ces extrémités
Les héros que j'admire, & que vous imitez.
Certes je ne veux point vous imputer un crime ;
Si le ciel m'eût laiſſé le choix de la victime,

Digitized by Google

Je n'aurais immolé de victime que moi.
Mourir pour ſon pays, c'eſt le devoir d'un Roi ;
C'eſt un honneur trop grand pour le céder à d'autres ;
J'aurais donné mes jours, & défendu les vôtres ;
J'aurais ſauvé mon peuple une ſeconde fois.
Mais, Seigneur, je n'ai point la liberté du choix.
C'eſt un ſang criminel que nous devons répandre :
Vous êtes accuſé, ſongez à vous défendre ;
Paraiſſez innocent, il me ſera bien doux
D'honorer dans ma cour un héros tel que vous ;
Et je me tiens heureux ; s'il faut que je vous traite,
Non comme un accuſé, mais comme Philoctète.

PHILOCTETE.

Je veux bien l'avouer, ſur la foi de mon nom,
J'avais oſé me croire au-deſſus du ſoupçon.
Cette main qu'on accuſe, au défaut du tonnerre,
D'infames aſſaſſins a délivré la terre ;
Hercule à les domter avait inſtruit mon bras :
Seigneur, qui les punit, ne les imite pas.

ŒDIPE.

Ah ! je ne penſe point qu'aux exploits conſacrées
Vos mains par des forfaits ſe ſoient deshonorées,
Seigneur, & ſi Laïus eſt tombé ſous vos coups,
Sans doute avec honneur il expira ſous vous.
Vous ne l'avez vaincu qu'en guerrier magnanime.
Je vous rens trop juſtice.

PHILOCTETE.

Eh ! quel ſerait mon crime ?
Si ce fer chez les morts eût fait tomber Laïus,
Ce n'eût été pour moi qu'un triomphe de plus.
Un Roi pour ſes ſujets eſt un Dieu qu'on révère ;

Pour Hercule & pour moi c'eſt un homme ordinaire.
J'ai défendu des Rois, & vous devez ſonger
Que j'ai pû les combattre, ayant pû les venger.

ŒDIPE.

Je connais Philoctète à ces illuſtres marques.
Des guerriers comme vous ſont égaux aux Monarques :
Je le ſais ; cependant, Prince, n'en doutez pas,
Le vainqueur de Laïus eſt digne du trépas ;
Sa tête répondra des malheurs de l'Empire,
Et vous...

PHILOCTETE.

Ce n'eſt point moi, ce mot doit vous ſuffire :
Seigneur, ſi c'était moi, j'en ferais vanité ;
En vous parlant ainſi je dois être écouté.
C'eſt aux hommes communs, aux ames ordinaires,
A ſe juſtifier par des moyens vulgaires ;
Mais un Prince, un guerrier, tel que vous, tel que moi,
Quand il a dit un mot, en eſt cru ſur ſa foi.
Du meurtre de Laïus Œdipe me ſoupçonne !
Ah ! ce n'eſt point à vous d'en accuſer perſonne.
Son ſceptre & ſon épouſe ont paſſé dans vos bras ;
C'eſt vous qui recueillez le fruit de ſon trépas ;
Ce n'eſt pas moi, ſurtout, de qui l'heureuſe audace
Diſputa ſa dépouille, & demanda ſa place.
Le trône eſt un objet qui n'a pû me tenter.
Hercule à ce haut rang dédaignait de monter.
Toûjours libre avec lui, ſans ſujets & ſans maître,
J'ai fait des Souverains, & n'ai point voulu l'être.
Mais c'eſt trop me défendre, & trop m'humilier ;
La vertu s'avilit à ſe juſtifier.

ŒDIPE.

Votre vertu m'eſt chère, & votre orgueil m'offenſe ;
On vous jugera, Prince, & ſi votre innocence
De l'équité des loix n'a rien à redouter,
Avec plus de ſplendeur elle en doit éclater.
Demeurez parmi nous...

PHILOCTETE.

J'y reſterai ſans doute,
Il y va de ma gloire, & le ciel qui m'écoute,
Ne me verra partir que vengé de l'affront,
Dont vos ſoupçons honteux ont fait rougir mon front.

SCENE V.

ŒDIPE, ARASPE.

ŒDIPE.

JE l'avoûrai, j'ai peine à le croire coupable.
D'un cœur tel que le ſien l'audace inébranlable
Ne ſait point s'abaiſſer à des déguiſemens ;
Le menſonge n'a point de ſi hauts ſentimens.
Je ne puis voir en lui cette baſſeſſe infâme.
Je te dirai bien plus ; je rougiſſais dans l'ame,
De me voir obligé d'accuſer ce grand cœur ;
Je me plaignais à moi de mon trop de rigueur.
Néceſſité cruelle, attachée à l'empire !
Dans le cœur des humains les Rois ne peuvent lire ;
Souvent ſur l'innocence ils font tomber leurs coups,
Et nous ſommes, Araſpe, injuſtes malgré nous.
Mais que Phorbas eſt lent pour mon impatience !
C'eſt ſur lui ſeul enfin que j'ai quelque eſpérance ;

Car les Dieux irrités ne nous répondent plus,
Ils ont par leur ſilence expliqué leur refus.

ARASPE.

Tandis que par vos ſoins vous pouvez tout apprendre,
Quel beſoin que le ciel ici ſe faſſe entendre ?
Ces Dieux dont le pontife a promis le ſecours,
Dans leurs temples, Seigneur, n'habitent pas toûjours ;
On ne voit point leur bras ſi prodigue en miracles ;
Ces antres, ces trépieds, qui rendent leurs oracles,
Ces organes d'airain que nos mains ont formés,
Toûjours d'un ſoufle pur ne ſont pas animés.
Ne nous endormons point ſur la foi de leurs prêtres ;
Au pied du ſanctuaire il eſt ſouvent des traîtres,
Qui nous aſſerviſſant ſous un pouvoir ſacré,
Font parler les deſtins, les font taire à leur gré.
Voyez, examinez avec un ſoin extrême
Philoctète, Phorbas, & Jocaſte elle-même.
Ne nous fions qu'à nous, voyons tout par nos yeux,
Ce ſont là nos trépieds, nos oracles, nos Dieux.

ŒDIPE.

Serait-il dans le temple un cœur aſſez perfide ?
Non, ſi le ciel enfin de nos deſtins décide,
On ne le verra point mettre en d'indignes mains
Le dépôt précieux du ſalut des Thébains.
Je vais, je vais moi-même, accuſant leur ſilence,
Par mes vœux redoublés fléchir leur inclémence.
Toi, ſi pour me ſervir tu montres quelque ardeur,
De Phorbas que j'attens cours hâter la lenteur.
Dans l'état déplorable où tu vois que nous ſommes,
Je veux interroger & les Dieux & les hommes.

Fin du ſecond acte.

ACTE

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

JOCASTE, EGINE.

JOCASTE.

OUi, j'attens Philoctète, & je veux qu'en ces lieux
Pour la dernière fois il paraiſſe à mes yeux.

EGINE.

Madame, vous ſavez, juſqu'à quelle inſolence
Le peuple a de ſes cris fait monter la licence.
Ces Thébains, que la mort aſſiége à tout moment,
N'attendent leur ſalut que de ſon châtiment.
Vieillards, femmes, enfans, que leur malheur accable,
Tous ſont intéreſſés à le trouver coupable;
Vous entendez d'ici leurs cris ſéditieux,
Ils demandent ſon ſang de la part de nos Dieux.
Pourrez-vous réſiſter à tant de violence?
Pourrez-vous le ſervir & prendre ſa défenſe?

JOCASTE.

Moi! ſi je la prendrai? duſſent tous les Thébains
Porter juſques ſur moi leurs parricides mains,
Sous ces murs tout fumans duſſai-je être écraſée,
Je ne trahirai point l'innocence accuſée.
Mais une juſte crainte occupe mes eſprits.
Mon cœur de ce héros fut autrefois épris;
On le ſait; on dira, que je lui ſacrifie

Ma gloire, mes époux, mes Dieux & ma patrie,
Que mon cœur brûle encor.

EGINE.

Ah ! calmez cet effroi ;
Cet amour malheureux n'eut de témoin que moi,
Et jamais....

JOCASTE.

Que dis-tu ? crois-tu qu'une Princeſſe
Puiſſe jamais cacher ſa haine ou ſa tendreſſe ?
Des courtiſans ſur nous les inquiets regards
Avec avidité tombent de toutes parts :
A travers les reſpects, leurs trompeuſes ſoupleſſes
Pénètrent dans nos cœurs, & cherchent nos faibleſſes :
A leur malignité rien n'échape & ne fuit ;
Un ſeul mot, un ſoupir, un coup d'œil nous trahit ;
Tout parle contre nous, juſqu'à notre ſilence :
Et quand leur artifice & leur perſévérance
Ont enfin malgré nous arraché nos ſecrets,
Alors avec éclat leurs diſcours indiſcrets,
Portant ſur notre vie une triſte lumière,
Vont de nos paſſions remplir la terre entière.

EGINE.

Eh ! qu'avez-vous, Madame, à craindre de leurs coups ?
Quels regards ſi perçans ſont dangereux pour vous ?
Quel ſecret pénétré peut flétrir votre gloire ?
Si l'on ſait votre amour, on ſait votre victoire ;
On ſait que la vertu fut toûjours votre appui.

JOCASTE.

Et c'eſt cette vertu qui me trouble aujourd'hui.
Peut-être à m'accuſer toûjours promte & ſévère,
Je porte ſur moi-même un regard trop auſtère :

Peut-être je me juge avec trop de rigueur ;
Mais enfin Philoctète a régné ſur mon cœur.
Dans ce cœur malheureux ſon image eſt tracée ;
La vertu ni le tems ne l'ont point effacée.
Que dis-je ? Je ne ſais, quand je ſauve ſes jours,
Si la ſeule équité m'appelle à ſon ſecours.
Ma pitié me parait trop ſenſible & trop tendre ;
Je ſens trembler mon bras tout prêt à le défendre.
Je me reproche enfin mes bontés & mes ſoins ;
Je le ſervirais mieux, ſi je l'euſſe aimé moins.

EGINE.

Mais voulez-vous qu'il parte ?

JOCASTE.

Oui, je le veux ſans doute :
C'eſt ma ſeule eſpérance ; & pour peu qu'il m'écoute,
Pour peu que ma prière ait ſur lui de pouvoir,
Il faut qu'il ſe prépare à ne me plus revoir :
De ces funeſtes lieux qu'il s'écarte, qu'il fuye,
Qu'il ſauve en s'éloignant & ma gloire & ſa vie :
Mais qui peut l'arrêter ? il devrait être ici :
Chère Egine, va, cours.

SCENE II.

JOCASTE, PHILOCTETE, EGINE.

JOCASTE.

AH ! Prince, vous voici.
Dans le mortel effroi dont mon ame eſt émuë,
Je ne m'excuſe point de chercher votre vuë ;

Mon devoir, il eſt vrai, m'ordonne de vous fuir,
Je dois vous oublier, & non pas vous trahir;
Je crois que vous ſavez le ſort qu'on vous apprête.

PHILOCTETE.

Un vain peuple en tumulte a demandé ma tête:
Il ſouffre, il eſt injuſte, il faut lui pardonner.

JOCASTE.

Gardez à ſes fureurs de vous abandonner.
Partez, de votre ſort vous êtes encor maître;
Mais ce moment, Seigneur, eſt le dernier, peut-être,
Où je puis vous ſauver d'un indigne trépas.
Fuyez, & loin de moi précipitant vos pas,
Pour prix de votre vie heureuſement ſauvée,
Oubliez que c'eſt moi qui vous l'ai conſervée.

PHILOCTETE.

Daignez montrer, Madame, à mon cœur agité
Moins de compaſſion, & plus de fermeté;
Préférez comme moi mon honneur à ma vie,
Commandez que je meure, & non pas que je fuie;
Et ne me forcez point, quand je ſuis innocent,
A devenir coupable en vous obéiſſant.
Des biens que m'a ravis la colère céleſte,
Ma gloire, mon honneur eſt le ſeul qui me reſte;
Ne m'ôtez pas ce bien dont je ſuis ſi jaloux,
Et ne m'ordonnez pas d'être indigne de vous.
J'ai vécu, j'ai rempli ma triſte deſtinée,
Madame, à votre époux ma parole eſt donnée;
Quelque indigne ſoupçon qu'il ait conçu de moi,
Je ne ſais point encor comme on manque de foi.

JOCASTE.

Seigneur, au nom des Dieux, au nom de cette flâme,

Digitized by Google

Dont la triſte Jocaſte avait touché votre ame,
Si d'une ſi parfaite & ſi tendre amitié
Vous conſervez encor un reſte de pitié,
Enfin s'il vous ſouvient, que promis l'un à l'autre,
Autrefois mon bonheur a dépendu du vôtre,
Daignez ſauver des jours de gloire environnés,
Des jours à qui les miens ont été deſtinés.

PHILOCTETE.

Je vous les conſacrai, je veux que leur carrière,
De vous, de vos vertus, ſoit digne toute entière.
J'ai vécu loin de vous; mais mon ſort eſt trop beau,
Si j'emporte en mourant votre eſtime au tombeau.
Qui ſait même, qui ſait, ſi d'un regard propice
Le ciel ne verra point ce ſanglant ſacrifice?
Qui ſait, ſi ſa clémence au ſein de vos Etats,
Pour m'immoler à vous, n'a point conduit mes pas?
Peut-être il me devait cette grace infinie,
De conſerver vos jours aux dépens de ma vie.
Peut-être d'un ſang pur il peut ſe contenter,
Et le mien vaut du moins qu'il daigne l'accepter.

SCENE III.

ŒDIPE, JOCASTE, PHILOCTETE, EGINE, ARASPE, Suite.

ŒDIPE.

PRince, ne craignez point l'impétueux caprice
D'un peuple dont la voix preſſe votre ſupplice;
J'ai calmé ſon tumulte, & même contre lui

Je vous viens, s'il le faut, préſenter mon appui.
On vous a ſoupçonné, le peuple a dû le faire.
Moi qui ne juge point ainſi que le vulgaire,
Je voudrais que perçant un nuage odieux,
Déja votre innocence éclatât à leurs yeux.
Mon eſprit incertain, que rien n'a pû réſoudre,
N'oſe vous condamner, mais ne peut vous abſoudre.
C'eſt au ciel, que j'implore, à me déterminer.
Ce ciel enfin s'apaiſe, il veut nous pardonner,
Et bientôt retirant la main qui nous oprime,
Par la voix du grand-prêtre il nomme la victime;
Et je laiſſe à nos Dieux plus éclairés que nous,
Le ſoin de décider entre mon peuple & vous.

PHILOCTETE.

Votre équité, Seigneur, eſt inflexible & pure;
Mais l'extrême juſtice eſt une extrême injure,
Il n'en faut pas toûjours écouter la rigueur.
Des loix que nous ſuivons la première eſt l'honneur.
Je me ſuis vû réduit à l'affront de répondre
A de vils délateurs que j'ai trop ſû confondre.
Ah! ſans vous abaiſſer à cet indigne ſoin,
Seigneur, il ſuffiſait de moi ſeul pour témoin:
C'était, c'était aſſez d'examiner ma vie;
Hercule appui des Dieux, & vainqueur de l'Aſie,
Les monſtres, les tyrans qu'il m'apprit à domter,
Ce ſont là les témoins qu'il me faut confronter.
De vos Dieux cependant interrogez l'organe;
Nous apprendrons de lui ſi leur voix me condamne.
Je n'ai pas beſoin d'eux, & j'attens leur arrêt,
Par pitié pour ce peuple, & non par intérêt.

Digitized by Google

H. Gravelot del. C. Le Vasseur Sculp.

Tremblez malheureux Roi, votre règne eſt paſſé

(Rotrou. Act. III. Sc. 4.

Digitized by Google

SCENE IV.

ŒDIPE, JOCASTE, le grand-Prêtre, ARASPE, PHILOCTETE, EGINE, ſuite, le Chœur.

ŒDIPE.

EH bien, les Dieux touchés des vœux qu'on leur adreſſe,
Suſpendent-ils enfin leur fureur vengereſſe ?
Quelle main parricide a pû les offenſer ?

PHILOCTETE.

Parlez, quel eſt le ſang que nous devons verſer ?

LE GRAND-PRÊTRE.

Fatal préſent du ciel ! ſcience malheureuſe !
Qu'aux mortels curieux vous êtes dangereuſe !
Plût aux cruels deſtins, qui pour moi ſont ouverts,
Que d'un voile éternel mes yeux fuſſent couverts !

PPILOCTETE.

Eh bien que venez-vous annoncer de ſiniſtre ?

ŒDIPE.

D'une haine éternelle êtes-vous le miniſtre ?

PHILOCTETE.

Ne craignez rien.

ŒDIPE.

Les Dieux veulent-ils mon trépas ?

LE GRAND-PRÊTRE
à Œdipe.

Ah ! ſi vous m'en croyez, ne m'interrogez pas.

ŒDIPE.

Quel que ſoit le deſtin que le ciel nous annonce,
Le ſalut des Thébains dépend de ſa réponſe.

PHILOCTETE.

Parlez.

ŒDIPE.

Ayez pitié de tant de malheureux ;
Songez qu'Œdipe...

LE GRAND-PRÊTRE.

Œdipe eſt plus à plaindre qu'eux.

I. PERSONNAGE DU CHŒUR.

Œdipe a pour ſon peuple une amour paternelle ;
Nous joignons à ſa voix notre plainte éternelle ;
Vous, à qui le ciel parle, entendez nos clameurs.

II. PERSONNAGE DU CHŒUR.

Nous mourons, ſauvez nous, détournez ſes fureurs ;
Nommez cet aſſaſſin, ce monſtre, ce perfide.

I. PERSONNAGE DU CHŒUR.

Nos bras vont dans ſon ſang laver ſon parricide.

LE GRAND-PRÊTRE.

Peuples infortunés, que me demandez-vous ?

I. PERSONNAGE DU CHŒUR.

Dites un mot, il meurt, & vous nous ſauvez tous.

LE GRAND-PRÊTRE.

Quand vous ſerez inſtruits du deſtin qui l'accable,
Vous frémirez d'horreur au ſeul nom du coupable.
Le Dieu, qui par ma voix vous parle en ce moment,
Commande que l'exil ſoit ſon ſeul châtiment ;
Mais bientôt éprouvant un deſeſpoir funeſte,
Ses mains ajoûteront à la rigueur céleſte.
De ſon ſupplice affreux vos yeux ſeront ſurpris,
Et vous croirez vos jours trop payés à ce prix.

ŒDIPE.

Obéïſſez.

PHILOCTETE.

Parlez.

ŒDIPE.

C'eſt trop de réſiſtance.

LE GRAND-PRÊTRE
à Œdipe.

C'eſt vous qui me forcez à rompre le ſilence.

ŒDIPE.

Que ces retardemens allument mon couroux !

LE GRAND-PRÊTRE.

Vous le voulez... eh bien... c'eſt...

ŒDIPE.

Achève ; qui ?

LE GRAND-PRÊTRE
à Œdipe.

Vous.

ŒDIPE.

Moi ?

LE GRAND-PRÊTRE.

Vous, malheureux Prince.

II. PERSONNAGE DU CHŒUR.

Ah ! que viens-je d'entendre ?

JOCASTE.

Interprète des Dieux, qu'oſez-vous nous apprendre ?
à Œdipe.
Qui ? vous ! de mon époux vous ſeriez l'aſſaſſin ?
Vous à qui j'ai donné ſa couronne & ma main ?
Non, Seigneur, non, des Dieux l'oracle nous abuſe ;
Votre vertu dément la voix qui vous accuſe.

I. PERSONNAGE DU CHŒUR.

O ciel, dont le pouvoir préſide à notre ſort,
Nommez une autre tête, ou rendez-nous la mort.

PHILOCTETE.

N'attendez point, Seigneur, outrage pour outrage;
Je ne tirerai point un indigne avantage
Du revers inouï qui vous preſſe à mes yeux;
Je vous crois innocent malgré la voix des Dieux.
Je vous rens la juſtice enfin qui vous eſt duë,
Et que ce peuple & vous ne m'avez point renduë.
Contre vos ennemis je vous offre mon bras;
Entre un Pontife & vous je ne balance pas.
Un prêtre, quel qu'il ſoit, quelque Dieu qui l'inſpire,
Doit prier pour ſes Rois, & non pas les maudire.

ŒDIPE.

Quel excès de vertu! mais quel comble d'horreur!
L'un parle en demi-Dieu, l'autre en prêtre impoſteur.

au grand-prêtre.

Voilà donc des autels quel eſt le privilège!
Grace à l'impunité, ta bouche ſacrilège,
Pour accuſer ton Roi d'un forfait odieux,
Abuſe inſolemment du commerce des Dieux!
Tu crois que mon couroux doit reſpecter encore
Le miniſtère ſaint que ta main deshonore.
Traître, aux pieds des autels il faudrait t'immoler,
A l'aſpect de tes Dieux que ta voix fait parler.

LE GRAND-PRÊTRE.

Ma vie eſt en vos mains, vous en êtes le maître:
Profitez des momens que vous avez à l'être.
Aujourd'hui votre arrêt vous ſera prononcé.
Tremblez, malheureux Roi, votre règne eſt paſſé.
Une inviſible main ſuſpend ſur votre tête
Le glaive menaçant que la vengeance apprête.
Bientôt de vos forfaits vous-même épouvanté,

Fuyant loin de ce trône où vous êtes monté,
Privé des feux ſacrés & des eaux ſalutaires,
Rempliſſant de vos cris les antres ſolitaires,
Partout d'un Dieu vengeur vous ſentirez les coups:
Vous chercherez la mort, la mort fuira de vous.
Le ciel, ce ciel témoin de tant d'objets funèbres,
N'aura plus pour vos yeux que d'horribles ténèbres.
Au crime, au châtiment malgré vous deſtiné,
Vous ſeriez trop heureux de n'être jamais né.

ŒDIPE.

J'ai forcé juſqu'ici ma colère à t'entendre;
Si ton ſang méritait qu'on daignât le répandre,
De ton juſte trépas mes regards ſatisfaits,
De ta prédiction préviendraient les effets.
Va, fui, n'excite plus le tranſport qui m'agite,
Et reſpecte un couroux, que ta préſence irrite;
Fui, d'un menſonge indigne abominable auteur.

LE GRAND-PRÊTRE.

Vous me traitez toûjours de traître & d'impoſteur;
Votre père autrefois me croyait plus ſincère.

ŒDIPE.

Arrête: que dis-tu? qui? Polibe? mon père?

LE GRAND-PRÊTRE.

Vous apprendrez trop tôt votre funeſte ſort;
Ce jour va vous donner la naiſſance & la mort.
Vos deſtins ſont comblés, vous allez vous connaître.
Malheureux! ſavez-vous quel ſang vous donna l'être?
Entouré de forfaits à vous ſeul réſervés,
Savez-vous ſeulement avec qui vous vivez?
O Corinthe! ô Phocide! exécrable hyménée!
Je vois naître une race impie, infortunée,

Digne de ſa naiſſance, & de qui la fureur
Remplira l'univers d'épouvante & d'horreur.
Sortons.

SCENE V.

ŒDIPE, PHILOCTETE, JOCASTE.

ŒDIPE.

CEs derniers mots me rendent immobile.
Je ne ſais où je ſuis, ma fureur eſt tranquile :
Il me ſemble qu'un Dieu deſcendu parmi nous,
Maître de mes tranſports, enchaîne mon courroux,
Et prêtant au pontife une force divine,
Par ſa terrible voix m'annonce ma ruine.

PHILOCTETE.

Si vous n'aviez, Seigneur, à craindre que des Rois,
Philoctète avec vous combattrait ſous vos loix ;
Mais un prêtre eſt ici d'autant plus redoutable,
Qu'il vous perce à nos yeux par un trait reſpectable.
Fortement appuyé ſur des oracles vains,
Un Pontife eſt ſouvent terrible aux Souverains ;
Et dans ſon zèle aveugle un peuple opiniâtre,
De ſes liens ſacrés imbécille idolâtre,
Foulant par piété les plus ſaintes des loix,
Croit honorer les Dieux en trahiſſant ſes Rois ;
Surtout quand l'intérêt, père de la licence,
Vient de leur zèle impie enhardir l'inſolence.

ŒDIPE.

Ah ! Seigneur, vos vertus redoublent mes douleurs ;

La grandeur de votre ame égale mes malheurs ;
Accablé ſous le poids du ſoin qui me dévore,
Vouloir me ſoulager, c'eſt m'accabler encore.
Quelle plaintive voix crie au fond de mon cœur !
Quel crime ai-je commis ? Eſt-il vrai, Dieu vengeur ?

JOCASTE.

Seigneur, c'en eſt aſſez, ne parlons plus de crime :
A ce peuple expirant il faut une victime ;
Il faut ſauver l'Etat, & c'eſt trop différer :
Epouſe de Laïus, c'eſt à moi d'expirer ;
C'eſt à moi de chercher ſur l'infernale rive
D'un malheureux époux l'ombre errante & plaintive.
De ſes mânes ſanglans j'apaiſerai les cris ;
J'irai... Puiſſent les Dieux ſatisfaits à ce prix,
Contens de mon trépas n'en point exiger d'autre,
Et que mon ſang verſé puiſſe épargner le vôtre !

ŒDIPE.

Vous mourir, vous, Madame ! ah ! n'eſt-ce point aſſez
De tant de maux affreux ſur ma tête amaſſés ?
Quittez, Reine, quittez ce langage terrible ;
Le ſort de votre époux eſt déja trop horrible,
Sans que de nouveaux traits venant me déchirer,
Vous me donniez encor votre mort à pleurer.
Suivez mes pas, rentrons ; il faut que j'éclairciſſe
Un ſoupçon que je forme avec trop de juſtice.
Venez.

JOCASTE.

Comment, Seigneur, vous pourriez...

ŒDIPE.

Suivez moi,
Et venez diſſiper, ou combler mon effroi.

Fin du troiſiéme acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ŒDIPE, JOCASTE.

ŒDIPE.

NOn, quoi que vous diſiez, mon ame inquiétée
De ſoupçons importuns n'eſt pas moins agitée.
Le grand prêtre me gêne, & prêt à l'excuſer,
Je commence en ſecret moi-même à m'accuſer.
Sur tout ce qu'il m'a dit, plein d'une horreur extrême,
Je me ſuis en ſecret interrogé moi-même,
Et mille événemens de mon ame effacés
Se ſont offerts en foule à mes eſprits glacés.
Le paſſé m'interdit, & le préſent m'accable;
Je lis dans l'avenir un ſort épouvantable,
Et le crime partout ſemble ſuivre mes pas.

JOCASTE.

Et quoi? votre vertu ne vous raſſure pas?
N'êtes-vous pas enfin ſûr de votre innocence?

ŒDIPE.

On eſt plus criminel quelquefois qu'on ne penſe.

JOCASTE.

Ah! d'un prêtre indiſcret dédaignant les fureurs,
Ceſſez de l'excuſer par ces lâches terreurs.

ŒDIPE.

Au nom du grand Laïus, & du couroux céleſte,

Quand Laïus entreprit ce voyage funeſte,
Avait-il près de lui des gardes, des ſoldats ?

JOCASTE.

Je vous l'ai déja dit, un ſeul ſuivait ſes pas.

ŒDIPE.

Un ſeul homme ?

JOCASTE.

Ce Roi, plus grand que ſa fortune,
Dédaignait comme vous une pompe importune :
On ne voyait jamais marcher devant ſon char
D'un bataillon nombreux le faſtueux rempart :
Au milieu des ſujets ſoumis à ſa puiſſance,
Comme il était ſans crainte, il marchait ſans défenſe ;
Par l'amour de ſon peuple il ſe croyait gardé.

ŒDIPE.

O héros, par le Ciel aux mortels accordé,
Des véritables Rois exemple auguſte & rare !
Œdipe a-t-il ſur toi porté ſa main barbare ?
Dépeignez-moi du moins ce Prince malheureux.

JOCASTE.

Puiſque vous rapellez un ſouvenir fâcheux ;
Malgré le froid des ans, dans ſa mâle vieilleſſe,
Ses yeux brillaient encor du feu de ſa jeuneſſe ;
Son front cicatriſé ſous ſes cheveux blanchis
Imprimait le reſpect aux mortels interdits ;
Et ſi j'oſe, Seigneur, dire ce que j'en penſe,
Laïus eut avec vous aſſez de reſſemblance,
Et je m'applaudiſſais de retrouver en vous,
Ainſi que les vertus, les traits de mon époux.
Seigneur, qu'a ce diſcours qui doive vous ſurprendre ?

Digitized by Google

ŒDIPE.

J'entrevois des malheurs que je ne puis comprendre ;
Je crains que par les Dieux le Pontife inſpiré
Sur mes deſtins affreux ne ſoit trop éclairé.
Moi, j'aurais maſſacré ! .. Dieux ! ſerait-il poſſible ?

JOCASTE.

Cet organe des Dieux eſt-il donc infaillible ?
Un miniſtère ſaint les attache aux autels :
Ils approchent des Dieux ; mais ils ſont des mortels.
Penſez-vous qu'en effet, au gré de leur demande,
Du vol de leurs oiſeaux la vérité dépende ?
Que ſous un fer ſacré des taureaux gémiſſans
Dévoilent l'avenir à leurs regards perçans,
Et que de leurs feſtons ces victimes ornées,
Des humains dans leurs flancs portent les deſtinées ?
Non, non, chercher ainſi l'obſcure vérité,
C'eſt uſurper les droits de la Divinité.
Nos prêtres ne ſont point ce qu'un vain peuple penſe ;
Notre crédulité fait toute leur ſcience.

ŒDIPE.

Ah Dieux ! s'il était vrai, quel ſerait mon bonheur !

JOCASTE.

Seigneur, il eſt trop vrai, croyez-en ma douleur ;
Comme vous autrefois pour eux préoccupée,
Hélas ! pour mon malheur je ſuis bien détrompée,
Et le Ciel me punit d'avoir trop écouté
D'un oracle impoſteur la fauſſe obſcurité.
Il m'en coûta mon fils. Oracles, que j'abhorre,
Sans vos ordres, ſans vous, mon fils vivrait encore.

ŒDIPE.

Votre fils ! par quels coups l'avez-vous donc perdu ?

Quel

Digitized by Google

Quel oracle ſur vous les Dieux ont-ils rendu ?

JOCASTE.

Apprenez, apprenez, dans ce péril extrême,
Ce que j'aurais voulu me cacher à moi-même,
Et d'un oracle faux ne vous allarmez plus.
Seigneur, vous le ſavez, j'eus un fils de Laïus.
Sur le ſort de mon fils ma tendreſſe inquiète
Conſulta de nos Dieux la fameuſe interprète.
Quelle fureur, hélas ! de vouloir arracher
Des ſecrets que le ſort a voulu nous cacher !
Mais enfin j'étais mère, & pleine de faibleſſe,
Je me jettai craintive aux pieds de la prêtreſſe ;
Voici ſes propres mots, j'ai dû les retenir ;
Pardonnez ſi je tremble à ce ſeul ſouvenir.
» Ton fils tuera ſon père, & ce fils ſacrilège,
» Inceſte & parricide... O Dieux ! achéverai-je ?

ŒDIPE.

Eh bien, Madame ?

JOCASTE.

Enfin, Seigneur, on me prédit,
Que mon fils, que ce monſtre entrerait dans mon lit ;
Que je le recevrais, moi, Seigneur, moi ſa mère,
Dégoutant dans mes bras du meurtre de ſon père,
Et que tous deux unis par ces liens affreux,
Je donnerais des fils à mon fils malheureux.
Vous vous troublez, Seigneur, à ce récit funeſte ;
Vous craignez de m'entendre & d'écouter le reſte.

ŒDIPE.

Ah ! Madame, achevez. Dites, que fites-vous
De cet enfant, l'objet du céleſte couroux ?

JOCASTE.

Je crus les Dieux, Seigneur ; & ſaintement cruelle,
J'étouffai pour mon fils mon amour maternelle.
En vain de cet amour l'impérieuſe voix
S'oppoſait à nos Dieux, & condamnait leurs loix :
Il falut dérober cette tendre victime
Au fatal aſcendant qui l'entraînait au crime ;
Et penſant triompher des horreurs de ſon ſort,
J'ordonnai par pitié qu'on lui donnât la mort.
O pitié criminelle autant que malheureuſe !
O d'un oracle faux obſcurité trompeuſe !
Quel fruit me revient-il de mes barbares ſoins ?
Mon malheureux époux n'en expira pas moins ;
Dans le cours triomphant de ſes deſtins proſpères,
Il fut aſſaſſiné par des mains étrangères.
Ce ne fut point ſon fils qui lui porta ces coups,
Et j'ai perdu mon fils ſans ſauver mon époux.
Que cet exemple affreux puiſſe au moins vous inſtruire !
Banniſſez cet effroi qu'un prêtre vous inſpire ;
Profitez de ma faute, & calmez vos eſprits.

ŒDIPE.

Après le grand ſecret que vous m'avez appris,
Il eſt juſte à mon tour que ma reconnaiſſance
Faſſe de mes deſtins l'horrible confidence.
Lorſque vous aurez ſû, par ce triſte entretien,
Le rapport effrayant de votre ſort au mien,
Peut-être ainſi que moi frémirez-vous de crainte.
Le deſtin m'a fait naître au trône de Corinthe,
Cependant de Corinthe, & du trône éloigné,
Je vois avec horreur les lieux où je ſuis né.
Un jour, ce jour affreux, préſent à ma penſée,

Jette encor la terreur dans mon ame glacée.
Pour la première fois, par un don ſolemnel,
Mes mains jeunes encor enrichiſſaient l'autel:
Du temple tout-à-coup les combles s'entr'ouvrirent;
De traits affreux de ſang les marbres ſe couvrirent;
De l'autel ébranlé par de longs tremblemens
Une inviſible main repouſſait mes préſens;
Et les vents au milieu de la foudre éclatante,
Portèrent juſqu'à moi cette voix effrayante:
» Ne vien plus des lieux ſaints ſouiller la pureté;
» Du nombre des vivans les Dieux t'ont rejetté;
» Ils ne reçoivent point tes offrandes impies;
» Va porter tes préſens aux autels des furies;
» Conjure leurs ſerpens prêts à te déchirer;
» Va, ce ſont là les Dieux que tu dois implorer.
Tandis qu'à la frayeur j'abandonnais mon ame,
Cette voix m'annonça, le croirez-vous, Madame?
Tout l'aſſemblage affreux des forfaits inouïs,
Dont le ciel autrefois menaça votre fils;
Me dit, que je ſerais l'aſſaſſin de mon père.

JOCASTE.

Ah Dieux!

ŒDIPE.

Que je ſerais le mari de ma mère.

JOCASTE.

Où ſuis-je? Quel démon en uniſſant nos cœurs,
Cher Prince, a pû dans nous raſſembler tant d'horreurs?

ŒDIPE.

Il n'eſt pas encor tems de répandre des larmes,
Vous apprendrez bientôt d'autres ſujets d'allarmes.
Ecoutez-moi, Madame, & vous allez trembler.

Du ſein de ma patrie il falut m'exiler.
Je craignis que ma main, malgré moi criminelle,
Aux deſtins ennemis ne fût un jour fidelle ;
Et ſuſpect à moi-même, à moi-même odieux,
Ma vertu n'oſa point lutter contre les Dieux.
Je m'arrachai des bras d'une mère éplorée :
Je partis, je courus de contrée en contrée :
Je déguiſai partout ma naiſſance & mon nom.
Un ami de mes pas fut le ſeul compagnon.
Dans plus d'une avanture, en ce fatal voyage,
Le Dieu qui me guidait ſeconda mon courage :
Heureux, ſi j'avais pû, dans l'un de ces combats,
Prévenir mon deſtin par un noble trépas !
Mais je ſuis réſervé ſans doute au parricide.
Enfin, je me ſouviens qu'aux champs de la Phocide,
(Et je ne conçois pas par quel enchantement
J'oubliais juſqu'ici ce grand événement,
La main des Dieux ſur moi ſi longtems ſuſpenduë
Semble ôter le bandeau qu'ils mettaient ſur ma vuë,)
Dans un chemin étroit je trouvai deux guerriers
Sur un char éclatant que traînaient deux courſiers.
Il falut diſputer, dans cet étroit paſſage,
Des vains honneurs du pas le frivole avantage.
J'étais jeune & ſuperbe, & nourri dans un rang,
Où l'on puiſa toûjours l'orgueil avec le ſang :
Inconnu, dans le ſein d'une terre étrangère,
Je me croyais encor au trône de mon père ;
Et tous ceux qu'à mes yeux le ſort venait offrir,
Me ſemblaient mes ſujets, & faits pour m'obéïr.
Je marche donc vers eux, & ma main furieuſe
Arrête des courſiers la fougue impétueuſe.

Digitized by Google

Loin du char à l'inſtant ces guerriers élancés
Avec fureur ſur moi fondent à coups preſſés.
La victoire entre nous ne fut point incertaine.
Dieux puiſſans ! je ne ſais ſi c'eſt faveur ou haine,
Mais ſans doute pour moi contr'eux vous combattiez,
Et l'un & l'autre enfin tombèrent à mes pieds.
L'un d'eux, il m'en ſouvient, déja glacé par l'âge,
Couché ſur la pouſſière, obſervait mon viſage ;
Il me tendit les bras, il voulut me parler ;
De ſes yeux expirans je vis des pleurs couler ;
Moi-même en le perçant, je ſentis dans mon ame,
Tout vainqueur que j'étais .... Vous frémiſſez, Madame.

JOCASTE.

Seigneur, voici Phorbas, on le conduit ici.

ŒDIPE.

Hélas ! mon doute affreux va donc être éclairci.

SCENE II.

ŒDIPE, JOCASTE, PHORBAS, Suite.

ŒDIPE.

Vien, malheureux vieillard, vien, approche... A ſa vuë,
D'un trouble renaiſſant je ſens mon ame émuë :
Un confus ſouvenir vient encor m'affliger.
Je tremble de le voir & de l'interroger.

PHORBAS.

Eh bien ! eſt-ce aujourd'hui qu'il faut que je périſſe ?
Grande Reine, avez-vous ordonné mon ſupplice ?
Vous ne futes jamais injuſte que pour moi.

JOCASTE.

Raſſûrez-vous, Phorbas, & répondez au Roi.

PHORBAS.

Au Roi!

JOCASTE.

C'eſt devant lui que je vous fais paraître.

PHORBAS.

O Dieux! Laïus eſt mort, & vous êtes mon maître!
Vous, Seigneur?

ŒDIPE.

Epargnons les diſcours ſuperflus:
Tu fus le ſeul témoin du meurtre de Laïus;
Tu fus bleſſé, dit-on, en voulant le défendre.

PHORBAS.

Seigneur, Laïus eſt mort, laiſſez en paix ſa cendre;
N'inſultez pas du moins au malheureux deſtin
D'un fidèle ſujet bleſſé de votre main.

ŒDIPE.

Je t'ai bleſſé? qui? moi?

PHORBAS.

Contentez votre envie;
Achevez de m'ôter une importune vie.
Seigneur, que votre bras, que les Dieux ont trompé,
Verſe un reſte de ſang qui vous eſt échapé;
Et puiſqu'il vous ſouvient de ce ſentier funeſte,
Où mon Roi...

ŒDIPE.

Malheureux, épargne-moi le reſte.
J'ai tout fait, je le vois, c'en eſt aſſez. O Dieux!
Enfin après quatre ans vous décillez mes yeux.

Digitized by Google

JOCASTE.

Hélas ! il eſt donc vrai !

ŒDIPE.

Quoi ! c'eſt toi que ma rage
Attaqua vers Daulis en cet étroit paſſage ?
Oui, c'eſt toi : vainement je cherche à m'abuſer ;
Tout parle contre moi, tout ſert à m'accuſer ;
Et mon œil étonné ne peut te méconnaître.

PHORBAS.

Il eſt vrai, ſous vos coups j'ai vû tomber mon maître ;
Vous avez fait le crime, & j'en fus ſoupçonné ;
J'ai vécu dans les fers, & vous avez régné.

ŒDIPE.

Va, bientôt à mon tour je me rendrai juſtice.
Va, laiſſe-moi du moins le ſoin de mon ſupplice ;
Laiſſe-moi, ſauve-moi de l'affront douloureux
De voir un innocent que j'ai fait malheureux.

SCENE III.

ŒDIPE, JOCASTE.

ŒDIPE.

JOcaſte... car enfin la fortune jalouſe
M'interdit à jamais le tendre nom d'épouſe.
Vous voyez mes forfaits : libre de votre foi,
Frappez, délivrez-vous de l'horreur d'être à moi.

JOCASTE.

Hélas !

ŒDIPE.

Prenez ce fer, inſtrument de ma rage,

Qu'il vous ſerve aujourd'hui pour un plus juſte uſage ;
Plongez-le dans mon ſein.

JOCASTE.

Que faites-vous, Seigneur ?
Arrêtez, modérez cette aveugle douleur,
Vivez.

ŒDIPE.

Quelle pitié pour moi vous intéreſſe ?
Je dois mourir.

JOCASTE.

Vivez, c'eſt moi qui vous en preſſe ;
Ecoutez ma prière.

ŒDIPE.

Ah ! je n'écoute rien ;
J'ai tué votre époux.

JOCASTE.

Mais vous êtes le mien.

ŒDIPE.

Je le ſuis par le crime.

JOCASTE.

Il eſt involontaire.

ŒDIPE.

N'importe, il eſt commis.

JOCASTE.

O comble de miſère !

ŒDIPE.

O trop funeſte hymen ! ô feux jadis ſi doux !

JOCASTE.

Ils ne ſont point éteints ; vous êtes mon époux.

ŒDIPE.

Non, je ne le ſuis plus ; & ma main ennemie
N'a que trop bien rompu le ſaint nœud qui nous lie.

Je

Je remplis ces climats du malheur qui me ſuit.
Redoutez-moi, craignez le Dieu qui me pourſuit ;
Ma timide vertu ne ſert qu'à me confondre,
Et de moi déſormais je ne puis plus répondre.
Peut-être de ce Dieu partageant le couroux,
L'horreur de mon deſtin s'étendrait juſqu'à vous.
Ayez du moins pitié de tant d'autres victimes ;
Frappez, ne craignez rien, vous m'épargnez des crimes.

JOCASTE.

Ne vous accuſez point d'un deſtin ſi cruel ;
Vous êtes malheureux, & non pas criminel.
Dans ce fatal combat que Daulis vous vit rendre,
Vous ignoriez quel ſang vos mains allaient répandre ;
Et ſans trop rappeller cet affreux ſouvenir,
Je ne puis que me plaindre, & non pas vous punir.
Vivez...

ŒDIPE.

Moi que je vive ! il faut que je vous fuie.
Hélas ! où trainerai-je une mourante vie ?
Sur quels bords malheureux, dans quels triſtes climats
Enſevelir l'horreur, qui s'attache à mes pas ?
Irai-je errant encor, & me fuyant moi-même,
Mériter par le meurtre un nouveau diadême ?
Irai-je dans Corinthe, où mon triſte deſtin
A des crimes plus grands réſerve encor ma main ?
Corinthe, que jamais ta déteſtable rive.....

SCENE IV.

ŒDIPE, JOCASTE, DIMAS.

DIMAS.

SEigneur, en ce moment, un étranger arrive;
Il ſe dit de Corinthe, & demande à vous voir.

ŒDIPE.

Allons, dans un moment je vai le recevoir.
à Jocaſte.
Adieu; que de vos pleurs la ſource ſe diſſipe.
Vous ne reverrez plus l'inconſolable Œdipe:
C'en eſt fait, j'ai régné, vous n'avez plus d'époux;
En ceſſant d'être Roi, je ceſſe d'être à vous.
Je pars: je vai chercher dans ma douleur mortelle,
Des pays où ma main ne ſoit point criminelle;
Et vivant loin de vous, ſans Etats, mais en Roi,
Juſtifier les pleurs, que vous verſez pour moi.

Fin du quatriéme acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ŒDIPE, ARASPE, DIMAS, ſuite.

ŒDIPE.

FIniſſez vos regrets, & retenez vos larmes.
Vous plaignez mon exil, il a pour moi des charmes.
Ma fuite à vos malheurs aſſûre un promt ſecours ;
En perdant votre Roi vous conſervez vos jours.
Du ſort de tout ce peuple il eſt tems que j'ordonne.
J'ai ſauvé cet Empire en arrivant au trône ;
J'en deſcendrai du moins comme j'y ſuis monté ;
Ma gloire me ſuivra dans mon adverſité.
Mon deſtin fut toûjours de vous rendre la vie :
Je quitte mes enfans, mon trône, ma patrie :
Ecoutez-moi du moins pour la dernière fois ;
Puiſqu'il vous faut un Roi, conſultez-en mon choix.
Philoctète eſt puiſſant, vertueux, intrépide ;
Un Monarque eſt ſon père *a*), il fut l'ami d'Alcide ;
Que je parte, & qu'il règne. Allez chercher Phorbas,
Qu'il paraiſſe à mes yeux, qu'il ne me craigne pas.
Il faut de mes bontés lui laiſſer quelque marque,
Et deſcendre du moins de mon trône en Monarque.
Que l'on faſſe approcher l'étranger devant moi.
Vous, demeurez.

a) Il était fils du Roi d'Eubée, aujourd'hui Négrepont.

SCENE II.

ŒDIPE, ARASPE, ICARE, ſuite.

ŒDIPE.

ICare, eſt-ce vous que je voi ?
Vous de mes premiers ans ſage dépoſitaire,
Vous digne favori de Polibe mon père ?
Quel ſujet important vous conduit parmi nous ?

ICARE.

Seigneur, Polibe eſt mort.

ŒDIPE.

Ah ! que m'apprenez-vous ?
Mon père....

ICARE.

A ſon trépas vous deviez vous attendre.
Dans la nuit du tombeau les ans l'ont fait deſcendre ;
Ses jours étaient remplis, il eſt mort à mes yeux.

ŒDIPE.

Qu'êtes-vous devenus, oracles de nos Dieux !
Vous, qui faiſiez trembler ma vertu trop timide,
Vous, qui me prépariez l'horreur d'un parricide ?
Mon père eſt chez les morts, & vous m'avez trompé.
Malgré vous dans ſon ſang mes mains n'ont point trempé.
Ainſi de mon erreur eſclave volontaire,
Occupé d'écarter un mal imaginaire,
J'abandonnais ma vie à des malheurs certains,
Trop crédule artiſan de mes triſtes deſtins.
O ciel ! & quel eſt donc l'excès de ma miſère ?
Si le trépas des miens me devient néceſſaire,

Si trouvant dans leur perte un bonheur odieux,
Pour moi la mort d'un père eſt un bienfait des Dieux ?
Allons, il faut partir ; il faut que je m'acquite
Des funèbres tributs que ſa cendre mérite.
Partons. Vous vous taiſez, je vois vos pleurs couler ;
Que ce ſilence....

ICARE.

O ciel ! oſerai-je parler ?

ŒDIPE.

Vous reſte-t-il encor des malheurs à m'apprendre ?

ICARE.

Un moment ſans témoins daignerez-vous m'entendre ?

ŒDIPE *à ſa ſuite.*

Allez, retirez-vous.... Que va-t-il m'annoncer ?

ICARE.

A Corinthe, Seigneur, il ne faut plus penſer.
Si vous y paraiſſez, votre mort eſt jurée.

ŒDIPE.

Eh ! qui de mes Etats me défendrait l'entrée ?

ICARE.

Du ſceptre de Polibe un autre eſt l'héritier.

ŒDIPE.

Eſt-ce aſſez ? & ce trait ſera-t-il le dernier ?
Pourſui, deſtin, pourſui, tu ne pourras m'abattre.
Eh bien, j'allais régner ; Icare, allons combattre.
A mes lâches ſujets courons me préſenter.
Parmi ces malheureux promts à ſe révolter,
Je puis trouver du moins un trépas honorable.
Mourant chez les Thébains je mourrais en coupable.
Je dois périr en Roi. Quels ſont mes ennemis ?
Parle, quel étranger ſur mon trône eſt aſſis ?

ICARE.

Le gendre de Polibe ; & Polibe lui-même
Sur ſon front en mourant a mis le diadême.
A ſon maître nouveau tout le peuple obéit.

ŒDIPE.

Eh quoi ! mon père auſſi, mon père me trahit ?
De la rébellion mon père eſt le complice ?
Il me chaſſe du trône !

ICARE.

Il vous a fait juſtice ;
Vous n'étiez point ſon fils.

ŒDIPE.

Icare....

ICARE.

Avec regret
Je révèle en tremblant ce terrible ſecret :
Mais il le faut, Seigneur, & toute la province...

ŒDIPE.

Je ne ſuis point ſon fils ?

ICARE.

Non, Seigneur ; & ce Prince
A tout dit en mourant, de ſes remords preſſé ;
Pour le ſang de nos Rois il vous a renoncé ;
Et moi de ſon ſecret confident & complice,
Craignant du nouveau Roi la ſévère juſtice,
Je venais implorer votre appui dans ces lieux.

ŒDIPE.

Je n'étais point ſon fils ! & qui ſuis-je, grands Dieux ?

ICARE.

Le ciel, qui dans mes mains a remis votre enfance,
D'une profonde nuit couvre votre naiſſance ;

Et je ſais ſeulement, qu'en naiſſant condamné,
Et ſur un mont déſert à périr deſtiné,
La lumière ſans moi vous eût été ravie.

ŒDIPE.

Ainſi donc mon malheur commence avec ma vie ;
J'étais dès le berceau l'horreur de ma maiſon.
Où tombai-je en vos mains ?

ICARE.

Sur le mont Cythéron.

ŒDIPE.

Près de Thèbe ?

ICARE.

Un Thébain, qui ſe dit votre père,
Expoſa votre enfance en ce lieu ſolitaire.
Quelque Dieu bienfaiſant guida vers vous mes pas ;
La pitié me ſaiſit, je vous prens dans mes bras ;
Je ranime dans vous la chaleur preſque éteinte :
Vous vivez, & bientôt je vous porte à Corinthe.
Je vous préſente au Prince : admirez votre ſort ;
Le Prince vous adopte au lieu de ſon fils mort ;
Et par ce coup adroit, ſa politique heureuſe
Affermit pour jamais ſa puiſſance douteuſe.
Sous le nom de ſon fils vous futes élevé
Par cette même main qui vous avait ſauvé.
Mais le Trône en effet n'était point votre place,
L'intérêt vous y mit, le remords vous en chaſſe.

ŒDIPE.

O vous, qui préſidez aux fortunes des Rois,
Dieux ! faut-il en un jour m'accabler tant de fois ?
Et préparant vos coups par vos trompeurs oracles,
Contre un faible mortel épuiſer les miracles ?

Mais ce vieillard, ami, de qui tu m'as reçu,
Depuis ce tems fatal ne l'as-tu jamais vû ?

ICARE.

Jamais ; & le trépas vous a ravi peut-être
Le ſeul qui vous eût dit quel ſang vous a fait naître ;
Mais longtems de ſes traits mon eſprit occupé,
De ſon image encor eſt tellement frappé,
Que je le connaîtrais, s'il venait à paraître.

ŒDIPE.

Malheureux ! eh pourquoi chercher à le connaître ?
Je devrais bien plutôt, d'accord avec les Dieux,
Chérir l'heureux bandeau, qui me couvre les yeux.
J'entrevois mon deſtin ; ces recherches cruelles
Ne me découvriront que des horreurs nouvelles.
Je le ſais ; mais malgré les maux que je prévoi
Un deſir curieux m'entraîne loin de moi.
Je ne puis demeurer dans cette incertitude ;
Le doute en mon malheur eſt un tourment trop rude ;
J'abhorre le flambeau, dont je veux m'éclairer ;
Je crains de me connaître, & ne puis m'ignorer.

SCENE III.

ŒDIPE, ICARE, PHORBAS.

ŒDIPE.

AH ! Phorbas, approchez.

ICARE.

Ma ſurpriſe eſt extrême,
Plus je le vois, & plus.... Ah ! Seigneur, c'eſt lui-même,
C'eſt

C'eſt lui.

PHORBAS *à Icare.*

Pardonnez-moi, ſi vos traits inconnus....

ICARE.

Quoi ! du mont Cythéron ne vous ſouvient-il plus ?

PHORBAS.

Comment ?

ICARE.

Quoi ! cet enfant qu'en mes mains vous remites,
Cet enfant qu'au trépas.....

PHORBAS.

Ah, qu'eſt-ce que vous dites ?
Et de quel ſouvenir venez-vous m'accabler ?

ICARE.

Allez, ne craignez rien, ceſſez de vous troubler.
Vous n'avez en ces lieux que des ſujets de joye ;
Œdipe eſt cet enfant.

PHORBAS.

Que le Ciel te foudroye !
Malheureux, qu'as-tu dit ?

ICARE *à Œdipe.*

Seigneur, n'en doutez pas ;
Quoi que ce Thébain diſe, il vous mit dans mes bras.
Vos deſtins ſont connus, & voilà votre père.

ŒDIPE.

O ſort, qui me confond ! ô comble de miſère !
à Phorbas.
Je ſerais né de vous, le Ciel aurait permis,
Que votre ſang verſé.

PHORBAS.

Vous n'êtes point mon fils.

ŒDIPE.

Eh quoi ! n'avez-vous pas expoſé mon enfance ?

PHORBAS.

Seigneur, permettez-moi de fuir votre préſence,
Et de vous épargner cet horrible entretien.

ŒDIPE.

Phorbas, au nom des Dieux, ne me déguiſe rien.

PHORBAS.

Partez, Seigneur, fuyez vos enfans & la Reine.

ŒDIPE.

Répon-moi ſeulement, la réſiſtance eſt vaine.
Cet enfant par toi-même à la mort deſtiné,
en montrant Icare,
Le mis-tu dans ſes bras ?

PHORBAS.

Oui, je le lui donnai.
Que ce jour ne fût-il le dernier de ma vie !

ŒDIPE.

Quel était ſon pays ?

PHORBAS.

Thèbe était ſa patrie.

ŒDIPE.

Tu n'étais point ſon père ?

PHORBAS.

Hélas ! il était né
D'un ſang plus glorieux & plus infortuné.

ŒDIPE.

Quel était-il enfin ?

PHORBAS *ſe jette aux genoux du Roi.*

Seigneur, qu'allez-vous faire ?

ŒDIPE.

Achève, je le veux.

PHORBAS.

Jocaſte était ſa mère.

ICARE.

Et voilà donc le fruit de mes généreux ſoins ?

PHORBAS.

Qu'avons-nous fait tous deux ?

ŒDIPE.

Je n'attendais pas moins.

ICARE.

Seigneur....

ŒDIPE.

Sortez, cruels, ſortez de ma préſence ;
De vos affreux bienfaits craignez la récompenſe ;
Fuyez ; à tant d'horreurs par vous ſeuls réſervé,
Je vous punirais trop de m'avoir conſervé.

SCENE IV.

ŒDIPE *ſeul.*

LE voilà donc rempli cet oracle exécrable,
Dont ma crainte a preſſé l'effet inévitable ;
Et je me vois enfin, par un mélange affreux,
Inceſte, & parricide, & pourtant vertueux.
Miſérable vertu, nom ſtérile & funeſte,
Toi par qui j'ai réglé des jours que je déteſte,
A mon noir aſcendant tu n'as pû réſiſter :
Je tombais dans le piége, en voulant l'éviter.
Un Dieu plus fort que moi m'entrainait vers le crime ;

Sous mes pas fugitifs il creuſait un abîme ;
Et j'étais, malgré moi, dans mon aveuglement,
D'un pouvoir inconnu l'eſclave & l'inſtrument.
Voilà tous mes forfaits, je n'en connais point d'autres.
Impitoyables Dieux, mes crimes ſont les vôtres,
Et vous m'en puniſſez.... Où ſuis-je ? quelle nuit
Couvre d'un voile affreux la clarté qui nous luit !
Ces murs ſont teints de ſang ; je vois les Euménides
Secouer leurs flambeaux vengeurs des parricides.
Le tonnerre en éclats ſemble fondre ſur moi ;
L'enfer s'ouvre... O Laïus, ô mon père ! eſt-ce toi ?
Je vois, je reconnais la bleſſure mortelle,
Que te fit dans le flanc cette main criminelle.
Puni-moi, venge-toi d'un monſtre déteſté,
D'un monſtre qui ſouilla les flancs qui l'ont porté.
Approche, entraine-moi dans les demeures ſombres,
J'irai de mon ſupplice épouvanter les ombres.
Vien, je te ſuis.

SCENE V.

ŒDIPE, JOCASTE, EGINE, le Chœur.

JOCASTE.

SEigneur, diſſipez mon effroi,
Vos redoutables cris ont été juſqu'à moi.

ŒDIPE.

Terre, pour m'engloutir entr'ouvre tes abîmes.

JOCASTE.

Quel malheur imprévû vous accable ?

ŒDIPE.

Mes crimes.

JOCASTE.

Seigneur.

ŒDIPE.

Fuyez, Jocaſte.

JOCASTE.

Ah trop cruel époux!

ŒDIPE.

Malheureuſe! arrêtez, quel nom prononcez-vous?
Moi votre époux! quittez ce titre abominable,
Qui nous rend l'un à l'autre un objet exécrable.

JOCASTE.

Qu'entens-je?

ŒDIPE.

C'en eſt fait, nos deſtins ſont remplis.
Laïus était mon père, & je ſuis votre fils.

Il ſort.

I. PERSONNAGE DU CHŒUR.

O crime!

II. PERSONNAGE DU CHŒUR.

O jour affreux! jour à jamais terrible!

JOCASTE.

Egine, arrache-moi de ce palais horrible.

EGINE.

Hélas!

JOCASTE.

Si tant de maux ont de quoi te toucher,
Si ta main ſans frémir peut encor m'approcher,
Aide-moi, ſoutien-moi, pren pitié de ta Reine.

I. PERSONNAGE DU CHŒUR.

Dieux! eſt-ce donc ainſi que finit votre haine?

Reprenez, reprenez vos funeſtes bienfaits,
Cruels, il valait mieux nous punir à jamais.

SCENE VI.

JOCASTE, EGINE, le grand-Prêtre, le Chœur.

LE GRAND-PRÊTRE.

PEuples, un calme heureux écarte les tempêtes,
Un Soleil plus ſerein ſe lève ſur vos têtes;
Les feux contagieux ne ſont plus allumés;
Vos tombeaux qui s'ouvraient ſont déja refermés;
La mort fuit, & le Dieu du ciel & de la terre
Annonce ſes bontés par la voix du tonnerre.

Ici on entend gronder la foudre, & on voit briller les éclairs.

JOCASTE.

Quels éclats! Ciel! où ſuis-je, & qu'eſt-ce que j'entens?
Barbares!...

LE GRAND-PRÊTRE.

C'en eſt fait, & les Dieux ſont contens.
Laïus du ſein des morts ceſſe de vous pourſuivre,
Il vous permet encor de régner & de vivre;
Le ſang d'Œdipe enfin ſuffit à ſon couroux.

LE CHŒUR.

Dieux!

JOCASTE.

O mon fils! hélas! dirai-je mon époux?
O des noms les plus chers aſſemblage effroyable!
Il eſt donc mort?

LE GRAND-PRÊTRE.

Il vit, & le ſort qui l'accable

Des morts & des vivans ſemble le ſéparer ;
Il s'eſt privé du jour avant que d'expirer.
Je l'ai vû dans ſes yeux enfoncer cette épée,
Qui du ſang de ſon père avait été trempée ;
Il a rempli ſon ſort, & ce moment fatal
Du ſalut des Thébains eſt le premier ſignal.
Tel eſt l'ordre du Ciel, dont la fureur ſe laſſe ;
Comme il veut, aux mortels il fait juſtice ou grace ;
Ses traits ſont épuiſés ſur ce malheureux fils.
Vivez, il vous pardonne.

JOCASTE.

Et moi je me punis.

Elle ſe frape.

Par un pouvoir affreux réſervée à l'inceſte,
La mort eſt le ſeul bien, le ſeul Dieu qui me reſte.
Laïus, reçoi mon ſang, je te ſuis chez les morts :
J'ai vécu vertueuſe, & je meurs ſans remords.

LE CHŒUR.

O malheureuſe Reine ! ô deſtin que j'abhorre !

JOCASTE.

Ne plaignez que mon fils, puiſqu'il reſpire encore.
Prêtres, & vous Thébains, qui futes mes ſujets,
Honorez mon bucher, & ſongez à jamais,
Qu'au milieu des horreurs du deſtin qui m'opprime,
J'ai fait rougir les Dieux qui m'ont forcée au crime.

Fin du cinquiéme & dernier acte.

LETTRES

*écrites en 1719, qui contiennent la critique de l'*ŒDIPE *de* Sophocle, *de celui de* Corneille, *& de celui de l'Auteur.*

LETTRE PREMIERE.

JE vous envoye, Monſieur, ma tragédie d'*Œdipe*, que vous avez vû naître. Vous ſavez que j'ai commencé cette piéce à dix-neuf ans. Si quelque choſe pouvait faire pardonner la médiocrité d'un ouvrage, ma jeuneſſe me ſervirait d'excuſe. Du moins malgré les défauts dont cette tragédie eſt pleine, & que je ſuis le premier à reconnaître, j'oſe me flatter que vous verrez quelque différence entre cet ouvrage & ceux que l'ignorance & la malignité m'ont imputés. Je ſens combien il eſt dangereux de parler de ſoi : mais mes malheurs ayant été publics, il faut que ma juſtification le ſoit auſſi. La réputation d'honnête homme m'eſt plus chère que celle d'auteur : ainſi je crois que perſonne ne trouvera mauvais qu'en donnant au public un ouvrage pour lequel il a eu tant d'indulgence, j'eſſaie de mériter entiérement ſon eſtime, en détruiſant l'impoſture qui pourrait me l'ôter.

Je ſais que tous ceux avec qui j'ai vécu ſont perſuadés de mon innocence : mais auſſi bien des gens qui ne connaiſſent ni la poëſie, ni moi, m'imputent encore les ouvrages les plus indignes d'un honnête homme & d'un poëte.

Il y a peu d'écrivains célèbres qui n'ayent eſſuyé de pareilles diſgraces ; preſque tous les poëtes qui ont réuſſi ont été calomniés ; & il eſt bien triſte pour moi de ne leur reſſembler que par mes malheurs.

Vous n'ignorez pas que la cour & la ville ont de tout tems été remplies de critiques obſcènes, qui, à la faveur des nuages qui

qui les couvrent, lancent, ſans être aperçus, les traits les plus envenimés contre les femmes & contre les Puiſſances, & qui n'ont que la ſatisfaction de bleſſer adroitement, ſans goûter le plaiſir dangereux de ſe faire connaître. Leurs épigrammes & leurs vaudevilles ſont toûjours des enfans ſuppoſés, dont on ne connaît point les vrais parens : ils cherchent à charger de ces indignités quelqu'un qui ſoit aſſez connu pour que le monde puiſſe l'en ſoupçonner, & qui ſoit aſſez peu protégé pour ne pouvoir ſe défendre. Telle était la ſituation où je me ſuis trouvé en entrant dans le monde. Je n'avais pas plus de dix-huit ans. L'imprudence, attachée d'ordinaire à la jeuneſſe, pouvait aiſément autoriſer les ſoupçons que l'on faiſait naître ſur moi. J'étais d'ailleurs ſans appui, & je n'avais jamais ſongé à me faire des protecteurs, parce que je ne croyais pas que je duſſe jamais avoir des ennemis.

Il parut à la mort de *Louis XIV.* une petite piéce imitée des *J'ai vû* de l'Abbé *Regnier.* C'était un ouvrage où l'auteur paſſait en revuë tout ce qu'il avait vû dans ſa vie. Cette piéce eſt auſſi négligée aujourd'hui, qu'elle était alors recherchée. C'eſt le ſort de tous les ouvrages qui n'ont d'autre mérite que celui de la ſatyre. Cette piéce n'en avait point d'autre ; elle n'était remarquable que par les injures groſſières qui y étaient indignement répandues, & c'eſt ce qui lui donna un cours prodigieux : on oublia la baſſeſſe du ſtyle en faveur de la malignité de l'ouvrage. Elle finiſſait ainſi : *J'ai vû ces maux, & je n'ai pas vingt ans.*

Comme je n'avais pas vingt ans alors, pluſieurs perſonnes crurent que j'avais mis par-là mon cachet à cet indigne ouvrage ; on ne me fit pas l'honneur de croire que je puſſe avoir aſſez de prudence pour me déguiſer. L'auteur de cette miſérable ſatyre ne contribua pas peu à la faire courir ſous mon nom, afin de mieux cacher le ſien. Quelques-uns m'imputèrent cette piéce par malignité, pour me décrier & pour me perdre. Quelques autres qui l'admiraient bonnement, me l'attribuèrent pour m'en faire honneur. Ainſi un ouvrage que je n'avais point fait, & même que je n'avais point encor vû alors, m'attira de tous côtés des malédictions & des louanges.

Je me ſouviens que paſſant alors par une petite ville de

province, les beaux eſprits du lieu me prièrent de leur réciter cette piéce, qu'ils diſaient être un chef-d'œuvre. J'eus beau leur répondre que je n'en étais point l'auteur, & que la piéce était miſérable, ils ne m'en crurent point ſur ma parole ; ils admirèrent ma retenue, & j'acquis ainſi auprès d'eux, ſans y penſer, la réputation d'un grand poëte & d'un homme fort modeſte.

Cependant ceux qui m'avaient attribué ce malheureux ouvrage, continuaient à me rendre reſponſable de toutes les ſotiſes qui ſe débitaient dans Paris, & que moi-même je dédaignais de lire. Quand un homme a eu le malheur d'être calomnié une fois, il eſt ſûr de l'être toûjours, juſqu'à ce que ſon innocence éclate, ou que la mode de le perſécuter ſoit paſſée ; car tout eſt mode en ce pays-là, & on ſe laſſe de tout à la fin, même de faire du mal.

Heureuſement ma juſtification eſt venue, quoiqu'un peu tard ; celui qui m'avait calomnié, & qui avait cauſé ma diſgrace, m'a ſigné lui-même, les larmes aux yeux, le déſaveu de ſa calomnie, en préſence de deux perſonnes de conſidération qui ont ſigné après lui. M. le Marquis de la V*** a eu la bonté de faire voir ce certificat à Monſeigneur le Régent.

Ainſi il ne manquait à ma juſtification que de la faire connaître au public. Je le fais aujourd'hui, parce que je n'ai pas eu occaſion de le faire plus tôt ; & je le fais avec d'autant plus de confiance, qu'il n'y a perſonne en France qui puiſſe avancer que je ſois l'auteur d'aucune des choſes dont j'ai été accuſé, ni que j'en aye débité aucune, ni même que j'en aye jamais parlé, que pour marquer le mépris ſouverain que je fais de ces indignités.

Je m'attends bien que pluſieurs perſonnes, accoutumées à juger de tout ſur le rapport d'autrui, ſeront étonnées de me trouver ſi innocent, après m'avoir crû ſi criminel ſans me connaître. Je ſouhaite que mon exemple puiſſe leur apprendre à ne plus précipiter leurs jugemens ſur les apparences les plus frivoles, & à ne plus condamner ce qu'ils ne connaiſſent pas. On rougirait bientôt de ſes déciſions, ſi on voulait réfléchir ſur les raiſons par leſquelles on ſe détermine. Il s'eſt trouvé

des gens qui ont cru ſérieuſement que l'auteur de la tragédie d'*Atrée* était un méchant homme, parce qu'il avait rempli la coupe d'*Atrée* du ſang du fils de *Thyeſte ;* & aujourd'hui il y a des conſciences timorées qui prétendent que je n'ai point de religion, parce que *Jocaſte* ſe défie des oracles d'*Apollon.* Voila comme on décide preſque toûjours dans le monde ; & ceux qui ſont accoutumés à juger de la ſorte, ne ſe corrigeront pas par la lecture de cette lettre, peut-être même ne la liront-ils point.

Je ne prétends donc point ici faire taire la calomnie ; elle eſt trop inſéparable des ſuccès : mais du moins il m'eſt permis de ſouhaiter, que ceux qui ne ſont en place que pour rendre juſtice, ne faſſent point des malheureux ſur le rapport vague & incertain du premier calomniateur. Faudra-t-il donc qu'on regarde déſormais comme un malheur, d'être connu par les talens de l'eſprit, & qu'un homme ſoit perſécuté dans ſa patrie, uniquement parce qu'il court une carrière dans laquelle il peut faire honneur à ſa patrie même ?

Ne croyez pas, Monſieur, que je compte parmi les preuves de mon innocence le préſent dont Monſeigneur le Régent a daigné m'honorer : cette bonté pourrait n'être qu'une marque de ſa clémence ; il eſt au nombre des Princes, qui, par des bienfaits, ſavent lier à leur devoir ceux même qui s'en ſont écartés. Une preuve plus ſûre de mon innocence, c'eſt qu'il a daigné dire que je n'étais point coupable, & qu'il a reconnu la calomnie, lorſque le tems a permis qu'il pût la découvrir.

Je ne regarde point non plus cette grace que Monſeigneur le Duc d'Orléans m'a faite comme une récompenſe de mon travail, qui ne méritait tout au plus que ſon indulgence. Il a moins voulu me récompenſer que m'engager à mériter ſa protection : l'envie de lui plaire me tiendra lieu déſormais de génie.

Sans parler de moi, c'eſt un grand bonheur pour les lettres, que nous vivions ſous un Prince qui aime les beaux-arts autant qu'il hait la flatterie, & dont on peut obtenir la protection, plutôt par de bons ouvrages que par des louanges, pour leſquelles il a un dégoût peu ordinaire dans ceux qui, par leur naiſſance & par leur rang, ſont deſtinés à être loués toute leur vie.

LETTRE II.

MOnſieur, avant que de vous faire lire ma tragédie, ſouffrez que je vous prévienne ſur le ſuccès qu'elle a eu, non pas pour m'en applaudir, mais pour vous aſſurer combien je m'en défie.

Je ſais que les premiers applaudiſſemens du public ne ſont pas toûjours de ſûrs garans de la bonté d'un ouvrage. Souvent un auteur doit le ſuccès de ſa piéce, ou à l'art des acteurs qui la jouent, ou à la déciſion de quelques amis accrédités dans le monde, qui entraînent pour un tems les ſuffrages de la multitude; & le public eſt étonné quelques mois après, de s'ennuyer à la lecture du même ouvrage, qui lui arrachait des larmes dans la repréſentation. Je me garderai donc bien de me prévaloir d'un ſuccès peut-être paſſager, & dont les comédiens ont plus à s'applaudir que moi-même.

On ne voit que trop d'auteurs dramatiques qui impriment à la tête de leurs ouvrages des préfaces pleines de vanité, *qui comptent les Princes & les Princeſſes qui ſont venus pleurer aux repréſentations, qui ne donnent d'autres réponſes à leurs cenſeurs que l'approbation du public;* & qui enfin, après s'être placés à côté de *Corneille* & de *Racine*, ſe retrouvent confondus dans la foule des mauvais auteurs, dont ils ſont les ſeuls qui s'exceptent.

J'éviterai du moins ce ridicule: je vous parlerai de ma piéce plus pour avouer mes défauts que pour les excuſer: mais auſſi je traiterai *Sophocle* & *Corneille* avec autant de liberté que je me traiterai avec juſtice.

J'examinerai les trois *Œdipes* avec une égale exactitude. Le reſpect que j'ai pour l'antiquité de *Sophocle* & pour le mérite de *Corneille*, ne m'aveuglera pas ſur leurs défauts; l'amour-propre ne m'empêchera pas non plus de trouver les miens. Au reſte, ne regardez point ces diſſertations comme les déciſions d'un critique orgueilleux, mais comme les doutes d'un jeune homme qui cherche à s'éclairer. La déciſion

ne convient ni à mon âge, ni à mon peu de génie ; & ſi la chaleur de la compoſition m'arrache quelques termes peu meſurés, je les déſavoue d'avance, & je déclare que je ne prétends parler affirmativement que ſur mes fautes.

LETTRE III.

*Contenant la critique de l'*ŒDIPE *de* Sophocle.

MOnſieur, mon peu d'érudition ne me permet pas d'examiner *ſi la tragédie de a*) Sophocle *fait ſon imitation par le diſcours, le nombre & l'harmonie ; ce qu'*Ariſtote *appelle expreſſément un diſcours agréablement aſſaiſonné.* Je ne diſcuterai pas non plus *ſi c'eſt une piéce du premier genre ſimple & implexe ; ſimple, parce qu'elle n'a qu'une ſimple cataſtrophe, & implexe, parce qu'elle a la reconnaiſſance avec la péripétie.*

Je vous rendrai ſeulement compte, avec ſimplicité, des endroits qui m'ont révolté, & ſur leſquels j'ai beſoin des lumières de ceux qui connaiſſant mieux que moi les anciens, peuvent mieux excuſer tous leurs défauts.

La ſcène ouvre dans *Sophocle* par un chœur de Thébains proſternés au pied des autels, & qui par leurs larmes & par leurs cris, demandent aux Dieux la fin de leurs calamités. *Œdipe* leur libérateur & leur Roi paraît au milieu d'eux.

Je ſuis Œdipe, leur dit-il, *ſi vanté par tout le monde.* Il y a quelque apparence que les Thébains n'ignoraient pas qu'il s'appellait *Œdipe.*

A l'égard de cette grande réputation dont il ſe vante, M. *Dacier* dit que c'eſt une adreſſe de *Sophocle*, qui veut fonder par-là le caractère d'*Œdipe* qui eſt orgueilleux.

Mes enfans, dit Œdipe, *quel eſt le ſujet qui vous amène ici?* Le grand prêtre lui répond : *Vous voyez devant vous des jeunes gens & des vieillards. Moi qui vous parle, je ſuis le grand*

a) M. *Dacier*, préface ſur l'*Œdipe* de *Sophocle.*

prêtre de Jupiter. Votre ville eſt comme un vaiſſeau battu de la tempête, elle eſt prête d'être abîmée, & n'a pas la force de ſurmonter les flots qui fondent ſur elle. De-là le grand prêtre prend occaſion de faire une deſcription de la peſte, dont *Œdipe* était auſſi-bien informé que du nom & de la qualité du grand prêtre de *Jupiter.*

Tout cela n'eſt guères une preuve de cette perfection, où on prétendait, il y a quelques années, que *Sophocle* avait pouſſé la tragédie; & il ne paraît pas qu'on ait ſi grand tort dans ce ſiécle de refuſer ſon admiration à un poëte, qui n'emploie d'autre artifice pour faire connaître ſes perſonnages, que de faire dire à l'un: *Je m'appelle Œdipe, ſi vanté par tout le monde;* & à l'autre: *Je ſuis le grand prêtre de Jupiter.* Cette groſſiéreté n'eſt plus regardée aujourd'hui comme une noble ſimplicité.

La deſcription de la peſte eſt interrompue par l'arrivée de *Créon*, frère de *Jocaſte*, que le Roi avait envoyé conſulter l'oracle, & qui commence par dire à *Œdipe:*

Seigneur, nous avons eu autrefois un Roi qui s'appellait Laïus.

ŒDIPE.

Je le ſais, quoique je ne l'aye jamais vû.

CRÉON.

Il a été aſſaſſiné, & Apollon veut que nous puniſſions ſes meurtriers.

ŒDIPE.

Fut-ce dans ſa maiſon ou à la campagne que Laïus fut tué?

Il eſt déja contre la vraiſemblance, qu'*Œdipe*, qui régne depuis ſi longtems, ignore comment ſon prédéceſſeur eſt mort: mais qu'il ne ſache pas même ſi c'eſt aux champs ou à la ville que ce meurtre a été commis, & qu'il ne donne pas la moindre raiſon, ni la moindre excuſe de ſon ignorance, j'avoue que je ne connais point de terme pour exprimer une pareille abſurdité.

C'eſt une faute du ſujet, dit-on, & non de l'auteur, comme ſi ce n'était pas à l'auteur à corriger ſon ſujet, lorſqu'il eſt défectueux. Je ſais qu'on peut me reprocher à peu près la même faute: mais auſſi je ne me ferai pas plus de grace qu'à

Digitized by Google

Sophocle, & j'eſpère que la ſincérité avec laquelle j'avouerai mes défauts, juſtifiera la hardieſſe que je prends de relever ceux d'un ancien.

Ce qui ſuit me paraît également éloigné du ſens commun. *Œdipe* demande s'il ne revint perſonne de la ſuite de *Laïus* à qui on puiſſe en demander des nouvelles. On lui répond, qu'*un de ceux qui accompagnaient ce malheureux Roi s'étant ſauvé, vint dire dans Thèbes que Laïus avait été aſſaſſiné par des voleurs, qui n'étaient pas en petit, mais en grand nombre.*

Comment ſe peut-il faire qu'un témoin de la mort de *Laïus* diſe que ſon maître a été accablé ſous le nombre, lorſqu'il eſt pourtant vrai que c'eſt un homme ſeul qui a tué *Laïus* & toute ſa ſuite ?

Pour comble de contradiction, *Œdipe* dit, au ſecond acte, qu'il a ouï dire que *Laïus* avait été tué par des voyageurs ; mais qu'il n'y a perſonne qui diſe l'avoir vû : & *Jocaſte*, au troiſiéme acte, en parlant de la mort de ce Roi, s'explique ainſi à *Œdipe :*

Soyez bien perſuadé, Seigneur, que celui qui accompagnait Laïus a rapporté que ſon maître avait été aſſaſſiné par des voleurs ; il ne ſaurait changer préſentement, ni parler d'une autre manière : toute la ville l'a entendu comme moi.

Les Thébains auraient été bien plus à plaindre, ſi l'énigme du Sphynx n'avait pas été plus aiſée à deviner que tout ce galimathias.

Mais ce qui eſt encore plus étonnant, ou plutôt ce qui ne l'eſt point, après de telles fautes contre la vraiſemblance, c'eſt qu'*Œdipe*, lorſqu'il apprend que *Phorbas* vit encore, ne ſonge pas ſeulement à le faire chercher ; il s'amuſe à faire des imprécations & à conſulter les oracles, ſans donner ordre qu'on amène devant lui le ſeul homme qui pouvait lui donner des lumières. Le chœur lui-même, qui eſt ſi intéreſſé à voir finir les malheurs de Thèbes, & qui donne toûjours des conſeils à *Œdipe*, ne lui donne pas celui d'interroger ce témoin de la mort du feu Roi ; il le prie ſeulement d'envoyer chercher *Tirésie.*

Enfin *Phorbas* arrive au quatriéme acte. Ceux qui ne connaiſſent point *Sophocle*, s'imaginent ſans doute qu'*Œdipe*, im-

patient de connaître le meurtrier de *Laïus*, & de rendre la vie aux Thébains, va l'interroger avec empreſſement ſur la mort du feu Roi. Rien de tout cela. *Sophocle* oublie que la vengeance de la mort de *Laïus* eſt le ſujet de ſa piéce. On ne dit pas un mot à *Phorbas* de cette avanture, & la tragédie finit ſans que *Phorbas* ait ſeulement ouvert la bouche ſur la mort du Roi ſon maître. Mais continuons à examiner de ſuite l'ouvrage de *Sophocle*.

Lorſque *Créon* a appris à *Œdipe* que *Laïus* a été aſſaſſiné par des voleurs, qui n'étaient pas en petit, mais en grand nombre, *Œdipe* répond, au ſens de pluſieurs interprètes : *Comment des voleurs auraient-ils pû entreprendre cet attentat, puiſque* Laïus *n'avait point d'argent ſur lui ?* La plûpart des autres Scholiaſtes entendent autrement ce paſſage, & font dire à *Œdipe* : *Comment des voleurs auraient-ils pû entreprendre cet attentat, ſi on ne leur avait donné de l'argent.* Mais ce ſens-là n'eſt guères plus raiſonnable que l'autre. On ſait que des voleurs n'ont pas beſoin qu'on leur promette de l'argent pour les engager à faire un mauvais coup.

Et puiſqu'il dépend ſouvent des Scholiaſtes de faire dire tout ce qu'ils veulent à leurs auteurs, que leur coûterait-il de leur donner un peu de bon ſens ?

Œdipe, au commencement de ſon ſecond acte, au lieu de mander *Phorbas*, fait venir devant lui *Tirésie*. Le Roi & le Devin commencent par ſe mettre en colère l'un contre l'autre ; *Tirésie* finit par lui dire :

C'eſt vous qui êtes le meurtrier de Laïus ; *vous vous croyez fils de* Polybe, *Roi de Corinthe : vous ne l'êtes point, vous êtes Thébain. La malédiction de votre père & de votre mère vous a autrefois éloigné de cette terre ; vous y êtes revenu, vous avez tué votre père, vous avez épouſé votre mère, vous êtes l'auteur d'un inceſte & d'un parricide ; & ſi vous trouvez que je mente, dites que je ne ſuis pas prophète.*

Tout cela ne reſſemble guères à l'ambiguité ordinaire des oracles. Il était difficile de s'expliquer moins obſcurément : & ſi vous joignez aux paroles de *Tirésie* le reproche qu'un yvrogne a fait autrefois à *Œdipe*, qu'il n'était pas fils de *Polybe*, & l'oracle d'*Apollon* qui lui prédit qu'il tuerait ſon père

père & qu'il épouſerait ſa mère, vous trouverez que la piéce eſt entiérement finie au commencement de ce ſecond acte.

Nouvelle preuve que *Sophocle* n'avait pas perfectionné ſon art, puiſqu'il ne ſavait pas même préparer les événemens, ni cacher ſous le voile le plus mince la cataſtrophe de ſes piéces.

Allons plus loin. *Œdipe* traite *Tiréſie de fou & de vieux enchanteur.* Cependant, à moins que l'eſprit ne lui ait tourné, il doit le regarder comme un véritable prophête. Eh ! de quel étonnement & de quelle horreur ne doit-il point être frapé, en apprenant de la bouche de *Tiréſie* tout ce qu'*Apollon* lui a prédit autrefois ? Quel retour ne doit-il point faire ſur lui-même, en apprenant ce rapport fatal qui ſe trouve entre les reproches qu'on lui a faits à Corinthe, qu'il était un fils ſuppoſé, & les oracles de *Thèbes* qui lui diſent qu'il eſt Thébain ? entre *Apollon* qui lui a prédit qu'il épouſerait ſa mère & qu'il tuerait ſon père, & *Tiréſie* qui lui apprend que ſes deſtins affreux ſont remplis ? Cependant, comme s'il avait perdu la mémoire de ces événemens épouvantables, il ne lui vient d'autre idée que de ſoupçonner *Créon, ſon fidèle & ancien ami*, (comme il l'appelle) d'avoir tué *Laïus*; & cela ſans aucune raiſon, ſans aucun fondement, ſans que le moindre jour puiſſe autoriſer ſes ſoupçons, & (puiſqu'il faut appeller les choſes par leur nom) avec une extravagance dont il n'y a guères d'exemples parmi les modernes, ni même parmi les anciens.

Quoi ! tu oſes paraître devant moi ? dit-il à Créon : *Tu as l'audace d'entrer dans ce palais, toi qui es aſſurément le meurtrier de* Laïus, *& qui as manifeſtement conſpiré contre moi pour me ravir ma couronne ?*

Voyons, di-moi, au nom des Dieux, as-tu remarqué en moi de la lâcheté ou de la folie, pour que tu ayes entrepris un ſi hardi deſſein ? N'eſt-ce pas la plus folle de toutes les entrepriſes, que d'aſpirer à la Royauté ſans troupes & ſans amis, comme ſi, ſans ce ſecours, il était aiſé de monter au trône ?

CRÉON lui répond.

Vous changerez de ſentiment, ſi vous me donnez le tems de parler. Penſez-vous qu'il y ait un homme au monde qui préférat d'être Roi avec toutes les frayeurs & toutes les craintes qui accompagnent la Royauté, à vivre dans le ſein du repos avec toute la ſûreté d'un particulier, qui, ſous un autre nom, poſſéderait la même puiſſance ?

Un Prince qui ſerait accuſé d'avoir conſpiré contre ſon Roi, & qui n'aurait d'autre preuve de ſon innocence que le verbiage de *Créon*, aurait beſoin de la clémence de ſon Maître. Après tous ces grands diſcours étrangers au ſujet, *Créon* demande à *Œdipe :*

Voulez-vous me chaſſer du Royaume ? a)

ŒDIPE.

Ce n'eſt pas ton exil que je veux ; je te condamne à la mort.

CRÉON.

Il faut que vous faſſiez voir auparavant ſi je ſuis coupable.

ŒDIPE.

Tu parles en homme réſolu de ne pas obéir.

CRÉON.

C'eſt parce que vous êtes injuſte.

ŒDIPE.

Je prends mes ſûretés.

CRÉON.

Je dois prendre auſſi les miennes.

ŒDIPE.

O Thèbes ! Thèbes !

CRÉON.

Il m'eſt permis de crier auſſi : Thèbes ! Thèbes !

Jocaſte vient pendant ce beau diſcours, & le chœur la

a) On avertit qu'on a ſuivi par-tout la traduction de Mr. *Dacier*,

prie d'emmener le Roi : propoſition très-ſage ; car, après toutes les folies qu'*Œdipe* vient de faire, on ne ferait point mal de l'enfermer.

JOCASTE.

J'emménerai mon mari, quand j'aurai appris la cauſe de ce deſordre.

LE CHŒUR.

Œdipe & Créon ont eu enſemble des paroles ſur des rapports fort incertains. On ſe pique ſouvent ſur des ſoupçons très-injuſtes.

JOCASTE.

Cela eſt-il venu de l'un & de l'autre ?

LE CHŒUR.

Oui, Madame.

JOCASTE.

Quelles paroles ont-ils donc euës ?

LE CHŒUR.

C'eſt aſſez, Madame ; les Princes n'ont pas pouſſé la choſe plus loin, & cela ſuffit.

Effectivement, comme ſi cela ſuffiſait, *Jocaſte* n'en demande pas davantage au chœur.

C'eſt dans cette ſcène qu'*Œdipe* raconte à *Jocaſte*, qu'un jour, à table, un homme yvre lui reprocha qu'il était un fils ſuppoſé : *J'allai*, continue-t-il, *trouver le Roi & la Reine ; je les interrogeai ſur ma naiſſance ; ils furent tous deux très-fâchés du reproche qu'on m'avait fait. Quoique je les aimaſſe avec beaucoup de tendreſſe, cette injure, qui était devenue publique, ne laiſſa pas de me demeurer ſur le cœur, & de me donner des ſoupçons. Je partis donc, à leur inſçu, pour aller à Delphes :* Apollon *ne daigna pas répondre préciſément à ma demande ; mais il me dit les choſes les plus affreuſes & les plus épouvantables dont on ait jamais ouï parler ; que j'épouſerais infailliblement ma propre mère ; que je ferais voir aux hommes une race malheureuſe qui les remplirait d'horreur ; & que je ſerais le meurtrier de mon père.*

Voilà encor la piéce finie. On avait prédit à *Jocaſte* que

ſon fils tremperait ſes mains dans le ſang de *Laïus*, & porterait ſes crimes juſqu'au lit de ſa mère. Elle avait fait expoſer ce fils ſur le mont Cithéron, & lui avait fait percer les talons, (comme elle l'avoue dans cette même ſcène :) *Œdipe* porte encor les cicatrices de cette bleſſure ; il ſait qu'on lui a reproché qu'il n'était point fils de *Polybe :* tout cela n'eſt-il pas pour *Œdipe* & pour *Jocaſte* une démonſtration de leurs malheurs ? & n'y a-t-il pas un aveuglement ridicule à en douter ?

Je ſais que *Jocaſte* ne dit point dans cette ſcène qu'elle dût un jour épouſer ſon fils : mais cela même eſt une nouvelle faute.

Car lorſqu'*Œdipe* dit à *Jocaſte : On m'a prédit que je ſouillerais le lit de ma mère, & que mon père ſerait maſſacré par mes mains*, Jocaſte doit répondre ſur le champ, *on en avait prédit autant à mon fils ;* ou du moins elle doit faire ſentir au ſpectateur qu'elle eſt convaincue dans ce moment de ſon malheur.

Tant d'ignorance dans *Œdipe* & dans *Jocaſte* n'eſt qu'un artifice groſſier du poëte, qui pour donner à ſa piéce une juſte étendue, fait filer juſqu'au cinquiéme acte une reconnaiſſance déja manifeſtée au ſecond, & qui viole les règles du ſens commun, pour ne point manquer en apparence à celles du théâtre.

Cette même faute ſubſiſte dans tout le cours de la piéce.

Cet *Œdipe* qui expliquait les énigmes, n'entend pas les choſes les plus claires. Lorſque le paſteur de Corinthe lui apporte la nouvelle de la mort de *Polybe*, & qu'il lui apprend que *Polybe* n'était pas ſon père, qu'il a été expoſé par un Thébain ſur le mont Cithéron, que ſes pieds avaient été percés & liés avec des courroies, *Œdipe* ne ſoupçonne rien encore. Il n'a d'autre crainte que d'être né d'une famille obſcure : & le chœur toûjours préſent dans le cours de la piéce, ne prête aucune attention à tout ce qui aurait dû inſtruire *Œdipe* de ſa naiſſance ; le chœur, qu'on donne pour une aſſemblée de gens éclairés, montre auſſi peu de pénétration qu'*Œdipe ;* & dans le tems que les Thébains devraient être ſaiſis de pitié & d'horreur à la vûe des mal-

heurs dont ils ſont témoins, ils s'écrient : *Si je puis juger de l'avenir, & ſi je ne me trompe dans mes conjectures, Cithéron, le jour de demain ne ſe paſſera pas que vous ne nous faſſiez connaître la patrie & la mère d'*Œdipe, *& que nous ne menions des danſes en votre honneur, pour vous rendre graces du plaiſir que vous aurez fait à nos Princes. Et vous, Prince, duquel des Dieux êtes-vous donc fils ? Quelle nymphe vous a eu de* Pan, *Dieu des montagnes ? Êtes-vous le fruit des amours d'*Apollon ? *car* Apollon *ſe plaît auſſi ſur les montagnes. Eſt-ce* Mercure, *ou* Bacchus *qui ſe tient auſſi ſur les ſommets des montagnes ? &c.*

Enfin celui qui a autrefois expoſé *Œdipe*, arrive ſur la ſcène. *Œdipe* l'interroge ſur ſa naiſſance. Curioſité que Mr. *Dacier* condamne après *Plutarque*, & qui me paraîtrait la ſeule choſe raiſonnable qu'*Œdipe* eût faite dans toute la piéce, ſi cette juſte envie de ſe connaître n'était pas accompagnée d'une ignorance ridicule de lui-même.

Œdipe ſait donc enfin tout ſon ſort au quatriéme acte. Voilà donc encor la piéce finie.

Monſieur *Dacier*, qui a traduit l'*Œdipe* de *Sophocle*, prétend que le ſpectateur attend avec beaucoup d'impatience le parti que prendra *Jocaſte*, & la manière dont *Œdipe* accomplira ſur lui-même les malédictions qu'il a prononcées contre le meurtrier de *Laïus*. J'avais été ſéduit là-deſſus par le reſpect que j'ai pour ce ſavant homme, & j'étais de ſon ſentiment, lorſque je lus ſa traduction. La repréſentation de ma piéce m'a bien détrompé, & j'ai reconnu qu'on peut ſans péril louer tant qu'on veut les Poëtes Grecs, mais qu'il eſt dangereux de les imiter.

J'avais pris dans *Sophocle* une partie du récit de la mort de *Jocaſte* & de la cataſtrophe d'*Œdipe*. J'ai ſenti que l'attention du ſpectateur diminuait avec ſon plaiſir au récit de cette cataſtrophe ; les eſprits remplis de terreur au moment de la reconnaiſſance n'écoutaient plus qu'avec dégoût la fin de la piéce. Peut-être que la médiocrité des vers en était la cauſe ; peut-être que le ſpectateur, à qui cette cataſtrophe eſt connue, regrettait de n'entendre rien de nouveau ; peut-être auſſi que la terreur ayant été pouſſée à ſon comble, il était

impoſſible que le reſte ne parût languiſſant. Quoi qu'il en ſoit, j'ai été obligé de retrancher ce récit, qui n'était pas de plus de quarante vers, & dans *Sophocle* il tient tout le cinquiéme acte. Il y a grande apparence qu'on ne doit point paſſer à un ancien deux ou trois cent vers inutiles, lorſqu'on n'en paſſe pas quarante à un moderne.

Monſieur *Dacier* avertit dans ſes notes que la piéce de *Sophocle* n'eſt point finie au quatriéme acte. N'eſt-ce pas avouer qu'elle eſt finie, que d'être obligé de prouver qu'elle ne l'eſt pas ? On ne ſe trouve pas dans la néceſſité de faire de pareilles notes ſur les tragédies de *Racine* & de *Corneille*; il n'y a que les *Horaces* qui auraient beſoin d'un tel commentaire : mais le cinquiéme acte des *Horaces* n'en paraîtrait pas moins défectueux.

Je ne puis m'empêcher de parler ici d'un endroit du cinquiéme acte de *Sophocle* que *Longin* a admiré, & que *Deſpréaux* a traduit.

Hymen, funeſte hymen, tu m'as donné la vie ;
Mais dans ces mêmes flancs où je fus renfermé,
Tu fais rentrer ce ſang dont tu m'avais formé ;
Et par-là tu produis & des fils & des pères,
Des frères, des maris, des femmes & des mères,
Et tout ce que du ſort la maligne fureur
Fit jamais voir au jour & de honte & d'horreur.

Premiérement, il falait exprimer que c'eſt dans la même perſonne qu'on trouve ces mères & ces maris ; car il n'y a point de mariage qui ne produiſe de tout cela. En ſecond lieu, on ne paſſerait point aujourd'hui à *Œdipe* de faire une ſi curieuſe recherche des circonſtances de ſon crime, & d'en combiner ainſi toutes les horreurs ; tant d'exactitude à compter tous ſes titres inceſtueux, loin d'ajouter à l'atrocité de l'action, ſemble plutôt l'affaiblir.

Ces deux vers de *Corneille* diſent beaucoup plus.

Ce ſont eux qui m'ont fait l'aſſaſſin de mon père ;
Ce ſont eux qui m'ont fait le mari de ma mère.

Digitized by Google

Les vers de *Sophocle* ſont d'un déclamateur, & ceux de *Corneille* ſont d'un poëte.

Vous voyez que dans la critique de l'*Œdipe* de *Sophocle*, je ne me ſuis attaché à relever que les défauts qui ſont de tous les tems & de tous les lieux ; les contradictions, les abſurdités, les vaines déclamations ſont des fautes par tout pays.

Je ne ſuis point étonné que, malgré tant d'imperfections, *Sophocle* ait ſurpris l'admiration de ſon ſiécle. L'harmonie de ſes vers, & le pathétique qui régne dans ſon ſtyle, ont pû ſéduire les Athéniens, qui avec tout leur eſprit & toute leur politeſſe, ne pouvaient avoir une juſte idée de la perfection d'un art qui était encor dans ſon enfance.

Sophocle touchait au tems où la tragédie fut inventée. *Eſchyle*, contemporain de *Sophocle*, était le premier qui s'était aviſé de mettre pluſieurs perſonnages ſur la ſcène. Nous ſommes auſſi touchés de l'ébauche la plus groſſière dans les premières découvertes d'un art, que des beautés les plus achevées, lorſque la perfection nous eſt une fois connue. Ainſi *Sophocle* & *Euripide*, tout imparfaits qu'ils ſont, ont autant réuſſi chez les Athéniens que *Corneille* & *Racine* parmi nous. Nous devons nous-mêmes, en blâmant les tragédies des Grecs, reſpecter le génie de leurs auteurs ; leurs fautes ſont ſur le compte de leur ſiécle ; leurs beautés n'appartiennent qu'à eux ; & il eſt à croire que s'ils étaient nés de nos jours, ils auraient perfectionné l'art qu'ils ont preſque inventé de leur tems.

Il eſt vrai qu'ils ſont bien déchus de cette haute eſtime où ils étaient autrefois ; leurs ouvrages ſont aujourd'hui ou ignorés ou mépriſés : mais je crois que cet oubli & ce mépris ſont au nombre des injuſtices dont on peut accuſer notre ſiécle ; leurs ouvrages méritent d'être lus ſans doute, & s'ils ſont trop défectueux pour qu'on les approuve, ils ſont auſſi trop pleins de beautés pour qu'on les mépriſe entiérement.

Euripide ſur-tout, qui me paraît ſi ſupérieur à *Sophocle*, & qui ſerait le plus grand des poëtes, s'il était né dans un tems plus éclairé, a laiſſé des ouvrages qui décélent un gé-

nie parfait, malgré les imperfections de ſes tragédies.

Eh ! quelle idée ne doit-on point avoir d'un poëte qui a prêté des ſentimens à *Racine* même ? Les endroits que ce grand homme a traduits d'*Euripide* dans ſon inimitable tragédie de *Phèdre*, ne ſont pas les moins beaux de ſon ouvrage.

Dieux, que ne ſuis-je aſſiſe à l'ombre des forêts ?
Quand pourrai-je, au travers d'une noble pouſſière,
Suivre de l'œil un char fuyant dans la carrière ?
..... Inſenſée, où ſuis-je, & qu'ai-je dit ?
Où laiſſai-je égarer mes vœux & mon eſprit ?
Je l'ai perdu, les Dieux m'en ont ravi l'uſage.
Œnone, la rougeur me couvre le viſage ;
Je te laiſſe trop voir mes honteuſes douleurs,
Et mes yeux, malgré moi, ſe rempliſſent de pleurs.

Preſque toute cette ſcène eſt traduite mot pour mot d'*Euripide*. Il ne faut pas cependant que le lecteur ſéduit par cette traduction, s'imagine que la piéce d'*Euripide* ſoit un bon ouvrage. Voilà le ſeul bel endroit de ſa tragédie, & même le ſeul raiſonnable ; car c'eſt le ſeul que *Racine* ait imité : & comme on ne s'aviſera jamais d'approuver l'*Hippolite* de *Sénèque*, quoique *Racine* ait pris dans cet auteur toute la déclaration de *Phèdre*, auſſi ne doit-on pas admirer l'*Hippolite* d'*Euripide*, pour trente ou quarante vers qui ſe ſont trouvés dignes d'être imités par le plus grand de nos poëtes.

Molière prenait quelquefois des ſcènes entières dans *Cyrano de Bergerac*, & diſait pour ſon excuſe : *Cette ſcène eſt bonne, elle m'appartient de droit ; je reprens mon bien par-tout où je le trouve.*

Racine pouvait à peu près en dire autant d'*Euripide*.

Pour moi, après vous avoir dit bien du mal de *Sophocle*, je ſuis obligé de vous en dire le peu de bien que j'en ſais ; tout différent en cela des médiſans, qui commencent toûjours par louer un homme, & qui finiſſent par le rendre ridicule.

J'avoue que peut-être, ſans *Sophocle*, je ne ſerais jamais venu à bout de mon *Œdipe*. Je lui dois l'idée de la première ſcène de mon quatriéme acte. Celle du grand-prêtre qui accuſe

cuſe le Roi, eſt entiérement de lui ; la ſcène des deux vieillards lui appartient encore. Je voudrais lui avoir d'autres obligations, je les avouerais avec la même bonne foi. Il eſt vrai que comme je lui dois des beautés, je lui dois auſſi des fautes, & j'en parlerai dans l'examen de ma piéce, où j'eſpère vous rendre compte des miennes.

LETTRE IV.

*Contenant la critique de l'*ŒDIPE *de* Corneille.

MOnſieur, après vous avoir fait part de mes ſentimens ſur l'*Œdipe* de *Sophocle*, je vous dirai ce que je penſe de celui de *Corneille*. Je reſpecte beaucoup plus, ſans doute, ce tragique Français, que le Grec : mais je reſpecte encor plus la vérité, à qui je dois les premiers égards. Je crois même que quiconque ne ſait pas connaître les fautes des grands hommes, eſt incapable de ſentir le prix de leurs perfections. J'oſe donc critiquer l'*Œdipe* de *Corneille* ; & je le ferai avec d'autant plus de liberté, que je ne crains point que vous me ſoupçonniez de jalouſie, ni que vous me reprochiez de vouloir m'égaler à lui. C'eſt en l'admirant que je hazarde ma cenſure ; & je crois avoir une eſtime plus véritable pour ce fameux poëte, que ceux qui jugent de l'*Œdipe* par le nom de l'auteur, & non par l'ouvrage même, & qui euſſent mépriſé dans tout autre ce qu'ils admirent dans l'auteur de *Cinna*.

Corneille ſentit bien que la ſimplicité, ou plutôt la ſéchereſſe de la tragédie de *Sophocle*, ne pouvait fournir toute l'étendue qu'exigent nos piéces de théâtre. On ſe trompe fort, lorſqu'on penſe que tous ces ſujets, traités autrefois avec ſuccès par *Sophocle* & par *Euripide ;* l'*Œdipe*, le *Philoctète*, l'*Electre*, l'*Iphigénie en Tauride*, ſont des ſujets heureux & aiſés à manier ; ce ſont les plus ingrats & les plus impraticables ; ce ſont des ſujets d'une ou de deux ſcènes tout au plus, & non pas d'une tragédie. Je ſais qu'on ne peut guères voir ſur le théâtre des événemens plus affreux ni plus attendriſſans ; &

c'eſt cela même qui rend le ſuccès plus difficile. Il faut joindre à ces événemens des paſſions qui les préparent : ſi ces paſſions ſont trop fortes, elles étouffent le ſujet ; ſi elles ſont trop faibles, elles languiſſent. Il falait que *Corneille* marchât entre ces deux extrémités, & qu'il ſuppléat par la fécondité de ſon génie à l'aridité de la matière. Il choiſit donc l'épiſode de *Théſée* & de *Dircé ;* & quoique cet épiſode ait été univerſellement condamné, quoique *Corneille* eût pris dès longtems la glorieuſe habitude d'avouer ſes fautes, il ne reconnut point celle-ci ; & parce que cet épiſode était tout entier de ſon invention, il s'en applaudit dans ſa préface : tant il eſt difficile aux plus grands hommes, & même aux plus modeſtes, de ſe ſauver des illuſions de l'amour propre.

Il faut avouer que *Théſée* joue un étrange rôle pour un héros, au milieu des maux les plus horribles dont un peuple puiſſe être accablé ; il débute par dire que,

Quelque ravage affreux que faſſe ici la peſte,
L'abſence aux vrais amans eſt encor plus funeſte.

Et parlant dans la ſeconde ſcène à *Œdipe* :

Il veut lui faire voir un beau feu dans ſon ſein,
Et tâcher d'obtenir un aveu favorable,
Qui peut faire un heureux d'un amant miſérable.
.... Il eſt vrai, j'aime en votre palais ;
Chez vous eſt la beauté qui fait tous mes ſouhaits.
Vous l'aimez à l'égal d'Antigone & d'Iſmène ;
Elle tient même rang chez vous & chez la Reine ;
En un mot, c'eſt leur ſœur, la Princeſſe Dircé,
Dont les yeux....

Œdipe répond :

.... Quoi ! ſes yeux, Prince, vous ont bleſſé !
Je ſuis fâché pour vous, que la Reine ſa mère
Ait ſu vous prévenir pour un fils de ſon frère.
Ma parole eſt donnée, & je n'y puis plus rien :
Mais je crois qu'après tout ſes ſœurs la valent bien.

THÉSÉE.

Antigone eſt parfaite, Iſmène eſt admirable;
Dircé, ſi vous voulez, n'a rien de comparable;
Elles ſont, l'une & l'autre, un chef-d'œuvre des cieux:
Mais. . . .
Ce n'eſt pas offenſer deux ſi charmantes ſœurs,
Que voir en leur ainée auſſi quelques douceurs.

Cependant l'ombre de *Laïus* demande un Prince ou une Princeſſe de ſon ſang pour victime; *Dircé*, ſeul reſte du ſang de ce Roi, eſt prête à s'immoler ſur le tombeau de ſon père: *Théſée* qui veut mourir pour elle, lui fait accroire qu'il eſt ſon frère, & ne laiſſe pas de lui parler d'amour, malgré la nouvelle parenté.

J'ai mêmes yeux encor; & vous, mêmes appas.
Mon cœur n'écoute point ce que le ſang veut dire;
C'eſt d'amour qu'il gémit, c'eſt d'amour qu'il ſoupire;
Et pour pouvoir ſans crime en goûter la douceur,
Il ſe révolte exprès contre le nom de ſœur.

Cependant, qui le croirait? *Théſée* dans cette même ſcène, ſe laſſe de ſon ſtratagême. Il ne peut plus ſoûtenir davantage le perſonnage de frère; & ſans attendre que le frère de *Dircé* ſoit connu, il lui avoue toute la feinte, & la remet par-là dans le péril dont il voulait la tirer, en lui diſant pourtant:

Que l'amour, pour défendre une ſi chère vie,
Peut faire vanité d'un peu de tromperie.

Enfin, lorſqu'*Œdipe* reconnait qu'il eſt le meurtrier de *Laïus*, *Théſée*, au lieu de plaindre ce malheureux Roi, lui propoſe un duel pour le lendemain; il épouſe *Dircé* à la fin de la piéce, & ainſi la paſſion de *Théſée* fait tout le ſujet de la tragédie, & les malheurs d'*Œdipe* n'en ſont que l'épiſode.

Dircé, perſonnage plus défectueux que *Théſée*, paſſe tout ſon tems à dire des injures à *Œdipe* & à ſa mère; elle dit à *Jocaſte*, ſans détour, qu'elle eſt indigne de vivre.

Votre ſecond hymen peut avoir d'autres cauſes ;
Mais j'oſerai vous dire, à bien juger des choſes,
Que pour avoir puiſé la vie en votre ſang,
J'y dois avoir ſucé fort peu de votre ſang.
Celui du grand Laïus, dont je m'y ſuis formée,
Trouve bien qu'il eſt doux d'aimer & d'être aimée ;
Mais il ne trouve pas qu'on ſoit digne du jour,
Lorſqu'aux ſoins de ſa gloire on préfére l'amour.

Il eſt étonnant que *Corneille*, qui a ſenti ce défaut, ne l'ait connu que pour l'excuſer. *Ce manque de reſpect*, dit-il, *de* Dircé *envers ſa mère, ne peut être une faute de théâtre, puiſque nous ne ſommes pas obligés de rendre parfaits ceux que nous y faiſons voir.* Non ſans doute, on n'eſt pas obligé de faire des gens de bien de tous ſes perſonnages : mais les bienſéances exigent du moins qu'une Princeſſe qui a aſſez de vertu pour vouloir ſauver ſon peuple aux dépens de ſa vie, en ait aſſez pour ne point dire des injures atroces à ſa mère.

Pour *Jocaſte*, dont le rôle devrait être intéreſſant, puiſqu'elle partage tous les malheurs d'*Œdipe*, elle n'en eſt pas même le témoin ; elle ne paraît point au cinquiéme acte, lorſqu'*Œdipe* apprend qu'il eſt ſon fils : en un mot, c'eſt un perſonnage abſolument inutile, qui ne ſert qu'à raiſonner avec *Théſée*, & à excuſer les inſolences de ſa fille, qui agit, dit-elle,

En amante à bon titre, en Princeſſe aviſée.

Finiſſons par examiner le rôle d'*Œdipe*, & avec lui la contexture du poëme.

Il commence par vouloir marier une de ſes filles, avant que de s'attendrir ſur les malheurs des Thébains ; bien plus condamnable en cela que *Théſée*, qui n'étant point chargé comme lui du ſalut de tout ce peuple, peut ſans crime écouter ſa paſſion.

Cependant comme il falait bien dire au premier acte quelque choſe du ſujet de la piéce, on en touche un mot dans la cinquiéme ſcène. *Œdipe* ſoupçonne que les Dieux ſont irrités contre les Thébains, parce que *Jocaſte* avait autrefois fait

expoſer ſon fils, & trompé par-là les oracles des Dieux, qui prédiſaient que ce fils tuerait ſon père & épouſerait ſa mère.

Il me ſemble qu'il doit croire plutôt que les Dieux ſont ſatisfaits que *Jocaſte* ait étouffé un monſtre au berceau ; & vrai-ſemblablement ils n'ont prédit les crimes de ce fils, qu'afin qu'on l'empêchât de les commettre.

Jocaſte ſoupçonne, avec auſſi peu de fondement, que les Dieux puniſſent les Thébains de n'avoir pas vengé la mort de *Laïus* ; elle prétend qu'on n'a jamais pû venger cette mort. Comment donc peut-elle croire que les Dieux la puniſſent de n'avoir pas fait l'impoſſible ?

Avec moins de fondement encor *Œdipe* répond :

> Pourrons-nous en punir des brigands inconnus,
> Que peut-être jamais en ces lieux on n'a vûs ?
> Si vous m'avez dit vrai, peut-être ai-je moi-même
> Sur trois de ces brigands vengé le diadème.
> . . . . . .
> Au lieu même, au tems même, attaqué ſeul par trois,
> J'en laiſſai deux ſans vie, & mis l'autre aux abois.

Œdipe n'a aucune raiſon de croire que ces trois voyageurs fuſſent des brigands, puiſqu'au quatriéme acte, lorſque *Phorbas* paraît devant lui, il lui dit :

> Et tu fus un des trois que je fus arrêter,
> Dans ce paſſage étroit qu'il falut diſputer ?

S'il les a arrêtés lui-même, & s'il ne les a combattus que parce qu'ils ne voulaient pas lui céder le pas, il n'a point dû les prendre pour des voleurs, qui font ordinairement très-peu de cas des cérémonies, & qui ſongent plutôt à détrouſſer les gens, qu'à leur diſputer le haut du pavé.

Mais il me ſemble qu'il y a dans cet endroit une faute encor plus grande. *Œdipe* avoue à *Jocaſte* qu'il s'eſt battu contre trois inconnus au tems même & au lieu même où *Laïus* a été tué. *Jocaſte* ſait que *Laïus* n'avait avec lui que deux compagnons de voyage. Ne devait-elle donc pas ſoup-

çonner que *Laïus* eſt peut-être mort de la main d'*Œdipe ?* Cependant elle ne fait nulle attention à cet aveu ; & de peur que la piéce ne finiſſe au premier acte, elle ferme les yeux ſur les lumières qu'*Œdipe* lui donne ; & juſqu'à la fin du quatriéme acte, il n'eſt pas dit un mot de la mort de *Laïus*, qui pourtant eſt le ſujet de la piéce. Les amours de *Théſée* & de *Dircé* occupent toute la ſcène.

C'eſt au quatriéme acte qu'*Œdipe*, en voyant *Phorbas*, s'écrie :

> C'eſt un de mes brigands à la mort échapé,
> Madame, & vous pouvez lui choiſir des ſupplices :
> S'il n'a tué *Laïus*, il fut un des complices.

Pourquoi prendre *Phorbas* pour un brigand ? & pourquoi affirmer avec tant de certitude qu'il eſt complice de la mort de *Laïus ?* Il me paraît que l'*Œdipe* de *Corneille* accuſe *Phorbas* avec autant de légéreté que l'*Œdipe* de *Sophocle* accuſe *Créon.*

Je ne parle point de l'acte giganteſque d'*Œdipe* qui tue trois hommes tout ſeul dans *Corneille*, & qui en tue ſept dans *Sophocle.* Mais il eſt bien étrange qu'*Œdipe* ſe ſouvienne, après ſeize ans, de tous les traits de ces trois hommes; *que l'un avait le poil noir, la mine aſſez farouche, le front cicatriſé, & le regard un peu louche ; que l'autre avait le teint frais & l'œil perçant, qu'il était chauve ſur le devant, & mêlé ſur le derrière ;* & pour rendre la choſe encor moins vraiſemblable, il ajoûte :

> On en peut voir en moi la taille & quelques traits.

Ce n'était point à *Œdipe* à parler de cette reſſemblance ; c'était à *Jocaſte*, qui ayant vécu avec l'un & avec l'autre, pouvait en être bien mieux informée qu'*Œdipe*, qui n'a jamais vû *Laïus* qu'un moment en ſa vie. Voilà comme *Sophocle* a traité cet endroit : mais il falait que *Corneille*, ou n'eût point lû du tout *Sophocle*, ou le mépriſât beaucoup, puiſqu'il n'a rien emprunté de lui, ni beautés ni défauts.

Cependant, comment ſe peut-il faire qu'*Œdipe* ait ſeul

tué *Laïus*, & que *Phorbas*, qui a été bleſſé à côté de ce Roi, diſe pourtant qu'il a été tué par des voleurs ? Il était difficile de concilier cette contradiction ; & *Jocaſte*, pour toute réponſe, dit que,

C'eſt un conte,
Dont Phorbas, au retour, voulut cacher ſa honte.

Cette petite tromperie de *Phorbas* devait-elle être le nœud de la tragédie d'*Œdipe ?* Il s'eſt pourtant trouvé des gens qui ont admiré cette puérilité ; & un homme diſtingué à la cour par ſon eſprit, m'a dit que c'était là le plus bel endroit de *Corneille.*

Au cinquiéme acte, *Œdipe*, honteux d'avoir épouſé la veuve d'un Roi qu'il a maſſacré, dit qu'il veut ſe bannir & retourner à Corinthe ; & cependant il envoye chercher *Théſée* & *Dircé*,

Pour lire dans leur ame,
S'ils prêteroient la main à quelque ſourde trame.

Et que lui importent les ſourdes trames de *Dircé*, & les prétentions de cette Princeſſe ſur une couronne à laquelle il renonce pour jamais ?

Enfin, il me paraît qu'*Œdipe* apprend avec trop de froideur ſon affreuſe avanture. Je ſais qu'il n'eſt point coupable, & que ſa vertu peut le conſoler d'un crime involontaire : mais s'il a aſſez de fermeté dans l'eſprit pour ſentir qu'il n'eſt que malheureux, doit-il ſe punir de ſon malheur ? Et s'il eſt aſſez furieux & aſſez deſeſpéré pour ſe crever les yeux, doit-il être aſſez froid pour dire à *Dircé* dans un moment ſi terrible :

Votre frère eſt connu, le ſavez-vous, Madame ?
Votre amour pour Théſée eſt dans un plein repos.
. . . . . .
Aux crimes, malgré moi, l'ordre du Ciel m'attache ;
Pour m'y faire tomber à moi-même il me cache ;
Il offre, en m'aveuglant ſur ce qu'il a prédit,
Mon père à mon épée, & ma mère à mon lit.

Hélas ! qu'il eſt bien vrai qu'en vain on s'imagine
Dérober notre vie à ce qu'il nous deſtine !
Les ſoins de l'éviter font courir au-devant,
Et l'adreſſe à le fuir y plonge plus avant.

Doit-il reſter ſur le théâtre à débiter plus de quatre-vingt vers avec *Dircé* & *Théſée*, qui ſont deux étrangers pour lui, tandis que *Jocaſte*, ſa femme & ſa mère, ne ſait encor rien de ſon avanture, & ne paraît pas même ſur la ſcène ?

Voilà à peu près les principaux défauts que j'ai cru apercevoir dans l'*Œdipe* de *Corneille*. Je m'abuſe peut-être : mais je parle de ſes fautes avec la même ſincérité que j'admire les beautés qui y ſont répandues ; & quoique les beaux morceaux de cette piéce me paraiſſent très-inférieurs aux grands traits de ſes autres tragédies, je deſeſpère pourtant de les égaler jamais : car ce grand homme eſt toûjours au-deſſus des autres, lors même qu'il n'eſt pas entiérement égal à lui-même.

Je ne parle point de la verſification ; on ſait qu'il n'a jamais fait de vers ſi faibles & ſi indignes de la tragédie. En effet, *Corneille* ne connaiſſait guères la médiocrité, & il tombait dans le bas avec la même facilité qu'il s'élevait au ſublime.

J'eſpère que vous me pardonnerez, Monſieur, la témérité avec laquelle je parle ; ſi pourtant c'en eſt une de trouver mauvais ce qui eſt mauvais, & de reſpecter le nom de l'auteur ſans en être l'eſclave.

Et quelles fautes voudrait-on que l'on relevât ? Serait-ce celles des auteurs médiocres dont on ignore tout juſqu'aux défauts ? C'eſt ſur les imperfections des grands hommes qu'il faut attacher ſa critique ; car ſi le préjugé nous faiſait admirer leurs fautes, bientôt nous les imiterions, & il ſe trouverait peut-être que nous n'aurions pris de ces célèbres écrivains que l'exemple de mal faire.

LETTRE

LETTRE V.

Qui contient la critique du nouvel ŒDIPE.

MOnſieur, me voilà enfin parvenu à la partie de ma diſſertation la plus aiſée, c'eſt-à-dire, à la critique de mon ouvrage; & pour ne point perdre de tems, je commencerai par le premier défaut, qui eſt celui du ſujet. Régulièrement, la piéce d'*Œdipe* devrait finir au premier acte. Il n'eſt pas naturel qu'*Œdipe* ignore comment ſon prédéceſſeur eſt mort. *Sophocle* ne s'eſt point mis du tout en peine de corriger cette faute. *Corneille*, en voulant la ſauver, a fait encor plus mal que *Sophocle*, & je n'ai pas mieux réuſſi qu'eux. *Œdipe*, chez moi, parle ainſi à *Jocaſte*:

On m'avait toûjours dit que ce fut un Thébain
Qui leva ſur ſon Prince une coupable main.
Pour moi qui, ſur ſon trône élevé par vous-même,
Deux ans après ſa mort, ai ceint le diadême,
Madame, juſqu'ici reſpectant vos douleurs,
Je n'ai point rappellé le ſujet de vos pleurs;
Et de vos ſeuls périls chaque jour allarmée,
Mon ame à d'autres ſoins ſemblait être formée.

Ce compliment ne me paraît point une excuſe valable de l'ignorance d'*Œdipe*. La crainte de déplaire à ſa femme en lui parlant de ſon premier mari, ne doit point du tout l'empêcher de s'informer des circonſtances de la mort de ſon prédéceſſeur. C'eſt avoir trop de diſcrétion & trop peu de curioſité; il ne lui eſt pas permis non plus de ne point ſavoir l'hiſtoire de *Phorbas*. Un miniſtre d'Etat ne ſaurait jamais être un homme aſſez obſcur pour être en priſon pluſieurs années, ſans qu'on en ſache rien. *Jocaſte* a beau dire:

Dans un château voiſin conduit ſecrettement,
Je dérobai ſa tête à leur emportement.

on voit bien que ces deux vers ne ſont mis que pour prévenir la critique ; c'eſt une faute qu'on tâche de déguiſer, mais qui n'en eſt pas moins faute.

Voici un défaut plus conſidérable qui n'eſt pas du ſujet, & dont je ſuis ſeul reſponſable. C'eſt le perſonnage de *Philoctète*. Il ſemble qu'il ne ſoit venu à Thèbes que pour y être accuſé ; encor eſt-il ſoupçonné peut-être un peu légérement. Il arrive au premier acte, & s'en retourne au troiſiéme. On ne parle de lui que dans les trois premiers actes, & on n'en dit pas un ſeul mot dans les derniers. Il contribue un peu au nœud de la piéce, & le dénouement ſe fait abſolument ſans lui : ainſi il paraît que ce ſont deux tragédies, dont l'une roule ſur *Philoctète*, & l'autre ſur *Œdipe*.

J'ai voulu donner à *Philoctète* le caractère d'un héros, & j'ai bien peur d'avoir pouſſé la grandeur d'ame juſqu'à la fanfaronade. Heureuſement j'ai lû dans Madame *Dacier*, qu'un homme peut parler avantageuſement de ſoi, lorſqu'il eſt calomnié : voilà le cas où ſe trouve *Philoctète*. Il eſt réduit par la calomnie à la néceſſité de dire du bien de lui-même. Dans une autre occaſion, j'aurais tâché de lui donner plus de politeſſe que de fierté ; & s'il s'était trouvé dans les mêmes circonſtances que *Sertorius* & *Pompée*, j'aurais pris la converſation héroïque de ces deux grands hommes pour modèle, quoique je n'euſſe pas eſpéré de l'atteindre. Mais comme il eſt dans la ſituation de *Nicomède*, j'ai crû devoir le faire parler à peu près comme ce jeune Prince, & qu'il lui était permis de dire, *un homme tel que moi*, lorſqu'on l'outrage. Quelques perſonnes s'imaginent que *Philoctète* était un pauvre écuyer d'*Hercule*, qui n'avait d'autre mérite que d'avoir porté ſes flèches, & qui veut s'égaler à ſon maître dont il parle toûjours. Cependant il eſt certain que *Philoctète* était un Prince de la Grèce, fameux par ſes exploits, compagnon d'*Hercule*, & de qui même les Dieux avaient fait dépendre le deſtin de Troye. Je ne ſais ſi je n'en ai

point fait en quelques endroits un fanfaron ; mais il eſt certain que c'était un héros.

Pour l'ignorance où il eſt, en arrivant, ſur les affaires de *Thèbes*, je ne la trouve pas moins condamnable que celle d'*Œdipe*. Le mont Œta où il avait vû mourir *Hercule*, n'était pas ſi éloigné de Thèbes, qu'il ne pût ſavoir aiſément ce qui ſe paſſait dans cette ville. Heureuſement cette ignorance vicieuſe de *Philoctète* m'a fourni une expoſition du ſujet qui m'a paru aſſez bien reçue ; & c'eſt ce qui me perſuade que les beautés d'un ouvrage naiſſent quelquefois d'un défaut.

Dans toutes les tragédies, on tombe dans un écueil tout contraire. L'expoſition du ſujet ſe fait ordinairement à un perſonnage qui en eſt auſſi bien informé que celui qui lui parle. On eſt obligé, pour mettre les auditeurs au fait, de faire dire aux principaux acteurs ce qu'ils ont dû vraiſemblablement déjà dire mille fois. Le point de perfection ſerait de combiner tellement les événemens, que l'acteur qui parle n'eût jamais dû dire ce qu'on met dans ſa bouche que dans le tems même où il le dit. Telle eſt, entre autres exemples de cette perfection, la première ſcène de la tragédie de *Bajazet*. *Acomat* ne peut être inſtruit de ce qui ſe paſſe dans l'armée. *Oſmin* ne peut ſavoir de nouvelles du Serrail. Ils ſe font l'un à l'autre des confidences réciproques, qui inſtruiſent & qui intéreſſent également le ſpectateur ; & l'artifice de cette expoſition eſt conduit avec un ménagement dont je crois que *Racine* ſeul était capable.

Il eſt vrai qu'il y a des ſujets de tragédie où l'on eſt tellement gêné par la bizarrerie des événemens, qu'il eſt preſque impoſſible de réduire l'expoſition de ſa piéce à ce point de ſageſſe & de vraiſemblance. Je crois, pour mon bonheur, que le ſujet d'*Œdipe* eſt de ce genre ; & il me ſemble que lorſqu'on ſe trouve ſi peu maître du terrein, il faut toûjours ſonger à être intéreſſant plutôt qu'exact ; car le ſpectateur pardonne tout, hors la longueur ; & lorſqu'il eſt une fois ému, il examine rarement s'il a raiſon de l'être.

A l'égard de l'amour de *Jocaſte* & de *Philoctète*, j'oſe encor dire que c'eſt un défaut néceſſaire ; le ſujet ne me four-

niſſait rien par-lui-même pour remplir les trois premiers actes ; à peine même avais-je de la matière pour les deux derniers. Ceux qui connaiſſent le théâtre, c'eſt-à-dire ceux qui ſentent les difficultés de la compoſition auſſi-bien que les fautes, conviendront de ce que je dis. Il faut toûjours donner des paſſions aux principaux perſonnages. Eh ! quel rôle inſipide aurait joué *Jocaſte*, ſi elle n'avait eu du moins le ſouvenir d'un amour légitime, & ſi elle n'avait craint pour les jours d'un homme qu'elle avait autrefois aimé ?

Il eſt ſurprenant que *Philoctète* aime encor *Jocaſte*, après une ſi longue abſence : il reſſemble aſſez aux Chevaliers errans, dont la profeſſion était d'être toûjours fidèles à leurs maîtreſſes. Mais je ne puis être de l'avis de ceux qui trouvent *Jocaſte* trop âgée pour faire naître encor des paſſions ; elle a pû être mariée ſi jeune, & il eſt ſi ſouvent répété dans la piéce qu'*Œdipe* eſt dans une grande jeuneſſe, que ſans trop preſſer les tems, il eſt aiſé de voir qu'elle n'a pas plus de trente-cinq ans. Les femmes ſeraient bien malheureuſes, ſi on n'inſpirait plus de ſentiment à cet âge.

Je veux que *Jocaſte* ait plus de ſoixante ans dans *Sophocle* & dans *Corneille*. La conſtruction de leur fable n'eſt pas une règle pour la mienne. Je ne ſuis pas obligé d'adopter leurs fictions ; & s'il leur a été permis de faire revivre dans pluſieurs de leurs piéces des perſonnes mortes depuis longtems, & d'en faire mourir d'autres qui étaient encor vivantes, on doit bien me paſſer d'ôter à *Jocaſte* quelques années.

Mais je m'aperçois que je fais l'apologie de ma piéce, au lieu de la critique que j'en avais promiſe. Revenons vîte à la cenſure.

Le troiſiéme acte n'eſt point fini ; on ne ſait pourquoi les acteurs ſortent de la ſcène. *Œdipe* dit à *Jocaſte* :

> Suivez mes pas, rentrons ; il faut que j'éclairciſſe
> Un ſoupçon que je forme avec trop de juſtice.
> . . . . . Suivez moi,
> Et venez diſſiper ou combler mon effroi.

Mais il n'y a pas de raiſon pour éclaircir ſon doute plu-

tôt derrière le théâtre que ſur la ſcène : auſſi *Œdipe* après avoir dit à *Jocaſte* de le ſuivre, revient avec elle le moment d'après, & il n'y a nulle diſtinction entre le troiſiéme & le quatriéme acte, que le coup d'archet qui les ſépare.

La première ſcène du quatriéme acte eſt celle qui a le plus réuſſi : mais je ne me reproche pas moins d'avoir fait dire dans cette ſcène à *Jocaſte* & à *Œdipe* tout ce qu'ils avaient dû s'apprendre depuis longtems. L'intrigue n'eſt fondée que ſur une ignorance bien peu vraiſemblable. J'ai été obligé de recourir à un miracle pour couvrir ce défaut du ſujet. Je mets dans la bouche d'*Œdipe* :

Enfin je me ſouviens qu'aux champs de la Phocide,
(Et je ne conçois pas par quel enchantement
J'oubliais juſqu'ici ce grand événement,
La main des Dieux ſur moi ſi longtems ſuſpendue,
Semble ôter le bandeau qu'ils mettaient ſur ma vûe)
Dans un chemin étroit je trouvai deux guerriers, &c.

Il eſt manifeſte que c'était au premier acte qu'*Œdipe* devait raconter cette avanture de la Phocide ; car dès qu'il apprend par la bouche du grand Prêtre que les Dieux demandent la punition du meurtrier de *Laïus*, ſon devoir eſt de s'informer ſcrupuleuſement & ſans délai de toutes les circonſtances de ce meurtre. On doit lui répondre que *Laïus* a été tué en Phocide, dans un chemin étroit, par deux étrangers ; & lui qui ſait que dans ce tems-là même il s'eſt battu contre deux étrangers en Phocide, doit ſoupçonner dès ce moment que *Laïus* a été tué de ſa main. Il eſt triſte d'être obligé, pour cacher cette faute, de ſuppoſer que la vengeance des Dieux ôte dans un tems la mémoire à *Œdipe*, & la lui rend dans un autre.

La ſcène ſuivante d'*Œdipe* & de *Phorbas* me paraît bien moins intéreſſante chez moi que dans *Corneille*. *Œdipe*, dans ma piéce, eſt déja inſtruit de ſon malheur, avant que *Phorbas* achéve de l'en perſuader. *Phorbas* ne laiſſe l'eſprit du ſpectateur dans aucune incertitude ; il ne lui inſpire aucune ſurpriſe, & ainſi il ne doit point l'intéreſſer : au contraire,

dans *Corneille*, *Œdipe*, loin de ſe douter d'être le meurtrier de *Laïus*, croit en être le vengeur, & il ſe convainc lui-même en voulant convaincre *Phorbas*. Cet artifice de *Corneille* ſerait admirable, ſi *Œdipe* avait quelque lieu de croire que *Phorbas* eſt coupable, & ſi le nœud de la piéce n'était pas fondé ſur un menſonge puéril.

C'eſt un conte,
Dont Phorbas, au retour, voulut cacher ſa honte.

Je ne pouſſerai pas plus loin la critique de mon ouvrage; il me ſemble que j'en ai reconnu les défauts les plus importans. On ne doit pas en exiger davantage d'un auteur, & peut-être un cenſeur ne m'aurait-il pas plus maltraité. Si on me demande pourquoi je n'ai pas corrigé ce que je condamne, je répondrai qu'il y a ſouvent dans un ouvrage des défauts qu'on eſt obligé de laiſſer malgré ſoi; & d'ailleurs il y a peut-être autant d'honneur à avouer ſes fautes qu'à les corriger. J'ajoûterai encore que j'en ai ôté autant qu'il en reſte. Chaque repréſentation de mon *Œdipe* était pour moi un examen ſévère, où je recueillais les ſuffrages & les cenſures du public, & j'étudiais ſon goût pour former le mien. Il faut que j'avoue que Monſeigneur le Prince de *Conti* eſt celui qui m'a fait les critiques les plus judicieuſes & les plus fines. S'il n'était qu'un particulier, je me contenterais d'admirer ſon diſcernement: mais puiſqu'il eſt élevé au-deſſus des autres par ſon rang autant que par ſon eſprit, j'oſe ici le ſupplier d'accorder ſa protection aux belles-lettres dont il a tant de connaiſſance.

J'oubliais de dire que j'ai pris deux vers dans l'*Œdipe* de *Corneille*. L'un eſt au premier acte:

Ce monſtre à voix humaine, aigle, femme & lion:

L'autre eſt au dernier acte. C'eſt une traduction de *Sénèque*: *Nec vivis miſtus, nec ſepultis*:

Et le ſort qui l'accable,
....Des morts & des vivans ſemble le ſéparer.

Je n'ai point fait ſcrupule de voler ces deux vers, parce qu'ayant préciſément la même choſe à dire que *Corneille*, il m'était impoſſible de l'exprimer mieux, & j'ai mieux aimé donner deux bons vers de lui, que d'en donner deux mauvais de moi.

Il me reſte à parler de quelques rimes que j'ai hazardées dans ma tragédie. J'ai fait rimer *frein* à *rien*; *héros* à *tombeaux*; *contagion* à *poiſon*, &c. Je ne défends point ces rimes, parce que je les ai employées : mais je ne m'en ſuis ſervi que parce que je les ai crues bonnes. Je ne puis ſouffrir qu'on ſacrifie à la richeſſe de la rime toutes les autres beautés de la poëſie, & qu'on cherche plutôt à plaire à l'oreille qu'au cœur & à l'eſprit. On pouſſe même la tyrannie juſqu'à exiger qu'on rime pour les yeux encor plus que pour les oreilles : *je ferais*, *j'aimerais*, &c. ne ſe prononcent point autrement que *traits* & *attraits* : cependant on prétend que ces mots ne riment point enſemble, parce qu'un mauvais uſage veut qu'on les écrive différemment. Mr. *Racine* avait mis dans ſon *Andromaque* :

M'en croirez-vous ? Laſſé de ſes trompeurs attraits,
Au lieu de l'enlever, Seigneur, je la fuirois.

Le ſcrupule lui prit, & il ôta la rime *fuirois*, qui me paraît (à ne conſulter que l'oreille) beaucoup plus juſte que celle de *jamais*, qu'il lui ſubſtitua.

La bizarrerie de l'uſage, ou plutôt des hommes qui l'établiſſent, eſt étrange ſur ce ſujet comme ſur bien d'autres. On permet que le mot *abhorre*, qui a deux *r*, rime avec *encore*, qui n'en a qu'une. Par la même raiſon, *tonnerre* & *terre* devraient rimer avec *père* & *mère* : cependant on ne le ſouffre pas, & perſonne ne réclame contre cette injuſtice.

Il me paraît que la poëſie Françaiſe y gagnerait beaucoup, ſi on voulait ſecouer le joug de cet uſage déraiſonnable & tyrannique. Donner aux auteurs de nouvelles rimes, ce ſerait leur donner de nouvelles penſées ; car l'aſſujettiſſement à la rime fait que ſouvent on ne trouve dans la langue qu'un ſeul mot qui puiſſe finir un vers : on ne dit preſque jamais ce qu'on voulait dire ; on ne peut ſe ſervir du mot propre ; on

Digitized by Google

eſt obligé de chercher une penſée pour la rime, parce qu'on ne peut trouver de rime pour exprimer ce qu'on penſe. C'eſt à cet eſclavage qu'il faut imputer pluſieurs impropriétés qu'on eſt choqué de rencontrer dans nos poëtes les plus exacts. Les auteurs ſentent encor mieux que les lecteurs la dureté de cette contrainte, & ils n'oſent s'en affranchir.

Pour moi, dont l'exemple ne tire point à conſéquence, j'ai tâché de regagner un peu de liberté; & ſi la poëſie occupe encor mon loiſir, je préférerai toûjours les choſes aux mots, & la penſée à la rime.

LETTRE VI.

Qui contient une diſſertation ſur les Chœurs.

MOnſieur, il ne me reſte plus qu'à parler du chœur que j'introduis dans ma piéce. J'en ai fait un perſonnage qui paraît à ſon rang comme les autres acteurs, & qui ſe montre quelquefois ſans parler, ſeulement pour jetter plus d'intérêt dans la ſcène, & pour ajouter plus de pompe au ſpectacle.

Comme on croit d'ordinaire que la route qu'on a tenue était la ſeule qu'on devait prendre, je m'imagine que la manière dont j'ai hazardé les chœurs, eſt la ſeule qui pouvait réuſſir parmi nous.

Chez les anciens, le chœur rempliſſait l'intervalle des actes, & paraiſſait toûjours ſur la ſcène. Il y avait à cela plus d'un inconvénient; car ou il parlait dans les entr'actes de ce qui s'était paſſé dans les actes précédens, & c'était une répétition fatigante; ou il prévenait ce qui devait arriver dans les actes ſuivans, & c'était une annonce qui pouvait dérober le plaiſir de la ſurpriſe; ou enfin il était étranger au ſujet, & par conſéquent il devait ennuyer.

La préſence continuelle du chœur dans la tragédie, me paraît encor plus impraticable: l'intrigue d'une piéce intéreſſante exige d'ordinaire que les principaux acteurs ayent des ſecrets

à

à ſe confier. Eh ! le moyen de dire ſon ſecret à tout un peuple ? C'eſt une choſe plaiſante de voir *Phèdre* dans *Euripide* avouer à une troupe de femmes un amour inceſtueux, qu'elle doit craindre de s'avouer à elle-même. On demandera peut-être comment les anciens pouvaient conſerver ſi ſcrupuleuſement un uſage ſi ſujet au ridicule ; c'eſt qu'ils étaient perſuadés que le chœur était la baſe & le fondement de la tragédie. Voilà bien les hommes, qui prennent preſque toûjours l'origine d'une choſe pour l'eſſence de la choſe même. Les anciens ſavaient que ce ſpectacle avait commencé par une troupe de payſans yvres qui chantaient les louanges de *Bacchus*, & ils voulaient que le théâtre fût toûjours rempli d'une troupe d'acteurs, qui en chantant les louanges des Dieux, rappellaſſent l'idée que le peuple avait de l'origine de la tragédie. Longtems même le poëme dramatique ne fut qu'un ſimple chœur, & les perſonnages qu'on y ajoûta, ne furent regardés que comme des épiſodes ; & il y a encor aujourd'hui des ſavans qui ont le courage d'aſſurer que nous n'avons aucune idée de la véritable tragédie, depuis que nous avons banni les chœurs : c'eſt comme ſi, dans une même piéce, on voulait que nous miſſions Paris, Londres & Madrid ſur le théâtre, parce que nos pères en uſaient ainſi, lorſque la comédie fut établie en France.

Mr. *Racine* qui a introduit des chœurs dans *Athalie* & dans *Eſther*, s'y eſt pris avec plus de précaution que les Grecs ; il ne les a guères fait paraître que dans les entr'actes ; encor a-t-il eu bien de la peine à le faire avec la vraiſemblance qu'exige toûjours l'art du théâtre.

A quel propos faire chanter une troupe de Juives, lorſqu'*Eſther* a raconté ſes avantures à *Eliſe* ? Il faut néceſſairement, pour amener cette muſique, qu'*Eſther* leur ordonne de lui chanter quelque air.

Mes filles, chantez nous quelqu'un de ces cantiques....

Je ne parle pas du bizarre aſſortiment du chant & de la déclamation dans une même ſcène : mais du moins il faut avouer que des moralités miſes en muſique doivent paraître

bien froides, après ces dialogues pleins de paſſion qui ſont le caractère de la tragédie. Un chœur ſerait bien mal venu, après la déclaration de *Phèdre*, ou après la converſation de *Sévère* & de *Pauline*.

Je croirai donc toûjours, juſqu'à ce que l'événement me détrompe, qu'on ne peut hazarder le chœur dans une tragédie, qu'avec la précaution de l'introduire à ſon rang, & ſeulement lorſqu'il eſt néceſſaire pour l'ornement de la ſcène: encor n'y a-t-il que très-peu de ſujets où cette nouveauté puiſſe être reçue. Le chœur ſerait abſolument déplacé dans *Bajazet*, dans *Mithridate*, dans *Britannicus*, & généralement dans toutes les piéces dont l'intrigue n'eſt fondée que ſur les intérêts de quelques particuliers; il ne peut convenir qu'à des piéces où il s'agit du ſalut de tout un peuple.

Les Thébains ſont les premiers intéreſſés dans le ſujet de ma tragédie; c'eſt de leur mort ou de leur vie dont il s'agit; & il ne paraît pas hors des bienſéances de faire paraître quelquefois ſur la ſcène ceux qui ont le plus d'intérêt de s'y trouver.

LETTRE VII.

*A l'occaſion de pluſieurs critiques qu'on a faites d'*ŒDIPE.

MOnſieur, on vient de me montrer une critique de mon *Œdipe*, qui, je crois, ſera imprimée avant que cette ſeconde édition puiſſe paraître. J'ignore quel eſt l'auteur de cet ouvrage. Je ſuis fâché qu'il me prive du plaiſir de le remercier des éloges qu'il me donne avec bonté, & des critiques qu'il fait de mes fautes avec autant de diſcernement que de politeſſe.

J'avais déja reconnu, dans l'examen que j'ai fait de ma tragédie, une bonne partie des défauts que l'obſervateur relève; mais je me ſuis aperçu qu'un auteur s'épargne toûjours, quand il ſe critique lui-même, & que le cenſeur veille, lorſque l'auteur s'endort. Celui qui me critique a vû ſans doute mes

Digitized by Google

fautes d'un œil plus éclairé que moi. Cependant je ne ſais ſi, comme j'ai été un peu trop indulgent, il n'eſt pas quelquefois un peu trop ſévère. Son ouvrage m'a confirmé dans l'opinion où je ſuis que le ſujet d'*Œdipe* eſt un des plus difficiles qu'on ait jamais mis au théâtre. Mon cenſeur me propoſe un plan, ſur lequel il voudrait que j'euſſe compoſé ma piéce ; c'eſt au public à en juger. Mais je ſuis perſuadé que ſi j'avais travaillé ſur le modèle qu'il me préſente, on ne m'aurait pas fait même l'honneur de me critiquer. J'avoue qu'en ſubſtituant, comme il le veut, *Créon* à *Philoctète*, j'aurais peut-être donné plus d'exactitude à mon ouvrage ; mais *Créon* aurait été un perſonnage bien froid, & j'aurais trouvé par-là le ſecret d'être à la fois ennuyeux & irrépréhenſible.

On m'a parlé de quelques autres critiques. Ceux qui ſe donnent la peine de les faire me feront toûjours beaucoup d'honneur, même de plaiſir, quand ils daigneront me les montrer. Si je ne puis à préſent profiter de leurs obſervations, elles m'éclaireront du moins pour les premiers ouvrages que je pourrai compoſer, & me feront marcher d'un pas plus ſûr dans cette carrière dangereuſe.

On m'a fait apercevoir que pluſieurs vers de ma piéce ſe trouvaient dans d'autres piéces de théâtre. Je dis qu'on m'en a fait apercevoir ; car, ſoit qu'ayant la tête remplie de vers d'autrui, j'aye cru travailler d'imagination, quand je ne travaillais que de mémoire ; ſoit qu'on ſe rencontre quelquefois dans les mêmes penſées & dans les mêmes tours ; il eſt certain que j'ai été plagiaire ſans le ſavoir, & que hors ces deux beaux vers de *Corneille*, que j'ai pris hardiment & dont je parle dans mes lettres, je n'ai eu deſſein de voler perſonne.

Il y a dans les *Horaces* :

> Eſt-ce vous, Curiace ? en croirai-je mes yeux ?

Et dans ma piéce il y avait :

> Eſt-ce vous, Philoctète ? en croirai-je mes yeux ?

J'eſpère qu'on me fera l'honneur de croire que j'aurais bien trouvé tout ſeul un pareil vers. Je l'ai changé cependant,

auſſi-bien que pluſieurs autres, & je voudrais que tous les défauts de mon ouvrage fuſſent auſſi aiſés à corriger que celui-là.

On m'apporte en ce moment une nouvelle critique de mon *Œdipe* : celle-ci me paraît moins inſtructive que l'autre, mais beaucoup plus maligne. La première eſt d'un Religieux, à ce qu'on vient de me dire : la ſeconde eſt d'un homme de lettres ; & ce qui eſt aſſez ſingulier, c'eſt que le Religieux poſſéde mieux le théâtre, & l'autre la raillerie. Le premier a voulu m'éclairer, & y a réuſſi. Le ſecond a voulu m'outrager, mais il n'en eſt point venu à bout. Je lui pardonne ſans peine ſes injures, en faveur de quelques traits ingénieux & plaiſans dont ſon ouvrage m'a paru ſemé. Ses railleries m'ont plus diverti qu'elles ne m'ont offenſé ; & même de tous ceux qui ont vû cette ſatyre en manuſcrit, je ſuis celui qui en ai jugé le plus avantageuſement. Peut-être ne l'ai-je trouvée bonne que par la crainte où j'étais de ſuccomber à la tentation de la trouver mauvaiſe. Ce ſera au public à juger de ſon prix.

Ce cenſeur aſſure, dans ſon ouvrage, que ma tragédie languira triſtement dans la boutique de *Ribou*, lorſque ſa lettre aura décillé les yeux du public ; heureuſement il empêche lui-même le mal qu'il me veut faire. Si ſa ſatyre eſt bonne, tous ceux qui la liront, auront quelque curioſité de voir la tragédie qui en eſt l'objet ; & au lieu que les piéces de théâtre font vendre d'ordinaire leurs critiques, cette critique fera vendre mon ouvrage. Je lui aurai la même obligation qu'*Eſcobar* eut à *Paſchal*. Cette comparaiſon me paraît aſſez juſte ; car ma poëſie pourrait bien être auſſi relâchée que la morale d'*Eſcobar* ; & il y a quelques traits dans la ſatyre de ma piéce, qui ſont peut-être dignes des lettres provinciales, du moins par la malignité.

Je reçois une troiſiéme critique ; celle-ci eſt ſi miſérable, que je n'en puis moi-même ſoutenir la lecture. J'en attends encor deux autres. Voilà bien des ennemis ; mais je ſouhaite donner bientôt une tragédie qui m'en attire encor davantage.

Digitized by Google

125

MARIAMNE,

TRAGÉDIE.

Repréſentée pour la première fois le 6. Mars 1724.

Revuë & corrigée par l'Auteur en 1762.

Digitized by Google

PRÉFACE

de la première édition.

JE ne donne cette édition qu'en tremblant. Tant d'ouvrages, que j'ai vûs applaudis au théâtre & mépriſés à la lecture, me font craindre pour le mien le même ſort. Une ou deux ſituations, l'art des acteurs, la docilité que j'ai fait paraître, ont pû m'attirer des ſuffrages aux repréſentations; mais il faut un autre mérite pour ſoutenir le grand jour de l'impreſſion. C'eſt peu d'une conduite régulière; ce ſerait peu même d'intéreſſer. Tout ouvrage en vers, quelque beau qu'il ſoit d'ailleurs, ſera néceſſairement ennuyeux, ſi tous les vers ne ſont pas pleins de force & d'harmonie, ſi ōn n'y trouve pas une élégance continuë, ſi la piéce n'a point ce charme inexprimable de la poëſie que le génie ſeul peut donner, où l'eſprit ne ſaurait jamais atteindre, & ſur lequel on raiſonne ſi mal & ſi inutilement depuis la mort de Mr. *Deſpréaux.*

C'eſt une erreur bien groſſière de s'imaginer, que les vers ſoient la dernière partie d'une piéce de théâtre, & celle qui doit le moins coûter. Mr. *Racine*, c'eſt-à-dire, l'homme de la terre, qui après *Virgile* a le mieux connu l'art des vers, ne penſait pas ainſi. Deux années entières lui ſuffirent à peine pour écrire ſa *Phèdre*. *Pradon* ſe vante d'avoir compoſé la ſienne en moins de trois mois. Comme le ſuccès paſſager des repréſentations d'une tragédie ne dépend point du ſtyle, mais des acteurs & des ſituations, il arriva que les deux *Phèdres* ſemblèrent d'abord avoir une égale deſtinée; mais l'impreſſion régla bientôt le rang de l'une & de l'autre. *Pradon*, ſelon la coutume des mauvais auteurs, eut beau faire une préface inſolente, dans laquelle il traitait ſes critiques de malhonnêtes gens; ſa piéce, tant vantée par ſa cabale & par lui, tomba dans le mépris qu'elle mérite; & ſans la *Phè-*

Digitized by Google

dre de Mr. *Racine*, on ignorerait aujourd'hui que *Pradon* en a compoſé une.

Mais d'où vient enfin cette diſtance ſi prodigieuſe entre ces deux ouvrages ? La conduite en eſt à peu près la même. *Phèdre* eſt mourante dans l'une & dans l'autre. *Théſée* eſt abſent dans les premiers actes : il paſſe pour avoir été aux enfers avec *Pyrithoüs*. *Hippolite* ſon fils veut quitter *Trézène* ; il veut fuir *Aricie*, qu'il aime. Il déclare ſa paſſion à *Aricie*, & reçoit avec horreur celle de *Phèdre* : il meurt du même genre de mort, & ſon gouverneur fait le récit de ſa mort. Il y a plus. Les perſonnages des deux piéces ſe trouvant dans les mêmes ſituations, diſent preſque les mêmes choſes ; mais c'eſt là qu'on diſtingue le grand homme, & le mauvais poëte. C'eſt lorſque *Racine* & *Pradon* penſent de même, qu'ils ſont le plus différens. En voici un exemple bien ſenſible, dans la déclaration d'*Hippolite* à *Aricie*. Monſieur *Racine* fait ainſi parler *Hippolite*.

Moi qui contre l'amour fiérement revolté,
Aux fers de ſes captifs ai longtems inſulté,
Qui des faibles mortels déplorant les naufrages,
Penſais toûjours du bord contempler les orages,
Aſſervi maintenant ſous la commune loi,
Par quel trouble me vois-je emporté loin de moi ?
Un moment a vaincu mon audace imprudente ;
Cette ame ſi ſuperbe eſt enfin dépendante.
Depuis près de ſix mois honteux, deſeſpéré,
Portant partout le trait dont je ſuis déchiré,
Contre vous, contre moi, vainement je m'éprouve ;
Préſente je vous fuis, abſente je vous trouve.
Dans le fond des forêts votre image me ſuit ;
La lumière du jour, les ombres de la nuit,
Tout retrace à mes yeux les charmes que j'évite ;
Tout vous livre à l'envi le rebelle Hippolite.
Moi-même pour tout fruit de mes ſoins ſuperflus,
Maintenant je me cherche, & ne me trouve plus.
Mon arc, mes javelots, mon char, tout m'importune.

Je

Je ne me ſouviens plus des leçons de Neptune.
Mes ſeuls gémiſſemens font retentir les bois,
Et mes courſiers oiſifs ont oublié ma voix.

Voici comment *Hippolite* s'exprime dans *Pradon.*

Aſſez & trop longtems, d'une bouche profane,
Je mépriſai l'amour, & j'adorai Diane.
Solitaire, farouche, on me voyait toûjours
Chaſſer dans nos forêts les lions & les ours.
Mais un ſoin plus preſſant m'occupe & m'embaraſſe.
Depuis que je vous vois j'abandonne la chaſſe;
Elle fit autrefois mes plaiſirs les plus doux,
Et quand j'y vai, ce n'eſt que pour penſer à vous.

On ne ſaurait lire ces deux piéces de comparaiſon, ſans admirer l'une & ſans rire de l'autre. C'eſt pourtant dans toutes les deux le même fonds de ſentimens & de penſées; car quand il s'agit de faire parler les paſſions, tous les hommes ont preſque les mêmes idées; mais la façon de les exprimer diſtingue l'homme d'eſprit d'avec celui qui n'en a point, l'homme de génie d'avec celui qui n'a que de l'eſprit, & le poëte d'avec celui qui veut l'être.

Pour parvenir à écrire comme Mr. *Racine*, il faudrait avoir ſon génie, & polir autant que lui ſes ouvrages. Quelle défiance ne dois-je donc point avoir, moi qui né avec des talens ſi faibles, & accablé par des maladies continuelles, n'ai ni le don de bien imaginer, ni la liberté de corriger par un travail aſſidu les défauts de mes ouvrages? Je ſens avec déplaiſir toutes les fautes qui ſont dans la contexture de cette piéce, auſſi-bien que dans la diction. J'en aurais corrigé quelques-unes, ſi j'avais pû retarder cette édition; mais j'en aurais encor laiſſé beaucoup. Dans tous les arts il y a un terme, par-delà lequel on ne peut plus avancer. On eſt reſſerré dans les bornes de ſon talent; on voit la perfection au-delà de ſoi, & on fait des efforts impuiſſans pour y atteindre.

Je ne ferai point une critique détaillée de cette piéce:

les lecteurs la feront assez sans moi. Mais je crois qu'il est nécessaire que je parle ici d'une critique générale qu'on a faite sur le choix du sujet de *Mariamne*. Comme le génie des Français est de saisir vivement le côté ridicule des choses les plus sérieuses, on disait que le sujet de *Mariamne* n'était autre chose qu'*un vieux mari amoureux & brutal, à qui sa femme refuse avec aigreur le devoir conjugal* ; & on ajoûtait, qu'une querelle de ménage ne pouvait jamais faire une tragédie. Je supplie qu'on fasse avec moi quelques réflexions sur ce préjugé.

Les piéces tragiques sont fondées ou sur les intérêts de toute une nation, ou sur les intérêts particuliers de quelques Princes. De ce premier genre sont l'*Iphigénie en Aulide*, où la Grèce assemblée demande le sang de la fille d'*Agamemnon :* les *Horaces*, où trois combattans ont entre les mains le sort de Rome : l'*Œdipe*, où le salut des Thébains dépend de la découverte du meurtrier de *Laïus*. Du second genre sont *Britannicus*, *Phèdre*, *Mithridate &c.*

Dans ces trois dernières tout l'intérêt est renfermé dans la famille du héros de la piéce : Tout roule sur des passions que des bourgeois ressentent comme les Princes ; & l'intrigue de ces ouvrages est aussi propre à la comédie qu'à la tragédie. Otez les noms, Mithridate *n'est qu'un vieillard amoureux d'une jeune fille : ses deux fils en sont amoureux aussi ; & il se sert d'une ruse assez basse pour découvrir celui des deux qui est aimé.* Phèdre *est une belle-mère, qui enhardie par une intrigante, fait des propositions à son beau-fils, lequel est occupé ailleurs.* Néron *est un jeune homme impétueux, qui devient amoureux tout d'un coup, qui dans le moment veut se séparer d'avec sa femme, & qui se cache derrière une tapisserie pour écouter les discours de sa maîtresse.* Voilà des sujets que *Molière* a pû traiter comme *Racine*. Aussi l'intrigue de *l'Avare* est-elle précisément la même que celle de *Mithridate*. *Harpagon* & le Roi de Pont sont deux vieillards amoureux ; l'un & l'autre ont leur fils pour rival ; l'un & l'autre se servent du même artifice pour découvrir l'intelligence qui est entre leur fils & leur maîtresse ; & les deux piéces finissent par le mariage du jeune homme.

Molière & *Racine* ont également réuſſi, en traitant ces deux intrigues : L'un a amuſé, a réjoui, a fait rire les honnêtes gens ; l'autre a attendri, a effrayé, a fait verſer des larmes. *Molière* a joué l'amour ridicule d'un vieil avare : *Racine* a repréſenté les faibleſſes d'un grand Roi, & les a renduës reſpectables

Que l'on donne une noce à peindre à *Vateau* & à *le Brun*. L'un repréſentera ſous une treille des payſans pleins d'une joye naïve, groſſière & effrénée, autour d'une table ruſtique, où l'yvreſſe, l'emportement, la débauche, le rire immodéré régneront. L'autre peindra les noces de *Pélée* & de *Thétis*, les feſtins des Dieux, leur joye majeſtueuſe. Et tous deux ſeront arrivés à la perfection de leur art par des chemins différens.

On peut appliquer tous ces exemples à *Mariamne*. La mauvaiſe humeur d'une femme, l'amour d'un vieux mari, les tracaſſeries d'une belle-ſœur, ſont de petits objets comiques par eux-mêmes. Mais un Roi, à qui la Terre a donné le nom de *Grand*, éperdûment amoureux de la plus belle femme de l'univers ; la paſſion furieuſe de ce Roi ſi fameux par ſes vertus & par ſes crimes, ſes cruautés paſſées, ſes remords préſens : ce paſſage ſi continuel & ſi rapide de l'amour à la haine, & de la haine à l'amour : l'ambition de ſa ſœur, les intrigues de ſes miniſtres, la ſituation cruelle d'une Princeſſe, dont la vertu & la beauté ſont célèbres encor dans le monde, qui avait vû ſon père & ſon frère livrés à la mort par ſon mari, & qui pour comble de douleur ſe voyait aimée du meurtrier de ſa famille : quel champ ! quelle carrière pour un autre génie que le mien ! Peut-on dire, qu'un tel ſujet ſoit indigne de la tragédie ? C'eſt là ſurtout que *ſelon ce que l'on peut être, les choſes changent de nom.*

MARIAMNE,
TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

SALOME, MAZAEL.

MAZAEL.

OUi, cette autorité qu'Hérode vous confie,
Juſques à ſon retour eſt du moins affermie.
J'ai volé vers Azor, & repaſſé ſoudain,
Des champs de Samarie aux ſources du Jourdain.
Madame, il était tems que du moins ma préſence
Des Hébreux inquiets confondit l'eſpérance.
Hérode votre frère à Rome retenu,
Déja dans ſes Etats n'était plus reconnu.
Le peuple pour ſes Rois toûjours plein d'injuſtices,
Hardi dans ſes diſcours, aveugle en ſes caprices,
Publiait hautement qu'à Rome condamné,
Hérode à l'eſclavage était abandonné,
Et que la Reine aſſiſe au rang de ſes ancêtres,
Ferait régner ſur nous le ſang de nos grands-prêtres.
Je l'avoue à regret; j'ai vû dans tous les lieux
Mariamne adorée, & ſon nom précieux.

Digitized by Google

Iſraël aime encor avec idolâtrie
Le ſang de ces héros dont elle tient la vie.
Sa beauté, ſa naiſſance, & ſurtout ſes malheurs,
D'un peuple qui nous hait ont ſéduit tous les cœurs;
Et leurs vœux indiſcrets la nommant ſouveraine,
Semblaient vous annoncer une chute certaine.
J'ai vû par ces faux bruits tout un peuple ébranlé:
Mais j'ai parlé, Madame, & ce peuple a tremblé.
Je leur ai peint Hérode avec plus de puiſſance,
Rentrant dans ſes Etats ſuivi de la vengeance;
Son nom ſeul a partout répandu la terreur;
Et les Juifs en ſilence ont pleuré leur erreur.

SALOME.

Mazael, il eſt vrai qu'Hérode va paraître;
Et ces peuples & moi, nous aurons tous un maître.
Ce pouvoir dont à peine on me voyait jouïr,
N'eſt qu'une ombre qui paſſe & va s'évanouïr.
Mon frère m'était cher, & ſon bonheur m'opprime;
Mariamne triomphe, & je ſuis ſa victime.

MAZAEL.

Ne craignez point un frère.

SALOME.

Eh que deviendrons-nous,
Quand la Reine à ſes pieds reverra ſon époux?
De mon autorité cette fière rivale,
Auprès d'un Roi ſéduit nous fut toûjours fatale:
Son eſprit orgueilleux, qui n'a jamais plié,
Conſerve encor pour nous la même inimitié.
Elle nous outragea, je l'ai trop offenſée;
A notre abaiſſement elle eſt intéreſſée.
Eh! ne craignez-vous plus ces charmes tout-puiſſans,

Du malheureux Hérode impérieux tyrans ?
Depuis près de cinq ans qu'un fatal hyménée
D'Hérode & de la Reine unit la deſtinée,
L'amour prodigieux, dont ce Prince eſt épris,
Se nourrit par la haine, & croit par le mépris.
Vous avez vû cent fois ce Monarque inflexible
Dépoſer à ſes pieds ſa majeſté terrible,
Et chercher dans ſes yeux irrités ou diſtraits
Quelques regards plus doux qu'il ne trouvait jamais.
Vous l'avez vû frémir, ſoupirer & ſe plaindre,
La flatter, l'irriter, la menacer, la craindre;
Cruel dans ſon amour, ſoumis dans ſes fureurs,
Eſclave en ſon palais, héros partout ailleurs.
Que dis-je ! en puniſſant une ingrate famille,
Fumant du ſang du père, il adorait la fille :
Le fer encor ſanglant, & que vous excitiez,
Etait levé ſur elle, & tombait à ſes pieds.

MAZAEL.

Mais ſongez que dans Rome éloigné de ſa vuë,
Sa chaîne de ſi loin ſemble s'être rompuë.

SALOME.

Croyez-moi, ſon retour en reſſerre les nœuds,
Et ſes trompeurs appas ſont toûjours dangereux.

MAZAEL.

Oui, mais cette ame altière à ſoi-même inhumaine,
Toûjours de ſon époux a recherché la haine.
Elle l'irritera par de nouveaux dédains,
Et vous rendra les traits qui tombent de vos mains.
La paix n'habite point entre deux caractères,
Que le ciel a formés l'un à l'autre contraires.
Hérode en tous les tems ſombre, chagrin, jaloux,

Contre ſon amour même aura beſoin de vous.

SALOME.

Mariamne l'emporte, & je ſuis confondue.

MAZAEL.

Au trône d'Aſcalon vous êtes attendue ;
Une retraite illuſtre, une nouvelle cour,
Un hymen préparé par les mains de l'amour,
Vous mettront aiſément à l'abri des tempêtes,
Qui pourraient dans Solime éclater ſur nos têtes.
Sohême eſt d'Aſcalon paiſible Souverain,
Reconnu, protégé par le peuple Romain,
Indépendant d'Hérode, & cher à ſa province ;
Il ſait penſer en ſage, & gouverner en Prince.
Je n'aperçois pour vous que des deſtins meilleurs ;
Vous gouvernez Hérode, ou vous régnez ailleurs.

SALOME.

Ah ! connais mon malheur & mon ignominie :
Mariamne en tout tems empoiſonne ma vie ;
Elle m'enlève tout, rang, dignités, crédit,
Et pour elle, en un mot, Sohême me trahit.

MAZAEL.

Lui ! qui pour cet hymen attendait votre frère ?
Lui dont l'eſprit rigide, & la ſageſſe auſtère,
Parut tant mépriſer ces folles paſſions,
De nos vains courtiſans vaines illuſions ?
Au Roi ſon allié ferait-il cette offenſe ?

SALOME.

Croyez qu'avec la Reine il eſt d'intelligence.

MAZAEL.

Le ſang & l'amitié les uniſſent tous deux ;
Mais je n'ai jamais vû....

SALOME.

SALOME.

Vous n'avez pas mes yeux ;
Sur mon malheur nouveau je ſuis trop éclairée :
De ce trompeur hymen la pompe différée,
Les froideurs de Sohême, & ſes diſcours glacés,
M'ont expliqué ma honte, & m'ont inſtruite aſſez.

MAZAEL.

Vous penſez en effet qu'une femme ſévère,
Qui pleure encor ici ſon ayeul & ſon frère,
Et dont l'eſprit hautain (qu'aigriſſent ſes malheurs)
Se nourrit d'amertume, & vit dans les douleurs,
Recherche imprudemment le funeſte avantage,
D'enlever un amant qui ſous vos loix s'engage !
L'amour eſt-il connu de ſon ſuperbe cœur ?

SALOME.

Elle l'inſpire, au moins, & c'eſt là mon malheur.

MAZAEL.

Ne vous trompez-vous point ? Cette ame impérieuſe,
Par excès de fierté ſemble être vertueuſe ;
A vivre ſans reproche elle a mis ſon orgueil.

SALOME.

Cet orgueil ſi vanté trouve enfin ſon écueil.
Que m'importe, après tout, que ſon ame hardie
De mon parjure amant flatte la perfidie,
Ou qu'exerçant ſur lui ſon dédaigneux pouvoir,
Elle ait fait mes tourmens, ſans même le vouloir ?
Qu'elle chériſſe, ou non, le bien qu'elle m'enlève,
Je le perds, il ſuffit ; ſa fierté s'en élève ;
Ma honte fait ſa gloire ; elle a dans mes douleurs
Le plaiſir inſultant de jouir de mes pleurs.
Enfin, c'eſt trop languir dans cette indigne gêne ;

Je veux voir à quel point on mérite ma haine.
Sohême vient : allez : mon ſort va s'éclaircir.

SCENE II.

SALOME, SOHÊME, AMMON.

SALOME.

APprochez ; votre cœur n'eſt point né pour trahir,
Et le mien n'eſt pas fait pour ſouffrir qu'on l'abuſe.
Le Roi revient enfin, vous n'avez plus d'excuſe.
Ne conſultez ici que vos ſeuls intérêts,
Et ne me cachez plus vos ſentimens ſecrets.
Parlez ; je ne crains point l'aveu d'une inconſtance,
Dont je mépriſerais la vaine & faible offenſe.
Je ne ſais point deſcendre à des tranſports jaloux,
Ni rougir d'un affront dont la honte eſt pour vous.

SOHÊME.

Il faut donc m'expliquer, il faut donc vous apprendre
Ce que votre fierté ne craindra point d'entendre.
J'ai beaucoup, je l'avoue, à me plaindre du Roi ;
Il a voulu, Madame, étendre juſqu'à moi
Le pouvoir que Céſar lui laiſſe en Paleſtine ;
En m'accordant ſa ſœur il cherchait ma ruine.
Au rang de ſes vaſſaux il oſait me compter.
J'ai ſoutenu mes droits, il n'a pu l'emporter.
J'ai trouvé comme lui des amis près d'Auguſte :
Je ne crains point Hérode, & l'Empereur eſt juſte.
Mais je ne peux ſouffrir (je le dis hautement)
L'alliance d'un Roi dont je ſuis mécontent.

Digitized by Google

D'ailleurs, vous connaiſſez cette cour orageuſe.
Sa famille avec lui fut toûjours malheureuſe ;
De tout ce qui l'approche il craint des trahiſons :
Son cœur de toutes parts eſt ouvert aux ſoupçons.
Au frère de la Reine il en couta la vie ;
De plus d'un attentat cette mort fut ſuivie.
Mariamne a vécu, dans ce triſte ſéjour,
Entre la barbarie, & les tranſports d'amour.
Tantôt ſous le couteau, tantôt idolâtrée,
Toûjours baignant de pleurs une couche abhorrée,
Craignant & ſon époux, & de vils délateurs,
De leur malheureux Roi lâches adulateurs.

SALOME.

Vous parlez beaucoup d'elle.

SOHÊME.

Ignorez-vous, Princeſſe,
Que ſon ſang eſt le mien, que ſon ſort m'intéreſſe ?

SALOME.

Je ne l'ignore pas.

SOHÊME.

Apprenez encor plus :
J'ai craint longtems pour elle, & je ne tremble plus.
Hérode chérira le ſang qui la fit naître,
Il l'a promis, du moins, à l'Empereur ſon maître.
Pour moi, loin d'une cour, objet de mon couroux,
J'abandonne Solime, & votre frère & vous ;
Je pars : ne penſez pas qu'une nouvelle chaîne
Me dérobe à la vôtre, & loin de vous m'entraîne.
Je renonce à la fois à ce Prince, à ſa cour,
A tout engagement, & ſurtout à l'amour.
Epargnez le reproche à mon eſprit ſincère,

Quand je ne m'en fais point, nul n'a droit de m'en faire.

SALOME.

Non, n'attendez de moi ni couroux, ni dépit;
J'en ſavais beaucoup plus que vous n'en avez dit.
Cette cour, il eſt vrai, Seigneur, a vu des crimes;
Il en eſt quelquefois où des cœurs magnanimes
Par le malheur des tems ſe laiſſent emporter,
Que la vertu répare, & qu'il faut reſpecter.
Il en eſt de plus bas, & de qui la faibleſſe
Se pare arrogamment du nom de la ſageſſe.
Vous m'entendez peut-être? En vain vous déguiſez,
Pour qui je ſuis trahie, & qui vous ſéduiſez.
Votre fauſſe vertu ne m'a jamais trompée;
De votre changement mon ame eſt peu frapée;
Mais ſi de ce palais, qui vous ſemble odieux,
Les orages paſſés ont indigné vos yeux,
Craignez d'en exciter qui vous ſuivraient peut-être
Juſqu'aux faibles Etats dont vous êtes le maître.
(*elle ſort.*)

SCENE III.

SOHÊME, AMMON.

SOHÊME.

OU tendait ce diſcours? que veut-elle? & pourquoi
Penſe-t-elle en mon cœur pénétrer mieux que moi?
Qui? moi, que je ſoupire! & que pour Mariamne
Mon auſtère amitié ne ſoit qu'un feu profane!
Aux faibleſſes d'amour moi j'irais me livrer,
Lorſque de tant d'attraits je cours me ſéparer!

Digitized by Google

AMMON.

Salome eſt outragée, il faut tout craindre d'elle.
La jalouſie éclaire, & l'amour ſe décelle.

SOHÊME.

Non, d'un coupable amour je n'ai point les erreurs;
La ſecte dont je ſuis forme en nous d'autres mœurs.
Ces durs Eſſéniens, ſtoïques de Judée,
Ont eu de la morale une plus noble idée.
Nos maîtres, les Romains, vainqueurs des nations,
Commandent à la terre, & nous aux paſſions.
Je n'ai point, grace au ciel, à rougir de moi-même.
Le ſang unit de près Mariamne & Sohême.
Je la voyais gémir ſous un affreux pouvoir;
J'ai voulu la ſervir; j'ai rempli mon devoir.

AMMON.

Je connais votre cœur & juſte, & magnanime;
Il ſe plait à venger la vertu qu'on opprime.
Puiſſiez-vous écouter, dans cet affreuſe cour,
Votre noble pitié, plutôt que votre amour!

SOHÊME.

Ah! faut-il donc l'aimer pour prendre ſa défenſe?
Qui n'aurait comme moi chéri ſon innocence?
Quel cœur indifférent n'irait à ſon ſecours?
Et qui pour la ſauver n'eût prodigué ſes jours?
Ami, mon cœur eſt pur, & tu connais mon zèle.
Je n'habitais ces lieux que pour veiller ſur elle,
Quand Hérode partit, incertain de ſon ſort,
Quand il chercha dans Rome ou le ſceptre ou la mort.
Plein de ſa paſſion, forcenée & jalouſe,
Il tremblait qu'après lui ſa malheureuſe épouſe,
Du trône deſcendue, eſclave des Romains,

Ne fût abandonnée à de moins dignes mains.
Il voulut qu'une tombe à tous deux préparée
Enfermât avec lui cette épouſe adorée.
Phérore fut chargé du miniſtère affreux
D'immoler cet objet de ſes horribles feux.
Phérore m'inſtruiſit de ces ordres coupables.
J'ai veillé ſur des jours ſi chers, ſi déplorables,
Toûjours armé, toûjours promt à la protéger,
Et ſurtout à ſes yeux dérobant ſon danger;
J'ai voulu la ſervir ſans lui cauſer d'allarmes;
Ses malheurs me touchaient encor plus que ſes charmes.
L'amour ne règne point ſur mon cœur agité;
Il ne m'a point vaincu, c'eſt moi qui l'ai domté;
Et plein du noble feu que ſa vertu m'inſpire,
J'ai voulu la venger, & non pas la ſéduire.
Enfin l'heureux Hérode a fléchi les Romains:
Le ſceptre de Judée eſt remis en ſes mains.
Il revient triomphant ſur ce ſanglant théâtre;
Il revole à l'objet dont il eſt idolâtre,
Qu'il opprima ſouvent, qu'il adora toûjours.
Leurs déſaſtres communs ont terminé leur cours;
Un nouveau jour va luire à cette cour affreuſe;
Je n'ai plus qu'à partir — Mariamne eſt heureuſe.
Je ne la verrai plus — mais à d'autres attraits,
Mon cœur, mon triſte cœur eſt fermé pour jamais.
Tout hymen à mes yeux eſt horrible & funeſte;
Qui connait Mariamne, abhorre tout le reſte.
La retraite a pour moi des charmes aſſez grands;
J'y vivrai vertueux, loin des yeux des tyrans:
Préférant mon partage au plus beau diadême,
Maître de ma fortune, & maître de moi-même.

SCENE IV.

SOHÊME, ELISE, AMMON.

ELISE.

LA mère de la Reine en proie à ſes douleurs,
Vous conjure, Sohême, au nom de tant de pleurs,
De vous rendre près d'elle, & d'y calmer la crainte,
Dont pour ſa fille encor elle a reçu l'atteinte.

SOHÊME.

Quelle horreur jettez-vous dans mon cœur étonné?

ELISE.

Elle a ſû l'ordre affreux qu'Hérode avait donné.
Par les ſoins de Salome elle en eſt informée.

SOHÊME.

Ainſi cette ennemie au trouble accoutumée,
Par des troubles nouveaux penſe encor maintenir
Le pouvoir emprunté qu'elle veut retenir!
Quelle odieuſe cour! & combien d'artifices!
On ne marche en ces lieux que ſur des précipices.
Hélas! Alexandra, par des coups inouïs,
Vit périr autrefois ſon époux & ſon fils.
Mariamne lui reſte, elle tremble pour elle;
La crainte eſt bien permiſe à l'amour maternelle.
Eliſe, je vous ſuis, je marche ſur vos pas.—
— Grand Dieu, qui prenez ſoin de ces triſtes climats,
De Mariamne encor écartez cet orage;
Conſervez, protégez votre plus digne ouvrage!

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

SALOME, MAZAEL.

MAZAEL.

CE nouveau coup porté, ce terrible myſtère,
Dont vous faites inſtruire & la fille, & la mère,
Ce ſecret revélé, cet ordre ſi cruel,
Eſt déſormais le ſceau d'un divorce éternel.
Le Roi ne croira point que pour votre ennemie,
Sa confiance en vous ſoit en effet trahie;
Il n'aura plus que vous dans ſes perplexités,
Pour adoucir les traits par vous-même portés.
Vous ſeule aurez fait naître & le calme & l'orage.
Diviſez pour régner; c'eſt là votre partage.

SALOME.

Que ſert la politique au défaut du pouvoir?
Tous mes ſoins m'ont trahi, tout fait mon deſeſpoir.
Le Roi m'écrit: il veut, par ſa lettre fatale,
Que ſa ſœur ſe rabaiſſe aux pieds de ſa rivale.
J'eſpérais de Sohême un noble & ſûr appui,
Hérode était le mien; tout me manque aujourd'hui.
Je vois crouler ſur moi le fatal édifice,
Que mes mains élevaient avec tant d'artifice.
Je vois qu'il eſt des tems où tout l'effort humain
Tombe ſous la fortune, & ſe débat en vain,

Où

Où la prudence échouë, où l'art nuit à ſoi-même ;
Et je ſens ce pouvoir invincible & ſuprême,
Qui ſe joue à ſon gré, dans nos climats voiſins,
De leurs ſables mouvans comme de nos deſtins.

MAZAEL.

Obéïſſez au Roi, cédez à la tempête ;
Sous ſes coups paſſagers il faut courber la tête.
Le tems peut tout changer.

SALOME.

Trop vains ſoulagemens !
Malheureux qui n'attend ſon bonheur que du tems !
Sur l'avenir trompeur tu veux que je m'appuye,
Et tu vois cependant les affronts que j'eſſuye.

MAZAEL.

Sohême part au moins ; votre juſte couroux
Ne craint plus Mariamne, & n'en eſt plus jaloux.

SALOME.

Sa conduite, il eſt vrai, parait inconcevable ;
Mais m'en trahit-il moins ? en eſt-il moins coupable ?
Suis-je moins outragée ? ai-je moins d'ennemis,
Et d'envieux ſecrets, & de lâches amis ?
Il faut que je combatte, & ma chute prochaine,
Et cet affront ſecret, & la publique haine.
Déja de Mariamne adorant la faveur,
Le peuple à ma diſgrace inſulte avec fureur.
Je verrai tout plier ſous ſa grandeur nouvelle,
Et mes faibles honneurs éclipſés devant elle.
Mais c'eſt peu que ſa gloire irrite mon dépit ;
Ma mort va ſignaler ma chute & ſon crédit.
Je ne me flatte point : je ſais comme en ſa place,
De tous mes ennemis je confondrais l'audace.

Ce n'eſt qu'en me perdant qu'elle pourra régner ;
Et ſon juſte couroux ne doit point m'épargner.
Cependant, ô contrainte ! ô comble d'infamie !
Il faut donc qu'à ſes yeux ma fierté s'humilie !
Je viens avec reſpect eſſuyer ſes hauteurs,
Et la féliciter ſur mes propres malheurs.

MAZAEL.

Elle vient en ces lieux.

SALOME.

Faut-il que je la voïe ?

SCENE II.

MARIAMNE, ELISE, SALOME, MAZAEL, NARBAS.

SALOME.

JE viens auprès de vous partager votre joye.
Rome me rend un frère, & vous rend un époux,
Couronné, tout-puiſſant, & digne enfin de vous.
Ses triomphes paſſés, ceux qu'il prépare encore,
Ce titre heureux de *Grand*, dont l'univers l'honore,
Les droits du Sénat même à ſes ſoins confiés,
Sont autant de préſens qu'il va mettre à vos pieds.
Poſſédez déſormais ſon ame & ſon empire,
C'eſt ce qu'à vos vertus mon amitié déſire ;
Et je vais par mes ſoins ſerrer l'heureux lien
Qui doit joindre à jamais votre cœur & le ſien.

MARIAMNE.

Je ne prétens de vous, ni n'attens ce ſervice.

Je vous connais, Madame, & je vous rens juſtice.
Je ſais par quels complots, je ſais par quels détours,
Votre haine impuiſſante a pourſuivi mes jours.
Jugeant de moi par vous, vous me craignez peut-être :
Mais vous deviez du moins apprendre à me connaître.
Ne me redoutez point ; je ſais également
Dédaigner votre crime & votre châtiment.
J'ai vû tous vos deſſeins, & je vous les pardonne ;
C'eſt à vos ſeuls remords que je vous abandonne ;
Si toutefois après de ſi lâches efforts,
Un cœur comme le votre écoute des remords.

SALOME.

C'eſt porter un peu loin votre injuſte colère.
Ma conduite, mes ſoins, & l'aveu de mon frère,
Peut-être ſuffiront pour me juſtifier.

MARIAMNE.

Je vous l'ai déja dit, je veux tout oublier ;
Dans l'état où je ſuis, c'eſt aſſez pour ma gloire ;
Je puis vous pardonner, mais je ne puis vous croire.

MAZAEL.

J'oſe ici, grande Reine, atteſter l'Eternel,
Que mes ſoins à regret....

MARIAMNE.

Arrêtez, Mazaël.
Vos excuſes pour moi ſont un nouvel outrage.
Obéïſſez au Roi, voilà votre partage.
A mes tyrans vendu ſervez bien leur couroux ;
Je ne m'abaiſſe pas à me plaindre de vous.
(*à Salome.*)
Je ne vous retiens point, & vous pouvez, Madame,
Aller apprendre au Roi les ſecrets de mon ame ;

Dans ſon cœur aiſément vous pouvez ranimer
Un couroux que mes yeux dédaignent de calmer.
De tous vos délateurs armez la calomnie.
J'ai laiſſé juſqu'ici leur audace impunie,
Et je n'oppoſe encor à mes vils ennemis,
Qu'une vertu ſans tache, & qu'un juſte mépris.

SALOME.

Ah! c'en eſt trop, enfin: vous auriez dû peut-être
Ménager un peu plus la ſœur de votre Maître.
L'orgueil de vos attraits penſe tout aſſervir:
Vous me voyez tout perdre, & croyez tout ravir.
Votre victoire un jour peut vous être fatale.
Vous triomphez, — tremblez, imprudente rivale.

SCENE III.

MARIAMNE, ELISE, NARBAS.

ELISE.

AH! Madame, à ce point pouvez-vous irriter
Des ennemis ardens à vous perſécuter?
La vengeance d'Hérode un moment ſuſpendue,
Sur votre tête encor eſt peut-être étendue;
Et loin d'en détourner les redoutables coups,
Vous appellez la mort qui s'éloignait de vous.
Vous n'avez plus ici de bras qui vous appuie.
Ce défenſeur heureux de votre illuſtre vie,
Sohême, dont le nom ſi craint, ſi reſpecté,
Longtems de vos tyrans contint la cruauté;
Sohême va partir, nul eſpoir ne vous reſte.

Auguſte à votre époux laiſſe un pouvoir funeſte.
Qui ſait dans quels deſſeins il revient aujourd'hui ?
Tout, juſqu'à ſon amour, eſt à craindre de lui ;
Vous le voyez trop bien ; ſa ſombre jalouſie
Au delà du tombeau portait ſa frénéſie ;
Cet ordre qu'il donna me fait encor trembler.
Avec vos ennemis daignez diſſimuler.
La vertu ſans prudence, hélas ! eſt dangereuſe.

MARIAMNE.

Oui, mon ame, il eſt vrai, fut trop impérieuſe.
Je n'ai point connu l'art, & j'en avais beſoin.
De mon ſort à Sohême abandonnons le ſoin ;
Qu'il vienne, je l'attends ; qu'il règle ma conduite.
Mon projet eſt hardi, je frémis de la ſuite.
Faites venir Sohême.

(*Eliſe ſort.*)

SCENE IV.

MARIAMNE, NARBAS.

MARIAMNE.

ET vous, mon cher Narbas,
De mes vœux incertains apaiſez les combats.
Vos vertus, votre zèle, & votre expérience,
Ont acquis dès longtems toute ma confiance.
Mon cœur vous eſt connu, vous ſavez mes deſſeins,
Et les maux que j'éprouve, & les maux que je crains.
Vous avez vû ma mère au deſeſpoir réduite,
Me preſſer en pleurant d'accompagner ſa fuite.

Son eſprit accablé d'une juſte terreur,
Croit à tous les momens voir Hérode en fureur,
Encor tout dégoutant du ſang de ſa famille,
Venir à ſes yeux même aſſaſſiner ſa fille.
Elle veut à mes fils menacés du tombeau,
Donner Céſar pour père, & Rome pour berceau.
On dit que l'infortune à Rome eſt protégée;
Rome eſt le tribunal où la terre eſt jugée.
Je vais me préſenter aux Rois des Souverains.
Je ſais qu'il eſt permis de fuir ſes aſſaſſins,
Que c'eſt le ſeul parti que le deſtin me laiſſe.
Toutefois en ſecret, ſoit vertu, ſoit faibleſſe,
Prête à fuir un époux, mon cœur frémit d'effroi,
Et mes pas chancelans s'arrêtent malgré moi.

NARBAS.

Cet effroi généreux n'a rien que je n'admire;
Tout injuſte qu'il eſt, la vertu vous l'inſpire.
Ce cœur indépendant des outrages du ſort,
Craint l'ombre d'une faute, & ne craint point la mort.
Banniſſez toutefois ces allarmes ſecrètes:
Ouvrez les yeux, Madame, & voyez où vous êtes.
C'eſt là que répandu par les mains d'un époux,
Le ſang de votre père a rejailli ſur vous.
Votre frère en ces lieux a vû trancher ſa vie.
En vain de ſon trépas le Roi ſe juſtifie;
En vain Céſar trompé l'en abſout aujourd'hui;
L'Orient revolté n'en accuſe que lui.
Regardez, conſultez les pleurs de votre mère,
L'affront fait à vos fils, le ſang de votre père,
La cruauté du Roi, la haine de ſa ſœur,
Et (ce que je ne puis prononcer ſans horreur,

Mais dont votre vertu n'eſt point épouvantée)
La mort plus d'une fois à vos yeux préſentée.
Enfin ſi tant de maux ne vous étonnent pas,
Si d'un front aſſuré vous marchez au trépas,
Du moins de vos enfans embraſſez la défenſe.
Le Roi leur a du trône arraché l'eſpérance;
Et vous connaiſſez trop ces oracles affreux,
Qui depuis ſi longtems vous font trembler pour eux.
Le ciel vous a prédit qu'une main étrangère
Devait un jour unir vos fils à votre père.
Un Arabe implacable a déja ſans pitié
De cet oracle obſcur accompli la moitié.
Madame, après l'horreur d'un eſſai ſi funeſte,
Sa cruauté, ſans doute, accomplirait le reſte.
Dans ſes emportemens rien n'eſt ſacré pour lui:
Eh! qui vous répondra, que lui-même aujourd'hui
Ne vienne exécuter ſa ſanglante menace,
Et des Aſmonéens anéantir la race?
Il eſt tems deſormais de prévenir ſes coups,
Il eſt tems d'épargner un meurtre à votre époux,
Et d'éloigner du moins de ces tendres victimes
Le fer de vos tyrans, & l'exemple des crimes.
Nourri dans ce palais près des Rois vos ayeux,
Je ſuis prêt à vous ſuivre en tout tems, en tous lieux.
Partez, rompez vos fers, allez dans Rome même
Implorer du Sénat la juſtice ſuprême,
Remettre de vos fils la fortune en ſa main,
Et les faire adopter par le peuple Romain.
Qu'une vertu ſi pure aille étonner Auguſte.
Si l'on vante à bon droit ſon règne heureux & juſte,
Si la terre avec joye embraſſe ſes genoux;

S'il mérite ſa gloire, il fera tout pour vous.

MARIAMNE.

Je vois qu'il n'eſt plus tems que mon cœur délibère;
Je cède à vos conſeils, aux larmes de ma mère,
Au danger de mes fils, au ſort, dont les rigueurs
Vont m'entraîner peut-être en de plus grands malheurs.
Retournez chez ma mère, allez; quand la nuit ſombre
Dans ces lieux criminels aura porté ſon ombre,
Qu'au fond de mon palais on me vienne avertir:
On le veut, il le faut, je ſuis prête à partir.

SCENE V.

MARIAMNE, SOHÊME, ELISE.

SOHÊME.

JE viens m'offrir, Madame, à votre ordre ſuprême.
Vos volontés pour moi ſont les loix du ciel même.
Faut-il armer mon bras contre vos ennemis?
Commandez, j'entreprens, parlez, & j'obéis.

MARIAMNE.

Je vous dois tout, Seigneur, & dans mon infortune,
Ma douleur ne craint point de vous être importune,
Ni de ſolliciter, par d'inutiles vœux,
Les ſecours d'un héros, l'appui des malheureux.
Lors qu'Hérode attendait le trône ou l'eſclavage,
Moi-même des Romains j'ai brigué le ſuffrage.
Malgré ſes cruautés, malgré mon deſeſpoir,
Malgré mes intérêts, j'ai ſuivi mon devoir.
J'ai ſervi mon époux; je le ferais encore.

Il faut que pour moi-même enfin je vous implore;
Il faut que je dérobe à d'inhumaines loix
Les reſtes malheureux du pur ſang de nos Rois.
J'aurais dû dès longtems, loin d'un lieu ſi coupable,
Demander au Sénat un aſyle honorable:
Mais, Seigneur, je n'ai pû, dans les troubles divers,
Dont la guerre civile a rempli l'univers,
Chercher parmi l'effroi, la guerre & les ravages,
Un port aux mêmes lieux d'où partaient les orages.
Auguſte au monde entier donne aujourd'hui la paix;
Sur toute la nature il répand ſes bienfaits.
Après les longs travaux d'une guerre odieuſe,
Ayant vaincu la terre, il veut la rendre heureuſe.
Du haut du capitole il juge tous les Rois,
Et de ceux qu'on opprime il prend en main les droits.
Qui peut à ſes bontés plus juſtement prétendre,
Que mes faibles enfans, que rien ne peut défendre,
Et qu'une mère en pleurs amène auprès de lui,
Du bout de l'univers, implorer ſon appui?
Pour conſerver les fils, pour conſoler la mère,
Pour finir tous mes maux, c'eſt en vous que j'eſpère:
Je m'adreſſe à vous ſeul, à vous, à ce grand cœur,
De la ſimple vertu généreux protecteur;
A vous, à qui je dois ce jour que je reſpire.
Seigneur, éloignez-moi de ce fatal empire.
Ma mère, mes enfans, je mets tout en vos mains;
Enlevez l'innocence au fer des aſſaſſins.
Vous ne répondez rien. Que faut-il que je penſe
De ces ſombres regards, & de ce long ſilence?
Je vois que mes malheurs excitent vos refus.

SOHÊME.

Non, ... je reſpecte trop vos ordres abſolus.
Mes gardes vous ſuivront juſques dans l'Italie ;
Diſpoſez d'eux, de moi, de mon cœur, de ma vie.
Fuyez le Roi ; rompez vos nœuds infortunés ;
Il eſt aſſez puni, ſi vous l'abandonnez.
Il ne vous verra plus, grace à ſon injuſtice ;
Et je ſens qu'il n'eſt point de ſi cruel ſupplice.....
Pardonnez-moi ce mot, il m'échape à regret ;
La douleur de vous perdre a trahi mon ſecret.
J'ai parlé, c'en eſt fait : mais malgré ma faibleſſe,
Songez que mon reſpect égale ma tendreſſe.
Sohême en vous aimant ne veut que vous ſervir,
Adorer vos vertus, vous venger & mourir.

MARIAMNE.

Je me flattais, Seigneur, & j'avais lieu de croire,
Qu'avec mes intérêts, vous chériſſiez ma gloire.
Quand Sohême en ces lieux a veillé ſur mes jours,
J'ai cru qu'à ſa pitié je devais ſon ſecours.
Je ne m'attendais pas qu'une flamme coupable
Dût ajouter ce comble à l'horreur qui m'accable,
Ni que dans mes périls il me falût jamais
Rougir de vos bontés, & craindre vos bienfaits.
Ne penſez pas pourtant, qu'un diſcours qui m'offenſe
Vous ait rien dérobé de ma reconnaiſſance.
Tout eſpoir m'eſt ravi, je ne vous verrai plus.
J'oublîrai votre flamme, & non pas vos vertus.
Je ne veux voir en vous qu'un héros magnanime,
Qui juſqu'à ce moment mérita mon eſtime.
Un plus long entretien pourrait vous en priver,
Seigneur, & je vous fuis pour vous la conſerver.

Digitized by Google

SOHÊME.

Arrêtez, & ſachez que je l'ai méritée.
Quand votre gloire parle, elle eſt ſeule écoutée ;
A cette gloire, à vous, ſoigneux de m'immoler,
Epris de vos vertus, je les ſais égaler.
Je ne fuyais que vous, je veux vous fuir encore.
Je quittais pour jamais une cour que j'abhorre ;
J'y reſte, s'il le faut, pour vous déſabuſer,
Pour vous reſpecter plus, pour ne plus m'expoſer
Au reproche accablant que m'a fait votre bouche.
Votre intérêt, Madame, eſt le ſeul qui me touche ;
J'y ſacrifirai tout ; mes amis, mes ſoldats,
Vous conduiront aux bords où s'adreſſent vos pas.
J'ai dans ces murs encor un reſte de puiſſance.
D'un tyran ſoupçonneux je crains peu la vengeance ;
Et s'il me faut périr des mains de votre époux,
Je périrai du moins en combattant pour vous.
Dans mes derniers momens je vous aurai ſervie,
Et j'aurai préféré votre honneur à ma vie.

MARIAMNE.

Il ſuffit, je vous crois : d'indignes paſſions
Ne doivent point ſouiller les nobles actions.
Oui, je vous devrai tout ; mais moi je vous expoſe ;
Vous courez à la mort, & j'en ſerai la cauſe.
Comment puis-je vous ſuivre ? & comment demeurer ?
Je n'ai de ſentiment que pour vous admirer.

SOHÊME.

Venez prendre conſeil de votre mère en larmes,
De votre fermeté plus que de ſes allarmes,
Du péril qui vous preſſe, & non de mon danger ;
Avec votre tyran rien n'eſt à ménager.

Il eſt Roi, je le ſais ; mais Céſar eſt ſon juge :
Tout vous menace ici ; Rome eſt votre refuge ;
Mais ſongez que Sohême, en vous offrant ſes vœux,
S'il oſe être ſenſible, en eſt plus vertueux ;
Que le ſang de nos Rois nous unit l'un & l'autre,
Et que le ciel m'a fait un cœur digne du vôtre.

MARIAMNE.

Je n'en veux point douter : & dans mon deſeſpoir,
Je vais conſulter Dieu, l'honneur & le devoir.

SOHÊME.

C'eſt eux que j'en atteſte ; ils ſont tous trois mes guides ;
Ils vous arracheront aux mains des parricides.

Fin du ſecond acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

SOHÊME, NARBAS, AMMON, Suite.

NARBAS.

LE tems eſt précieux, Seigneur, Hérode arrive ;
Du fleuve de Judée il a revu la rive.
Salome qui ménage un reſte de crédit,
Deja par ſes conſeils aſſiége ſon eſprit.
Ses courtiſans en foule auprès de lui ſe rendent ;
Les palmes dans les mains nos Pontifes l'attendent ;
Idamas le devance, & vous le connaiſſez.

SOHÊME.

Je ſais qu'on paya mal ſes ſervices paſſés.
C'eſt ce même Idamas, cet Hébreu plein de zèle,
Qui toûjours à la Reine eſt demeuré fidèle,
Qui ſage courtiſan d'un Roi plein de fureur,
A quelquefois d'Hérode adouci la rigueur.

NARBAS.

Bientôt vous l'entendrez. Cependant Mariamne
Au moment de partir s'arrête, ſe condamne ;
Ce grand projet l'étonne, & prête à le tenter,
Son auſtère vertu craint de l'exécuter.
Sa mère eſt à ſes pieds, & le cœur plein d'allarmes,
Lui préſente ſes fils, la baigne de ſes larmes,
La conjure en tremblant de preſſer ſon départ.

La Reine flotte, héſite, & partira trop tard.
C'eſt vous dont la bonté peut hâter ſa ſortie.
Vous avez dans vos mains la fortune & la vie
De l'objet le plus rare & le plus précieux,
Que jamais à la terre aient accordé les cieux.
Protégez, conſervez une auguſte famille;
Sauvez de tant de Rois la déplorable fille.
Vos gardes ſont-ils prêts? Puis-je enfin l'avertir?

SOHÊME.

Oui, j'ai tout ordonné, la Reine peut partir.

NARBAS.

Souffrez donc qu'à l'inſtant un ſerviteur fidelle
Se prépare, Seigneur, à marcher après elle.

SOHÊME.

Allez, loin de ces lieux je conduirai vos pas.
Ce ſéjour odieux ne la méritait pas.
Qu'un dépôt ſi ſacré ſoit reſpecté des ondes;
Que le ciel attendri par ſes douleurs profondes,
Faſſe lever ſur elle un ſoleil plus ſerein.
Et vous, vieillard heureux, qui ſuivez ſon deſtin,
Des ſerviteurs des Rois ſage & parfait modelle,
Votre ſort eſt trop beau: vous vivrez auprès d'elle.

SCENE II.

SOHÊME, AMMON, Suite de Sohême.

SOHÊME.

MAis déja le Roi vient; déja dans ce ſéjour,
Le ſon de la trompette annonce ſon retour.

Quel retour, juſtes Dieux ! Que je crains ſa préſence !
Le cruel peut d'un coup aſſurer ſa vengeance.
Plût au ciel que la Reine eût déja pour jamais
Abandonné ces lieux conſacrés aux forfaits !
Oſerai-je moi-même accompagner ſa fuite ?
Peut-être en la ſervant il faut que je l'évite.
Eſt-ce un crime, après tout, de ſauver tant d'appas ?
De venger ſa vertu ? .... mais je vois Idamas.

SCENE III.

SOHÊME, IDAMAS, AMMON, Suite.

SOHÊME.

AMi, j'épargne au Roi de frivoles hommages,
De l'amitié des grands importuns témoignages,
D'un peuple curieux trompeur amuſement,
Qu'on étale avec pompe, & que le cœur dément.
Mais parlez ; Rome enfin vient de vous rendre un Maître :
Hérode eſt Souverain, eſt-il digne de l'être ?
Vient-il dans un eſprit de fureur ou de paix ?
Craint-on des cruautés ? attend-on des bienfaits ?

IDAMAS.

Veuille le juſte ciel, formidable au parjure,
Ecarter loin de lui l'erreur & l'impoſture !
Salome & Mazaël s'empreſſent d'écarter
Quiconque a le cœur juſte & ne ſait point flatter.
Ils révèlent, dit-on, des ſecrets redoutables ;
Hérode en a pâli : des cris épouvantables
Sont ſortis de ſa bouche ; & ſes yeux en fureur

A tout ce qui l'entoure inſpirent la terreur.
Vous le ſavez aſſez, leur cabale attentive
Tint toûjours près de lui la vérité captive.
Ainſi ce Conquérant, qui fit trembler les Rois,
Ce Roi dont Rome même admira les exploits,
De qui la renommée allarme encor l'Aſie,
Dans ſa propre maiſon voit ſa gloire avilie.
Haï de ſon épouſe, abuſé par ſa ſœur,
Déchiré de ſoupçons, accablé de douleur,
J'ignore en ce moment le deſſein qui l'entraîne.
On le plaint, on murmure, on craint tout pour la Reine.
On ne peut pénétrer ſes ſecrets ſentimens,
Et de ſon cœur troublé les ſoudains mouvemens.
Il obſerve avec nous un ſilence farouche;
Le nom de Mariamne échape de ſa bouche.
Il menace, il ſoupire, il donne en frémiſſant
Quelques ordres ſecrets, qu'il révoque à l'inſtant.
D'un ſang qu'il deteſtait Mariamne eſt formée;
Il voulut la punir de l'avoir trop aimée.
Je tremble encor pour elle.

SOHÊME.

Il ſuffit, Idamas.
La Reine eſt en danger; Ammon, ſuivez mes pas;
Venez, c'eſt à moi ſeul de ſauver l'innocence.

IDAMAS.

Seigneur, ainſi du Roi vous fuirez la préſence?
Vous de qui la vertu, le rang, l'autorité,
Impoſeraient ſilence à la perverſité?

SOHÊME.

Un intérêt plus grand, un autre ſoin m'anime;
Et mon premier devoir eſt d'empêcher le crime.

Il ſort.

IDAMAS.

Quel orages nouveaux ! quel trouble je prévoi !
Puiſſant Dieu des Hébreux, changez le cœur du Roi.

SCENE IV.

HERODE, MAZAEL, IDAMAS, ſuite d'Hérode.

HERODE.

EH quoi, Sohême auſſi ſemble éviter ma vuë !
Quelle horreur devant moi s'eſt partout répanduë !
Ciel ! ne puis-je inſpirer que la haine ou l'effroi ?
Tous les cœurs des humains ſont-ils fermés pour moi ?
En horreur à la Reine, à mon peuple, à moi-même,
A regret ſur mon front je vois le diadême.
Hérode en arrivant, recueille avec terreur
Les chagrins dévorans qu'a ſemés ſa fureur.
Ah Dieu !

MAZAEL.

Daignez calmer ces injuſtes allarmes.

HERODE.

Malheureux, qu'ai-je fait ?

MAZAEL.

Quoi ! vous verſez des larmes !
Vous, ce Roi fortuné, ſi ſage en ſes deſſeins !
Vous, la terreur du Parthe, & l'ami des Romains !
Songez, Seigneur, ſongez à ces noms pleins de gloire,
Que vous donnaient jadis Antoine & la victoire.
Songez, que près d'Auguſte appellé par ſon choix,
Vous marchiez diſtingué de la foule des Rois.

Revoyez à vos loix Jéruſalem renduë,
Jadis par vous conquiſe, & par vous défenduë,
Reprenant aujourd'hui ſa première ſplendeur,
En contemplant ſon Prince au faîte du bonheur.
Jamais Roi plus heureux dans la paix, dans la guerre.

HERODE.

Non, il n'eſt plus pour moi de bonheur ſur la terre:
Le deſtin m'a frapé de ſes plus rudes coups;
Et pour comble d'horreur je les mérite tous.

IDAMAS.

Seigneur, m'eſt-il permis de parler ſans contrainte?
Ce trône auguſte & ſaint, qu'environne la crainte,
Serait mieux affermi, s'il l'était par l'amour.
En faiſant des heureux, un Roi l'eſt à ſon tour.
A d'éternels chagrins votre ame abandonnée,
Pourrait tarir d'un mot leur ſource empoiſonnée.
Seigneur, ne ſouffrez plus que d'indignes diſcours
Oſent troubler la paix & l'honneur de vos jours,
Ni que de vils flatteurs écartent de leur Maître
Des cœurs infortunés, qui vous cherchaient peut-être.
Bientôt de vos vertus tout Iſraël charmé.....

HERODE.

Eh! croyez-vous encor, que je puiſſe être aimé?
Qu'Hérode eſt aujourd'hui différent de lui-même!

MAZAEL.

Tout adore à l'envi votre grandeur ſuprême.

IDAMAS.

Un ſeul cœur vous réſiſte, & l'on peut le gagner.

HERODE.

Non: je ſuis un barbare, indigne de régner.

IDAMAS.

Votre douleur eſt juſte, & ſi pour Mariamne....

HERODE.

Et c'eſt ce nom fatal, hélas ! qui me condamne ;
C'eſt ce nom qui reproche à mon cœur agité
L'excès de ma faibleſſe & de ma cruauté.

MAZAEL.

Elle ſera toûjours inflexible en ſa haine.
Elle fuit votre vuë.

HERODE.

Ah ! j'ai cherché la ſienne.

MAZAEL.

Qui ? vous, Seigneur ?

HERODE.

Eh quoi ! mes tranſports furieux,
Ces pleurs que mes remords arrachent de mes yeux,
Ce changement ſoudain, cette douleur mortelle,
Tout ne te dit-il pas que je viens d'auprès d'elle ?
Toûjours troublé, toûjours plein de haine & d'amour,
J'ai trompé, pour la voir, une importune cour.
Quelle entrevüe, ô cieux ! quels combats ! quel ſupplice !
Dans ſes yeux indignés j'ai lû mon injuſtice.
Ses regards inquiets n'oſaient tomber ſur moi,
Et tout, juſqu'à mes pleurs, augmentait ſon effroi.

MAZAEL.

Seigneur, vous le voyez ; ſa haine envenimée
Jamais par vos bontés ne ſera déſarmée :
Vos reſpects dangereux nourriſſent ſa fierté.

HERODE.

Elle me hait ! ah Dieu ! je l'ai trop mérité.
Je lui pardonne, hélas ! dans le ſort qui l'accable,

De haïr à ce point un époux ſi coupable.

MAZAEL.

Vous coupable ? Eh, Seigneur, pouvez-vous oublier
Ce que la Reine a fait pour vous juſtifier ?
Ses mépris outrageans, ſa ſuperbe colère,
Ses deſſeins contre vous, les complots de ſon père ?
Le ſang, qui la forma, fut un ſang ennemi :
Le dangereux Hircan vous eût toûjours trahi ;
Et des Aſmonéens la brigue était ſi forte,
Que ſans un coup d'état vous n'auriez pû....

HERODE.

N'importe.

Hircan était ſon père, il falait l'épargner ;
Mais je n'écoutai rien que la ſoif de régner.
Ma politique affreuſe a perdu ſa famille :
J'ai fait périr le père, & j'ai proſcrit la fille :
J'ai voulu la haïr, j'ai trop ſû l'opprimer ;
Le ciel pour m'en punir me condamne à l'aimer.

IDAMAS.

Seigneur, daignez m'en croire, une juſte tendreſſe
Devient une vertu, loin d'être une faibleſſe :
Digne de tant de biens que le ciel vous a faits,
Mettez votre amour même au rang de ſes bienfaits.

HERODE.

Hircan, mânes ſacrés, fureurs que je déteſte !

IDAMAS.

Perdez-en pour jamais le ſouvenir funeſte.

MAZAEL.

Puiſſe la Reine auſſi l'oublier comme vous !

HERODE.

O père infortuné ! plus malheureux époux !

Tant d'horreurs, tant de ſang ; le meurtre de ſon père,
Les maux que je lui fais me la rendent plus chère.
Si ſon cœur, ... ſi ſa foi, ... mais c'eſt trop différer,
Idamas, en un mot, je veux tout réparer.
Va la trouver ; dis lui, que mon ame aſſervie
Met à ſes pieds mon trône, & ma gloire, & ma vie.
Je veux dans ſes enfans choiſir un ſucceſſeur.
Des maux qu'elle a ſoufferts elle accuſe ma ſœur ;
C'en eſt aſſez ; ma ſœur aujourd'hui renvoyée,
A ce cher intérêt ſera ſacrifiée.
Je laiſſe à Mariamne un pouvoir abſolu.

MAZAEL.

Quoi ! Seigneur, vous voulez.....

HERODE.

Oui, je l'ai réſolu.
Oui ; mon cœur déſormais la voit, la conſidère,
Comme un préſent des cieux qu'il faut que je révère.
Que ne peut point ſur moi l'amour qui m'a vaincu !
A Mariamne enfin je devrai ma vertu.
Il le faut avouer, on m'a vû dans l'Aſie
Régner avec éclat, mais avec barbarie.
Craint, reſpecté du peuple, admiré, mais haï,
J'ai des adorateurs, & n'ai pas un ami.
Ma ſœur, que trop longtems mon cœur a daigné croire,
Ma ſœur n'aima jamais ma véritable gloire.
Plus cruelle que moi dans ſes ſanglans projets,
Sa main faiſait couler le ſang de mes ſujets,
Les accablait du poids de mon ſceptre terrible,
Tandis qu'à leurs douleurs Mariamne ſenſible,
S'occupant de leur peine, & s'oubliant pour eux,
Portait à ſon époux les pleurs des malheureux.

C'en eſt fait. Je prétens, plus juſte & moins ſévère,
Par le bonheur public eſſayer de lui plaire.
L'Etat va reſpirer ſous un règne plus doux;
Mariamne a changé le cœur de ſon époux.
Mes mains loin de mon trône écartant les allarmes,
Des peuples opprimés vont eſſuyer les larmes.
Je veux ſur mes ſujets régner en citoyen,
Et gagner tous les cœurs, pour mériter le ſien.
Va la trouver, te dis-je, & ſurtout à ſa vuë
Peins bien le repentir de mon ame éperduë:
Dis lui que mes remords égalent ma fureur.
Va, cours, vole, & revien. Que vois-je? c'eſt ma ſœur.
à Mazaël.
Sortez.... A quels chagrins ma vie eſt condamnée!

SCENE V.

HERODE, SALOME.

SALOME.

JE les partage tous: mais je ſuis étonnée
Que la Reine & Sohême évitant votre aſpect,
Montrent ſi peu de zèle, & ſi peu de reſpect.

HERODE.

L'un m'offenſe, il eſt vrai, — mais l'autre eſt excuſable;
N'en parlons plus.

SALOME.

Sohême à vos yeux condamnable,
A toûjours de la Reine allumé le couroux.

HERODE.

Ah ! trop d'horreurs enfin ſe répandent ſur nous ;
Je cherche à les finir: Ma rigueur implacable,
En me rendant plus craint, m'a fait plus miſérable.
Aſſez & trop longtems ſur ma triſte maiſon
La vengeance & la haine ont verſé leur poiſon.
De la Reine & de vous les diſcordes cruelles
Seraient de mes tourmens les ſources éternelles.
Ma ſœur, pour mon repos, pour vous, pour toutes deux,
Séparons nous, quittez ce palais malheureux ;
Il le faut.

SALOME.

Ciel, qu'entens-je ? Ah fatale ennemie !

HERODE.

Un Roi vous le commande, un frère vous en prie.
Que puiſſe déſormais ce frère malheureux
N'avoir point à donner d'ordre plus rigoureux,
N'avoir plus ſur les miens de vengeances à prendre,
De ſoupçons à former, ni de ſang à répandre !
Ne perſécutez plus mes jours trop agités.
Murmurez : plaignez-vous, plaignez-moi ; mais partez.

SALOME.

Moi, Seigneur, je n'ai point de plaintes à vous faire.
Vous croyez mon exil & juſte & néceſſaire ;
A vos moindres deſirs inſtruite à conſentir,
Lorſque vous commandez, je ne ſais qu'obéïr.
Vous ne me verrez point, ſenſible à mon injure,
Atteſter devant vous le ſang & la nature ;
Sa voix trop rarement ſe fait entendre aux Rois,
Et près des paſſions le ſang n'a point de droits.
Je ne vous vante plus cette amitié ſincère,

Dont le zèle aujourd'hui commence à vous déplaire.
Je rappelle encor moins mes ſervices paſſés ;
Je vois trop qu'un regard les a tous effacés.
Mais avez-vous penſé, que Mariamne oublie
Cet ordre d'un époux donné contre ſa vie ?
Vous qu'elle craint toûjours, ne la craignez-vous plus ?
Ses vœux, ſes ſentimens, vous ſont-ils inconnus ?
Qui préviendra jamais, par des avis utiles,
De ſon cœur outragé les vengeances faciles ?
Quels yeux intéreſſés à veiller ſur vos jours
Pourront de ſes complots démêler les détours ?
Son couroux aura-t-il quelque frein qui l'arrête ?
Et penſez-vous enfin, que lorſque votre tête
Sera par vos ſoins même expoſée à ſes coups,
L'amour qui vous ſéduit lui parlera pour vous ?
Quoi donc ! tant de mépris, cette horreur inhumaine...

HERODE.

Ah ! laiſſez moi douter un moment de ſa haine ;
Laiſſez moi me flatter de regagner ſon cœur ;
Ne me détrompez point, reſpectez mon erreur.
Je veux croire, & je crois, que votre haine altière
Entre la Reine & moi mettait une barrière ;
Que par vos cruautés ſon cœur s'eſt endurci,
Et que ſans vous enfin j'euſſe été moins haï.

SALOME.

Si vous pouviez ſavoir, ſi vous pouviez comprendre
A quel point...

HERODE.

Non, ma ſœur, je ne veux rien entendre.
Mariamne a ſon gré peut menacer mes jours ;
Ils me ſont odieux ; qu'elle en tranche le cours.

Je

Je périrai du moins d'une main qui m'eſt chère.

SALOME.

Ah ! c'eſt trop l'épargner, vous tromper & me taire.
Je m'expoſe à me perdre, & cherche à vous ſervir :
Et je vais vous parler, duſſiez-vous m'en punir.
Epoux infortuné ! qu'un vil amour ſurmonte,
Connaiſſez Mariamne, & voyez votre honte.
C'eſt peu des fiers dédains dont ſon cœur eſt armé ;
C'eſt peu de vous haïr ; ... un autre en eſt aimé.

HERODE.

Un autre en eſt aimé ! Pouvez-vous bien, barbare,
Soupçonner devant moi la vertu la plus rare ?
Ma ſœur, c'eſt donc ainſi que vous m'aſſaſſinez ?
Laiſſez-vous pour adieux ces traits empoiſonnés,
Ces flambeaux de diſcorde, & la honte & la rage,
Qui de mon cœur jaloux ſont l'horrible partage ?
Mariamne... mais non, je ne veux rien ſavoir ;
Vos conſeils ſur mon ame ont eu trop de pouvoir.
Je vous ai longtems crue, & les cieux m'en puniſſent.
Mon ſort était d'aimer des cœurs qui me haïſſent.
Oui, c'eſt moi ſeul ici que vous perſécutez.

SALOME.

Hé bien donc, loin de vous....

HERODE.

Non, Madame, arrêtez.
Un autre en eſt aimé ! montrez-moi donc, cruelle,
Le ſang que doit verſer ma vengeance nouvelle ;
Pourſuivez votre ouvrage ; achevez mon malheur.

SALOME.

Puiſque vous le voulez...

HERODE.

Frape : voilà mon cœur.
Dis-moi qui m'a trahi ; mais quoi qu'il en puiſſe être,
Songe que cette main t'en punira peut-être.
Oui, je te punirai de m'ôter mon erreur.
Parle à ce prix.

SALOME.

N'importe.

HERODE.

Eh bien !

SALOME.

C'eſt...

SCENE VI.

HERODE, SALOME, MAZAEL.

MAZAEL.

AH ! Seigneur,
Venez, ne ſouffrez pas que ce crime s'achève :
Votre épouſe vous fuit, Sohême vous l'enlève.

HERODE.

Mariamne ! Sohême ! Où ſuis-je ? juſtes cieux !

MAZAEL.

Sa mère, ſes enfans quittaient déja ces lieux.
Sohême a préparé cette indigne retraite ;
Il place auprès des murs une eſcorte ſecrète :
Mariamne l'attend pour ſortir du palais :
Et vous allez, Seigneur, la perdre pour jamais.

HERODE.

Ah ! le charme eſt rompu ; le jour enfin m'éclaire.
Venez ; à ſon couroux connaiſſez votre frère.
Surprenons l'infidèle, & vous allez juger,
S'il eſt encor Hérode, & s'il ſait ſe venger.

Fin du troiſiéme acte.

Digitized by Google

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

SALOME, MAZAEL.

MAZAEL.

QUoi ! lorſque ſans retour Mariamne eſt perduë,
Quand la faveur d'Hérode à vos vœux eſt renduë,
Dans ces ſombres chagrins qui peut donc vous plonger ?
Madame, en ſe vengeant le Roi va vous venger.
Sa fureur eſt au comble ; & moi-même je n'oſe
Regarder ſans effroi les malheurs que je cauſe.
Vous avez vû tantôt ce ſpectacle inhumain,
Ces eſclaves tremblans égorgés de ſa main,
Près de leurs corps ſanglans la Reine évanouïe,
Le Roi le bras levé, prêt à trancher ſa vie ;
Ses fils baignés de pleurs, embraſſant ſes genoux,
Et préſentant leur tête au-devant de ſes coups.
Que vouliez-vous de plus ? que craignez-vous encore ?

SALOME.

Je crains le Roi ; je crains ces charmes qu'il adore,
Ce bras promt à punir, promt à ſe déſarmer,
Cette colère enfin, facile à s'enflammer,
Mais qui toûjours douteuſe, & toûjours aveuglée,
En ſes tranſports ſoudains s'eſt peut-être exhalée.
Quel fruit me revient-il de ſes emportemens ?
Sohême a-t-il pour moi de plus doux ſentimens ?

Il me hait encor plus ; & mon malheureux frère,
Forcé de ſe venger d'une épouſe adultère,
Semble me reprocher ſa honte & ſon malheur.
Il voudrait pardonner dans le fond de ſon cœur :
Il gémit en ſecret de perdre ce qu'il aime ;
Il voudrait, s'il ſe peut, ne punir que moi-même.
Mon funeſte triomphe eſt encor incertain.
J'ai deux fois en un jour vû changer mon deſtin ;
Deux fois j'ai vû l'amour ſuccéder à la haine ;
Et nous ſommes perdus, s'il voit encor la Reine.

SCENE II.

HERODE, SALOME, MAZAEL, Gardes.

MAZAEL.

IL vient : de quelle horreur il parait agité !

SALOME.

Seigneur, votre vengeance eſt-elle en ſûreté ?

MAZAEL.

Me préſerve le ciel que ma voix téméraire,
D'un Roi clément & ſage irritant la colère,
Oſe ſe faire entendre, entre la Reine & lui !
Mais, Seigneur, contre vous Sohême eſt ſon appui.
Non, ne vous vengez point ; mais veillez ſur vous-même.
Redoutez ſes complots & la main de Sohême.

HERODE.

Ah ! je ne le crains point.

MAZAEL.

Seigneur, n'en doutez pas.

De l'adultère au meurtre il n'eſt ſouvent qu'un pas.

HERODE.

Que dites-vous ?

MAZAEL.

Sohême incapable de feindre,
Fut de vos ennemis toûjours le plus à craindre.
Ceux dont il s'aſſura le coupable ſecours,
Ont parlé hautement d'attenter à vos jours.

HERODE.

Mariamne me hait, c'eſt là ſon plus grand crime.
Ma ſœur, vous aprouvez la fureur qui m'anime ;
Vous voyez mes chagrins, vous en avez pitié :
Mon cœur n'attend plus rien que de votre amitié.
Hélas, plein d'une erreur trop fatale & trop chère,
Je vous ſacrifiais au ſeul ſoin de lui plaire :
Je vous comptais déja parmi mes ennemis ;
Je puniſſais ſur vous ſa haine & ſes mépris.
Ah ! j'atteſte à vos yeux ma tendreſſe outragée,
Qu'avant la fin du jour vous en ſerez vengée.
Je veux ſurtout, je veux, dans ma juſte fureur,
La punir du pouvoir qu'elle avait ſur mon cœur.
Hélas ! jamais ce cœur ne brûla que pour elle ;
J'aimai, je déteſtai, j'adorai l'infidelle.
Et toi, Sohême, & toi, ne crois pas m'échaper,
Avant le coup mortel dont je dois te frapper.
Va, je te punirai dans un autre toi-même.
Tu verras cet objet, qui m'abhorre, & qui t'aime,
Cet objet à mon cœur jadis ſi précieux,
Dans l'horreur des tourmens expirant à tes yeux.
Que ſur toi, ſous mes coups, tout ſon ſang rejailliſſe.
Tu l'aimes, il ſuffit, ſa mort eſt ton ſuplice.

MAZAEL.

Ménagez, croyez-moi, des momens précieux ;
Et tandis que Sohême eſt abſent de ces lieux,
Que par lui, loin des murs, ſa garde eſt diſperſée,
Saiſiſſez, achevez une vengeance aiſée.

SALOME.

Mais au peuple, ſurtout, cachez votre douleur.
D'un ſpectacle funeſte épargnez vous l'horreur.
Loin de ces triſtes lieux témoins de votre outrage,
Fuyez de tant d'affronts la douloureuſe image.

HERODE.

Je vois quel eſt ſon crime, & quel fut ſon projet.
Je vois pour qui Sohême ainſi vous outrageait.

SALOME.

Laiſſez mes intérêts ; ſongez à votre offenſe.

HERODE.

Elle avait juſqu'ici vécu dans l'innocence ;
Je ne lui reprochais que ſes emportemens,
Cette audace oppoſée à tous mes ſentimens,
Ses mépris pour ma race, & ſes altiers murmures.
Du ſang Aſmonéen j'eſſuiai trop d'injures.
Mais a-t-elle en effet voulu mon deshonneur ?

SALOME.

Ecartez cette idée : oubliez-la, Seigneur,
Calmez-vous.

HERODE.

Non, je veux la voir & la confondre ;
Je veux l'entendre ici, la forcer à répondre ;
Qu'elle tremble en voyant l'appareil du trépas ;
Qu'elle demande grace, & ne l'obtienne pas.

Digitized by Google

SALOME.

Quoi, Seigneur, vous voulez vous montrer à ſa vuë ?

HERODE.

Ah ! ne redoutez rien ; ſa perte eſt réſoluë.
Vainement l'infidèle eſpère en mon amour ;
Mon cœur à la clémence eſt fermé ſans retour.
Loin de craindre ces yeux qui m'avaient trop ſû plaire,
Je ſens que ſa préſence aigrira ma colère.
Gardes, que dans ces lieux on la faſſe venir ;
Je ne veux que la voir, l'entendre, & la punir.
Ma ſœur, pour un moment, ſouffrez que je reſpire.
Qu'on appelle la Reine. Et vous, qu'on ſe retire.

SCENE III.

HERODE *ſeul.*

TU veux la voir, Hérode, à quoi te réſous-tu ?
Conçois-tu les deſſeins de ton cœur éperdu ?
Quoi ! ſon crime à tes yeux n'eſt-il pas manifeſte ?
N'es-tu pas outragé ? que t'importe le reſte ?
Quel fruit eſpères-tu de ce triſte entretien ?
Ton cœur peut-il douter des ſentimens du ſien ?
Hélas ! tu ſais aſſez combien elle t'abhorre.
Tu prétens te venger ! pourquoi vit-elle encore ?
Tu veux la voir ! ah ! lâche, indigne de régner,
Va ſoupirer près d'elle, & cours lui pardonner.
Va voir cette beauté ſi longrems adorée.
Non, elle périra ; non, ſa mort eſt jurée.
Vous ſerez répandu, ſang de mes ennemis,

Sang

Sang des Aſmonéens dans ſes veines tranſmis,
Sang qui me haïſſez, & que mon cœur déteſte.
Mais la voici, grand Dieu! quel ſpectacle funeſte!

SCENE IV.

MARIAMNE, HERODE, ELISE, Gardes.

ELISE.

REprenez vos eſprits, Madame, c'eſt le Roi.

MARIAMNE.

Où ſuis-je? où vai-je? ô Dieu! je me meurs, je le voi.

HERODE.

D'où vient qu'à ſon aſpect mes entrailles frémiſſent?

MARIAMNE.

Eliſe, ſoutien-moi, mes forces s'affaibliſſent.

ELISE.

Avançons.

MARIAMNE.

Quel tourment!

HERODE.

Que lui dirai-je, ô Cieux!

MARIAMNE.

Pourquoi m'ordonnez-vous de paraître à vos yeux?
Voulez-vous de vos mains m'ôter ce faible reſte
D'une vie à tous deux également funeſte?
Vous le pouvez: frappez, le coup m'en ſera doux,
Et c'eſt l'unique bien que je tiendrai de vous.

HERODE.

Oui, je me vengerai, vous ſerez ſatisfaite.
Mais parlez, défendez votre indigne retraite.

Pourquoi, lorſque mon cœur ſi longtems offenſé,
Indulgent pour vous ſeule, oubliait le paſſé,
Lorſque vous partagiez mon empire & ma gloire,
Pourquoi prépariez-vous cette fuite ſi noire ?
Quel deſſein, quelle haine a pû vous poſſéder ?

MARIAMNE.

Ah ! Seigneur, eſt-ce à vous à me le demander ?
Je ne veux point vous faire un reproche inutile :
Mais ſi loin de ces lieux j'ai cherché quelque aſyle,
Si Mariamne enfin, pour la première fois,
Du pouvoir d'un époux méconnaiſſant les droits,
A voulu ſe ſouſtraire à ſon obéïſſance ;
Songez à tous ces Rois dont je tiens la naiſſance,
A mes périls préſens, à mes malheurs paſſés,
Et condamnez ma fuite après, ſi vous l'oſez.

HERODE.

Quoi ! lorſqu'avec un traître un fol amour vous lie ;
Quand Sohême....

MARIAMNE.

Arrêtez ; il ſuffit de ma vie.
D'un ſi cruel affront ceſſez de me couvrir ;
Laiſſez-moi chez les morts deſcendre ſans rougir.
N'oubliez pas du moins, qu'attachés l'un à l'autre,
L'hymen qui nous unit joint mon honneur au vôtre.
Voilà mon cœur : Frappez. Mais en portant vos coups,
Reſpectez Mariamne, & même ſon époux.

HERODE.

Perfide ! il vous ſied bien de prononcer encore
Ce nom qui vous condamne & qui me deshonore !
Vos coupables dédains vous accuſent aſſez,
Et je crois tout de vous, ſi vous me haïſſez.

Digitized by Google

MARIAMNE.

Quand vous me condamnez, quand ma mort eſt certaine,
Que vous importe, hélas ! ma tendreſſe, ou ma haine ?
Et quel droit déſormais avez-vous ſur mon cœur,
Vous, qui l'avez rempli d'amertume & d'horreur ?
Vous, qui depuis cinq ans inſultez à mes larmes,
Qui marquez ſans pitié mes jours par mes allarmes ?
Vous, de tous mes parens deſtructeur odieux ?
Vous, teint du ſang d'un père expirant à mes yeux ?
Cruel ! ah ! ſi du moins votre fureur jalouſe
N'eût jamais attenté qu'aux jours de votre épouſe,
Les cieux me ſont témoins, que mon cœur tout à vous
Vous chérirait encor, en mourant par vos coups :
Mais qu'au moins mon trépas calme votre furie ;
N'étendez point mes maux au-delà de ma vie ;
Prenez ſoin de mes fils, reſpectez votre ſang ;
Ne les puniſſez pas d'être nés dans mon flanc.
Hérode, ayez pour eux des entrailles de père ;
Peut-être un jour, hélas ! vous connaîtrez leur mère.
Vous plaindrez, mais trop tard, ce cœur infortuné,
Que ſeul dans l'univers vous avez ſoupçonné ;
Ce cœur qui n'a point ſû, trop ſuperbe peut-être,
Déguiſer ſes douleurs, & ménager un maitre ;
Mais qui juſqu'au tombeau conſerva ſa vertu,
Et qui vous eût aimé, ſi vous l'aviez voulu.

HERODE.

Qu'ai-je entendu ? quel charme, & quel pouvoir ſuprême
Commande à ma colère, & m'arrache à moi-même ?
Mariamne...

MARIAMNE.

Cruel !

HERODE.

... O faibleſſe ! ô fureur !

MARIAMNE.

De l'état où je ſuis voyez du moins l'horreur.
Otez-moi par pitié cette odieuſe vie.

HERODE.

Ah ! la mienne à la vôtre eſt pour jamais unie.
C'en eſt fait : je me rens : banniſſez votre effroi ;
Puiſque vous m'avez vû, vous triomphez de moi.
Vous n'avez plus beſoin d'excuſe & de défenſe.
Ma tendreſſe pour vous vous tient lieu d'innocence.
En eſt-ce aſſez, ô ciel ! en eſt-ce aſſez, amour ?
C'eſt moi qui vous implore, & qui tremble à mon tour.
Serez-vous aujourd'hui la ſeule inexorable ?
Quand j'ai tout pardonné, ſerai-je encor coupable ?
Mariamne, ceſſons de nous perſécuter ;
Nos cœurs ne ſont-ils faits que pour ſe déteſter ?
Nous faudra-t-il toûjours redouter l'un & l'autre ?
Finiſſons à la fois ma douleur & la vôtre.
Commençons ſur nous-même à régner en ce jour ;
Rendez-moi votre main, rendez-moi votre amour.

MARIAMNE.

Vous demandez ma main ! Juſte Ciel que j'implore,
Vous ſavez de quel ſang la ſienne fume encore.

HERODE.

Eh bien, j'ai fait périr & ton père & mon Roi ;
J'ai répandu ſon ſang pour régner avec toi.
Ta haine en eſt le prix, ta haine eſt légitime :
Je n'en murmure point, je connais tout mon crime.
Que dis-je ? ſon trépas, l'affront fait à tes fils,
Sont les moindres forfaits que mon cœur ait commis.

Digitized by Google

Hérode a juſqu'à toi porté ſa barbarie ;
Durant quelques momens je t'ai même haïe ;
J'ai fait plus, ma fureur a pû te ſoupçonner ;
Et l'effort des vertus eſt de me pardonner.
D'un trait ſi généreux ton cœur ſeul eſt capable :
Plus Hérode à tes yeux doit paraître coupable,
Plus ta grandeur éclate à reſpecter en moi
Ces nœuds infortunés qui m'uniſſent à toi.
Tu vois où je m'emporte, & quelle eſt ma faibleſſe ;
Garde-toi d'abuſer du trouble qui me preſſe.
Cher & cruel objet d'amour & de fureur,
Si du moins la pitié peut entrer dans ton cœur,
Calme l'affreux deſordre où mon ame s'égare.
Tu détournes les yeux... Mariamne...

MARIAMNE.

Ah barbare !
Un juſte repentir produit-il vos tranſports ?
Et pourrai-je en effet compter ſur vos remords ?

HERODE.

Oui, tu peux tout ſur moi, ſi j'amollis ta haine.
Hélas ! ma cruauté, ma fureur inhumaine,
C'eſt toi qui dans mon cœur as ſû la rallumer ;
Tu m'as rendu barbare en ceſſant de m'aimer.
Que ton crime & le mien ſoient noyés dans mes larmes.
Je te jure....

SCENE V.

HERODE, MARIAMNE, ELISE, un Garde.

LE GARDE.

SEigneur, tout le peuple eſt en armes.
Dans le ſang des bourreaux il vient de renverſer
L'échafaut que Salome a déja fait dreſſer.
Au peuple, à vos ſoldats, Sohême parle en maitre :
Il marche vers ces lieux, il vient, il va paraitre.

HERODE.

Quoi ! dans le moment même où je ſuis à vos pieds,
Vous auriez pû, perfide ! ...

MARIAMNE.

Ah ! Seigneur, vous croiriez ....

HERODE.

Tu veux ma mort ! eh bien, je vai remplir ta haine.
Mais au moins dans ma tombe il faut que je t'entraîne,
Et qu'unis malgré toi .... Qu'on la garde, ſoldats.

SCENE VI.

HERODE, MARIAMNE, SALOME, MAZAEL, ELISE, Gardes.

SALOME.

AH mon frère, aux Hébreux ne vous préſentez pas.
Le peuple ſoulevé demande votre vie ;
Le nom de Mariamne excite leur furie ;

De vos mains, de ces lieux, ils viennent l'arracher.

HERODE.

Allons. Ils me verront, & je cours les chercher.
De l'horreur où je ſuis tu répondras, cruelle.
Ne l'abandonnez pas, ma ſœur, veillez ſur elle.

MARIAMNE.

Je ne crains point la mort; mais j'atteſte les cieux...

MAZAEL.

Seigneur, vos ennemis ſont déja ſous vos yeux.

HERODE.

Courons... Mais quoi! laiſſer la coupable impunie!
Ah! je veux dans ſon ſang laver ſa perfidie;
Je veux, j'ordonne,... hélas! dans mon funeſte ſort,
Je ne puis rien réſoudre, & vai chercher la mort.

Fin du quatriéme acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

MARIAMNE, ELISE, Gardes.

MARIAMNE.

ELoignez-vous, ſoldats, daignez laiſſer du moins
Votre Reine un moment reſpirer ſans témoins.
(*Les gardes ſe retirent au coin du théâtre.*)
Voilà donc, juſte Dieu, quelle eſt ma deſtinée!
La ſplendeur de mon ſang, la pourpre où je ſuis née,
Enfin ce qui ſemblait promettre à mes beaux jours
D'un bonheur aſſûré l'inaltérable cours,
Tout cela n'a donc fait que verſer ſur ma vie
Le funeſte poiſon dont elle fut remplie.
O naiſſance! ô jeuneſſe! & toi, triſte beauté,
Dont l'éclat dangereux enfla ma vanité,
Flatteuſe illuſion dont je fus occupée,
Vaine ombre de bonheur, que vous m'avez trompée!
Sous ce trône coupable, un éternel ennui
M'a creuſé le tombeau que l'on m'ouvre aujourd'hui.
Dans les eaux du Jourdain j'ai vû périr mon frère;
Mon époux à mes yeux a maſſacré mon père;
Par ce cruel époux condamnée à périr,
Ma vertu me reſtait, on oſe la flétrir.
Grand Dieu! dont les rigueurs éprouvent l'innocence,
Je ne demande point ton aide ou ta vengeance.

J'ap-

J'appris de mes ayeux, que je ſais imiter,
A voir la mort ſans crainte, & ſans la mériter.
Je t'offre tout mon ſang; défends au moins ma gloire;
Commande à mes tyrans d'épargner ma mémoire;
Que le menſonge impur n'oſe plus m'outrager.
Honorer la vertu c'eſt aſſez la venger.
Mais quel tumulte affreux! quels cris! quelles allarmes!
Ce palais retentit du bruit confus des armes.
Hélas! j'en ſuis la cauſe, & l'on périt pour moi.
On enfonce la porte. Ah! qu'eſt-ce que je voi?

SCENE II.

MARIAMNE, SOHÊME, ELISE, AMMON, ſoldats d'Hérode, ſoldats de Sohême.

SOHÊME.

FUyez, vils ennemis qui gardez votre Reine,
Lâches, diſparaiſſez. Soldats qu'on les enchaîne.
(*Les gardes & les ſoldats d'Hérode s'en vont.*)
Venez, Reine, venez, ſecondez nos efforts:
Suivez mes pas, marchons dans la foule des morts.
A vos perſécuteurs vous n'êtes plus livrée:
Ils n'ont pû de ces lieux me défendre l'entrée.
Dans ſon perfide ſang Mazaël eſt plongé,
Et du moins à demi mon bras vous a vengé.
D'un inſtant précieux ſaiſiſſez l'avantage;
Mettez ce front auguſte à l'abri de l'orage:
Avançons.

MARIAMNE.

Non, Sohême, il ne m'eſt plus permis

D'accepter vos bontés contre mes ennemis ;
Après l'affront cruel, & la tache trop noire,
Dont les ſoupçons d'Hérode ont offenſé ma gloire ;
Je les mériterais, ſi je pouvais ſouffrir
Cet appui dangereux que vous venez m'offrir.
Je crains votre ſecours, & non ſa barbarie.
Il eſt honteux pour moi de vous devoir la vie ;
L'honneur m'en fait un crime ; il le faut expier ;
Et j'attens le trépas pour me juſtifier.

SOHÊME.

Que faites-vous, hélas ! malheureuſe Princeſſe ?
Un moment peut vous perdre. On combat. Le tems preſſe.
Craignez encor Hérode, armé du deſeſpoir.

MARIAMNE.

Je ne crains que la honte, & je fais mon devoir.

SOHÊME.

Faut-il qu'en vous ſervant, toûjours je vous offenſe ?
Je vais donc, malgré vous, ſervir votre vengeance.
Je cours à ce Tyran qu'en vain vous reſpectez.
Je revole au combat, & mon bras....

MARIAMNE.

Arrêtez :
Je déteſte un triomphe à mes yeux ſi coupable ;
Seigneur, le ſang d'Hérode eſt pour moi reſpectable.
C'eſt lui de qui les droits...

SOHÊME.

L'ingrat les a perdus.

MARIAMNE.

Par les nœuds les plus ſaints...

SOHÊME.

Tous vos nœuds ſont rompus.

Digitized by Google

MARIAMNE.

Le devoir nous unit.

SOHÊME.

Le crime vous ſépare.
N'arrêtez plus mes pas. Vengez-vous d'un barbare.
Sauvez tant de vertus...

MARIAMNE.

Vous les deshonorez.

SOHÊME.

Il va trancher vos jours.

MARIAMNE.

Les ſiens me ſont ſacrés.

SOHÊME.

Il a ſouillé ſa main du ſang de votre père.

MARIAMNE.

Je ſais ce qu'il a fait, & ce que je dois faire.
De ſa fureur ici j'attens les derniers traits,
Et ne prens point de lui l'exemple des forfaits.

SOHÊME.

O courage! ô conſtance! ô cœur inébranlable!
Dieux! que tant de vertu rend Hérode coupable!
Plus vous me commandez de ne point vous ſervir,
Et plus je vous promets de vous déſobéir.
Votre honneur s'en offenſe, & le mien me l'ordonne.
Il n'eſt rien qui m'arrête, il n'eſt rien qui m'étonne;
Et je cours réparer, en cherchant votre époux,
Ce tems que j'ai perdu ſans combattre pour vous.

MARIAMNE.

Seigneur...

SCENE III.

MARIAMNE, ELISE, Gardes.

MARIAMNE.

MAis il m'échape, il ne veut point m'entendre.
Ciel ! ô ciel ! épargnez le ſang qu'on va répandre :
Epargnez mes ſujets, épuiſez tout ſur moi :
Sauvez le Roi lui-même.

SCENE IV.

MARIAMNE, ELISE, NARBAS, Gardes.

MARIAMNE.

AH ! Narbas, eſt-ce toi ?
Qu'as-tu fait de mes fils, & que devient ma mère ?

NARBAS.

Le Roi n'a point ſur eux étendu ſa colère.
Unique & triſte objet de ſes tranſports jaloux,
Dans ces extrémités ne craignez que pour vous.
Le ſeul nom de Sohême augmente ſa furie.
Si Sohême eſt vaincu, c'eſt fait de votre vie.
Déja même, déja, le barbare Zarès
A marché vers ces lieux, chargé d'ordres ſecrets.
Oſez paraître, oſez vous ſecourir vous-même.
Jettez vous dans les bras d'un peuple qui vous aime.
Faites voir Mariamne à ce peuple abattu ;

Vos regards lui rendront ſon antique vertu.
Appellons à grands cris nos Hébreux & nos prêtres ;
Tout Juda défendra le pur ſang de ſes maîtres.
Madame, avec courage il faut vaincre ou périr.
Daignez...

MARIAMNE.

Le vrai courage eſt de ſavoir ſouffrir,
Non d'aller exciter une foule rebelle
A lever ſur ſon Prince une main criminelle.
Je rougirais de moi, ſi craignant mon malheur,
Quelques vœux pour ſa mort avaient ſurpris mon cœur,
Si j'avais un moment ſouhaité ma vengeance,
Et fondé ſur ſa perte un reſte d'eſpérance.
Narbas, en ce moment le ciel met dans mon ſein
Un deſeſpoir plus noble, un plus digne deſſein.
Le Roi, qui me ſoupçonne, enfin va me connaître.
Au milieu du combat on me verra paraître.
De Sohême & du Roi j'arrêterai les coups ;
Je remettrai ma tête aux mains de mon époux.
Je fuyais ce matin ſa vengeance cruelle ;
Ses crimes m'exilaient, ſon danger me rappelle.
Ma gloire me l'ordonne, & promte à l'écouter,
Je vais ſauver au Roi le jour qu'il veut m'ôter.

NARBAS.

Hélas ! où courez-vous ? dans quel déſordre extrême ?..

MARIAMNE.

Je ſuis perduë, hélas ! c'eſt Hérode lui-même.

SCENE V.

HERODE, MARIAMNE, ELISE, NARBAS, IDAMAS, Gardes.

HERODE.

ILs ſe ſont vûs ! Ah Dieu !... Perfide, tu mourras.

MARIAMNE.

Pour la dernière fois, Seigneur, ne ſouffrez pas...

HERODE.

Sortez... Vous, qu'on la ſuive.

NARBAS.

O juſtice éternelle !

SCENE VI.

HERODE, IDAMAS, Gardes.

HERODE.

QUe je n'entende plus le nom de l'infidelle.
Eh bien, braves ſoldats, n'ai-je plus d'ennemis ?

IDAMAS.

Seigneur, ils ſont défaits ; les Hébreux ſont ſoumis.
Sohême tout ſanglant vous laiſſe la victoire.
Ce jour vous a comblé d'une nouvelle gloire.

HERODE.

Quelle gloire !

IDAMAS.

Elle eſt triſte ; & tant de ſang verſé,
Seigneur, doit ſatisfaire à votre honneur bleſſé.

Sohême a de la Reine atteſté l'innocence.

HERODE.

De la coupable, enfin, je vais prendre vengeance.
Je perds l'indigne objet que je n'ai pû gagner,
Et de ce ſeul moment je commence à régner.
J'étais trop aveuglé ; ma fatale tendreſſe
Etait ma ſeule tache, & ma ſeule faibleſſe.
Laiſſons mourir l'ingrate : oublions ſes attraits ;
Que ſon nom dans ces lieux s'efface pour jamais ;
Que dans mon cœur ſurtout ſa mémoire périſſe.
Enfin tout eſt-il prêt pour ce juſte ſupplice ?

IDAMAS.

Oui, Seigneur.

HERODE.

Quoi ! ſi-tôt on a pû m'obéir ?
Infortuné Monarque ! elle va donc périr ?
Tout eſt prêt, Idamas ?

IDAMAS.

Vos gardes l'ont ſaiſie ;
Votre vengeance, hélas ! ſera trop bien ſervie.

HERODE.

Elle a voulu ſa perte, elle a ſû m'y forcer.
Que l'on me venge. Allons, il n'y faut plus penſer.
Hélas ! j'aurais voulu vivre & mourir pour elle.
A quoi m'as-tu réduit, épouſe criminelle ?

SCENE DERNIERE.

HERODE, IDAMAS, NARBAS.

HERODE.

NArbas, où courez-vous ? Juſte ciel ! vous pleurez !
De crainte, en le voyant, mes ſens ſont pénétrés.

NARBAS.

Seigneur...

HERODE.

Ah ! malheureux, que venez-vous me dire ?

NARBAS.

Ma voix, en vous parlant, ſur mes lèvres expire.

HERODE.

Mariamne...

NARBAS.

O douleur ! ô regrets ſuperflus !

HERODE.

Quoi ? c'en eſt fait ?

NARBAS.

Seigneur, Mariamne n'eſt plus.

HERODE.

Elle n'eſt plus ? grand Dieu !

NARBAS.

Je dois à ſa mémoire,
A ſa vertu trahie, à vous, à votre gloire,
De vous montrer le bien que vous avez perdu,
Et le prix de ce ſang par vos mains répandu.
Non, Seigneur, non, ſon cœur n'était point infidelle.
Hélas ! lorſque Sohême a combattu pour elle,

Votre

N. De Launay Sculp. 1769.

Quoi, Citoyens perfides,
Vous arrachez ce fer à mes mains paricides!

Mauvinet A et V. Sc. Aven

Votre épouſe à mes yeux déteſtant ſon ſecours,
Volait pour vous défendre au péril de ſes jours.

HERODE.

Qu'entens-je ? ah malheureux ! ah deſeſpoir extrême !
Narbas, que m'as-tu dit ?

NARBAS.

C'eſt dans ce moment même,
Où ſon cœur ſe faiſait ce généreux effort,
Que vos ordres cruels l'ont conduite à la mort.
Salome avait preſſé l'inſtant de ſon ſupplice.

HERODE.

O monſtre, qu'à regret épargna ma juſtice !
Monſtre, quels châtimens ſont pour toi réſervés ?
Que ton ſang, que le mien... Ah ! Narbas, achevez,
Achevez mon trépas par ce récit funeſte.

NARBAS.

Comment pourai-je hélas ! vous apprendre le reſte ?
Vos gardes de ces lieux ont oſé l'arracher.
Elle a ſuivi leurs pas ſans vous rien reprocher,
Sans affecter d'orgueil, & ſans montrer de crainte.
La douce majeſté ſur ſon front était peinte.
La modeſte innocence, & l'aimable pudeur,
Régnaient dans ſes beaux yeux, ainſi que dans ſon cœur.
Son malheur ajoûtait à l'éclat de ſes charmes.
Nos prêtres, nos Hébreux, dans les cris, dans les larmes,
Conjuraient vos ſoldats, levaient les mains vers eux,
Et demandaient la mort avec des cris affreux.
Hélas ! de tous côtés, dans ce déſordre extrême,
En pleurant Mariamne, on vous plaignait vous-même.
On diſait hautement, qu'un arrêt ſi cruel
Accablerait vos jours d'un remords éternel.

HERODE.

Grand Dieu! que chaque mot me porte un coup terrible!

NARBAS.

Aux larmes des Hébreux Mariamne ſenſible,
Conſolait tout ce peuple, en marchant au trépas.
Enfin vers l'échafaut on a conduit ſes pas.
C'eſt là qu'en ſoulevant ſes mains appeſanties,
Du poids affreux des fers indignement flétries,
» Cruel, a-t-elle dit, & malheureux époux!
» Mariamne en mourant ne pleure que ſur vous.
» Puiſſiez-vous par ma mort finir vos injuſtices!
» Vivez, régnez heureux ſous de meilleurs auſpices;
» Voyez d'un œil plus doux mes peuples & mes fils;
» Aimez-les; je mourrai trop contente à ce prix.
En achevant ces mots, votre épouſe innocente
Tend au fer des bourreaux cette tête charmante,
Dont la terre admirait les modeſtes appas.
Seigneur, j'ai vû lever le parricide bras;
J'ai vû tomber...

HERODE.

Tu meurs, & je reſpire encore!
Mânes ſacrés, chère ombre, épouſe que j'adore,
Reſte pâle & ſanglant de l'objet le plus beau,
Je te ſuivrai du moins dans la nuit du tombeau.
Quoi! vous me retenez? Quoi, citoyens perfides,
Vous arrachez ce fer à mes mains parricides?
Ma chère Mariamne, arme-toi, puni-moi,
Vien déchirer ce cœur qui brûle encor pour toi.
Je me meurs.

Il tombe dans un fauteuil.

Digitized by Google

NARBAS.

De ſes ſens il a perdu l'uſage ;
Il ſuccombe à ſes maux.

HERODE.

Quel funeſte nuage
S'eſt répandu ſoudain ſur mes eſprits troublés ?
D'un ſombre & noir chagrin mes ſens ſont accablés.
D'où vient qu'on m'abandonne au trouble qui me gêne ?
Je ne vois point ma ſœur, je ne vois point la Reine.
Vous pleurez ; vous n'oſez vous approcher de moi !
Triſte Jéruſalem, tu fuis devant ton Roi !
Qu'ai-je donc fait ? Pourquoi ſuis-je en horreur au monde ?
Qui me délivrera de ma douleur profonde ?
Par qui ce long tourment ſera-t-il adouci ?
Qu'on cherche Mariamne ; & qu'on l'amène ici.

NARBAS.

Mariamne, Seigneur !

HERODE.

Oui : je ſens que ſa vuë
Va rendre un calme heureux à mon ame éperduë ;
Toûjours devant ſes yeux, que j'aime & que je crains,
Mon cœur eſt moins troublé, mes jours ſont plus ſereins.
Déja même à ſon nom mes douleurs s'affaibliſſent ;
Déja de mon chagrin les ombres s'éclairciſſent.
Qu'elle vienne.

NARBAS.

Seigneur...

HERODE.

Je veux la voir.

NARBAS.

Hélas !

On a beaucoup regretté de très beaux vers que Mr. de Voltaire a ſupprimés dans les changemens qu'il a faits en dernier lieu à ſa tragédie de MARIAMNE ; *on a crû devoir les reſtituer ici, en y joignant les principales variantes, &c.*

NB. Dans la MARIAMNE corrigée, telle qu'on vient de la lire, *Sohéme* Prince de la race des Aſmonéens a été ſubſtitué à *Varus* Préteur Romain, Gouverneur de Syrie ; & *Ammon* confident de *Sohéme*, à *Albin* confident de *Varus*.

Digitized by Google

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

SALOME, MAZAEL.

. . . . . .
. . . . . .

SALOME.

VOus ne vous trompiez point ; Hérode va paraître ;
L'indocile Sion va trembler ſous ſon Maître.
Il enchaine à jamais la fortune à ſon char ;
Le favori d'Antoine eſt l'ami de Céſar ;
Sa politique habile, égale à ſon courage,
De ſa chûte imprévuë a réparé l'outrage.
Le Sénat le couronne.

MAZAEL.

. . . . . .
. . . . . .

Mais c'en eſt fait, Madame, il rentre en ſes Etats.
Il l'aimait, il verra ſes dangereux appas ;
Ces yeux toûjours puiſſans, toûjours ſûrs de lui plaire,
Reprendront malgré vous leur empire ordinaire ;
Et tous ſes ennemis bientôt humiliés,
A ſes moindres regards ſeront ſacrifiés.
Otons-lui, croyez-moi, l'intérêt de nous nuire ;
Songeons à la gagner, n'ayant pû la détruire ;

Et par de vains reſpects, par des ſoins aſſidus...

SALOME.

Il eſt d'autres moyens de ne la craindre plus.

MAZAEL.

Quel eſt donc ce deſſein? Que prétendez-vous dire?

SALOME.

Peut-être en ce moment nôtre ennemie expire.

MAZAEL.

D'un coup ſi dangereux oſez-vous vous charger,
Sans que le Roi....

SALOME.

Le Roi conſent à me venger.
Zarès eſt arrivé, Zarès eſt dans Solime;
Miniſtre de ma haine, il attend ſa victime;
Le lieu, le tems, le bras, tout eſt choiſi par lui.
Il vint hier de Rome, & nous venge aujourd'hui.

MAZAEL.

Quoi! vous avez enfin gagné cette victoire?
Quoi! malgré ſon amour, Hérode a pû vous croire?
Il vous la ſacrifie! Il prend de vous des loix!

SALOME.

Je puis encor ſur lui bien moins que tu ne crois.
Pour arracher de lui cette lente vengeance,
Il m'a falu choiſir le tems de ſon abſence.
Tant qu'Hérode en ces lieux demeurait expoſé
Aux charmes dangereux qui l'ont tyranniſé,
Mazaël, tu m'as vuë avec inquiétude,
Traîner de mon deſtin la triſte incertitude.
Quand par mille détours aſſûrant mes ſuccès,
De ſon cœur ſoupçonneux j'avais trouvé l'accès,
Quand je croyais ſon ame à moi ſeule renduë,

Il voyait Mariamne, & j'étais confonduë.
Un coup d'œil renverſait ma brigue & mes deſſeins.
La Reine a vû cent fois mon ſort entre ſes mains ;
Et ſi ſa politique avait avec adreſſe
D'un époux amoureux ménagé la tendreſſe,
Cet ordre, cet arrêt prononcé par ſon Roi,
Ce coup que je lui porte aurait tombé ſur moi.
Mais ſon farouche orgueil a ſervi ma vengeance :
J'ai ſû mettre à profit ſa fatale imprudence.
Elle a voulu ſe perdre, & je n'ai fait enfin
Que lui lancer les traits qu'a préparés ſa main.
Tu te ſouviens aſſez de ce tems plein d'allarmes,
Lorſqu'un bruit ſi funeſte à l'eſpoir de nos armes,
Apprit à l'Orient étonné de ſon ſort,
Qu'Auguſte était vainqueur, & qu'Antoine était mort.
Tu ſais, comme à ce bruit nos peuples ſe troublèrent.
De l'Orient vaincu les Monarques tremblèrent.
Mon frère envelopé dans ce commun malheur,
Crut perdre ſa couronne avec ſon protecteur.
Il falut, ſans s'armer d'une inutile audace,
Au vainqueur de la terre aller demander grace.
Rappelle en ton eſprit ce jour infortuné ;
Songe à quel deſeſpoir Hérode abandonné,
Vit ſon épouſe altière, abhorrant ſes approches,
Déteſtant ſes adieux, l'accablant de reproches,
Redemander encor, en ce moment cruel,
Et le ſang de ſon frère, & le ſang paternel.
Hérode auprès de moi vint déplorer ſa peine.
Je ſaiſis cet inſtant précieux à ma haine :
Dans ſon cœur déchiré je repris mon pouvoir ;
J'enflammai ſon courroux, j'aigris ſon deſeſpoir ;

J'empoi-

J'empoiſonnai le trait dont il ſentait l'atteinte.
Tu le vis plein de trouble & d'horreur & de crainte,
Jurer d'exterminer les reſtes dangereux
D'un ſang toûjours trop cher aux perfides Hébreux ;
Et dès ce méme inſtant ſa facile colère
Deshérita les fils, & condamna la mère.
Mais ſa fureur encor flattait peu mes ſouhaits :
L'amour qui la cauſait en repouſſait les traits.
De ce fatal objet telle était la puiſſance ;
Un regard de l'ingrate arrêtait ſa vengeance.
Je preſſai ſon départ ; il partit, & depuis
Mes lettres chaque jour ont nourri ſes ennuis.
Ne voyant plus la Reine, il vit mieux ſon outrage :
Il eut honte en ſecret de ſon peu de courage :
De moment en moment ſes yeux ſe ſont ouverts,
J'ai levé le bandeau qui les avait couverts.
Zarès, étudiant le moment favorable,
A peint à ſon eſprit cette Reine implacable,
Son crédit, ſes amis, ces Juifs ſéditieux,
Du ſang Aſmonéen partiſans factieux.
J'ai fait plus ; j'ai moi-méme armé ſa jalouſie.
Il a craint pour ſa gloire, il a craint pour ſa vie.
Tu ſais que dès longtems en bute aux trahiſons,
Son cœur de toutes parts eſt ouvert aux ſoupçons.
Il croit ce qu'il redoute ; & dans ſa défiance,
Il confond quelquefois le crime & l'innocence.
Enfin j'ai ſû fixer ſon couroux incertain ;
Il a ſigné l'arrêt, & j'ai conduit ſa main.

MAZAEL.

Il n'en faut point douter, ce coup eſt néceſſaire :
Mais avez-vous prévu, ſi ce Préteur auſtère,

Qui ſous les loix d'Auguſte a remis cet Etat,
Verrait d'un œil tranquille un pareil attentat ?
Varus, vous le ſavez, eſt ici votre maître.
En vain le peuple Hébreu, prompt à vous reconnaître,
Tremble encor ſous le poids de ce trône ébranlé :
Votre pouvoir n'eſt rien, ſi Rome n'a parlé.
Avant qu'en ce palais, des mains de Varus même,
Votre frère ait repris l'autorité ſuprême,
Il ne peut ſans bleſſer l'orgueil du nom Romain,
Dans ſes Etats encor agir en Souverain.
Varus ſouffrira-t-il, que l'on oſe à ſa viuë
Immoler une Reine en ſa garde reçuë ?
Je connais les Romains ; leur eſprit irrité
Vengera le mépris de leur autorité.
Vous allez ſur Hérode attirer la tempête ;
Dans leurs ſuperbes mains la foudre eſt toûjours prête.
Ces vainqueurs ſoupçonneux ſont jaloux de leurs droits,
Et ſurtout leur orgueil aime à punir les Rois.

SALOME.

Non, non, l'heureux Hérode à Céſar a ſû plaire ;
Varus en eſt inſtruit, Varus le conſidère.
Croyez-moi, ce Romain voudra le ménager ;
Mais, quoi qu'il faſſe enfin, ſongeons à nous venger.
Je touche à ma grandeur, & je crains ma diſgrace ;
Demain, dès aujourd'hui, tout peut changer de face.
Qui ſait même, qui ſait, ſi paſſé ce moment
Je pourrai ſatisfaire à mon reſſentiment ?
Qui nous a répondu, qu'Hérode en ſa colère,
D'un eſprit ſi conſtant juſqu'au bout perſévère ?
Je connais ſa tendreſſe ; il la faut prévenir,
Et ne lui point laiſſer le tems du repentir.

Qu'après Rome menace, & que Varus foudroye ;
Leur couroux paſſager troublera peu ma joye.
Mes plus grands ennemis ne ſont pas les Romains ;
Mariamne en ces lieux eſt tout ce que je crains.
Il faut que je périſſe, ou que je la prévienne ;
Et ſi je n'ai ſa tête, elle obtiendra la mienne.
Mais Varus vient à nous : il le faut éviter.
Zarès à mes regards devait ſe préſenter :
Je vai l'attendre ; allez, & qu'aux moindres allarmes
Mes ſoldats en ſecret puiſſent prendre les armes.

SCENE II.

VARUS, ALBIN, MAZAEL, ſuite de Varus.

VARUS.

SAlome & Mazaël ſemblent fuir devant moi ;
Dans leurs yeux étonnés je lis leur juſte effroi.
Le crime à mes regards doit craindre de paraître.
Mazaël, demeurez, mandez à votre Maître,
Que ſes cruels deſſeins ſont déja découverts ;
Que ſon Miniſtre infame eſt ici dans les fers,
Et que Varus peut-être, au milieu des ſupplices,
Eût dû faire expirer ce monſtre... & ſes complices.
Mais je reſpecte Hérode aſſez pour me flatter,
Qu'il connaîtra le piége, où l'on veut l'arrêter ;
Qu'un jour il punira les traîtres qui l'abuſent,
Et vengera ſur eux la vertu qu'ils accuſent.
Vous ſi vous m'en croyez, pour lui, pour ſon honneur,
Calmez de ſes chagrins la honteuſe fureur :

Ne l'empoiſonnez plus de vos lâches maximes :
Songez que les Romains ſont les vengeurs des crimes,
Que Varus vous connait, qu'il commande en ces lieux,
Et que ſur vos complots il ouvrira les yeux :
Allez, que Mariamne en Reine ſoit ſervie,
Et reſpectez ſes loix, ſi vous aimez la vie.

MAZAEL.

Seigneur...

VARUS.

Vous entendez mes ordres abſolus ;
Obéiſſez, vous dis-je, & ne repliquez plus.

SCENE III.

VARUS, ALBIN.

VARUS.

Ainſi donc ſans tes ſoins, ſans ton avis fidelle,
Mariamne expirait ſous cette main cruelle ?

ALBIN.

Le retour de Zarès n'était que trop ſuſpect ;
Le ſoin myſtérieux d'éviter votre aſpect,
Son trouble, ſon effroi, fut mon premier indice.

VARUS.

Que ne te dois-je point pour un ſi grand ſervice !
C'eſt par toi qu'elle vit : c'eſt par toi que mon cœur
A goûté, cher Albin, ce ſolide bonheur,
Ce bien ſi précieux pour un cœur magnanime,
D'avoir pu ſecourir la vertu qu'on opprime.

ALBIN.

Je reconnais Varus à ces ſoins généreux.

Digitized by Google

Votre bras fut toûjours l'appui des malheureux.
Quand de Rome en vos mains vous portiez le tonnerre,
Vous étiez occupé du bonheur de la terre.
Puiſſiez-vous ſeulement écouter en ce jour &c.

. . . . . .

ALBIN.

Ainſi l'amour trompeur, dont vous ſentez la flâme,
Se déguiſe en vertu, pour mieux vaincre votre ame;
Et ce feu malheureux...

VARUS.

Je ne m'en défens pas.
L'infortuné Varus adore ſes appas.
Je l'aime; il eſt trop vrai, mon ame toute nuë
Ne craint point, cher Albin, de paraître à ta vuë:
Juge ſi ſon péril a dû troubler mon cœur;
Moi, qui borne à jamais mes vœux à ſon bonheur;
Moi, qui rechercherais la mort la plus affreuſe,
Si ma mort un moment pouvait la rendre heureuſe.

ALBIN.

Seigneur, que dans ces lieux ce grand cœur eſt changé!
Qu'il venge bien l'amour qu'il avait outragé!
Je ne reconnais plus ce Romain ſi ſévère,
Qui parmi tant d'objets empreſſés à lui plaire,
N'a j'amais abaiſſé ſes ſuperbes regards
Sur ces beautés que Rome enferme en ſes remparts.

VARUS.

Ne t'en étonne point; tu ſais que mon courage
A la ſeule vertu réſerva ſon hommage.
Dans nos murs corrompus ces coupables beautés
Offraient de vains attraits à mes yeux revoltés.
Je fuyais leurs complots, leurs brigues éternelles,

Leurs amours paſſagers, leurs vengeances cruelles.
Je voyais leur orgueil, accru du deshonneur,
Se montrer triomphant ſur leur front ſans pudeur;
L'altière ambition, l'intérêt, l'artifice,
La folle vanité, le frivole caprice,
Chez les Romains ſéduits prenant le nom d'amour,
Gouverner Rome entière, & régner tour-à-tour.
J'abhorrais, il eſt vrai, leur indigne conquête;
A leur joug odieux je dérobais ma tête;
L'amour dans l'Orient fut enfin mon vainqueur.
De la triſte Syrie établi Gouverneur,
J'arrivai dans ces lieux, quand le droit de la guerre
Eut au pouvoir d'Auguſte abandonné la terre;
Et qu'Hérode à ſes pieds, au milieu de cent Rois,
De ſon ſort incertain vint attendre des loix.
Lieu funeſte à mon cœur! malheureuſe contrée!
C'eſt là que Mariamne à mes yeux s'eſt montrée.
L'univers était plein du bruit de ſes malheurs;
Son parricide époux faiſait couler ſes pleurs.
Ce Roi ſi redoutable au reſte de l'Aſie,
Fameux par ſes exploits & par ſa jalouſie,
Prudent, mais ſoupçonneux, vaillant, mais inhumain,
Au ſang de ſon beau-père avait trempé ſa main.
Sur ce trône ſanglant il laiſſait en partage
A la fille des Rois la honte & l'eſclavage.
Du ſort qui la pourſuit tu connais la rigueur;
Sa vertu, cher Albin, ſurpaſſe ſon malheur.
Loin de la cour des Rois la vérité proſcrite,
L'aimable vérité ſur ſes lèvres habite.
Son unique artifice eſt le ſoin généreux
D'aſſurer des ſecours aux jours des malheureux.

Son devoir eſt ſa loi, ſa tranquille innocence
Pardonne à ſon tyran, mépriſe ſa vengeance,
Et près d'Auguſte encor implore mon appui,
Pour ce barbare époux qui l'immole aujourd'hui.
Tant de vertus enfin, de malheurs & de charmes
Contre ma liberté ſont de trop fortes armes.
Je l'aime, cher Albin, mais non d'un fol amour,
Que le caprice enfante & détruiſe en un jour;
Non d'une paſſion, que mon ame troublée
Reçoive avidement, par les ſens aveuglée.
Ce cœur qu'elle a vaincu, ſans l'avoir amolli,
Par un amour honteux ne s'eſt point avili;
Et plein du noble feu, que ſa vertu m'inſpire,
Je prétens la venger, & non pas la ſéduire.

ALBIN.

Mais ſi le Roi, Seigneur, a fléchi les Romains,
S'il rentre en ſes Etats?...

VARUS.

Et c'eſt ce que je crains.
Hélas! près du Sénat je l'ai ſervi moi-méme.
Sans doute il a déja reçu ſon diadéme;
Et cet indigne arrêt, que ſa bouche a dicté,
Eſt le premier eſſai de ſon autorité.
Ah! ſon retour ici lui peut être funeſte.
Mon pouvoir va finir, mais mon amour me reſte.
Reine, pour vous défendre on me verra périr.
L'univers doit vous plaindre, & je dois vous ſervir.

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

SALOME, MAZAEL.

SALOME.

ENfin vous le voyez, ma haine eſt confonduë.
Mariamne triomphe, & Salome eſt perduë.
Zarès fut ſur les eaux trop longtems arrêté ;
La mer alors tranquille à regret l'a porté.
Mais Hérode en partant pour ſon nouvel Empire,
Revole avec les vents vers l'objet qui l'attire ;
Et les mers, & l'amour, & Varus, & le Roi,
Le ciel, les élémens, ſont armés contre moi.
Fatale ambition, que j'ai trop écoutée,
Dans quel abîme affreux m'as-tu précipitée !
Je vous l'avais bien dit, que dans le fond du cœur
Le Roi ſe repentait de ſa juſte rigueur.
De ſon fatal penchant l'aſcendant ordinaire
A revoqué l'arrêt dicté dans ſa colère.
J'en ai déja reçu les funeſtes avis,
Et Zarès à ſon Roi renvoyé par mépris,
Ne me laiſſe en ces lieux qu'une douleur ſtérile,
Et le danger qui ſuit un éclat inutile.

. . . . . .

MAZAEL.

Contre elle encor, Madame, il vous reſte des armes.

J'ai

J'ai toûjours redouté le pouvoir de ſes charmes ;
J'ai toûjours craint du Roi les ſentimens ſecrets ;
Mais ſi je m'en rapporte aux avis de Zarès ,
La colère d'Hérode autrefois peu durable ,
Eſt enfin devenuë une haine implacable.
Il déteſte la Reine , il a juré ſa mort ;
Et s'il ſuſpend le coup qui terminait ſon ſort ,
C'eſt qu'il veut ménager ſa nouvelle puiſſance ,
Et lui-même en ces lieux aſſûrer ſa vengeance.
Mais ſoit qu'enfin ſon cœur , en ce funeſte jour ,
Soit aigri par la haine , ou fléchi par l'amour ,
C'eſt aſſez qu'une fois il ait proſcrit ſa tête.
Mariamne aiſément groſſira la tempête :
La foudre gronde encor : un arrêt ſi cruel
Va mettre entr'eux , Madame , un divorce éternel.
Vous verrez Mariamne à ſoi-même inhumaine ,
Forcer le cœur d'Hérode à ranimer ſa haine ,
Irriter ſon époux par de nouveaux dédains ,
Et vous rendre les traits qui tombent de vos mains.
De ſa perte , en un mot , repoſez-vous ſur elle.

SALOME.

Non , cette incertitude eſt pour moi trop cruelle.
Non , c'eſt par d'autres coups que je veux la fraper :
Dans un piége plus ſûr il faut l'enveloper.
Contre mes ennemis mon intérêt m'éclaire.
Si j'ai bien de Varus obſervé la colère ,
Ce tranſport violent de ſon cœur agité
N'eſt point un ſimple effet de généroſité.
La tranquille pitié n'a point ce caractère.
La Reine a des appas , Varus a pû lui plaire.
Ce n'eſt pas que mon cœur , injuſte en ſon dépit ,

Diſpute à ſa beauté cet éclat qui la ſuit ;
Que j'envie à ſes yeux le pouvoir de leurs armes,
Ni ce flatteur encens qu'on prodigue à ſes charmes.
Elle peut payer cher ce bonheur dangereux ;
Et ſoit que de Varus elle écoute les vœux,
Soit que ſa vanité de ce pompeux hommage
Tire indiſcrétement un frivole avantage,
Il ſuffit ; c'eſt par là que je peux maintenir
Ce pouvoir qui m'échape, & qu'il faut retenir.
Faites veiller ſurtout les regards mercenaires
De tous ces délateurs aujourd'hui néceſſaires,
Qui vendent les ſecrets de leurs concitoyens,
Et dont cent fois les yeux ont éclairé les miens.
Mais la voici. Pourquoi faut-il que je la voye ?

SCENE II.

MARIAMNE, ELISE, SALOME, MAZAEL, NABAL.

SALOME.

. . . . . .

Son amour mépriſé, ſon trop de défiance,
Avait contre vos jours allumé ſa vengeance :
Mais ce feu violent s'eſt bientôt conſumé ;
L'amour arma ſon bras, l'amour l'a deſarmé.

. . . . . .

. . . . . .

MAZAEL.

Quel orgueil !

SALOME.

Il aura ſa juſte récompenſe :
Vien, c'eſt à l'artifice à punir l'imprudence.

SCENE III.

MARIAMNE, ELISE, NABAL.

ELISE.

AH ! Madame, à ce point pouvez-vous irriter
Des ennemis ardens à vous perſécuter ?
La vengeance d'Hérode un moment ſuſpendue,
Sur votre tête encor eſt peut-être étendue :
. . . . . .
Varus, aux nations, qui bornent cet Etat,
Ira porter bientôt les ordres du Sénat.
Hélas ! grace à ſes ſoins, grace à vos bontés même,
Rome à votre Tyran donne un pouvoir ſuprême ;
Il revient plus terrible & plus fier que jamais :
Vous le verrez armé de vos propres bienfaits ;
Vous dépendrez ici de ce ſuperbe Maître,
D'autant plus dangereux qu'il vous aime peut-être ;
Et que cet amour même aigri par vos refus....

MARIAMNE.

Chère Eliſe, en ces lieux faites venir Varus.
Je conçois vos raiſons, j'en demeure frapée :
Mais d'un autre intérêt mon ame eſt occupée ;
Par de plus grands objets mes vœux ſont attirés ;
Que Varus vienne ici ; vous, Nabal, demeurez.

SCENE IV.

MARIAMNE, NABAL.

MARIAMNE.

. . . . . .

Elle veut que mes fils portés entre nos bras,
S'éloignent avec nous de ces affreux climats.
Les vaiſſeaux des Romains, des bords de la Syrie,
Nous ouvrent ſur les eaux les chemins d'Italie.
J'attens tout de Varus, d'Auguſte, des Romains.

. . . . . .

. . . . . .

SCENE V.

MARIAMNE, VARUS, ELISE.

MARIAMNE.

. . . . . .

. . . . . .

Loin de ces lieux ſanglans que le crime environne,
Je mettrai leur enfance à l'ombre de ſon trône;
Ses généreuſes mains pourront ſécher nos pleurs.
Je ne demande point qu'il venge mes malheurs,
Que ſur mes ennemis ſon bras s'appeſantiſſe:
C'eſt aſſez que mes fils, témoins de ſa juſtice,
Formés par ſon exemple, & devenus Romains,

Apprennent à régner des Maîtres des humains.

. . . . . .

Donnez-moi dans la nuit des guides aſſurés,
Juſques ſur vos vaiſſeaux dans Sidon préparés.

. . . . . .

Je ne m'attendais pas, que vous duſſiez vous-même
Mettre aujourd'hui le comble à ma douleur extrême.

. . . . . .

Ma conſtante amitié reſpecte encor Varus.

. . . . . .

SCENE VI.

VARUS, ALBIN.

ALBIN.

VOus vous troublez, Seigneur, & changez de viſage.

VARUS.

J'ai ſenti, je l'avoue, ébranler mon courage.
Ami, pardonne au feu, dont je ſuis conſumé,
Ces faibleſſes d'un cœur qui n'avait point aimé.
Je ne connaiſſais pas tout le poids de ma chaîne,
Je la ſens à regret, je la romps avec peine.
Avec quelle douceur, avec quelle bonté,
Elle impoſait ſilence à ma témérité!
Sans trouble & ſans couroux, ſa tranquille ſageſſe
M'apprenait mon devoir, & plaignait ma faibleſſe.
J'adorais, cher Albin, juſques à ſes refus.
J'ai perdu l'eſpérance, & je l'aime encor plus.
A quelle épreuve, ô Dieux! ma conſtance eſt réduite.

ALBIN.

Etes-vous réſolu de préparer ſa fuite ?

VARUS.

Quel emploi !

ALBIN.

Pourrez-vous reſpecter ſes rigueurs,
Juſques à vous charger du ſoin de vos malheurs ?
Quel eſt votre deſſein ?

VARUS.

Moi, que je l'abandonne !
Que je déſobéiſſe aux loix qu'elle me donne !
Non, non, mon cœur encor eſt trop digne du ſien ;
Mariamne a parlé, je n'examine rien.
Que loin de ſes tyrans elle aille auprès d'Auguſte ;
Sa fuite eſt raiſonnable, & ma douleur injuſte.
L'amour me parle en vain, je vole à mon devoir.
Je ſervirai la Reine, & même ſans la voir.
Elle me laiſſe, au moins, la douceur éternelle,
D'avoir tout entrepris, d'avoir tout fait pour elle.
Je briſe ſes liens, je lui ſauve le jour ;
Je fais plus, je lui veux immoler mon amour,
Et fuyant ſa beauté, qui me ſéduit encore,
Egaler, s'il ſe peut, ſa vertu que j'adore.

Digitized by Google

ACTE III.

SCENE III.

VARUS, IDAMAS, ALBIN, ſuite de Varus.

IDAMAS.

Avant que dans ces lieux mon Roi vienne lui-même
Recevoir de vos mains le ſacré diadéme,
Et vous ſoumettre un rang qu'il doit à vos bontés,
Seigneur, ſouffrirez-vous ?...

VARUS.

Idamas, arrêtez.

. . . . . .

La Reine en ce moment eſt-elle en ſureté ?
Et le ſang innocent ſera-t-il reſpecté ?

IDAMAS.

. . . . . .

Le perfide Zarès par votre ordre arrêté,
Et par votre ordre enfin remis en liberté,
Artiſan de la fraude, & de la calomnie,
De Salome avec ſoin ſervira la furie.
Mazael en ſecret leur prête ſon ſecours.
Le ſoupçonneux Hérode écoute leurs diſcours :

. . . . . .

VARUS.

Je ſais qu'en ce palais je dois le recevoir ;
Le Sénat me l'ordonne, & tel eſt mon devoir.

SCENE IV.

HERODE, MAZAEL, IDAMAS, ſuite d'Hérode.

. . . . . .

. . . . . .

MAZAEL.

SEigneur, à vos deſſeins Zarès toûjours fidèle,
Renvoyé près de vous, & plein d'un même zèle,
De la part de Salome attend pour vous parler.

HERODE.

Quoi! tous deux ſans relâche ils veulent m'accabler!
Que jamais devant moi ce monſtre ne paraiſſe.
Je l'ai trop écouté. Sortez tous, qu'on me laiſſe.
Ciel, qui pourra calmer un trouble ſi cruel?...
Demeurez, Idamas; demeurez, Mazaël.

SCENE V.

HERODE, MAZAEL, IDAMAS.

HERODE.

EH bien! voilà ce Roi ſi fier & ſi terrible!
Ce Roi dont on craignait le courage infléxible,
Qui ſut vaincre & régner, qui ſut briſer ſes fers,
Et dont la politique étonna l'univers.

. . . . . .

. . . . . .

A Mazaël.

Sortez. Termine, ô ciel ! les chagrins de ma vie.

SCENE VI.

HERODE, SALOME.

SALOME.

HE bien, vous avez vû votre chère ennemie.
Avez-vous eſſuyé des outrages nouveaux ?

HERODE.

Madame, il n'eſt plus tems d'appeſantir mes maux ;
. . . . . .
. . . . . .

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

SALOME, MAZAEL.

MAZAEL.

JAmais, je l'avoûrai, plus heureuſe apparence
N'a d'un menſonge adroit ſoûtenu la prudence.
Ma bouche, auprès d'Hérode, avec dextérité,
Confondait l'artifice avec la vérité.
. . . . . .
. . . . . .

ACTE V.

SCENE SIXIEME.

HERODE, IDAMAS, Gardes.

. . . . . .
. . . . . .

IDAMAS.

MAis le ſang de Varus, répandu par vos mains,
Peut attirer ſur vous le couroux des Romains.
Songez-y bien, Seigneur, & qu'une telle offenſe...

AVERTISSEMENT.

CEtte tragédie de BRUTUS *fut jouée pour la première fois en 1730. C'eſt de toutes les piéces de notre auteur celle qui eut en France le moins de ſuccès aux repréſentations ; elle ne fut jouée que ſeize fois, & c'eſt celle qui a été traduite en plus de langues, & que les nations étrangères aiment le mieux. Elle eſt ici fort différente des premières éditions.*

Digitized by Google

BRUTUS,

TRAGÉDIE.

Repréſentée pour la première fois le 11. Décembre 1730.

Digitized by Google

DISCOURS

SUR LA

TRAGÉDIE.

A MYLORD BOLINGBROOKE.

De la rime, & de la difficulté de la verſification Françaiſe. Tragédies en proſe. Exemples de la difficulté des vers Français. La rime plait aux Français, méme dans les comédies. Caractère du théâtre Anglais. Défaut du théâtre Français. Exemple du Caton *Anglais. Comparaiſon du* Manlius *de Mr.* de la Foſſe, *avec* la Veniſe *de Mr.* Otway. *Examen du* Jules Céſar *de* Shakeſpear. *Spectacles horribles chez les Grecs. Bienſéances & unités. Cinquième acte de* Rodogune. *Pompe & dignité du ſpectacle dans la tragédie. Conſeils d'un excellent critique. De l'amour.*

SI je dédie à un Anglais un ouvrage repréſenté à Paris, ce n'eſt pas, Mylord, qu'il n'y ait auſſi dans ma patrie des juges trés éclairés, & d'excellens eſprits auxquels j'euſſe pû rendre cet hommage. Mais vous ſavez que la tragédie de *Brutus* eſt née en Angleterre. Vous vous ſouvenez que lorſque j'étais retiré à Wandsworth, chez mon ami Mr. *Fakener*, ce digne & vertueux citoyen, je m'occupai chez lui à écrire en proſe Anglaiſe le premier acte de cette piéce, à peu près tel qu'il eſt aujourd'hui en vers Français. Je vous en parlais quelquefois, & nous nous étonnions qu'aucun Anglais n'eût

traité ce ſujet, qui de tous eſt peut-être le plus convenable à votre théâtre *a*). Vous m'encouragiez à continuer un ouvrage ſuſceptible de ſi grands ſentimens. Souffrez donc que je vous préſente *Brutus*, quoiqu'écrit dans une autre langue, *docte ſermonis utriuſque linguæ*, à vous qui me donneriez des leçons de Français auſſi-bien que d'Anglais, à vous qui m'apprendriez du moins à rendre à ma langue cette force & cette énergie qu'inſpire la noble liberté de penſer ; car les ſentimens vigoureux de l'ame paſſent toûjours dans le langage ; & qui penſe fortement, parle de même.

Je vous avouë, Mylord, qu'à mon retour d'Angleterre, où j'avais paſſé près de deux années dans une étude continuelle de votre langue, je me trouvai embarraſſé, lorſque je voulus compoſer une tragédie Françaiſe. Je m'étais preſque accoutumé à penſer en Anglais : je ſentais que les termes de ma langue ne venaient plus ſe préſenter à mon imagination avec la même abondance qu'auparavant ; c'était comme un ruiſſeau dont la ſource avait été détournée ; il me falut du tems & de la peine pour le faire couler dans ſon premier lit. Je compris bien alors que pour réuſſir dans un art, il le faut cultiver toute ſa vie.

Ce qui m'effraya le plus en rentrant dans cette carrière, ce fut la ſévérité de notre poëſie, & l'eſclavage de la rime. Je regrettais cette heureuſe liberté que vous avez d'écrire vos tragédies en vers non rimés, d'allonger, & ſurtout d'accourcir preſque tous vos mots, de faire enjamber les vers les uns ſur les autres, & de créer dans le beſoin des termes nouveaux, qui ſont toûjours adoptés chez vous, lorſqu'ils ſont ſonores, intelligibles & néceſſaires. Un poëte Anglais, diſais-je, eſt un homme libre, qui aſſervit ſa langue à ſon génie ; le Français eſt un eſclave de la rime, obligé de faire quelquefois quatre vers, pour exprimer une penſée qu'un Anglais peut rendre en une ſeule ligne. L'Anglais dit tout ce qu'il veut, le Français ne dit que ce qu'il peut. L'un court dans une carrière vaſte, & l'autre marche avec des entraves dans un chemin gliſſant & étroit.

a) Il y a un *Brutus* d'un auteur nommé *Lée* ; mais c'eſt un ouvrage ignoré, qu'on ne repréſente jamais à Londres.

Malgré toutes ces réflexions & toutes ces plaintes, nous ne pourrons jamais ſecouer le joug de la rime ; elle eſt eſſentielle à la poëſie Françaiſe. Notre langue ne comporte que peu d'inverſions : nos vers ne ſouffrent point d'enjambement, du moins cette liberté eſt très rare : nos ſyllabes ne peuvent produire une harmonie ſenſible par leurs meſures longues ou brèves : nos céſures & un certain nombre de pieds ne ſuffiraient pas pour diſtinguer la proſe d'avec la verſification ; la rime eſt donc néceſſaire aux vers Français. De plus, tant de grands maîtres qui ont fait des vers rimés, tels que les *Corneilles*, les *Racines*, les *Deſpréaux*, ont tellement accoutumé nos oreilles à cette harmonie, que nous n'en pourrions pas ſupporter d'autres ; & je le répète encore, quiconque voudrait ſe délivrer d'un fardeau qu'a porté le grand *Corneille*, ſerait regardé avec raiſon, non pas comme un génie hardi qui s'ouvre une route nouvelle, mais comme un homme très faible qui ne peut marcher dans l'ancienne carrière.

On a tenté de nous donner des tragédies en proſe ; mais je ne crois pas que cette entrepriſe puiſſe déſormais réuſſir ; qui a le plus, ne ſaurait ſe contenter du moins. On ſera toûjours mal venu à dire au public, Je viens diminuer votre plaiſir. Si au milieu des tableaux de *Rubens* ou de *Paul Veroneſe*, quelqu'un venait placer ſes deſſeins au crayon, n'aurait-il pas tort de s'égaler à ces peintres ? On eſt accoutumé dans les fêtes, à des danſes & à des chants ; ſerait-ce aſſez de marcher & de parler, ſous prétexte qu'on marcherait & qu'on parlerait bien, & que cela ſerait plus aiſé & plus naturel ?

Il y a grande apparence qu'il faudra toûjours des vers ſur tous les théâtres tragiques, & de plus toûjours des rimes ſur le notre. C'eſt même à cette contrainte de la rime, & à cette ſévérité extrême de notre verſification, que nous devons ces excellens ouvrages que nous avons dans notre langue. Nous voulons que la rime ne coûte jamais rien aux penſées, qu'elle ne ſoit ni triviale ni trop recherchée ; nous exigeons rigoureuſement dans un vers la même pureté, la même exactitude que dans la proſe. Nous ne permettons pas la moindre licence ; nous demandons qu'un auteur porte ſans diſcontinuer tou-

toutes ces chaînes, & cependant qu'il paraiſſe toûjours libre: & nous ne reconnaiſſons pour poëtes que ceux qui ont rempli toutes ces conditions.

Voilà pourquoi il eſt plus aiſé de faire cent vers en toute autre langue, que quatre vers en Français. L'exemple de notre Abbé *Regnier Deſmarais*, de l'Académie Françaiſe, & de celle de *la Cruſca*, en eſt une preuve bien évidente. Il traduiſit *Anacréon* en Italien avec ſuccès; & ſes vers Français ſont, à l'exception de deux ou trois quatrains, au rang des plus médiocres. Notre *Ménage* était dans le même cas. Combien de nos beaux eſprits ont fait de très-beaux vers Latins, & n'ont pû être ſupportables en leur langue!

Je ſais combien de diſputes j'ai eſſuyées ſur notre verſification en Angleterre, & quels reproches me fait ſouvent le ſavant Evêque de Rocheſter ſur cette contrainte puérile, qu'il prétend que nous nous impoſons de gayeté de cœur. Mais ſoyez perſuadé, Mylord, que plus un étranger connaîtra notre langue, & plus il ſe réconciliera avec cette rime qui l'effraye d'abord. Non-ſeulement elle eſt néceſſaire à notre tragédie, mais elle embellit nos comédies mêmes. Un bon mot en vers en eſt retenu plus aiſément: les portraits de la vie humaine ſeront toûjours plus frapans en vers qu'en proſe; & qui dit *Vers* en Français, dit néceſſairement des vers rimés: en un mot, nous avons des comédies en proſe du célèbre *Molière*, que l'on a été obligé de mettre en vers après ſa mort, & qui ne ſont plus jouées que de cette manière nouvelle.

Ne pouvant, Mylord, hazarder ſur le théâtre Français des vers non rimés tels qu'ils ſont en uſage en Italie & en Angleterre, j'aurais du moins voulu tranſporter ſur notre ſcène certaines beautés de la votre. Il eſt vrai, & je l'avouë, que le théâtre Anglais eſt bien défectueux. J'ai entendu de votre bouche, que vous n'aviez pas une bonne tragédie; mais en récompenſe, dans ces piéces ſi monſtrueuſes, vous avez des ſcènes admirables. Il a manqué juſquà préſent à preſque tous les auteurs tragiques de votre nation, cette pureté, cette conduite régulière, ces bienſéances de l'action & du ſtyle, cette élégance, & toutes ces fineſſes de l'art, qui ont établi la réputation du théâtre Français depuis le grand *Corneille*. Mais

vos piéces les plus irrégulières ont un grand mérite, c'eſt celui de l'action.

Nous avons en France des tragédies eſtimées, qui ſont plutôt des converſations qu'elles ne ſont la repréſentation d'un événement. Un auteur Italien m'écrivait dans une lettre ſur les théâtres : *Un Critico del noſtro Paſtor fido diſſe che quel componimento era un riaſſunto di belliſſimi Madrigali, credo, ſe viveſſe, che direbbe delle tragedie Franceſe che ſono un riaſſunto di belle elegie e ſontuoſi epitalami.* J'ai bien peur que cet Italien n'ait trop raiſon. Notre délicateſſe exceſſive nous force quelquefois à mettre en récit ce que nous voudrions expoſer aux yeux. Nous craignons de hazarder ſur la ſcène des ſpectacles nouveaux devant une nation accoutumée à tourner en ridicule tout ce qui n'eſt pas *d'uſage.*

L'endroit où l'on jouë la comédie, & les abus qui s'y ſont gliſſés, ſont encor une cauſe de cette ſéchereſſe qu'on peut reprocher à quelques-unes de nos piéces. Les bancs qui ſont ſur le théâtre deſtinés aux ſpectateurs, rétréciſſent la ſcène, & rendent toute action preſque impraticable. *b*) Ce défaut eſt cauſe que les décorations tant recommandées par les anciens, ſont rarement convenables à la piéce. Il empêche ſurtout que les acteurs ne paſſent d'un appartement dans un autre aux yeux des ſpectateurs, comme les Grecs & les Romains le pratiquaient ſagement, pour conſerver à la fois l'unité de lieu & la vraiſemblance.

Comment oſerions-nous ſur nos théâtres faire paraître, par exemple, l'ombre de *Pompée*, ou le génie de *Brutus*, au milieu de tant de jeunes gens qui ne regardent jamais les choſes les plus ſérieuſes que comme l'occaſion de dire un bon mot ? Comment apporter au milieu d'eux ſur la ſcène, le corps de *Marcus*, devant *Caton* ſon père, qui s'écrie : » Heureux » jeune homme, tu es mort pour ton pays ! O mes amis, » laiſſez-moi compter ces glorieuſes bleſſures ! Qui ne vou» drait mourir ainſi pour la patrie ? Pourquoi n'a-t-on qu'une » vie à lui ſacrifier ? .... Mes amis, ne pleurez point ma

b) Enfin ces plaintes réitérées de Mr. *de Voltaire* ont opéré la réforme du Théâtre en France, & ces abus ne ſubſiſtent plus.

» perte, ne regrettez point mon fils ; pleurez Rome ; la maî-
» treſſe du monde n'eſt plus : ô liberté ! ô ma patrie ! ô ver-
» tu ! &c. « Voilà ce que feu Mr. *Addiſſon* ne craignit point de faire repréſenter à Londres ; voilà ce qui fut joué, traduit en Italien, dans plus d'une ville d'Italie. Mais ſi nous hazardions à Paris un tel ſpectacle, n'entendez-vous pas déja le parterre qui ſe récrie ? & ne voyez-vous pas nos femmes qui détournent la tête ?

Vous n'imagineriez pas à quel point va cette délicateſſe. L'auteur de notre tragédie de *Manlius* prit ſon ſujet de la piéce Anglaiſe de Mr. *Otway*, intitulée, *Veniſe ſauvée*. Le ſujet eſt tiré de l'hiſtoire de la conjuration du Marquis de *Bedemar*, écrite par l'Abbé de *St. Réal* ; & permettez-moi de dire en paſſant, que ce morceau d'hiſtoire, égal peut-être à *Salluſte*, eſt fort au-deſſus de la piéce d'*Otway* & de notre *Manlius*. Premiérement, vous remarquez le préjugé qui a forcé l'auteur Français à déguiſer ſous des noms Romains une avanture connuë, que l'Anglais a traitée naturellement ſous les noms véritables. On n'a point trouvé ridicule au théâtre de Londres, qu'un Ambaſſadeur Eſpagnol s'appellât *Bedemar*, & que des conjurés euſſent le nom de *Jaffier*, de *Jaques-Pierre*, d'*Elliot* ; cela ſeul en France eût pû faire tomber la piéce.

Mais voyez qu'*Otway* ne craint point d'aſſembler tous les conjurés. *Renaud* prend leur ſerment, aſſigne à chacun ſon poſte, preſcrit l'heure du carnage, & jette de tems en tems des regards inquiets & ſoupçonneux ſur *Jaffier* dont il ſe défie. Il leur fait à tous ce diſcours pathétique, traduit mot pour mot de l'Abbé de *St. Réal*. *Jamais repos ſi profond ne précéda un trouble ſi grand. Notre bonne deſtinée a aveuglé les plus clairvoyans de tous les hommes, raſſuré les plus timides, endormi les plus ſoupçonneux, confondu les plus ſubtils : nous vivons encore, mes chers amis, nous vivons, & notre vie ſera bientôt funeſte aux tyrans de ces lieux, &c.*

Qu'a fait l'auteur Français ? Il a craint de hazarder tant de perſonnages ſur la ſcène ; il ſe contente de faire réciter par *Renaud* ſous le nom de *Rutile*, une faible partie de ce même diſcours qu'il vient, dit-il, de tenir aux conjurés. Ne ſentez-

vous pas par ce ſeul expoſé combien cette ſcène Anglaiſe eſt au-deſſus de la Françaiſe, la piéce d'*Otway* fût-elle d'ailleurs monſtrueuſe ?

Avec quel plaiſir n'ai-je point vû à Londres votre tragédie de *Jules-Céſar*, qui depuis cent cinquante années fait les délices de votre nation ? Je ne prétens pas aſſurément approuver les irrégularités barbares dont elle eſt remplie. Il eſt ſeulement étonnant qu'il ne s'en trouve pas davantage dans un ouvrage compoſé dans un ſiécle d'ignorance, par un homme qui même ne ſavait pas le Latin, & qui n'eut de maître que ſon génie ; mais au milieu de tant de fautes groſſiéres, avec quel raviſſement je voyais *Brutus* tenant encor un poignard teint du ſang de *Céſar*, aſſembler le peuple Romain, & lui parler ainſi du haut de la tribune aux harangues !

Romains, compatriotes, amis, s'il eſt quelqu'un de vous qui ait été attaché à Céſar, *qu'il ſache que* Brutus *ne l'était pas moins : Oui, je l'aimais, Romains ; & ſi vous me demandez pourquoi j'ai verſé ſon ſang, c'eſt que j'aimais Rome davantage. Voudriez-vous voir* Céſar *vivant, & mourir ſes eſclaves, plutôt que d'acheter votre liberté par ſa mort ?* Céſar *était mon ami, je le pleure ; il était heureux, j'applaudis à ſes triomphes ; il était vaillant, je l'honore ; mais il était ambitieux, je l'ai tué. Y a-t-il quelqu'un parmi vous aſſez lâche pour regretter la ſervitude ? S'il en eſt un ſeul, qu'il parle, qu'il ſe montre ; c'eſt lui que j'ai offenſé : Y a-t-il quelqu'un aſſez infame pour oublier qu'il eſt Romain ? Qu'il parle ; c'eſt lui ſeul qui eſt mon ennemi.*

CHŒUR DES ROMAINS.

Perſonne, non, Brutus, *perſonne.*

BRUTUS.

Ainſi donc je n'ai offenſé perſonne. Voici le corps du Dictateur qu'on vous apporte ; les derniers devoirs lui ſeront rendus par Antoine, *par cet* Antoine, *qui n'ayant point eu de part au châtiment de* Céſar, *en retirera le même avantage que moi : & que chacun de vous ſente le bonheur ineſtimable d'être libre. Je*

n'ai plus qu'un mot à vous dire : J'ai tué de cette main mon meilleur ami pour le ſalut de Rome ; je garde ce même poignard pour moi, quand Rome demandera ma vie.

LE CHŒUR.

Vivez, Brutus, *vivez à jamais.*

Après cette ſcène, *Antoine* vient émouvoir de pitié ces mêmes Romains, à qui *Brutus* avait inſpiré ſa rigueur & ſa barbarie. *Antoine*, par un diſcours artificieux, ramène inſenſiblement ces eſprits ſuperbes ; & quand il les voit radoucis, alors il leur montre le corps de *Céſar*, & ſe ſervant des figures les plus pathétiques, il les excite au tumulte & à la vengeance. Peut-être les Français ne ſouffriraient pas que l'on fît paraître ſur leurs théâtres un chœur compoſé d'artiſans & de plébéiens Romains : que le corps ſanglant de *Céſar* y fût expoſé aux yeux du peuple, & qu'on excitât ce peuple à la vengeance du haut de la tribune aux harangues ; c'eſt à la coutume, qui eſt la reine de ce monde, à changer le goût des nations, & à tourner en plaiſir les objets de notre averſion.

Les Grecs ont hazardé des ſpectacles non moins révoltans pour nous. *Hippolite* briſé par ſa chute, vient compter ſes bleſſures & pouſſer des cris douloureux. *Philoctète* tombe dans ſes accès de ſouffrance ; un ſang noir coule de ſa playe. *Œdipe* couvert du ſang qui dégoute encor des reſtes de ſes yeux qu'il vient d'arracher, ſe plaint des Dieux & des hommes. On entend les cris de *Clytemneſtre*, que ſon propre fils égorge ; & *Electre* crie ſur le théâtre : *Frapez, ne l'épargnez pas, elle n'a pas épargné notre père. Prométhée* eſt attaché ſur un rocher avec des cloux qu'on lui enfonce dans l'eſtomac & dans les bras. Les Furies répondent à l'ombre ſanglante de *Clytemneſtre* par des hurlemens ſans aucune articulation. Beaucoup de tragédies Grecques, en un mot, ſont remplies de cette terreur portée à l'excès.

Je ſais bien, que les tragiques Grecs, d'ailleurs ſupérieurs aux Anglais, ont erré en prenant ſouvent l'horreur pour la terreur, & le dégoutant & l'incroyable pour le tragique &

le merveilleux. L'art était dans ſon enfance du tems d'*Eſchile*, comme à Londres du tems de *Shakeſpear*; mais parmi les grandes fautes des poëtes Grecs, & même des vôtres, on trouve un vrai pathétique & de ſingulières beautés; & ſi quelques Français, qui ne connaiſſent les tragédies & les mœurs étrangères que par des traductions, & ſur des oui-dire, les condamnent ſans aucune reſtriction, ils ſont, ce me ſemble, comme des aveugles, qui aſſureraient qu'une roſe ne peut avoir de couleurs vives, parce qu'ils en compteraient les épines à tâtons. Mais ſi les Grecs & vous, vous paſſez les bornes de la bienſéance, & ſi ſurtout les Anglais ont donné des ſpectacles effroyables, voulant en donner de terribles; nous autres Français, auſſi ſcrupuleux que vous avez été téméraires, nous nous arrêtons trop, de peur de nous emporter, & quelquefois nous n'arrivons pas au tragique, dans la crainte d'en paſſer les bornes.

Je ſuis bien loin de propoſer, que la ſcène devienne un lieu de carnage, comme elle l'eſt dans *Shakeſpear*, & dans ſes ſucceſſeurs, qui n'ayant pas ſon génie, n'ont imité que ſes défauts; mais j'oſe croire, qu'il y a des ſituations qui ne paraiſſent encor que dégoutantes & horribles aux Français, & qui bien ménagées, repréſentées avec art, & ſurtout adoucies par le charme des beaux vers, pourraient nous faire une ſorte de plaiſir dont nous ne doutons pas.

> Il n'eſt point de ſerpent ni de monſtre odieux,
> Qui par l'art imité ne puiſſe plaire aux yeux.

Du moins que l'on me diſe, pourquoi il eſt permis à nos héros & à nos héroïnes de théâtre de ſe tuer, & qu'il leur eſt défendu de tuer perſonne? La ſcène eſt-elle moins enſanglantée par la mort d'*Atalide* qui ſe poignarde pour ſon amant, qu'elle ne le ſerait par le meurtre de *Céſar*? Et ſi le ſpectacle du fils de *Caton*, qui parait mort aux yeux de ſon père, eſt l'occaſion d'un diſcours admirable de ce vieux Romain; ſi ce morceau a été applaudi en Angleterre & en Italie par ceux qui ſont les plus grands partiſans de la bienſéance Françaiſe; ſi les femmes les plus délicates n'en ont point été choquées,

Digitized by Google

pourquoi les Français ne s'y accoutumeraient-ils pas ? La nature n'eſt-elle pas la même dans tous les hommes ?

Toutes ces loix, de ne point enſanglanter la ſcène, de ne point faire parler plus de trois interlocuteurs, &c. ſont des loix qui, ce me ſemble, pourraient avoir quelques exceptions parmi nous, comme elles en ont eu chez les Grecs. Il n'en eſt pas des règles de la bienſéance, toûjours un peu arbitraires, comme des règles fondamentales du théâtre, qui ſont les trois unités. Il y aurait de la faibleſſe & de la ſtérilité à étendre une action au de-là de l'eſpace du tems & du lieu convenables. Demandez à quiconque aura inſéré dans une piéce trop d'événemens, la raiſon de cette faute : s'il eſt de bonne foi, il vous dira, qu'il n'a pas eu aſſez de génie pour remplir ſa piéce d'un ſeul fait ; & s'il prend deux jours & deux villes pour ſon action, croyez que c'eſt parce qu'il n'aurait pas eu l'adreſſe de la reſſerrer dans l'eſpace de trois heures, & dans l'enceinte d'un palais, comme l'exige la vraiſemblance. Il en eſt tout autrement de celui qui hazarderait un ſpectacle horrible ſur le théâtre ; il ne choquerait point la vraiſemblance ; & cette hardieſſe, loin de ſuppoſer de la faibleſſe dans l'auteur, demanderait au contraire un grand génie, pour mettre par ſes vers de la véritable grandeur dans une action, qui, ſans un ſtyle ſublime, ne ſerait qu'atroce & dégoutante.

Voilà ce qu'a oſé tenter une fois notre grand *Corneille* dans ſa *Rodogune*. Il fait paraître une mère, qui en préſence de la Cour & d'un Ambaſſadeur, veut empoiſonner ſon fils & ſa belle-fille, après avoir tué ſon autre fils de ſa propre main ; elle leur préſente la coupe empoiſonnée, & ſur leur refus & leurs ſoupçons, elle la boit elle-même, & meurt du poiſon qu'elle leur deſtinait. Des coups auſſi terribles ne doivent pas être prodigués, & il n'appartient pas à tout le monde d'oſer les fraper. Ces nouveautés demandent une grande circonſpection, & une exécution de maître. Les Anglais eux-mêmes avouent que *Shakeſpear*, par exemple, a été le ſeul parmi eux qui ait pû faire évoquer & parler des ombres avec ſuccès.

Within that circle none durſt move but he.

Plus une action théâtrale eſt majeſtueuſe ou effrayante, plus elle deviendrait inſipide, ſi elle était ſouvent répétée ; à-peu-près comme les détails de batailles, qui étant par eux-mêmes ce qu'il y a de plus terrible, deviennent froids & ennuyeux, à force de reparaitre ſouvent dans les hiſtoires. La ſeule piéce où Mr. *Racine* ait mis du ſpectacle, c'eſt ſon chef-d'œuvre d'*Athalie*. On y voit un enfant ſur un trône, ſa nourrice & des prêtres qui l'environnent, une Reine qui commande à ſes ſoldats de le maſſacrer, des Lévites armés qui accourent pour le défendre. Toute cette action eſt pathétique ; mais ſi le ſtyle ne l'était pas auſſi, elle n'était que puérile.

Plus on veut fraper les yeux par un appareil éclatant, plus on s'impoſe la néceſſité de dire de grandes choſes ; autrement on ne ſerait qu'un décorateur, & non un poëte tragique. Il y a près de trente années qu'on repréſenta la tragédie de *Monteſume* à Paris ; la ſcène ouvrait par un ſpectacle nouveau ; c'était un palais d'un goût magnifique & barbare ; *Monteſume* paraiſſait avec un habit ſingulier ; des eſclaves armés de fléches étaient dans le fond ; autour de lui étaient huit Grands de ſa Cour, proſternés le viſage contre terre : *Monteſume* commençait la piéce en leur diſant :

Levez-vous, votre Roi vous permet aujourd'hui
Et de l'enviſager, & de parler à lui.

Ce ſpectacle charma : mais voilà tout ce qu'il y eut de beau dans cette tragédie.

Pour moi, j'avoue, que ce n'a pas été ſans quelque crainte que j'ai introduit ſur la ſcène Françaiſe le Sénat de Rome en robes rouges, allant aux opinions. Je me ſouvenais que lorſque j'introduiſis autrefois dans *Œdipe* un chœur de Thébains, qui diſait :

O mort, nous implorons ton funeſte ſecours ;
O mort, vien nous ſauver, vien terminer nos jours :

le parterre, au lieu d'être frapé du pathétique qui pouvait être en cet endroit, ne ſentit d'abord que le prétendu ridi-

cule

cule d'avoir mis ces vers dans la bouche d'acteurs peu accoûtumés, & il fit un éclat de rire. C'eſt ce qui m'a empêché dans *Brutus* de faire parler les *Sénateurs*, quand *Titus* eſt accuſé devant eux, & d'augmenter la terreur de la ſituation, en exprimant l'étonnement & la douleur de ces Pères de Rome, qui ſans doute devraient marquer leur ſurpriſe autrement que par un jeu muët, qui même n'a pas été exécuté.

Les Anglais donnent beaucoup plus à l'action que nous, ils parlent plus aux yeux : les Français donnent plus à l'élégance, à l'harmonie, aux charmes des vers. Il eſt certain qu'il eſt plus difficile de bien écrire que de mettre ſur le théâtre des aſſaſſinats, des rouës, des potences, des ſorciers & des revenans. Auſſi, la tragédie de *Caton*, qui fait tant d'honneur à Mr. *Addiſſon* votre ſucceſſeur dans le Miniſtère, cette tragédie, la ſeule bien écrite d'un bout à l'autre chez votre nation, à ce que je vous ai entendu dire à vous-même, ne doit ſa grande réputation qu'à ſes beaux vers, c'eſt-à-dire, à des penſées fortes & vraies, exprimées en vers harmonieux. Ce ſont les beautés de détail qui ſoutiennent les ouvrages en vers, & qui les font paſſer à la poſtérité. C'eſt ſouvent la manière ſingulière de dire des choſes communes ; c'eſt cet art d'embellir par la diction ce que penſent & ce que ſentent tous les hommes, qui fait les grands poëtes. Il n'y a ni ſentimens recherchés, ni avanture romaneſque dans le quatriéme livre de *Virgile ;* il eſt tout naturel, & c'eſt l'effort de l'eſprit humain. Mr. *Racine* n'eſt ſi au-deſſus des autres qui ont tous dit les mêmes choſes que lui, que parce qu'il les a mieux dites. *Corneille* n'eſt véritablement grand, que quand il s'exprime auſſi-bien qu'il penſe. Souvenons-nous de ce précepte de *Deſpréaux :*

Et que tout ce qu'il dit facile à retenir,
De ſon ouvrage en vous laiſſe un long ſouvenir.

Voilà ce que n'ont point tant d'ouvrages dramatiques, que l'art d'un acteur, & la figure & la voix d'une actrice, ont fait valoir ſur nos théâtres. Combien de piéces mal écrites ont eu plus de repréſentations que *Cinna* & *Britannicus ;* mais on n'a jamais retenu deux vers de ces faibles poëmes, au lieu qu'on

ſait une partie de *Britannicus* & *Cinna* par cœur. En vain le *Regulus* de *Pradon* a fait verſer des larmes par quelques ſituations touchantes ; l'ouvrage & tous ceux qui lui reſſemblent ſont mépriſés, tandis que leurs auteurs s'applaudiſſent dans leurs préfaces.

Des critiques judicieux pourraient me demander, pourquoi j'ai parlé d'amour dans une tragédie dont le titre eſt JUNIUS BRUTUS ? pourquoi j'ai mêlé cette paſſion avec l'auſtère vertu du Sénat Romain, & la politique d'un Ambaſſadeur ?

On reproche à notre nation d'avoir amolli le théâtre par trop de tendreſſe ; & les Anglais méritent bien le même reproche depuis près d'un ſiécle ; car vous avez toûjours un peu pris nos modes & nos vices. Mais me permettez-vous de vous dire mon ſentiment ſur cette matière ?

Vouloir de l'amour dans toutes les tragédies me paraît un goût efféminé ; l'en proſcrire toûjours eſt une mauvaiſe humeur bien déraiſonnable.

Le théâtre, ſoit tragique, ſoit comique, eſt la peinture vivante des paſſions humaines ; l'ambition d'un Prince eſt repréſentée dans la tragédie ; la comédie tourne en ridicule la vanité d'un bourgeois. Ici vous riez de la coquetterie & des intrigues d'une citoyenne ; là vous pleurez la malheureuſe paſſion de *Phèdre ;* de même l'amour vous amuſe dans un roman, & il vous tranſporte dans la *Didon* de *Virgile*. L'amour dans une tragédie n'eſt pas plus un défaut eſſentiel, que dans l'*Enéide ;* il n'eſt à reprendre que quand il eſt amené mal-à-propos, ou traité ſans art.

Les Grecs ont rarement hazardé cette paſſion ſur le théâtre d'Athènes ; premiérement, parce que leurs tragédies n'ayant roulé d'abord que ſur des ſujets terribles, l'eſprit des ſpectateurs était plié à ce genre de ſpectacles ; ſecondement, parce que les femmes menaient une vie beaucoup plus retirée que les notres, & qu'ainſi le langage de l'amour n'étant pas comme aujourd'hui le ſujet de toutes les converſations, les poëtes en étaient moins invités à traiter cette paſſion, qui de toutes eſt la plus difficile à repréſenter, par les ménagemens délicats qu'elle demande. Une troiſiéme raiſon qui me paraît aſſez forte, c'eſt que l'on n'avait point de comédiennes ; les rôles

Digitized by Google

des femmes étaient joués par des hommes maſqués. Il ſemble que l'amour eût été ridicule dans leur bouche.

C'eſt tout le contraire à Londres & à Paris ; & il faut avouer que les auteurs n'auraient guère entendu leurs intérêts, ni connu leur auditoire, s'ils n'avaient jamais fait parler les *Old-fields*, ou les *Duclos*, & les *Le Couvreurs*, que d'ambition & de politique.

Le mal eſt que l'amour n'eſt ſouvent chez nos héros de théâtre que de la galanterie, & que chez les votres il dégénère quelquefois en débauche. Dans notre *Alcibiade*, piéce très ſuivie, mais faiblement écrite, & ainſi peu eſtimée, on a admiré longtems ces mauvais vers que récitait d'un ton ſéduiſant l'*Eſopus* c) du dernier ſiécle.

Ah ! lorſque pénétré d'un amour véritable,
Et gémiſſant aux pieds d'un objet adorable,
J'ai connu dans ſes yeux timides ou diſtraits,
Que mes ſoins de ſon cœur ont pû troubler la paix :
Que par l'aveu ſecret d'une ardeur mutuelle,
La mienne a pris encor une force nouvelle ;
Dans ces momens ſi doux j'ai cent fois éprouvé
Qu'un mortel peut goûter un bonheur achevé.

Dans votre *Veniſe ſauvée*, le vieux *Renaud* veut violer la femme de *Jaffier*, & elle s'en plaint en termes aſſez indécens, juſqu'à dire qu'il eſt venu à elle *vn' buton'd.*, déboutonné.

Pour que l'amour ſoit digne du théâtre tragique, il faut qu'il ſoit le nœud néceſſaire de la piéce, & non qu'il ſoit amené par force pour remplir le vuide de vos tragédies & des nôtres, qui ſont toutes trop longues ; il faut que ce ſoit une paſſion véritablement tragique, regardée comme une faibleſſe, & combattuë par des remords : Il faut ou que l'amour conduiſe aux malheurs & aux crimes, pour faire voir combien il eſt dangereux, ou que la vertu en triomphe, pour montrer qu'il n'eſt pas invincible ; ſans cela ce n'eſt plus qu'un amour d'églogue ou de comédie.

c) Le comédien *Baron.*

C'eſt à vous, Mylord, à décider ſi j'ai rempli quelques-unes de ces conditions ; mais que vos amis daignent ſurtout ne point juger du génie & du goût de notre nation par ce diſcours, & par cette tragédie que je vous envoye. Je ſuis peut-être un de ceux qui cultivent les lettres en France avec moins de ſuccès ; & ſi les ſentimens, que je ſoumets ici à votre cenſure, ſont deſapprouvés, c'eſt à moi ſeul qu'en appartient le blâme.

ACTEURS.

JUNIUS BRUTUS,
VALERIUS PUBLICOLA, } Conſuls.

TITUS, fils de Brutus.

TULLIE, fille de Tarquin.

ALGINE, confidente de Tullie.

ARONS, Ambaſſadeur de Porſenna.

MESSALA, ami de Titus.

PROCULUS, Tribun militaire.

ALBIN, confident d'Arons.

Sénateurs.

Licteurs.

La ſcène eſt à Rome.

BRUTUS,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

BRUTUS, les SENATEURS.

(*Le théâtre repréſente une partie de la maiſon des Conſuls ſur le mont Tarpéien ; le temple du Capitole ſe voit dans le fond. Les Sénateurs ſont aſſemblés entre le temple & la maiſon, devant l'autel de Mars.* Brutus & Valerius Publicola, *Conſuls, préſident à cette aſſemblée : les* Sénateurs *ſont rangés en demi-cercle. Des* Licteurs *avec leurs faiſceaux ſont debout derrière les* Sénateurs.)

BRUTUS.

DEſtructeurs des tyrans, vous qui n'avez pour Rois
Que les Dieux de Numa, vos vertus & nos loix ;
Enfin notre ennemi commence à nous connaître.
Ce ſuperbe Toſcan qui ne parlait qu'en maître,
Porſenna, de Tarquin ce formidable appui,
Ce Tyran, protecteur d'un Tyran comme lui,
Qui couvre de ſon camp les rivages du Tibre,
Reſpecte le Sénat, & craint un peuple libre.
Aujourd'hui devant vous abaiſſant ſa hauteur,

Il demande à traiter par un Ambaſſadeur.
Arons, qu'il nous députe, en ce moment s'avance ;
Aux Sénateurs de Rome il demande audience ;
Il attend dans ce temple, & c'eſt à vous de voir
S'il le faut refuſer, s'il le faut recevoir.

VALERIUS PUBLICOLA.

Quoi qu'il vienne annoncer, quoi qu'on puiſſe en attendre,
Il le faut à ſon Roi renvoyer ſans l'entendre ;
Tel eſt mon ſentiment. Rome ne traite plus
Avec ſes ennemis que quand ils ſont vaincus.
Votre fils, il eſt vrai, vengeur de ſa patrie,
A deux fois repouſſé le Tyran d'Etrurie ;
Je ſais tout ce qu'on doit à ſes vaillantes mains ;
Je ſais qu'à votre exemple il ſauva les Romains :
Mais ce n'eſt point aſſez. Rome aſſiégée encore,
Voit dans les champs voiſins ces Tyrans qu'elle abhorre.
Que Tarquin ſatisfaſſe aux ordres du Sénat,
Exilé par nos loix, qu'il ſorte de l'Etat ;
De ſon coupable aſpect qu'il purge nos frontières,
Et nous pourrons enſuite écouter ſes prières.
Ce nom d'Ambaſſadeur a paru vous fraper ;
Tarquin n'a pû nous vaincre, il cherche à nous tromper.
L'Ambaſſadeur d'un Roi m'eſt toûjours redoutable.
Ce n'eſt qu'un ennemi, ſous un titre honorable,
Qui vient, rempli d'orgueil ou de dextérité,
Inſulter ou trahir avec impunité.
Rome, n'écoute point leur ſéduiſant langage ;
Tout art t'eſt étranger ; combattre eſt ton partage ;
Confon tes ennemis de ta gloire irrités ;
Tombe, ou puni les Rois ; ce ſont là tes traités.

BRUTUS.

Rome ſait à quel point ſa liberté m'eſt chère :
Mais, plein du même eſprit, mon ſentiment diffère.
Je vois cette ambaſſade, au nom des Souverains,
Comme un premier hommage aux citoyens Romains.
Accoûtumons des Rois la fierté deſpotique,
A traiter en égale avec la République ;
Attendant que du ciel rempliſſant les décrets,
Quelque jour avec elle ils traitent en ſujets.
Arons vient voir ici Rome encor chancelante,
Découvrir les reſſorts de ſa grandeur naiſſante,
Epier ſon génie, obſerver ſon pouvoir ;
Romains, c'eſt pour cela qu'il le faut recevoir.
L'ennemi du Sénat connaîtra qui nous ſommes :
Et l'eſclave d'un Roi va voir enfin des hommes.
Que dans Rome à loiſir il porte ſes regards ;
Il la verra dans vous : vous êtes ſes remparts.
Qu'il révère en ces lieux le Dieu qui nous raſſemble ;
Qu'il paraiſſe au Sénat, qu'il écoute & qu'il tremble.

Les Sénateurs ſe lèvent, & s'approchent un moment, pour donner leurs voix.

VALERIUS PUBLICOLA.

Je vois tout le Sénat paſſer à votre avis.
Rome & vous l'ordonnez : A regret j'y ſouſcris.
Licteurs, qu'on l'introduiſe ; & puiſſe ſa préſence
N'apporter en ces lieux rien dont Rome s'offenſe.

A Brutus.

C'eſt ſur vous ſeul ici que nos yeux ſont ouverts :
C'eſt vous qui le premier avez rompu nos fers :
De notre liberté ſoutenez la querelle ;
Brutus en eſt le père, & doit parler pour elle.

SCENE II.

LE SENAT, ARONS, ALBIN, Suite.

(Arons *entre par le côté du théâtre, précédé de deux licteurs, & d'*Albin *ſon confident ; il paſſe devant les Conſuls & le Sénat, qu'il ſalue, & il va s'aſſeoir ſur un ſiége préparé pour lui ſur le devant du théâtre.*)

ARONS.

CONſuls, & vous Sénat, qu'il m'eſt doux d'être admis
Dans ce Conſeil ſacré de ſages ennemis,
De voir tous ces héros, dont l'équité ſévère
N'eut juſques aujourd'hui qu'un reproche à ſe faire ;
Témoin de leurs exploits, d'admirer leurs vertus ;
D'écouter Rome enfin par la voix de Brutus ;
Loin des cris de ce peuple indocile & barbare
Que la fureur conduit, réunit & ſépare,
Aveugle dans ſa haine, aveugle en ſon amour,
Qui menace & qui craint, règne & ſert en un jour,
Dont l'audace.....

BRUTUS.

Arrêtez, ſachez qu'il faut qu'on nomme
Avec plus de reſpect les citoyens de Rome.
La gloire du Sénat eſt de repréſenter
Ce peuple vertueux, que l'on oſe inſulter.
Quittez l'art avec nous ; quittez la flatterie ;
Ce poiſon qu'on prépare à la cour d'Etrurie,
N'eſt point encor connu dans le Sénat Romain.
Pourſuivez.

ARONS.

ARONS.

Moins piqué d'un diſcours ſi hautain,
Que touché des malheurs où cet Etat s'expoſe,
Comme un de ſes enfans j'embraſſe ici ſa cauſe.
Vous voyez quel orage éclate autour de vous,
C'eſt en vain que Titus en détourna les coups;
Je vois avec regret, ſa valeur & ſon zèle
N'aſſûrer aux Romains qu'une chute plus belle;
Sa victoire affaiblit vos remparts déſolés;
Du ſang qui les inonde ils ſemblent ébranlés.
Ah! ne refuſez plus une paix néceſſaire.
Si du peuple Romain le Sénat eſt le père,
Porſenna l'eſt des Rois que vous perſécutez.
Mais vous, du nom Romain vengeurs ſi redoutés,
Vous des droits des mortels éclairés interprêtes,
Vous qui jugez les Rois, regardez où vous êtes.
Voici ce Capitole, & ces mêmes autels,
Où jadis atteſtant tous les Dieux immortels,
J'ai vû chacun de vous, brûlant d'un autre zèle,
A Tarquin votre Roi jurer d'être fidèle.
Quels Dieux ont donc changé les droits des Souverains?
Quel pouvoir a rompu des nœuds jadis ſi ſaints?
Qui du front de Tarquin ravit le diadême?
Qui peut de vos ſermens vous dégager?

BRUTUS.

Lui-même.
N'alléguez point ces nœuds que le crime a rompus,
Ces Dieux qu'il outragea, ces droits qu'il a perdus.
Nous avons fait, Arons, en lui rendant hommage,
Serment d'obéïſſance, & non point d'eſclavage.
Et puiſqu'il vous ſouvient d'avoir vû dans ces lieux

Le Sénat à ſes pieds, faiſant pour lui des vœux,
Songez qu'en ce lieu même, à cet autel auguſte,
Devant ces mêmes Dieux, il jura d'être juſte.
De ſon peuple & de lui tel était le lien;
Il nous rend nos ſermens lorſqu'il trahit le ſien:
Et dès qu'aux loix de Rome il oſe être infidelle,
Rome n'eſt plus ſujette, & lui ſeul eſt rebelle.

ARONS.

Ah! quand il ſerait vrai, que l'abſolu pouvoir
Eût entraîné Tarquin par-delà ſon devoir,
Qu'il en eût trop ſuivi l'amorce enchantereſſe;
Quel homme eſt ſans erreur? & quel Roi ſans faibleſſe?
Eſt-ce à vous de prétendre au droit de le punir?
Vous nés tous ſes ſujets, vous faits pour obéir!
Un fils ne s'arme point contre un coupable père;
Il détourne les yeux, le plaint & le révère.
Les droits des Souverains ſont-ils moins précieux?
Nous ſommes leurs enfans; leurs juges ſont les Dieux.
Si le ciel quelquefois les donne en ſa colère,
N'allez pas mériter un préſent plus ſévère,
Trahir toutes les loix en voulant les venger,
Et renverſer l'Etat au lieu de le changer.
Inſtruit par le malheur, ce grand maître de l'homme,
Tarquin ſera plus juſte, & plus digne de Rome.
Vous pouvez raffermir, par un accord heureux,
Des peuples & des Rois les légitimes nœuds,
Et faire encor fleurir la liberté publique
Sous l'ombrage ſacré du pouvoir Monarchique.

BRUTUS.

Arons, il n'eſt plus tems: chaque Etat a ſes loix,
Qu'il tient de ſa nature, ou qu'il change à ſon choix.

Eſclaves de leurs Rois, & même de leurs prêtres,
Les Toſcans ſemblent nés pour ſervir ſous des maîtres :
Et de leur chaine antique adorateurs heureux,
Voudraient que l'univers fût eſclave comme eux.
La Grèce entière eſt libre, & la molle Ionie
Sous un joug odieux languit aſſujettie.
Rome eut ſes Souverains, mais jamais abſolus.
Son premier citoyen fut le grand Romulus ;
Nous partagions le poids de ſa grandeur ſuprême :
Numa, qui fit nos loix, y fut ſoumis lui-même.
Rome enfin, je l'avouë, a fait un mauvais choix :
Chez les Toſcans, chez vous elle a choiſi ſes Rois ;
Ils nous ont apporté, du fond de l'Etrurie,
Les vices de leur cour, avec la tyrannie.
Il ſe lève.
Pardonnez-nous, grands Dieux ! ſi le peuple Romain
A tardé ſi longtems à condamner Tarquin.
Le ſang qui regorgea ſous ſes mains meurtrières,
De notre obéïſſance a rompu les barrières.
Sous un ſceptre de fer tout ce peuple abattu,
A force de malheurs a repris ſa vertu.
Tarquin nous a remis dans nos droits légitimes ;
Le bien public eſt né de l'excès de ſes crimes ;
Et nous donnons l'exemple à ces mêmes Toſcans,
S'ils pouvaient, à leur tour, être las des Tyrans.
Les Conſuls deſcendent vers l'autel, & le Sénat ſe lève.
O Mars ! Dieu des héros, de Rome & des batailles,
Qui combats avec nous, qui défends ces murailles !
Sur ton autel ſacré, Mars, reçoi nos ſermens,
Pour ce Sénat, pour moi, pour tes dignes enfans.
Si dans le ſein de Rome il ſe trouvait un traître,

Qui regrettât les Rois, & qui voulût un maître ;
Que le perfide meure au milieu des tourmens :
Que ſa cendre coupable, abandonnée aux vents,
Ne laiſſe ici qu'un nom, plus odieux encore
Que le nom des Tyrans, que Rome entière abhorre.

ARONS *avançant vers l'autel.*

Et moi, ſur cet autel, qu'ainſi vous profanez,
Je jure au nom du Roi que vous abandonnez,
Au nom de Porſenna, vengeur de ſa querelle,
A vous, à vos enfans, une guerre immortelle.

Les Sénateurs font un pas vers le Capitole.

Sénateurs, arrêtez, ne vous ſéparez pas ;
Je ne me ſuis pas plaint de tous vos attentats ;
La fille de Tarquin, dans vos mains demeurée,
Eſt-elle une victime à Rome conſacrée ?
Et donnez-vous des fers à ſes royales mains,
Pour mieux braver ſon père & tous les Souverains ?
Que dis-je ! tous ces biens, ces tréſors, ces richeſſes,
Que des Tarquins dans Rome épuiſaient les largeſſes,
Sont-ils votre conquête, ou vous ſont-ils donnés ?
Eſt-ce pour les ravir que vous le détrônez ?
Sénat, ſi vous l'oſez, que Brutus les dénie.

BRUTUS *ſe tournant vers* ARONS.

Vous connaiſſez bien mal, & Rome & ſon génie.
Ces pères des Romains, vengeurs de l'équité,
Ont blanchi dans la pourpre & dans la pauvreté.
Au-deſſus des tréſors, que ſans peine ils vous cédent,
Leur gloire eſt de domter les Rois qui les poſſédent.
Prenez cet or, Arons, il eſt vil à nos yeux.
Quant au malheureux ſang d'un Tyran odieux,
Malgré la juſte horreur que j'ai pour ſa famille,

Le Sénat à mes ſoins a confié ſa fille.
Elle n'a point ici de ces reſpects flatteurs,
Qui des enfans des Rois empoiſonnent les cœurs;
Elle n'a point trouvé la pompe & la molleſſe,
Dont la cour des Tarquins enyvra ſa jeuneſſe.
Mais je ſais ce qu'on doit de bontés & d'honneur,
A ſon ſexe, à ſon âge, & ſurtout au malheur.
Dès ce jour en ſon camp que Tarquin la revoye;
Mon cœur même en conçoit une ſecrette joye.
Qu'aux Tyrans déſormais rien ne reſte en ces lieux,
Que la haine de Rome & le couroux des Dieux.
Pour emporter au camp l'or qu'il faut y conduire,
Rome vous donne un jour, ce tems doit vous ſuffire:
Ma maiſon cependant eſt votre ſûreté,
Jouïſſez-y des droits de l'hoſpitalité.
Voilà ce que par moi le Sénat vous annonce.
Ce ſoir à Porſenna rapportez ma réponſe.
Reportez-lui la guerre, & dites à Tarquin
Ce que vous avez vû dans le Sénat Romain.

Aux Sénateurs.

Et nous du Capitole allons orner le faîte
Des lauriers dont mon fils vient de ceindre ſa tête;
Suſpendons ces drapeaux, & ces dards tout ſanglans,
Que ſes heureuſes mains ont ravis aux Toſcans.
Ainſi puiſſe toûjours, plein du même courage,
Mon ſang digne de vous, vous ſervir d'âge en âge!
Dieux, protégez ainſi contre nos ennemis
Le Conſulat du père, & les armes du fils.

SCENE III.

ARONS, ALBIN,

Qui ſont ſuppoſés être entrés de la ſalle d'audience dans un autre appartement de la maiſon de Brutus.

ARONS.

AS-tu bien remarqué cet orgueil inflexible,
Cet eſprit d'un Sénat qui ſe croit invincible ?
Il le ſerait, Albin, ſi Rome avait le tems
D'affermir cette audace au cœur de ſes enfans.
Croi-moi, la liberté que tout mortel adore,
Que je veux leur ôter, mais que j'admire encore,
Donne à l'homme un courage, inſpire une grandeur,
Qu'il n'eût jamais trouvé dans le fond de ſon cœur.
Sous le joug des Tarquins, la cour & l'eſclavage
Amolliſſait leurs mœurs, énervait leur courage;
Leurs Rois, trop occupés à domter leurs ſujets,
De nos heureux Toſcans ne troublaient point la paix.
Mais ſi ce fier Sénat réveille leur génie,
Si Rome eſt libre, Albin, c'eſt fait de l'Italie.
Ces lions, que leur maître avait rendu plus doux,
Vont reprendre leur rage & s'élancer ſur nous.
Etouffons dans leur ſang la ſemence féconde
Des maux de l'Italie & des troubles du monde:
Affranchiſſons la terre: & donnons aux Romains
Ces fers qu'ils deſtinaient au reſte des humains.
Meſſala viendra-t-il ? Pourrai-je ici l'entendre ?
Oſera-t-il ? .....

Digitized by Google

ALBIN.

Seigneur, il doit ici ſe rendre.
A toute heure il y vient. Titus eſt ſon appui.

ARONS.

As-tu pû lui parler ? Puis-je compter ſur lui ?

ALBIN.

Seigneur, ou je me trompe, ou Meſſala conſpire
Pour changer ſes deſtins plus que ceux de l'Empire ;
Il eſt ferme, intrépide, autant que ſi l'honneur
Ou l'amour du pays excitait ſa valeur ;
Maître de ſon ſecret, & maître de lui-même,
Impénétrable, & calme en ſa fureur extrême.

ARONS.

Tel autrefois dans Rome il parut à mes yeux,
Lorſque Tarquin régnant me reçut dans ces lieux ;
Et ſes lettres depuis.... mais je le vois paraître.

SCENE IV.

ARONS, MESSALA, ALBIN.

ARONS.

GEnéreux Meſſala, l'appui de votre maître,
Eh bien, l'or de Tarquin, les préſens de mon Roi,
Des Sénateurs Romains n'ont pû tenter la foi ?
Les plaiſirs d'une cour, l'eſpérance, la crainte,
A ces cœurs endurcis n'ont pû porter d'atteinte ?
Ces fiers patriciens ſont-ils autant de Dieux,
Jugeant tous les mortels, & ne craignant rien d'eux ?
Sont-ils ſans paſſion, ſans intérêt, ſans vice ?

Digitized by Google

MESSALA.

Ils oſent s'en vanter ; mais leur feinte juſtice,
Leur âpre auſtérité, que rien ne peut gagner,
N'eſt dans ces cœurs hautains que la ſoif de régner :
Leur orgueil foule aux pieds l'orgueil du diadême :
Ils ont briſé le joug pour l'impoſer eux-même.
De notre liberté ces illuſtres vengeurs,
Armés pour la défendre, en ſont les oppreſſeurs.
Sous les noms ſéduiſans de patrons & de pères,
Ils affectent des Rois les démarches altières.
Rome a changé de fers ; & ſous le joug des grands,
Pour un Roi qu'elle avait, a trouvé cent tyrans.

ARONS.

Parmi vos citoyens en eſt-il d'aſſez ſage,
Pour déteſter tout bas cet indigne eſclavage ?

MESSALA.

Peu ſentent leur état : leurs eſprits égarés
De ce grand changement ſont encor enyvrés.
Le plus vil citoyen, dans ſa baſſeſſe extrême,
Ayant chaſſé les Rois penſe être Roi lui-même.
Mais je vous l'ai mandé, Seigneur, j'ai des amis,
Qui ſous ce joug nouveau ſont à regret ſoumis ;
Qui dédaignant l'erreur des peuples imbécilles,
Dans ce torrent fougueux reſtent ſeuls immobiles ;
Des mortels éprouvés, dont la tête & les bras
Sont faits pour ébranler ou changer les Etats.

ARONS.

De ces braves Romains que faut-il que j'eſpère ?
Serviront-ils leur Prince ?

MESSALA.

Ils ſont prêts à tout faire :

Tout

Tout leur ſang eſt à vous. Mais ne prétendez pas ;
Qu'en aveugles ſujets ils ſervent des ingrats.
Ils ne ſe piquent point du devoir fanatique
De ſervir de victime au pouvoir deſpotique,
Ni du zèle inſenſé de courir au trépas,
Pour venger un tyran, qui ne les connait pas.
Tarquin promet beaucoup ; mais devenu leur maître,
Il les oublîra tous, ou les craindra peut-être.
Je connais trop les grands : dans le malheur amis,
Ingrats dans la fortune, & bientôt ennemis.
Nous ſommes de leur gloire un inſtrument ſervile,
Rejetté par dédain, dès qu'il eſt inutile,
Et briſé ſans pitié, s'il devient dangereux.
A des conditions on peut compter ſur eux ;
Il demandent un chef digne de leur courage,
Dont le nom ſeul impoſe à ce peuple volage ;
Un chef aſſez puiſſant, pour obliger le Roi,
Même après le ſuccès, à nous tenir ſa foi ;
Ou ſi de nos deſſeins la trame eſt découverte,
Un chef aſſez hardi pour venger notre perte.

ARONS.

Mais vous m'aviez écrit que l'orgueilleux Titus...

MESSALA.

Il eſt l'appui de Rome, il eſt fils de Brutus ;
Cependant....

ARONS.

De quel œil voit-il les injuſtices,
Dont ce Sénat ſuperbe a payé ſes ſervices ?
Lui ſeul a ſauvé Rome, & toute ſa valeur
En vain du conſulat lui mérita l'honneur.
Je ſais qu'on le refuſe.

MESSALA.

Et je ſais qu'il murmure :
Son cœur altier & prompt eſt plein de cette injure ;
Pour toute récompenſe il n'obtient qu'un vain bruit,
Qu'un triomphe frivole, un éclat qui s'enfuit.
J'obſerve d'aſſez près ſon ame impérieuſe,
Et de ſon fier couroux la fougue impétueuſe ;
Dans le champ de la gloire il ne fait que d'entrer ;
Il y marche en aveugle, on l'y peut égarer.
La bouillante jeuneſſe eſt facile à ſéduire ;
Mais que de préjugés nous aurions à détruire !
Rome, un conſul, un père, & la haine des Rois,
Et l'horreur de la honte, & ſurtout ſes exploits.
Connaiſſez donc Titus, voyez toute ſon ame,
Le couroux qui l'aigrit, le poiſon qui l'enflamme ;
Il brûle pour Tullie.

ARONS.

Il l'aimerait !

MESSALA.

Seigneur,
A peine ai-je arraché ce ſecret de ſon cœur :
Il en rougit lui-même, & cette ame inflexible
N'oſe avouer qu'elle aime, & craint d'être ſenſible.
Parmi les paſſions dont il eſt agité,
Sa plus grande fureur eſt pour la liberté.

ARONS.

C'eſt donc des ſentimens, & du cœur d'un ſeul homme,
Qu'aujourd'hui, malgré moi, dépend le ſort de Rome !

A Albin.

Ne nous rebutons pas. Préparez-vous, Albin,
A vous rendre ſur l'heure aux tentes de Tarquin.

A Meſſala.

Entrons chez la Princeſſe. Un peu d'expérience
M'a pû du cœur humain donner quelque ſcience :
Je lirai dans ſon ame, & peut-être ſes mains
Vont former l'heureux piége où j'attens les Romains.

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIE'RE.

Le théâtre repréſente, ou eſt ſuppoſé repréſenter, un appartement du palais des Conſuls.

TITUS, MESSALA.

MESSALA.

NOn, c'eſt trop offenſer ma ſenſible amitié.
Qui peut de ſon ſecret me cacher la moitié,
En dit trop & trop peu, m'offenſe & me ſoupçonne.

TITUS.

Va, mon cœur à ta foi tout entier s'abandonne;
Ne me reproche rien.

MESSALA.

Quoi! vous dont la douleur
Du Sénat avec moi déteſta la rigueur,
Qui verſiez dans mon ſein ce grand ſecret de Rome,
Ces plaintes d'un héros, ces larmes d'un grand homme!
Comment avez-vous pû dévorer ſi longtems
Une douleur plus tendre, & des maux plus touchans?
De vos feux devant moi vous étouffiez la flamme.
Quoi donc! l'ambition, qui domine en votre ame,
Eteignait-elle en vous de ſi chers ſentimens?
Le Sénat a-t-il fait vos plus cruels tourmens?
Le haïſſez-vous plus que vous n'aimez Tullie?

TITUS.

Ah ! j'aime avec tranſport : je hais avec furie :
Je ſuis extrême en tout, je l'avouë, & mon cœur
Voudrait en tout ſe vaincre, & connait ſon erreur.

MESSALA.

Et pourquoi de vos mains déchirant vos bleſſures,
Déguiſer votre amour, & non pas vos injures ?

TITUS.

Que veux-tu, Meſſala ? J'ai, malgré mon couroux,
Prodigué tout mon ſang pour ce Sénat jaloux.
Tu le ſais, ton courage eut part à ma victoire :
Je ſentais du plaiſir à parler de ma gloire :
Mon cœur, enorgueilli des ſuccès de mon bras,
Trouvait de la grandeur à venger des ingrats.
On confie aiſément des malheurs qu'on ſurmonte ;
Mais qu'il eſt accablant de parler de ſa honte !

MESSALA.

Quelle eſt donc cette honte, & ce grand repentir ?
Et de quels ſentimens auriez-vous à rougir ?

TITUS.

Je rougis de moi-même, & d'un feu téméraire,
Inutile, imprudent, à mon devoir contraire.

MESSALA.

Quoi donc ! l'ambition, l'amour & ſes fureurs,
Sont-ce des paſſions indignes des grands cœurs ?

TITUS.

L'ambition, l'amour, le dépit, tout m'accable ;
De ce Conſeil de Rois l'orgueil inſupportable
Mépriſe ma jeuneſſe, & me refuſe un rang
Brigué par ma valeur, & payé par mon ſang :
Au milieu du dépit dont mon ame eſt ſaiſie,

Je pers tout ce que j'aime, on m'enlève Tullie.
On te l'enlève, hélas ! trop aveugle couroux !
Tu n'oſais y prétendre, & ton cœur eſt jaloux.
Je l'avoûrai, ce feu, que j'avais ſû contraindre,
S'irrite en s'échapant, & ne peu plus s'éteindre.
Ami, c'en était fait : elle partait ; mon cœur
De ſa funeſte flamme allait être vainqueur :
Je rentrais dans mes droits : je ſortais d'eſclavage.
Le ciel a-t-il marqué ce terme à mon courage ?
Moi le fils de Brutus, moi l'ennemi des Rois,
C'eſt du ſang de Tarquin que j'attendrais des loix ?
Elle refuſe encor de m'en donner, l'ingrate !
Et partout dédaigné, partout ma honte éclate.
Le dépit, la vengeance, & la honte, & l'amour,
De mes ſens ſoulevés diſpoſent tour à tour.

MESSALA.

Puis-je ici vous parler, mais avec confiance ?

TITUS.

Toûjours de tes conſeils j'ai chéri la prudence.
Eh bien, fai-moi rougir de mes égaremens.

MESSALA.

J'approuve & votre amour & vos reſſentimens.
Faudra-t-il donc toûjours que Titus autoriſe
Ce Sénat de tyrans, dont l'orgueil nous maîtriſe ?
Non ; s'il vous faut rougir, rougiſſez en ce jour
De votre patience, & non de votre amour.
Quoi ! pour prix de vos feux, & de tant de vaillance,
Citoyen ſans pouvoir, amant ſans eſpérance,
Je vous verrais languir, victime de l'Etat,
Oublié de Tullie, & bravé du Sénat ?
Ah ! peut-être, Seigneur, un cœur tel que le vôtre

Digitized by Google

Aurait pû gagner l'une, & ſe venger de l'autre.

TITUS.

De quoi viens-tu flatter mon eſprit éperdu ?
Moi, j'aurais pû fléchir ſa haine ou ſa vertu ?
N'en parlons plus : tu vois les fatales barrières
Qu'élèvent entre nous nos devoirs & nos pères :
Sa haine déſormais égale mon amour.
Elle va donc partir ?

MESSALA.

Oui, Seigneur, dès ce jour.

TITUS.

Je n'en murmure point. Le ciel lui rend juſtice ;
Il la fit pour régner.

MESSALA.

Ah ! ce ciel plus propice
Lui deſtinait peut-être un empire plus doux ;
Et ſans ce fier Sénat, ſans la guerre, ſans vous.....
Pardonnez ; vous ſavez, quel eſt ſon héritage ;
Son frère ne vit plus, Rome était ſon partage.
Je m'emporte, Seigneur : mais ſi pour vous ſervir,
Si pour vous rendre heureux, il ne faut que périr ;
Si mon ſang...

TITUS.

Non, ami, mon devoir eſt le maître.
Non, croi-moi, l'homme eſt libre au moment qu'il veut l'être.
Je l'avouë, il eſt vrai, ce dangereux poiſon
A pour quelques momens égaré ma raiſon ;
Mais le cœur d'un ſoldat ſait domter la molleſſe ;
Et l'amour n'eſt puiſſant que par notre faibleſſe.

MESSALA.

Vous voyez des Toſcans venir l'Ambaſſadeur ;

Cet honneur qu'il vous rend ...

TITUS.

Ah ! quel funeſte honneur !
Que me veut-il ? C'eſt lui qui m'enlève Tullie ;
C'eſt lui qui met le comble au malheur de ma vie.

SCENE II.

TITUS, ARONS.

ARONS.

APrès avoir en vain, près de votre Sénat,
Tenté ce que j'ai pû pour ſauver cet Etat,
Souffrez qu'à la vertu rendant un juſte hommage,
J'admire en liberté ce généreux courage,
Ce bras qui venge Rome, & ſoutient ſon païs,
Au bord du précipice où le Sénat l'a mis.
Ah ! que vous étiez digne, & d'un prix plus auguſte,
Et d'un autre adverſaire, & d'un parti plus juſte !
Et que ce grand courage, ailleurs mieux employé,
D'un plus digne ſalaire aurait été payé !
Il eſt, il eſt des Rois, j'oſe ici vous le dire,
Qui mettraient en vos mains le ſort de leur Empire,
Sans craindre ces vertus qu'ils admirent en vous,
Dont j'ai vû Rome épriſe, & le Sénat jaloux.
Je vous plains de ſervir ſous ce maître farouche,
Que le mérite aigrit, qu'aucun bienfait ne touche ;
Qui, né pour obéir, ſe fait un lâche honneur
D'appeſantir ſa main ſur ſon libérateur ;
Lui, qui, s'il n'uſurpait les droits de la couronne,
Devrait prendre de vous les ordres qu'il vous donne.

TITUS.

TITUS.

Je rens grace à vos ſoins, Seigneur, & mes ſoupçons
De vos bontés pour moi reſpectent les raiſons.
Je n'examine point, ſi votre politique
Penſe armer mes chagrins contre ma République,
Et porter mon dépit, avec un art ſi doux,
Aux indiſcrétions qui ſuivent le couroux.
Perdez moins d'artifice à tromper ma franchiſe;
Ce cœur eſt tout ouvert, & n'a rien qu'il déguiſe.
Outragé du Sénat, j'ai droit de le haïr:
Je le hais; mais mon bras eſt prêt à le ſervir.
Quand la cauſe commune au combat nous appelle,
Rome au cœur de ſes fils éteint toute querelle:
Vainqueurs de nos débats nous marchons réünis,
Et nous ne connaiſſons que vous pour ennemis.
Voilà ce que je ſuis, & ce que je veux être.
Soit grandeur, ſoit vertu, ſoit préjugé peut-être,
Né parmi les Romains, je périrai pour eux.
J'aime encor mieux, Seigneur, ce Sénat rigoureux,
Tout injuſte pour moi, tout jaloux qu'il peut être,
Que l'éclat d'une cour, & le ſceptre d'un maître.
Je ſuis fils de Brutus, & je porte en mon cœur
La liberté gravée, & les Rois en horreur.

ARONS.

Ne vous flattez-vous point d'un charme imaginaire?
Seigneur, ainſi qu'à vous, la liberté m'eſt chère:
Quoique né ſous un Roi, j'en goûte les appas;
Vous vous perdez pour elle, & n'en jouïſſez pas.
Eſt-il donc, entre nous, rien de plus deſpotique,
Que l'eſprit d'un Etat qui paſſe en République?
Vos loix ſont vos tyrans: leur barbare rigueur

Devient ſourde au mérite, au ſang, à la faveur :
Le Sénat vous opprime, & le peuple vous brave ;
Il faut s'en faire craindre, ou ramper leur eſclave.
Le citoyen de Rome, inſolent ou jaloux,
Ou hait votre grandeur, ou marche égal à vous.
Trop d'éclat l'effarouche ; il voit d'un œil ſévère,
Dans le bien qu'on lui fait, le mal qu'on lui peut faire ;
Et d'un banniſſement le décret odieux
Devient le prix du ſang qu'on a verſé pour eux.
Je ſais bien, que la cour, Seigneur, a ſes naufrages ;
Mais ſes jours ſont plus beaux, ſon ciel a moins d'orages.
Souvent la liberté, dont on ſe vante ailleurs,
Etale auprès d'un Roi ſes dons les plus flatteurs.
Il récompenſe, il aime, il prévient les ſervices ;
La gloire auprès de lui ne fuit point les délices.
Aimé du Souverain, de ſes rayons couvert,
Vous ne ſervez qu'un maître, & le reſte vous ſert.
Ebloui d'un éclat, qu'il reſpecte & qu'il aime,
Le vulgaire applaudit juſqu'à nos fautes même ;
Nous ne redoutons rien d'un Sénat trop jaloux,
Et les ſévères loix ſe taiſent devant nous.
Ah ! que né pour la cour, ainſi que pour les armes,
Des faveurs de Tarquin vous goûteriez les charmes !
Je vous l'ai déja dit ; il vous aimait, Seigneur ;
Il aurait avec vous partagé ſa grandeur ;
Du Sénat à vos pieds la fierté proſternée
Aurait...

TITUS.

J'ai vû ſa cour, & je l'ai dédaignée.
Je pourrais, il eſt vrai, mendier ſon appui,
Et ſon premier eſclave être tyran ſous lui.

Grace au ciel ! je n'ai point cette indigne faibleſſe ;
Je veux de la grandeur, & la veux ſans baſſeſſe.
Je ſens que mon deſtin n'était point d'obéir :
Je combattrai vos Rois, retournez les ſervir.

ARONS.

Je ne puis qu'approuver cet excès de conſtance :
Mais ſongez, que lui-même éleva votre enfance.
Il s'en ſouvient toûjours. Hier encor, Seigneur,
En pleurant avec moi ſon fils & ſon malheur,
Titus, me diſait-il, ſoutiendrait ma famille,
Et lui ſeul méritait mon Empire & ma fille.

TITUS *en ſe détournant.*

Sa fille ! Dieux ! Tullie ? O vœux infortunés !

ARONS *en regardant Titus.*

Je la ramène au Roi, que vous abandonnez :
Elle va loin de vous, & loin de ſa patrie,
Accepter pour époux le Roi de Ligurie.
Vous cependant ici ſervez votre Sénat,
Perſécutez ſon père, opprimez ſon Etat.
J'eſpère que bientôt ces voûtes embraſées,
Ce Capitole en cendre, & ces tours écraſées,
Du Sénat & du peuple éclairant les tombeaux,
A cet hymen heureux vont ſervir de flambeaux.

SCENE III.

TITUS, MESSALA.

TITUS.

AH ! mon cher Meſſala, dans quel trouble il me laiſſe !

Tarquin me l'eût donnée ! ô douleur qui me preſſe !
Moi, j'aurais pû ! . . . mais non, miniſtre dangereux,
Tu venais épier le ſecret de mes feux.
Hélas ! en me voyant ſe peut-il qu'on l'ignore !
Il a lu dans mes yeux l'ardeur qui me dévore.
Certain de ma faibleſſe, il retourne à ſa cour,
Inſulter aux projets d'un téméraire amour.
J'aurais pû l'épouſer ! lui conſacrer ma vie !
Le ciel à mes déſirs eût deſtiné Tullie !
Malheureux que je ſuis !

MESSALA.

Vous pourriez être heureux ;
Arons pourrait ſervir vos légitimes feux.
Croyez-moi.

TITUS.

Banniſſons un eſpoir ſi frivole ;
Rome entière m'appelle aux murs du Capitole.
Le peuple raſſemblé ſous ces arcs triomphaux,
Tout chargés de ma gloire, & pleins de mes travaux
M'attend pour commencer les ſermens redoutables,
De notre liberté garants inviolables.

MESSALA.

Allez ſervir ces Rois.

TITUS.

Oui, je les veux ſervir ;
Oui, tel eſt mon devoir, & je le veux remplir.

MESSALA.

Vous gémiſſez pourtant ?

TITUS.

Ma victoire eſt cruelle.

MESSALA.

Vous l'achetez trop cher.

TITUS.

Elle en ſera plus belle.
Ne m'abandonne point dans l'état où je ſuis.

MESSALA.

Allons, ſuivons ſes pas, aigriſſons ſes ennuis.
Enfonçons dans ſon cœur le trait qui le déchire.

SCENE IV.

BRUTUS, MESSALA.

BRUTUS.

ARrêtez, Meſſala, j'ai deux mots à vous dire.

MESSALA.

A moi, Seigneur ?

BRUTUS.

A vous. Un funeſte poiſon
Se répand en ſecret ſur toute ma maiſon.
Tiberinus mon fils, aigri contre ſon frère,
Laiſſe éclater déja ſa jalouſe colère ;
Et Titus, animé d'un autre emportement,
Suit contre le Sénat ſon fier reſſentiment.
L'Ambaſſadeur Toſcan, témoin de leur faibleſſe,
En profite avec joie, autant qu'avec adreſſe.
Il leur parle, & je crains les diſcours ſéduiſans
D'un miniſtre vieilli dans l'art des courtiſans.
Il devait dès demain retourner vers ſon maître ;
Mais un jour quelquefois eſt beaucoup pour un traître.

Meſſala, je prétens ne rien craindre de lui :
Allez lui commander de partir aujourd'hui ;
Je le veux.

MESSALA.

C'eſt agir ſans doute avec prudence,
Et vous ſerez content de mon obéiſſance.

BRUTUS.

Ce n'eſt pas tout, mon fils avec vous eſt lié ;
Je ſais ſur ſon eſprit ce que peut l'amitié ;
Comme ſans artifice il eſt ſans défiance.
Sa jeuneſſe eſt livrée à votre expérience.
Plus il ſe fie à vous, plus je dois eſpérer,
Qu'habile à le conduire, & non à l'égarer,
Vous ne voudrez jamais, abuſant de ſon âge,
Tirer de ſes erreurs un indigne avantage,
Le rendre ambitieux & corrompre ſon cœur.

MESSSALA.

C'eſt de quoi dans l'inſtant je lui parlais, Seigneur.
Il ſait vous imiter, ſervir Rome, & lui plaire ;
Il aime aveuglément ſa patrie & ſon père.

BRUTUS.

Il le doit ; mais ſurtout il doit aimer les loix ;
Il doit en être eſclave, en porter tout le poids.
Qui veut les violer, n'aime point ſa patrie.

MESSALA.

Nous avons vû tous deux ſi ſon bras l'a ſervie.

BRUTUS.

Il a fait ſon devoir.

MESSALA.

Et Rome eût fait le ſien,
En rendant plus d'honneurs à ce cher citoyen.

BRUTUS.

Non, non, le conſulat n'eſt point fait pour ſon âge;
J'ai moi-même à mon fils refuſé mon ſuffrage.
Croyez-moi, le ſuccès de ſon ambition
Serait le premier pas vers la corruption;
Le prix de la vertu ſerait héréditaire;
Bientôt l'indigne fils du plus vertueux père,
Trop aſſuré d'un rang d'autant moins mérité,
L'attendrait dans le luxe & dans l'oiſiveté.
Le dernier des Tarquins en eſt la preuve inſigne.
Qui naquit dans la pourpre en eſt rarement digne.
Nous préſervent les cieux d'un ſi funeſte abus,
Berceau de la molleſſe & tombeau des vertus!
Si vous aimez mon fils, (je me plais à le croire)
Repréſentez-lui mieux ſa véritable gloire;
Etouffez dans ſon cœur un orgueil inſenſé:
C'eſt en ſervant l'Etat qu'il eſt récompenſé.
De toutes les vertus mon fils doit un exemple;
C'eſt l'appui des Romains que dans lui je contemple:
Plus il a fait pour eux, plus j'exige aujourd'hui.
Connaiſſez à mes vœux l'amour que j'ai pour lui.
Tempérez cette ardeur de l'eſprit d'un jeune homme:
Le flatter c'eſt le perdre, & c'eſt outrager Rome.

MESSALA.

Je me bornais, Seigneur, à le ſuivre aux combats;
J'imitais ſa valeur, & ne l'inſtruiſais pas.
J'ai peu d'autorité; mais s'il daigne me croire,
Rome verra bientôt comme il chérit la gloire.

BRUTUS.

Allez donc, & jamais n'encenſez ſes erreurs;
Si je hais les tyrans, je hais plus les flatteurs.

Digitized by Google

SCENE V.

MESSALA *ſeul.*

IL n'eſt point de tyran plus dur, plus haïſſable,
Que la ſévérité de ton cœur intraitable.
Va, je verrai peut-être à mes pieds abattu,
Cet orgueil inſultant de ta fauſſe vertu.
Coloſſe qu'un vil peuple éleva ſur nos têtes,
Je pourrai t'écraſer, & les foudres ſont prêtes.

Fin du ſecond acte.

ACTE

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ARONS, ALBIN, MESSALA.

ARONS *une lettre à la main.*

JE commence à goûter une juſte eſpérance ;
Vous m'avez bien ſervi par tant de diligence ;
Tout ſuccède à mes vœux. Oui, cette lettre, Albin,
Contient le ſort de Rome, & celui de Tarquin.
Avez-vous dans le camp réglé l'heure fatale ?
A-t-on bien obſervé la porte Quirinale ?
L'aſſaut ſera-t-il prêt, ſi par nos conjurés
Les remparts cette nuit ne nous ſont point livrés ?
Tarquin eſt-il content ? Crois-tu qu'on l'introduiſe,
Ou dans Rome ſanglante, ou dans Rome ſoumiſe ?

ALBIN.

Tout ſera prêt, Seigneur, au milieu de la nuit.
Tarquin de vos projets goûte déja le fruit ;
Il penſe de vos mains tenir ſon diadême ;
Il vous doit, a-t-il dit, plus qu'à Porſenna même.

ARONS.

Ou les Dieux, ennemis d'un Prince malheureux,
Confondront des deſſeins ſi grands, ſi dignes d'eux ;
Ou demain ſous ſes loix Rome ſera rangée :
Rome en cendre peut-être, & dans ſon ſang plongée.
Mais il vaut mieux qu'un Roi, ſur le trône remis,

Commande à des ſujets malheureux & ſoumis,
Que d'avoir à domter, au ſein de l'abondance,
D'un peuple trop heureux l'indocile arrogance.

A Albin.

Allez, j'attens ici la Princeſſe en ſecret.

A Meſſala.

Meſſala, demeurez.

SCENE II.

ARONS, MESSALA.

ARONS.

EH bien! qu'avez-vous fait?
Avez-vous de Titus fléchi le fier courage?
Dans le parti des Rois penſez-vous qu'il s'engage?

MESSALA.

J'avais trop préſumé: l'inflexible Titus
Aime trop ſa patrie, & tient trop de Brutus.
Il ſe plaint du Sénat, il brule pour Tullie.
L'orgueil, l'ambition, l'amour, la jalouſie,
Le feu de ſon jeune âge & de ſes paſſions,
Semblaient ouvrir ſon ame à mes ſéductions;
Cependant, qui l'eût crû? la liberté l'emporte.
Son amour eſt au comble, & Rome eſt la plus forte.
J'ai tenté par degrés d'effacer cette horreur,
Que pour le nom de Roi Rome imprime en ſon cœur.
En vain j'ai combattu ce préjugé ſévère;
Le ſeul nom des Tarquins irritait ſa colère;
De ſon entretien même il m'a ſoudain privé;

Et je hazardais trop, ſi j'avais achevé.

ARONS.

Ainſi de le fléchir Meſſala deſeſpère.

MESSALA.

J'ai trouvé moins d'obſtacle à vous donner ſon frère :
Et j'ai du moins ſéduit un des fils de Brutus.

ARONS.

Quoi ! vous auriez déja gagné Tiberinus ?
Par quels reſſorts ſecrets, par quelle heureuſe intrigue ?

MESSALA.

Son ambition ſeule a fait toute ma brigue.
Avec un œil jaloux il voit depuis longtems
De ſon frère & de lui les honneurs différens.
Ces drapeaux ſuſpendus à ces voûtes fatales,
Ces feſtons de lauriers, ces pompes triomphales,
Tous les cœurs des Romains, & celui de Brutus,
Dans ces ſolemnités volant devant Titus,
Sont pour lui des affronts, qui dans ſon ame aigrie
Echauffent le poiſon de ſa ſecrette envie.
Cependant que Titus, ſans haine & ſans couroux,
Trop au-deſſus de lui pour en être jaloux,
Lui tend encor la main de ſon char de victoire,
Et ſemble en l'embraſſant l'accabler de ſa gloire ;
J'ai ſaiſi ces momens, j'ai ſû peindre à ſes yeux,
Dans une cour brillante, un rang plus glorieux.
J'ai preſſé, j'ai promis, au nom de Tarquin même,
Tous les honneurs de Rome, après le rang ſuprême ;
Je l'ai vû s'éblouïr, je l'ai vû s'ébranler ;
Il eſt à vous, Seigneur, & cherche à vous parler.

ARONS.

Pourra-t-il nous livrer la porte Quirinale ?

MESSALA.

Titus ſeul y commande, & ſa vertu fatale
N'a que trop arrêté le cours de vos deſtins ;
C'eſt un Dieu qui préſide au ſalut des Romains.
Gardez de hazarder cette attaque ſoudaine,
Sûre avec ſon appui, ſans lui trop incertaine.

ARONS.

Mais ſi du conſulat il a brigué l'honneur,
Pourrait-il dédaigner la ſuprême grandeur,
Du trône avec Tullie un aſſuré partage ?

MESSALA.

Le trône eſt un affront à ſa vertu ſauvage.

ARONS.

Mais il aime Tullie.

MESSALA.

Il l'adore, Seigneur.
Il l'aime d'autant plus qu'il combat ſon ardeur.
Il brûle pour la fille en déteſtant le père ;
Il craint de lui parler, il gémit de ſe taire ;
Il la cherche, il la fuit, il dévore ſes pleurs ;
Et de l'amour encor il n'a que les fureurs.
Dans l'agitation d'un ſi cruel orage,
Un moment quelquefois renverſe un grand courage.
Je ſais quel eſt Titus : ardent, impétueux,
S'il ſe rend, il ira plus loin que je ne veux.
La fière ambition qu'il renferme dans l'ame,
Au flambeau de l'amour peut rallumer ſa flâme.
Avec plaiſir ſans doute il verrait à ſes pieds
Des Sénateurs tremblans les fronts humiliés ;
Mais je vous tromperais, ſi j'oſais vous promettre,
Qu'à cet amour fatal il veuille ſe ſoumettre.

Je peux parler encor, & je vais aujourd'hui...

ARONS.

Puiſqu'il eſt amoureux, je compte encor ſur lui.
Un regard de Tullie, un ſeul mot de ſa bouche,
Peut plus pour amollir cette vertu farouche,
Que les ſubtils détours & tout l'art ſéducteur
D'un chef de conjurés, & d'un Ambaſſadeur.
N'eſpérons des humains rien que par leur faibleſſe.
L'ambition de l'un, de l'autre la tendreſſe,
Voilà des conjurés qui ſerviront mon Roi;
C'eſt d'eux que j'attens tout; ils ſont plus forts que moi.

Tullie entre. Meſſala ſe retire.

SCENE III.

TULLIE, ARONS, ALGINE.

ARONS.

MAdame, en ce moment je reçois cette lettre,
Qu'en vos auguſtes mains mon ordre eſt de remettre,
Et que jusqu'en la mienne a fait paſſer Tarquin.

TULLIE.

Dieux! protégez mon père, & changez ſon deſtin.

Elle lit.

» Le trône des Romains peut ſortir de ſa cendre:
» Le vainqueur de ſon Roi peut en être l'appui.
» Titus eſt un héros; c'eſt à lui de défendre
» Un ſceptre que je veux partager avec lui.
» Vous, ſongez que Tarquin vous a donné la vie;
» Songez que mon deſtin va dépendre de vous.

» Vous pourriez refuſer le Roi de Ligurie ;
» Si Titus vous eſt cher, il ſera votre époux.
Ai-je bien lû ?.. Titus ?... Seigneur...eſt-il poſſible ?
Tarquin dans ſes malheurs juſqu'alors inflexible,
Pourrait?... mais d'où ſait-il ?... & comment ?.. Ah ! Seigneur !
Ne veut-on qu'arracher les ſecrets de mon cœur ?
Epargnez les chagrins d'une triſte Princeſſe ;
Ne tendez point de piége à ma faible jeuneſſe.

ARONS.

Non, Madame, à Tarquin je ne ſais qu'obéir,
Ecouter mon devoir, me taire, & vous ſervir.
Il ne m'appartient point de chercher à comprendre
Des ſecrets qu'en mon ſein vous craignez de répandre.
Je ne veux point lever un œil préſomptueux
Vers le voile ſacré que vous jettez ſur eux.
Mon devoir ſeulement m'ordonne de vous dire,
Que le ciel veut par vous relever cet Empire ;
Que ce trône eſt un prix qu'il met à vos vertus.

TULLIE.

Je ſervirais mon père, & ſerais à Titus !
Seigneur, il ſe pourrait...

ARONS.

N'en doutez point, Princeſſe.
Pour le ſang de ſes Rois ce héros s'intéreſſe.
De ces républicains la triſte auſtérité,
De ſon cœur généreux révolte la fierté ;
Les refus du Sénat ont aigri ſon courage ;
Il penche vers ſon Prince ; achevez cet ouvrage.
Je n'ai point dans ſon cœur prétendu pénétrer ;
Mais puiſqu'il vous connait, il vous doit adorer.
Quel œil, ſans s'éblouïr, peut voir un diadême,

Digitized by Google

Préſenté par vos mains, embelli par vous-même ?
Parlez-lui ſeulement, vous pourrez tout ſur lui.
De l'ennemi des Rois triomphez aujourd'hui.
Arrachez au Sénat, rendez à votre père,
Ce grand appui de Rome, & ſon Dieu tutelaire ;
Et méritez l'honneur d'avoir entre vos mains,
Et la cauſe d'un père, & le ſort des Romains.

SCENE IV.

TULLIE, ALGINE.

TULLIE.

Ciel ! que je dois d'encens à ta bonté propice !
Mes pleurs t'ont déſarmé : tout change ; & ta juſtice
Aux feux dont j'ai rougi rendant leur pureté,
En les récompenſant, les met en liberté.
à Algine.
Va le chercher, va, cours. Dieux ! il m'évite encore :
Faut-il qu'il ſoit heureux, hélas ! & qu'il l'ignore ?
Mais... n'écoutai-je point un eſpoir trop flatteur ?
Titus pour le Sénat a-t-il donc tant d'horreur ?
Que dis-je ? hélas ! devrais-je au dépit qui le preſſe
Ce que j'aurais voulu devoir à ſa tendreſſe ?

ALGINE.

Je ſais que le Sénat alluma ſon courroux,
Qu'il eſt ambitieux, & qu'il brûle pour vous.

TULLIE.

Il fera tout pour moi ; n'en doute point, il m'aime.
Va, dis-je...
Algine ſort.

Cependant ce changement extrême...
Ce billet!... De quels ſoins mon cœur eſt combattu!
Eclatez, mon amour, ainſi que ma vertu;
La gloire, la raiſon, le devoir, tout l'ordonne.
Quoi! mon père à mes feux va devoir ſa couronne!
De Titus & de lui je ſerais le lien!
Le bonheur de l'Etat va donc naître du mien!
Toi que je peux aimer, quand pourrai-je t'apprendre
Ce changement du ſort où nous n'oſions prétendre?
Quand pourrai-je, Titus, dans mes juſtes tranſports,
T'entendre ſans regrets, te parler ſans remords?
Tous mes maux ſont finis; Rome, je te pardonne;
Rome, tu vas ſervir, ſi Titus t'abandonne;
Sénat tu vas tomber, ſi Titus eſt à moi;
Ton héros m'aime; tremble, & reconnais ton Roi.

SCENE V.

TITUS, TULLIE.

TITUS.

MAdame, eſt-il bien vrai? Daignez-vous voir encore
Cet odieux Romain que votre cœur abhorre,
Si juſtement haï, ſi coupable envers vous?
Cet ennemi?

TULLIE.

Seigneur, tout eſt changé pour nous.
Le deſtin me permet... Titus... il faut me dire,
Si j'avais ſur votre ame un véritable empire.

TITUS.

Eh! pouvez-vous douter de ce fatal pouvoir,

De

De mes feux, de mon crime, & de mon deſeſpoir ?
Vous ne l'avez que trop cet empire funeſte :
L'amour vous a ſoumis mes jours que je déteſte.
Commandez, épuiſez votre juſte courroux ;
Mon ſort eſt en vos mains.

TULLIE.

Le mien dépend de vous.

TITUS.

De moi ! mon cœur tremblant ne vous en croit qu'à peine.
Moi ! je ne ſerais plus l'objet de votre haine !
Ah ! Princeſſe, achevez ; quel eſpoir enchanteur
M'élève en un moment au faîte du bonheur ?

TULLIE, *en donnant la lettre.*

Liſez, rendez heureux, vous, Tullie, & mon père.

Tandis qu'il lit.

Je puis donc me flatter... mais quel regard ſévère !
D'où vient ce morne accueil, & ce front conſterné ?
Dieux...

TITUS.

Je ſuis des mortels le plus infortuné.
Le ſort, dont la rigueur à m'accabler s'attache,
M'a montré mon bonheur, & ſoudain me l'arrache ;
Et pour combler les maux que mon cœur a ſoufferts,
Je puis vous poſſéder, je vous aime, & vous perds.

TULLIE.

Vous, Titus ?

TITUS.

Ce moment a condamné ma vie
Au comble des horreurs ou de l'ignominie,
A trahir Rome, ou vous ; & je n'ai déſormais
Que le choix des malheurs, ou celui des forfaits.

TULLIE.

Que dis-tu ? quand ma main te donne un diadême,
Quand tu peux m'obtenir, quand tu vois que je t'aime ;
Je ne m'en cache plus : un trop juſte pouvoir,
Autoriſant mes vœux, m'en a fait un devoir.
Hélas ! j'ai crû ce jour le plus beau de ma vie ;
Et le premier moment où mon ame ravie
Peut de ſes ſentimens s'expliquer ſans rougir,
Ingrat, eſt le moment qu'il m'en faut repentir.
Que m'oſes-tu parler de malheur & de crime ?
Ah ! ſervir des ingrats contre un Roi légitime,
M'opprimer, me chérir, déteſter mes bienfaits ;
Ce ſont-là mes malheurs, & voilà tes forfaits.
Ouvre les yeux, Titus, & mets dans la balance
Les refus du Sénat, & la toute-puiſſance.
Choiſi de recevoir, ou de donner la loi,
D'un vil peuple ou d'un trône, & de Rome ou de moi.
Inſpirez-lui, grands Dieux ! le parti qu'il doit prendre.

TITUS, *en lui rendant la lettre.*

Mon choix eſt fait.

TULLIE.

Eh bien ? crains-tu de me l'apprendre ?
Parle, oſe mériter ta grace ou mon couroux.
Quel ſera ton deſtin ?...

TITUS.

D'être digne de vous,
Digne encor de moi-même, à Rome encor fidelle,
Brûlant d'amour pour vous, de combattre pour elle ;
D'adorer vos vertus, mais de les imiter ;
De vous perdre, Madame, & de vous mériter.

Digitized by Google

TULLIE.

Ainſi donc pour jamais.....

TITUS.

Ah ! pardonnez, Princeſſe :
Oubliez ma fureur, épargnez ma faibleſſe ;
Ayez pitié d'un cœur de ſoi-même ennemi,
Moins malheureux cent fois quand vous l'avez haï.
Pardonnez, je ne puis vous quitter, ni vous ſuivre.
Ni pour vous, ni ſans vous, Titus ne ſaurait vivre ;
Et je mourrai plutôt qu'un autre ait votre foi.

TULLIE.

Je te pardonne tout, elle eſt encor à toi.

TITUS.

Eh bien ! ſi vous m'aimez, ayez l'ame Romaine,
Aimez ma République, & ſoyez plus que Reine ;
Apportez-moi pour dot, au lieu du rang des Rois,
L'amour de mon pays, & l'amour de mes loix.
Acceptez aujourd'hui Rome pour votre mère,
Son vengeur pour époux, Brutus pour votre père :
Que les Romains vaincus en généroſité,
A la fille des Rois doivent leur liberté.

TULLIE.

Qui ? moi j'irais trahir ?...

TITUS.

Mon deſeſpoir m'égare ;
Non, toute trahiſon eſt indigne & barbare.
Je ſais ce qu'eſt un père & ſes droits abſolus.
Je ſais... que je vous aime... & ne me connais plus.

TULLIE.

Ecoute au moins ce ſang qui m'a donné la vie.

TITUS.

Eh ! dois-je écouter moins mon ſang & ma patrie ?

TULLIE.

Ta patrie ! ah barbare ! en eſt-il donc ſans moi ?

TITUS.

Nous ſommes ennemis . . . la nature, la loi,
Nous impoſe à tous deux un devoir ſi farouche.

TULLIE.

Nous ennemis ! ce nom peut ſortir de ta bouche !

TITUS.

Tout mon cœur la dément.

TULLIE.

Oſe donc me ſervir ;
Tu m'aimes, venge-moi.

SCENE VI.

BRUTUS, ARONS, TITUS, TULLIE, MESSALA, ALBIN, PROCULUS, Licteurs.

BRUTUS *à Tullie.*

MAdame, il faut partir.
Dans les premiers éclats des tempêtes publiques,
Rome n'a pû vous rendre à vos Dieux domeſtiques ;
Tarquin même en ce tems, prompt à vous oublier,
Et du ſoin de nous perdre occupé tout entier,
Dans nos calamités confondant ſa famille,
N'a pas même aux Romains redemandé ſa fille.
Souffrez que je rappelle un triſte ſouvenir :
Je vous privai d'un père, & dus vous en ſervir.

Digitized by Google

Allez, & que du trône où le ciel vous appelle,
L'inflexible équité ſoit la garde éternelle.
Pour qu'on vous obéiſſe, obéiſſez aux loix;
Tremblez en contemplant tout le devoir des Rois;
Et ſi de vos flatteurs la funeſte malice
Jamais dans votre cœur ébranlait la juſtice,
Prête alors d'abuſer du pouvoir ſouverain,
Souvenez-vous de Rome, & ſongez à Tarquin;
Et que ce grand exemple, où mon eſpoir ſe fonde,
Soit la leçon des Rois, & le bonheur du monde.

A Arons.

Le Sénat vous la rend, Seigneur, & c'eſt à vous
De la remettre aux mains d'un père & d'un époux.
Proculus va vous ſuivre à la porte ſacrée.

TITUS *éloigné.*

O de ma paſſion fureur deſeſpérée!

Il va vers Arons.

Je ne ſouffrirai point, non... permettez, Seigneur...

Brutus & Tullie ſortent avec leur ſuite.

Arons & Meſſala reſtent.

Dieux! ne mourrai-je point de honte & de douleur?

A Arons.

.... Pourrai-je vous parler?

ARONS.

Seigneur, le tems me preſſe;
Il me faut ſuivre ici Brutus & la Princeſſe;
Je puis d'une heure encor retarder ſon départ;
Craignez, Seigneur, craignez de me parler trop tard.
Dans ſon appartement nous pouvons l'un & l'autre
Parler de ſes deſtins, & peut-être du vôtre.

Il ſort.

SCENE VII.

TITUS, MESSALA.

TITUS.

SOrt, qui nous as rejoints, & qui nous deſunis !
Sort, ne nous as-tu faits que pour être ennemis ?
Ah ! cache, ſi tu peux, ta fureur & tes larmes.

MESSALA.

Je plains tant de vertus, tant d'amour & de charmes ;
Un cœur tel que le ſien méritait d'être à vous.

TITUS.

Non, c'en eſt fait, Titus n'en ſera point l'époux.

MESSALA.

Pourquoi ? Quel vain ſcrupule à vos deſirs s'oppoſe ?

TITUS.

Abominables loix, que la cruelle impoſe !
Tyrans, que j'ai vaincus, je pourrais vous ſervir !
Peuples, que j'ai ſauvés, je pourrais vous trahir !
L'amour, dont j'ai ſix mois vaincu la violence,
L'amour aurait ſur moi cette affreuſe puiſſance !
J'expoſerai mon père à ſes tyrans cruels !
Et quel père ? Un héros, l'exemple des mortels,
L'appui de ſon pays, qui m'inſtruiſit à l'être,
Que j'imitai, qu'un jour j'euſſe égalé peut-être.
Après tant de vertus, quel horrible deſtin !

MESSALA.

Vous eutes les vertus d'un citoyen Romain :
Il ne tiendra qu'à vous d'avoir celles d'un maître.
Seigneur, vous ſerez Roi dès que vous voudrez l'être.

Le ciel met dans vos mains, en ce moment heureux,
La vengeance, l'empire, & l'objet de vos feux.
Que dis-je ? ce conſul, ce héros, que l'on nomme
Le père, le ſoutien, le fondateur de Rome,
Qui s'enyvre à vos yeux de l'encens des humains,
Sur les débris d'un trône écraſé par vos mains,
S'il eût mal ſoutenu cette grande querelle,
S'il n'eût vaincu par vous, il n'étaït qu'un rebelle.
Seigneur, embelliſſez ce grand nom de vainqueur,
Du nom plus glorieux de pacificateur ;
Daignez nous ramener ces jours, où nos ancêtres,
Heureux, mais gouvernés, libres, mais ſous des maîtres
Peſaient dans la balance, avec un même poids,
Les intérêts du peuple & la grandeur des Rois.
Rome n'a point pour eux une haine immortelle ;
Rome va les aimer, ſi vous régnez ſur elle.
Ce pouvoir ſouverain, que j'ai vû tour à tour
Attirer de ce peuple & la haine & l'amour,
Qu'on craint en des Etats, & qu'ailleurs on deſire,
Eſt des gouvernemens le meilleur ou le pire,
Affreux ſous un tyran, divin ſous un bon Roi.

TITUS.

Meſſala, ſongez-vous que vous parlez à moi ?
Que déſormais en vous je ne vois plus qu'un traître
Et qu'en vous épargnant je commence de l'être ?

MESSALA.

Eh bien, apprenez donc, que l'on vous va ravir
L'ineſtimable honneur dont vous n'oſez jouïr,
Qu'un autre accomplira ce que vous pouviez faire.

TITUS.

Un autre ! arrête ; Dieux ! parle .... qui ?

MESSALA.

Votre frère.

TITUS.

Mon frère ?

MESSALA.

A Tarquin même il a donné ſa foi.

TITUS.

Mon frère trahit Rome ?

MESSALA.

Il ſert Rome & ſon Roi.
Et Tarquin, malgré vous, n'acceptera pour gendre
Que celui des Romains qui l'aura pû défendre.

TITUS.

Ciel ! perfide ! . . . écoutez : mon cœur longtems ſéduit
A méconnu l'abîme où vous m'avez conduit.
Vous penſez me réduire au malheur néceſſaire
D'être ou le délateur, ou complice d'un frère :
Mais plutôt votre ſang . . .

MESSALA.

Vous pouvez m'en punir ;
Frapez, je le mérite en voulant vous ſervir.
Du ſang de votre ami que cette main fumante
Y joigne encor le ſang d'un frère & d'une amante ;
Et leur tête à la main, demandez au Sénat
Pour prix de vos vertus l'honneur du conſulat ;
Ou moi-même à l'inſtant déclarant les complices,
Je m'en vai commencer ces affreux ſacrifices.

TITUS.

Demeure, malheureux, ou crain mon deſeſpoir.

SCENE

SCENE VIII.

TITUS, MESSALA, ALBIN.

ALBIN.

L'Ambaſſadeur Toſcan peut maintenant vous voir,
Il eſt chez la Princeſſe.

TITUS.

... Oui, je vai chez Tullie ...
J'y cours. O Dieux de Rome! O Dieux de ma patrie!
Frapez, percez ce cœur de ſa honte allarmé,
Qui ſerait vertueux, s'il n'avait point aimé.
C'eſt donc à vous, Sénat, que tant d'amour s'immole?
A vous, ingrats!... allons...

A Meſſala.

Tu vois ce Capitole
Tout plein des monumens de ma fidélité.

MESSALA.

Songez qu'il eſt rempli d'un Sénat déteſté.

TITUS.

Je le ſais. Mais... du ciel qui tonne ſur ma tête
J'entens la voix qui crie : Arrête, ingrat, arrête,
Tu trahis ton pays... Non, Rome! non, Brutus!
Dieux qui me ſecourez, je ſuis encor Titus.
La gloire a de mes jours accompagné la courſe;
Je n'ai point de mon ſang deshonoré la ſource;
Votre victime eſt pure, & s'il faut qu'aujourd'hui
Titus ſoit aux forfaits entrainé malgré lui,
S'il faut que je ſuccombe au deſtin qui m'opprime,
Dieux! ſauvez les Romains, frapez avant le crime.

Fin du troiſiéme acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

TITUS, ARONS, MESSALA.

TITUS.

OUi, j'y ſuis réſolu, partez, c'eſt trop attendre ;
Honteux, deſeſpéré, je ne veux rien entendre ;
Laiſſez-moi ma vertu, laiſſez-moi mes malheurs.
Fort contre vos raiſons, faible contre ſes pleurs,
Je ne la verrai plus. Ma fermeté trahie
Craint moins tous vos tyrans, qu'un regard de Tullie.
Je ne la verrai plus ! oui, qu'elle parte... Ah Dieux !

ARONS.

Pour vos intérêts ſeuls arrêté dans ces lieux,
J'ai bientôt paſſé l'heure avec peine accordée,
Que vous-même, Seigneur, vous m'aviez demandée.

TITUS.

Moi, que j'ai demandée ?

ARONS.

Hélas ! que pour vous deux
J'attendais en ſecret un deſtin plus heureux !
J'eſpérais couronner des ardeurs ſi parfaites ;
Il n'y faut plus penſer.

TITUS.

Ah ! cruel que vous êtes !
Vous avez vû ma honte, & mon abaiſſement,

Vous avez vû Titus balancer un moment.
Allez, adroit témoin de mes lâches tendreſſes,
Allez à vos deux Rois annoncer mes faibleſſes.
Contez à ces tyrans terraſſés par mes coups,
Que le ſils de Brutus a pleuré devant vous.
Mais ajoutez au moins, que parmi tant de larmes,
Malgré vous & Tullie, & ſes pleurs & ſes charmes,
Vainqueur encor de moi, libre, & toûjours Romain,
Je ne ſuis point ſoumis par le ſang de Tarquin;
Que rien ne me ſurmonte, & que je jure encore
Une guerre éternelle à ce ſang que j'adore.

ARONS.

J'excuſe la douleur où vos ſens ſont plongés;
Je reſpecte en partant vos triſtes préjugés.
Loin de vous accabler, avec vous je ſoupire.
Elle en mourra, c'eſt tout ce que je peux vous dire.
Adieu, Seigneur.

MESSALA.

O ciel!

SCENE II.

TITUS, MESSALA.

TITUS.

NOn, je ne puis ſouffrir
Que des remparts de Rome on la laiſſe ſortir.
Je veux la retenir au péril de ma vie.

MESSALA.

Vous voulez...

TITUS.

Je ſuis loin de trahir ma patrie.
Rome l'emportera, je le ſais ; mais enfin
Je ne puis ſéparer Tullie & mon deſtin.
Je reſpire, je vis, je périrai pour elle.
Pren pitié de mes maux, courons, & que ton zèle
Soulève nos amis, raſſemble nos ſoldats.
En dépit du Sénat je retiendrai ſes pas.
Je prétens que dans Rome elle reſte en ôtage.
Je le veux.

MESSALA.

Dans quels ſoins votre amour vous engage !
Et que prétendez-vous, par ce coup dangereux,
Que d'avouer ſans fruit un amour malheureux ?

TITUS.

Eh bien, c'eſt au Sénat qu'il faut que je m'adreſſe.
Va de ces Rois de Rome adoucir la rudeſſe ;
Di-leur que l'intérêt de l'Etat, de Brutus...
Hélas, que je m'emporte en deſſeins ſuperflus !

MESSALA.

Dans la juſte douleur où votre ame eſt en proye,
Il faut pour vous ſervir...

TITUS.

Il faut que je la voye ;
Il faut que je lui parle. Elle paſſe en ces lieux ;
Elle entendra du moins mes éternels adieux.

MESSALA.

Parlez-lui, croyez-moi.

TITUS.

Je ſuis perdu, c'eſt elle.

SCENE III.

TITUS, MESSALA, TULLIE, ALGINE.

ALGINE.

ON vous attend, Madame.

TULLIE.

Ah ſentence cruelle !
L'ingrat me touche encor, & Brutus à mes yeux
Paraît un Dieu terrible armé contre nous deux.
J'aime, je crains, je pleure, & tout mon cœur s'égare.
Allons.

TITUS.

Non, demeurez.

TULLIE.

Que me veux-tu, barbare ?
Me tromper, me braver ?

TITUS.

Ah dans ce jour affreux,
Je ſais ce que je dois, & non ce que je veux ;
Je n'ai plus de raiſon, vous me l'avez ravie.
Eh bien, guidez mes pas, gouvernez ma furie ;
Régnez donc en tyran ſur mes ſens éperdus ;
Dictez, ſi vous l'oſez, les crimes de Titus.
Non, plutôt que je livre aux flammes, au carnage,
Ces murs, ces citoyens, qu'a ſauvés mon courage ;
Qu'un père, abandonné par un fils furieux,
Sous le fer de Tarquin...

TULLIE.

M'en préſervent les Dieux !

La nature te parle, & ſa voix m'eſt trop chère ;
Tu m'as trop bien appris à trembler pour un père ;
Raſſure-toi ; Brutus eſt déſormais le mien ;
Tout mon ſang eſt à toi, qui te répond du ſien :
Notre amour, mon hymen, mes jours en ſont le gage ;
Je ſerai dans tes mains, ſa fille, ſon ôtage.
Peux-tu délibérer ? Penſes-tu qu'en ſecret
Brutus te vit au trône avec tant de regret ?
Il n'a point ſur ſon front placé le diadême ;
Mais ſous un autre nom n'eſt-il pas Roi lui-même ?
Son règne eſt d'une année, & bientôt... mais hélas !
Que de faibles raiſons, ſi tu ne m'aimes pas !
Je ne dis plus qu'un mot. Je pars... & je t'adore.
Tu pleures, tu frémis, il en eſt tems encore ;
Achéve, parle, ingrat, que te faut-il de plus ?

TITUS.

Votre haine : elle manque au malheur de Titus.

TULLIE.

Ah ! c'eſt trop eſſuyer tes indignes murmures,
Tes vains engagemens, tes plaintes, tes injures ;
Je te rens ton amour, dont le mien eſt confus,
Et tes trompeurs ſermens, pires que tes refus.
Je n'irai point chercher au fond de l'Italie
Ces fatales grandeurs que je te ſacrifie,
Et pleurer loin de Rome entre les bras d'un Roi,
Cet amour malheureux que j'ai ſenti pour toi.
J'ai réglé mon deſtin ; Romain, dont la rudeſſe
N'affecte de vertu que contre ta maîtreſſe,
Héros pour m'accabler, timide à me ſervir,
Incertain dans tes vœux, apprends à les remplir.
Tu verras qu'une femme, à tes yeux mépriſable,

Dans ſes projets au moins était inébranlable ;
Et par la fermeté dont ce cœur eſt armé ,
Titus , tu connaîtras comme il t'aurait aimé.
Au pied de ces murs même où régnaient mes ancêtres ,
De ces murs que ta main défend contre leurs maîtres ,
Où tu m'oſes trahir , & m'outrager comme eux ,
Où ma foi fut ſéduite , où tu trompas mes feux ;
Je jure à tous les dieux , qui vengent les parjures ,
Que mon bras dans mon ſang effaçant mes injures ,
Plus juſte que le tien , mais moins irréſolu ,
Ingrat , va me punir de t'avoir mal connu ;
Et je vais....

TITUS *l'arrêtant.*

Non , Madame ; il faut vous ſatisfaire.
Je le veux , j'en frémis , & j'y cours pour vous plaire.
D'autant plus malheureux , que dans ma paſſion
Mon cœur n'a pour excuſe aucune illuſion ;
Que je ne goûte point dans mon déſordre extrême ,
Le triſte & vain plaiſir de me tromper moi-même ;
Que l'amour aux forfaits me force de voler ;
Que vous m'avez vaincu ſans pouvoir m'aveugler ;
Et qu'encor indigné de l'ardeur qui m'anime ,
Je chéris la vertu , mais j'embraſſe le crime.
Haïſſez-moi , fuyez , quittez un malheureux ,
Qui meurt d'amour pour vous , & déteſte ſes feux ,
Qui va s'unir à vous ſous ces affreux augures ,
Parmi les attentats , le meurtre & les parjures.

TULLIE.

Vous inſultez , Titus , à ma funeſte ardeur ;
Vous ſentez à quel point vous régnez dans mon cœur.
Oui , je vis pour toi ſeul , oui , je te le confeſſe ;

Mais malgré ton amour, mais malgré ma faibleſſe,
Sois ſûr que le trépas m'inſpire moins d'effroi,
Que la main d'un époux qui craindrait d'être à moi,
Qui ſe repentirait d'avoir ſervi ſon maître,
Que je fais Souverain, & qui rougit de l'être.
Voici l'inſtant affreux qui va nous éloigner.
Souvien-toi que je t'aime, & que tu peux régner.
L'Ambaſſadeur m'attend ; conſulte, délibère ;
Dans une heure avec moi tu reverras mon père.
Je pars, & je reviens ſous ces murs odieux,
Pour y rentrer en Reine, ou périr à tes yeux.

TITUS.

Vous ne périrez point. Je vais.

TULLIE.

Titus, arrête ;
En me ſuivant plus loin, tu hazardes ta tête ;
On peut te ſoupçonner : demeure, adieu, réſous
D'être mon meurtrier, ou d'être mon époux.

SCENE IV.

TITUS *ſeul.*

TU l'emportes, cruelle, & Rome eſt aſſervie.
Revien régner ſur elle, ainſi que ſur ma vie ;
Revien, je vais me perdre, ou vais te couronner ;
Le plus grand des forfaits eſt de t'abandonner.
Qu'on cherche Meſſala. Ma fougueuſe imprudence
A de ſon amitié laſſé la patience.
Maîtreſſe, amis, Romains, je pers tout en un jour.

SCENE

SCENE V.

TITUS, MESSALA.

TITUS.

SErs ma fureur enfin, ſers mon fatal amour;
Vien, ſui-moi.

MESSALA.

Commandez, tout eſt prêt; mes cohortes
Sont au mont Quirinal, & livreront les portes.
Tous nos braves amis vont jurer avec moi,
De reconnaître en vous l'héritier de leur Roi.
Ne perdez point de tems, déja la nuit plus ſombre
Voile nos grands deſſeins du ſecret de ſon ombre.

TITUS.

L'heure approche; Tullie en compte les momens...
Et Tarquin après tout eut mes premiers ſermens.
Le ſort en eſt jetté.

Le fond du théâtre s'ouvre.

Que vois-je? c'eſt mon père.

SCENE VI.

BRUTUS, TITUS, MESSALA, Licteurs.

BRUTUS.

VIen, Rome eſt en danger; c'eſt en toi que j'eſpère.
Par un avis ſecret le Sénat eſt inſtruit,
Qu'on doit attaquer Rome au milieu de la nuit.

J'ai brigué pour mon ſang, pour le héros que j'aime,
L'honneur de commander dans ce péril extrême ;
Le Sénat te l'accorde ; arme-toi, mon cher fils ;
Une ſeconde fois va ſauver ton pays ;
Pour notre liberté va prodiguer ta vie ;
Va, mort ou triomphant, tu feras mon envie.

TITUS.

Ciel !..

BRUTUS.

Mon fils !...

TITUS.

Remettez, Seigneur, en d'autres mains
Les faveurs du Sénat, & le ſort des Romains.

MESSALA.

Ah ! quel déſordre affreux de ſon ame s'empare !

BRUTUS.

Vous pourriez refuſer l'honneur qu'on vous prépare !

TITUS.

Qui ? moi, Seigneur ?

BRUTUS.

Eh quoi ! votre cœur égaré
Des refus du Sénat eſt encor ulcéré ?
De vos prétentions je vois les injuſtices.
Ah ! mon fils, eſt-il tems d'écouter vos caprices ?
Vous avez ſauvé Rome, & n'êtes pas heureux ?
Cet immortel honneur n'a pas comblé vos vœux ?
Mon fils au conſulat a-t-il oſé prétendre,
Avant l'âge où les loix permettent de l'attendre ?
Va, ceſſe de briguer une injuſte faveur ;
La place où je t'envoye eſt ton poſte d'honneur.
Va, ce n'eſt qu'aux tyrans que tu dois ta colère :
De l'Etat & de toi je ſens que je ſuis père.

Digitized by Google

Donne ton ſang à Rome, & n'en exige rien ;
Sois toûjours un héros, ſois plus, ſois citoyen.
Je touche, mon cher fils, au bout de ma carrière ;
Tes triomphantes mains vont fermer ma paupière ;
Mais ſoutenu du tien, mon nom ne mourra plus ;
Je renaîtrai pour Rome, & vivrai dans Titus.
Que dis-je ? je te ſuis. Dans mon âge débile,
Les Dieux ne m'ont donné qu'un courage inutile ;
Mais je te verrai vaincre, ou mourrai comme toi,
Vengeur du nom Romain, libre encor, & ſans Roi.

TITUS.

Ah ! Meſſala !

SCENE VII.

BRUTUS, VALERIUS, TITUS, MESSALA.

VALERIUS.

SEigneur, faites qu'on ſe retire.

BRUTUS *à ſon fils.*

Cours, vole . . .

(*Titus & Meſſala ſortent.*)

VALERIUS.

On trahit Rome.

BRUTUS.

Ah qu'entens-je ?

VALERIUS.

On conſpire.

Je n'en ſaurais douter ; on nous trahit, Seigneur.
De cet affreux complot j'ignore encor l'auteur ;

Mais le nom de Tarquin vient de ſe faire entendre,
Et d'indignes Romains ont parlé de ſe rendre.

BRUTUS.

Des citoyens Romains ont demandé des fers !

VALERIUS.

Les perfides m'ont fui par des chemins divers ;
On les ſuit. Je ſoupçonne & Ménas, & Lélie,
Ces partiſans des Rois & de la tyrannie ;
Ces ſecrets ennemis du bonheur de l'Etat,
Ardens à déſunir le peuple & le Sénat.
Meſſala les protège ; & dans ce trouble extrême,
J'oſerais ſoupçonner juſqu'à Meſſala même,
Sans l'étroite amitié dont l'honore Titus.

BRUTUS.

Obſervons tous leurs pas, je ne puis rien de plus ;
La liberté, la loi, dont nous ſommes les pères,
Nous défend des rigueurs peut-être néceſſaires.
Arrêter un Romain ſur de ſimples ſoupçons,
C'eſt agir en tyrans, nous qui les puniſſons.
Allons parler au peuple, enhardir les timides,
Encourager les bons, étonner les perfides.
Que les pères de Rome, & de la liberté,
Viennent rendre aux Romains leur intrépidité ;
Quels cœurs en nous voyant ne reprendront courage ?
Dieux ! donnez-nous la mort plutôt que l'eſclavage.
Que le Sénat nous ſuive.

SCENE VIII.

BRUTUS, VALERIUS, PROCULUS.

PROCULUS.

UN eſclave, Seigneur,
D'un entretien ſecret implore la faveur.

BRUTUS.

Dans la nuit? à cette heure?

PROCULUS.

Oui, d'un avis fidelle
Il apporte, dit-il, la preſſante nouvelle.

BRUTUS.

Peut-être des Romains le ſalut en dépend:
Allons, c'eſt les trahir que tarder un moment.
A Proculus.
Vous, allez vers mon fils; qu'à cette heure fatale
Il défende ſurtout la porte Quirinale;
Et que la terre avouë, au bruit de ſes exploits,
Que le ſort de mon ſang eſt de vaincre les Rois.

Fin du quatriéme acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

BRUTUS, les SENATEURS, PROCULUS, Licteurs, l'Eſclave VINDEX.

BRUTUS.

OUi, Rome n'était plus ; oui, ſous la tyrannie
L'auguſte liberté tombait anéantie.
Vos tombeaux ſe rouvraient ; c'en était fait ; Tarquin
Rentrait dès cette nuit la vengeance à la main.
C'eſt cet Ambaſſadeur, c'eſt lui dont l'artifice
Sous les pas des Romains creuſait ce précipice.
Enfin, le croirez-vous ? Rome avait des enfans,
Qui conſpiraient contr'elle, & ſervaient les tyrans ;
Meſſala conduiſait leur aveugle furie ;
A ce perfide Arons il vendait ſa patrie.
Mais le ciel a veillé ſur Rome & ſur vos jours.
Cet eſclave a d'Arons écouté les diſcours.
(*En montrant l'eſclave.*)
Il a prévû le crime, & ſon avis fidelle
A réveillé ma crainte, a ranimé mon zèle.
Meſſala, par mon ordre arrêté cette nuit,
Devant vous à l'inſtant allait être conduit.
J'attendais que du moins l'appareil des ſupplices
De ſa bouche infidelle arrachât ſes complices.
Mes licteurs l'entouraient, quand Meſſala ſoudain,

Saiſiſſant un poignard, qu'il cachait dans ſon ſein,
Et qu'à vous, Sénateurs, il deſtinait peut-être :
Mes ſecrets, a-t-il dit, que l'on cherche à connaître,
C'eſt dans ce cœur ſanglant qu'il faut les découvrir,
Et qui ſait conſpirer, ſait ſe taire, & mourir.
On s'écrie, on s'avance, il ſe frappe, & le traître
Meurt encor en Romain, quoiqu'indigne de l'être.
Déja des murs de Rome Arons était parti,
Aſſez loin vers le camp nos gardes l'ont ſuivi;
On arrête à l'inſtant Arons avec Tullie.
Bientôt, n'en doutez point, de ce complot impie
Le ciel va découvrir toutes les profondeurs;
Publicola partout en cherche les auteurs.
Mais quand nous connaîtrons le nom des parricides,
Prenez garde, Romains, point de grace aux perfides :
Fuſſent-ils nos amis, nos frères, nos enfans,
Ne voyez que leur crime, & gardez vos ſermens.
Rome, la liberté, demandent leur ſupplice;
Et qui pardonne au crime en devient le complice.
A l'eſclave.
Et toi dont la naiſſance & l'aveugle deſtin
N'avait fait qu'un eſclave, & dut faire un Romain,
Par qui le Sénat vit, par qui Rome eſt ſauvée,
Reçoi la liberté que tu m'as conſervée;
Et prenant déſormais des ſentimens plus grands,
Sois l'égal de mes fils, & l'effroi des tyrans.
Mais qu'eſt-ce que j'entens ? quelle rumeur ſoudaine ?

PROCULUS.

Arons eſt arrêté, Seigneur, & je l'amène.

BRUTUS.

De quel front pourra-t-il ?...

Digitized by Google

SCENE II.

BRUTUS, les SENATEURS, ARONS, Liƈteurs.

ARONS.

JUſques à quand, Romains,
Voulez-vous profaner tous les droits des humains ?
D'un peuple revolté conſeils vraiment ſiniſtres,
Penſez-vous abaiſſer les Rois dans leurs miniſtres ?
Vos liƈteurs inſolens viennent de m'arrêter ;
Eſt-ce mon maître ou moi que l'on veut inſulter ?
Et chez les nations ce rang inviolable...

BRUTUS.

Plus ton rang eſt ſacré, plus il te rend coupable ;
Ceſſe ici d'atteſter des titres ſuperflus.

ARONS.

L'Ambaſſadeur d'un Roi !...

BRUTUS.

Traître, tu ne l'es plus :
Tu n'es qu'un conjuré, paré d'un nom ſublime,
Que l'impunité ſeule enhardiſſait au crime.
Les vrais Ambaſſadeurs, interprètes des loix,
Sans les deshonorer ſavent ſervir leurs Rois ;
De la foi des humains diſcrets dépoſitaires,
La paix ſeule eſt le fruit de leurs ſaints miniſtères ;
Des Souverains du monde ils ſont les nœuds ſacrés,
Et partout bienfaiſans, ſont partout révérés.
A ces traits, ſi tu peux, oſe te reconnaître ;
Mais ſi tu veux au moins rendre compte à ton maître

Des

Des reſſorts, des vertus, des loix de cet Etat,
Compren l'eſprit de Rome, & connai le Sénat.
Ce peuple auguſte & ſaint ſait reſpecter encore
Les loix des nations que ta main deshonore;
Plus tu les méconnais, plus nous les protégeons;
Et le ſeul châtiment qu'ici nous t'impoſons,
C'eſt de voir expirer les citoyens perfides,
Qui liaient avec toi leurs complots parricides.
Tout couvert de leur ſang répandu devant toi,
Va d'un crime inutile entretenir ton Roi;
Et montre en ta perſonne aux peuples d'Italie
La ſainteté de Rome, & ton ignominie.
Qu'on l'emmène, licteurs.

SCENE III.

Les SENATEURS, BRUTUS, VALERIUS, PROCULUS.

BRUTUS.

EH bien, Valerius,
Ils ſont ſaiſis ſans doute, ils ſont au moins connus?
Quel ſombre & noir chagrin couvrant votre viſage,
De maux encor plus grands ſemble être le préſage?
Vous frémiſſez.

VALERIUS.

Songez, que vous êtes Brutus.

BRUTUS.

Expliquez-vous...

VALERIUS.

Je tremble à vous en dire plus.

(*Il lui donne des tablettes.*)

Voyez, Seigneur, liſez ; connaiſſez les coupables.

B R U T U S *prenant les tablettes.*

Me trompez-vous, mes yeux ? O jours abominables !
O père infortuné ! Tibérinus ? mon fils !
Sénateurs, pardonnez... le perfide eſt-il pris ?

V A L E R I U S.

Avec deux conjurés il s'eſt oſé défendre ;
Ils ont choiſi la mort plutôt que de ſe rendre ;
Percé de coups, Seigneur, il eſt tombé près d'eux ;
Mais il reſte à vous dire un malheur plus affreux,
Pour vous, pour Rome entière, & pour moi plus ſenſible.

B R U T U S.

Qu'entens-je ?

V A L E R I U S.

Reprenez cette liſte terrible,
Que chez Meſſala même a ſaiſi Proculus.

B R U T U S.

Liſons donc... je frémis, je tremble, ciel ! Titus !

(*Il ſe laiſſe tomber entre les bras de Proculus.*)

V A L E R I U S.

Aſſez près de ces lieux je l'ai trouvé ſans armes,
Errant, deſeſpéré, plein d'horreur & d'allarmes :
Peut-être il déteſtait cet horrible attentat.

B R U T U S.

Allez, pères conſcrits, retournez au Sénat ;
Il ne m'appartient plus d'oſer y prendre place ;
Allez, exterminez ma criminelle race.
Puniſſez-en le père, & juſques dans mon flanc
Recherchez ſans pitié la ſource de leur ſang.

Je ne vous ſuivrai point, de peur que ma préſence
Ne ſuſpendît de Rome, ou fléchît la vengeance.

SCENE IV.

BRUTUS *ſeul.*

GRands Dieux, à vos décrets tous mes vœux ſont ſoumis.
Dieux vengeurs de nos loix, vengeurs de mon pays,
C'eſt vous qui par mes mains fondiez ſur la juſtice,
De notre liberté l'éternel édifice :
Voulez-vous renverſer ſes ſacrés fondemens ?
Et contre votre ouvrage armez-vous mes enfans ?
Ah ! que Tibérinus en ſa lâche furie
Ait ſervi nos tyrans, ait trahi ſa patrie ;
Le coup en eſt affreux ; le traître était mon fils.
Mais, Titus ! un héros, l'amour de ſon pays,
Qui dans ce même jour, heureux & plein de gloire,
A vû par un triomphe honorer ſa victoire !
Titus, qu'au Capitole ont couronné mes mains !
L'eſpoir de ma vieilleſſe, & celui des Romains !
Titus ! Dieux !

SCENE V.

BRUTUS, VALERIUS, Suite, Licteurs.

VALERIUS.

DU Sénat la volonté ſuprême
Eſt, que ſur votre fils vous prononciez vous-même.

BRUTUS.

Moi ?

VALERIUS.

Vous ſeul.

BRUTUS.

Et du reſte en a-t-il ordonné ?

VALERIUS.

Des conjurés, Seigneur, le reſte eſt condamné ;
Au moment où je parle ils ont vécu peut-être.

BRUTUS.

Et du ſort de mon fils le Sénat me rend maître ?

VALERIUS.

Il croit à vos vertus devoir ce rare honneur.

BRUTUS.

O patrie !

VALERIUS.

Au Sénat que dirai-je, Seigneur ?

BRUTUS.

Que Brutus voit le prix de cette grace inſigne,
Qu'il ne la cherchait pas... mais qu'il s'en rendra digne...
Mais mon fils s'eſt rendu ſans daigner réſiſter ;
Il pourrait... pardonnez ſi je cherche à douter ;
C'était l'appui de Rome, & je ſens que je l'aime.

VALERIUS.

Seigneur, Tullie...

BRUTUS.

Eh bien...

VALERIUS.

Tullie au moment même
N'a que trop confirmé ces ſoupçons odieux.

BRUTUS.

Comment, Seigneur ?

VALERIUS.

A peine elle a revû ces lieux,
A peine elle aperçoit l'appareil des ſupplices,
Que ſa main conſommant ces triſtes ſacrifices,
Elle tombe, elle expire, elle immole à nos loix
Ce reſte infortuné de nos indignes Rois.
Si l'on nous trahiſſait, Seigneur, c'était pour elle.
Je reſpecte en Brutus la douleur paternelle;
Mais tournant vers ces lieux ſes yeux appeſantis,
Tullie en expirant a nommé votre fils.

BRUTUS.

Juſtes Dieux!

VALERIUS.

C'eſt à vous à juger de ſon crime;
Condamnez, épargnez, ou frappez la victime.
Rome doit approuver ce qu'aura fait Brutus.

BRUTUS.

Licteurs, que devant moi l'on amène Titus.

VALERIUS.

Plein de votre vertu, Seigneur, je me retire:
Mon eſprit étonné vous plaint, & vous admire;
Et je vais au Sénat apprendre avec terreur
La grandeur de votre ame & de votre douleur.

SCENE VI.

BRUTUS, PROCULUS.

BRUTUS.

NOn, plus j'y penſe encor, & moins je m'imagine,
Que mon fils des Romains ait tramé la ruïne.

Pour ſon père & pour Rome il avait trop d'amour ;
On ne peut à ce point s'oublier en un jour.
Je ne le puis penſer, mon fils n'eſt point coupable.

PROCULUS.

Meſſala, qui forma ce complot déteſtable,
Sous ce grand nom peut-être a voulu ſe couvrir ;
Peut-être on hait ſa gloire, on cherche à la flétrir.

BRUTUS.

Plût au ciel !

PROCULUS.

De vos fils c'eſt le ſeul qui vous reſte ;
Qu'il ſoit coupable, ou non, de ce complot funeſte,
Le Sénat indulgent vous remet ſes deſtins ;
Ses jours ſont aſſurés, puiſqu'ils ſont dans vos mains.
Vous ſaurez à l'Etat conſerver ce grand homme ;
Vous êtes père enfin.

BRUTUS.

Je ſuis Conſul de Rome.

SCENE VII.

BRUTUS, PROCULUS, TITUS *dans le fond du théâtre, avec des Licteurs.*

PROCULUS.

LE voici.

TITUS.

C'eſt Brutus ! ô douloureux momens !
O terre, entr'ouvre-toi ſous mes pas chancelans !
Seigneur, ſouffrez qu'un fils...

BRUTUS.

Arrête, téméraire.
De deux fils que j'aimai les dieux m'avaient fait père;
J'ai perdu l'un. Que dis-je ? ah ! malheureux Titus,
Parle : ai-je encor un fils ?

TITUS.

Non, vous n'en avez plus.

BRUTUS.

Répon donc à ton Juge, opprobre de ma vie.
(*Il s'aſſied.*)
Avais-tu réſolu d'opprimer ta patrie,
D'abandonner ton père au pouvoir abſolu,
De trahir tes ſermens ?

TITUS.

Je n'ai rien réſolu;
Plein d'un mortel poiſon dont l'horreur me dévore,
Je m'ignorais moi-même, & je me cherche encore;
Mon cœur encor ſurpris de ſon égarement,
Emporté loin de ſoi, fut coupable un moment;
Ce moment m'a couvert d'une honte éternelle,
A mon pays que j'aime il m'a fait infidelle :
Mais ce moment paſſé, mes remords infinis
Ont égalé mon crime, & vengé mon pays.
Prononcez mon arrêt. Rome, qui vous contemple,
A beſoin de ma perte, & veut un grand exemple.
Par mon juſte ſupplice il faut épouvanter
Les Romains, s'il en eſt qui puiſſent m'imiter.
Ma mort ſervira Rome autant qu'eût fait ma vie;
Et ce ſang en tout tems utile à ſa patrie,
Dont je n'ai qu'aujourd'hui ſouillé la pureté,
N'aura coulé jamais que pour la liberté.

BRUTUS.

Quoi ! tant de perfidie avec tant de courage ?
De crimes, de vertus, quel horrible aſſemblage !
Quoi ! ſous ces lauriers même, & parmi ces drapeaux,
Que ſon ſang à mes yeux rendait encor plus beaux,
Quel démon t'inſpira cette horrible inconſtance ?

TITUS.

Toutes les paſſions, la ſoif de la vengeance,
L'ambition, la haine, un inſtant de fureur...

BRUTUS.

Achève, malheureux.

TITUS.

Une plus grande erreur,
Un feu qui de mes ſens eſt même encor le maître,
Qui fit tout mon forfait, qui l'augmente peut-être.
C'eſt trop vous offenſer par cet aveu honteux,
Inutile pour Rome, indigne de nous deux.
Mon malheur eſt au comble, ainſi que ma furie;
Terminez mes forfaits, mon deſeſpoir, ma vie,
Votre opprobre, & le mien. Mais ſi dans les combats
J'avais ſuivi la trace où m'ont conduit vos pas,
Si je vous imitai, ſi j'aimai ma patrie,
D'un remords aſſez grand ſi ma faute eſt ſuivie,
Il ſe jette à genoux.
A cet infortuné daignez ouvrir les bras;
Dites du moins, Mon fils, Brutus ne te hait pas.
Ce mot ſeul me rendant mes vertus & ma gloire,
De la honte où je ſuis défendra ma mémoire.
On dira que Titus, deſcendant chez les morts,
Eut un regard de vous pour prix de ſes remords,
Que vous l'aimiez encor, & que malgré ſon crime

Votre

Votre fils dans la tombe emporta votre eſtime.

BRUTUS.

Son remords me l'arrache. O Rome ! ô mon païs !
Proculus.....à la mort que l'on mène mon fils.
Lève-toi, triſte objet d'horreur & de tendreſſe :
Lève-toi, cher appui qu'eſpérait ma vieilleſſe :
Vien embraſſer ton père : il t'a dû condamner ;
Mais s'il n'était Brutus, il t'allait pardonner.
Mes pleurs, en te parlant, inondent ton viſage :
Va, porte à ton ſupplice un plus mâle courage ;
Va, ne t'attendri point, ſois plus Romain que moi ;
Et que Rome t'admire en ſe vengeant de toi.

TITUS.

Adieu, je vai périr, digne encor de mon père.

On l'emmène.

SCENE VIII.

BRUTUS, PROCULUS.

PROCULUS.

SEigneur, tout le Sénat, dans ſa douleur ſincère,
En frémiſſant du coup qui doit vous accabler...

BRUTUS.

Vous connaiſſez Brutus, & l'oſez conſoler ?
Songez, qu'on nous prépare une attaque nouvelle.
Rome ſeule a mes ſoins, mon cœur ne connaît qu'elle.
Allons, que les Romains, dans ces momens affreux,
Me tiennent lieu du fils que j'ai perdu pour eux ;
Que je finiſſe au moins ma déplorable vie,
Comme il eût dû mourir en vengeant la patrie.

SCENE DERNIERE.

BRUTUS, PROCULUS, un SENATEUR.

LE SENATEUR.

SEigneur...

BRUTUS.

Mon fils n'eſt plus ?

LE SENATEUR.

C'en eſt fait... & mes yeux...

BRUTUS.

Rome eſt libre. Il ſuffit.. Rendons graces aux Dieux.

Fin du cinquiéme & dernier acte.

LA MORT
DE
CÉSAR,
TRAGÉDIE.

Digitized by Google

LETTERA

DEL SIGNOR

CONTE ALGAROTTI

AL SIGNORE

ABATE FRANCHINI

Inviato del Gran Duca di Toscana a Parigi.

IO non ſo per che cagione coteſti Signori ſi abbiano a maravigliar tanto che io mi ſia per alcune ſettimane ritirato alla campagna, e in un angolo di una provincia como e' dicono. Ella nò che non ſe ne maraviglia punto; la qual pur ſa à che fine io mi vada cercando varj paeſi, e quali coſe io m'abbia potuto trovare in queſta campagna. Qui lungi dal tumulto di Parigi vi ſi gode una vita condita dà piaceri della mente; e ben ſi può dire che a queſte cene non manca nè Lambert *nè* Molière. *Io do l'ultima mano à miei* Dialoghi, *i quali han trovata molta grazia innanzi gli occhi così della bella* Emilia, *come del dotto* Voltaire; *e quaſi direi allo ſpecchio di eſſi io vò ſtudiando i bei modi della culta converſazione che vorrei pur trasferire nella mia operetta. Ma che dira ella ſe dal fondo di queſta provincia io le manderò coſa che dovriano pur tanto deſiderare coteſti Signori* inter beatæ fumum & opes ſtrepitumque Romæ ? *Queſta ſi è il* Ceſare *del noſtro* Voltaire *non alterato o manco, ma quale è uſcito delle mani dell' autore ſuo. Io non dubito che ella non ſia per prendere, in leggendo queſta tragedia, un piacer grandiſſimo; e credo che anch' ella vi ravviſerà dentro un nuovo genere di perfezione à che ſi può recare il teatro tragico Franceſe. Benchè un gran paradoſſo parrà coteſto à coloro che credono ſpenta la fortuna di quello inſieme con* Cornelio e Racine, *e nulla ſanno*

immaginare ſopra le coſtoro produzioni. Ma certo niente pareva, non ſono ancora molti anni paſſati, che ſi aveſſe a deſiderare nella muſica vocale dopo Scarlatti, *o nella ſtrumentale dopo* Corelli. *Pur nondimeno il* Marcello *ed il* Tartini *ne han fatto ſentire che vi avea così nell' una come nell' altra alcun termine più là. Intantochè egli pare non accorgerſi l'uomo de' luoghi che rimangono ancora vacui nelle arti ſe non dopo occupati. Così interverrà nel teatro; e la morte di* Giulio Ceſare *moſtrerà* neſcio quid majus quanto *al genere delle tragedie Franceſi. Che ſe la tragedia, a diſtinzione della commedia, è la imitazione di un'azione che abbia in ſe del terrible e del compaſſionevole, è facile à vedere, quanto queſta che non è intorno à un matrimonio o à un amoretto, ma che è intorno à un fatto atrociſſimo e alla più gran rivoluzione che ſia avvenuta nel più grande imperio del mondo, è facile dico à vedere quanto ella venga ad eſſere più diſtinta dalla commedia delle altre tragedie Franceſi, e monti dirò così ſopra un coturno più alto di quelle. Ma non è già per tutto ciò che io credo che i più non ſieno per ſentirla altrimenti. Non fa meſtieri aver veduto* mores hominum multorum & urbes *per ſapere che i più bei ragionamenti del mondo ſe ne vanno quaſi ſempre con la peggio quando egli hanno à combattere contra le opinioni radicate dall' uſanza e dall' autorità di quel ſeſſo, il cui imperio ſi ſtende ſino alle provincie ſcientifiche. L'amore che è ſignor diſpotico delle ſcene Franceſi vorrà difficilmente comportare, che altre paſſioni vogliano partire il regno con eſſo lui; e non ſò come una tragedia dove non entran donne, tutta ſentimenti di libertà e pratiche di politica, potrà piacere là dove odono* Mitridate *fare il galante ſul punto di muovere il campo verſo Roma, e dove odono* Ceſare *medeſimo che novello* Orlando *ſi vanta di aver fatto gioſtra con* Pompeo *in Farſaglia per i belli occhi di* Cleopatra. *È forſe che il* Ceſare *del* Voltaire *potrà correre la medeſima fortuna à Parigi che* Temiſtocle, Alcibiade *e quegli altri grandi uomini della Grecia corſero in Atene; i quali erano ammirati da tutta la Terra e sbanditi à un tempo medeſimo della patria loro.*

Come ſia, il Voltaire *ha preſo in queſta tragedia ad imitare la ſeverità del teatro Ingleſe, e ſegnatamente* Shakeſpeare *uno de' loro poëti, in cui diceſi, e non a torto, che vi ſono errori innumerabili e penſieri inimitabili,* faults innumerable and thoughts

inimitable. *Del che il ſuo* Ceſare *medeſimo ne ſa pieniſſima fede. E ben ella può credere che il noſtro poëta ha fatto quell' uſo di* Shakeſpeare *che* Virgilio *faceva di* Ennio. *Egli ha eſpreſſo in Franceſe le due ſcene ultime della tragedia Ingleſe, le quali, toltone alcune mende, ſono come quelle due di* Burro *e di* Narciſo *con* Nerone *nel* Britannico, *due ſpecchi cioè di eloquenza nel perſuadere altrui le coſe le più contrarie tra loro ſullo ſteſſo argomento. Ma chi ſa ſe anche da queſto lato, voglio dire a cagion della imitazione di* Shakeſpeare, *queſta tragedia non ſia per piacere meno che non ſi vorrebbe? A niuno è naſcoſto come la Francia e l'Inghilterra ſono rivali nella politica, nel commercio, nella gloria delle armi e delle lettere.*

Littora littoribus contraria fluctibus undæ.

E ſi potrebbe dare il caſo la poeſia Ingleſe foſſe accolta a Parigi allo ſteſſo modo della filoſofia che è ſtata loro recata dal medeſimo paeſe. Ma certo dovranno ſapere i Franceſi non picciolo grado à chi è venuto ad arricchire in certa maniera il loro Parnaſſo di una ſorgente novella. Tanto più che grandiſſima è la diſcrezione con che ad imitare gl' Ingleſi s'è fatto il noſtro poëta, come colui che ha traſportato nel teatro di Francia la ſeverità delle loro tragedie ſenza la ferocità. Nella quale idea d'imitazione egli ha di gran lunga ſuperato Addiſſono, *il quale nel ſuo* Catone *ha moſtrato a' ſuoi non tanto la regolarità del teatro Franceſe quanto la importunità degli amori di quello. E con ciò egli è venuto à corrompere uno de' pochiſſimi drammi moderni, in cui lo ſtile ſia veramente tragico, e in cui i Romani parlino Latino, à dir così, e non Spagnuolo.*

Ma un romore ſenza dubbio grandiſſimo ella ſentirà levarſi contro à queſta tragedia, perchè ella ſia di tre atti ſolamente. Ariſtotile, *egli è il vero, parlando nella poetica della lunghezza dell' azione teatrale, non ſi ſpiega così chiaramente ſopra queſta tal diviſione in cinque atti, ma ognuno ſa quei verſi della poetica Latina:*

Neve minor neu ſit quinto productior actu
Fabula quæ poſci vult & ſpectata reponi.

Il qual precetto da Orazio *per la commedia egualmente che*

per la tragedia. Ma ſe pur vi ha delle commedie di Molière *di trè atti e non più, e che ciò non oſtante ſon tenute buone, non ſo perchè non vi poſſa ancora eſſere una buona tragedia che ſia di tre atti, e non di cinque.*

—— —— —— —— Quid autem
Cæcilio Plautoque dabit Romanus ademptum
Virgilio Varioque ?

E forſe che ſarebbe per lo migliore ſe la maggior parte delle tragedie di oggidì ſi riduceſſero à trè atti ſolamente ; dacchè ſi vede che per aggiungere i cinque, il più degli autori ſono pur ſtati coſtretti ad appiccarvi degli epiſodi, i quali allungano il componimento e ne ſceman l'effetto, ſnervando come fanno l'azione principale. E il Racine *medeſimo per ſomiglianti ragioni compoſe gia l'*Eſter *di tre atti e non più. Che ſe i Greci nelle loro tragedie benchè ſempliciſſime furono religioſi oſſervatori della diviſione in cinque atti, è da far conſiderazione, oltre che per lo più gli atti ſono anzi brevi che nò, che il coro vi occupa una grandiſſima parte del dramma.*

Io non ſo ſe quivi io bene m'apponga ; queſto ſo certo che mi giova parlare di poeſia con eſſo lei che ne potrebbe eſſer maeſtro come ella ne è talora leggiadriſſimo artefice. Pollio & ipſe facit nova carmina. *Sicchè ella ben ſaprà ſcorgere la bellezza di queſta tragedia, molti verſi della quale hanno di già occupato un luogo nella mia memoria, e vi riſuonan dentro in maniera che io non gli potrei far tacere. E pigliando principalmente ad eſaminare la coſtituzione della favola, ella potrà meglio giudicare di chicheſia ſe il* Voltaire *ſiccome ha aperto tra' ſuoi una nuova carriera così ancora ne ſia giunto alla metà. Ma che non vien ella medeſima à Cirey à communicarci le dotte ſue rifleſſioni ? ora maſſimamente che ne aſſicurano eſſere per la pace gia ſegnata compoſte le coſe di Europa. Niente allora quì mancherebbe al deſiderio mio, e à niuno potrebbe parer nuovo in Parigi che io mi rimaneſſi in una provincia.*

Cirey 12. Octobre 1735.

LA MORT DE CÉSAR,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

CESAR, ANTOINE.

ANTOINE.

CEſar, tu vas régner ; voici le jour auguſte,
Où le peuple Romain, pour toi toûjours injuſte,
Changé par tes vertus, va reconnaître en toi
Son vainqueur, ſon appui, ſon vengeur, & ſon Roi.
Antoine, tu le ſais, ne connaît point l'envie.
J'ai chéri plus que toi la gloire de ta vie ;
J'ai préparé la chaîne où tu mets les Romains,
Content d'être ſous toi le ſecond des humains ;
Plus fier de t'attacher ce nouveau diadême,
Plus grand de te ſervir que de régner moi-même.
Quoi ! tu ne me répons que par de longs ſoupirs !
Ta grandeur fait ma joie, & fait tes déplaiſirs !
Roi de Rome & du Monde, eſt-ce à toi de te plaindre ?
Céſar peut-il gémir, ou Céſar peut-il craindre ?
Qui peut à ta grande ame inſpirer la terreur ?

Que la terre à mes fils, comme à toi, ſoit ſoumiſe :
Et qu'emportant d'ici le grand titre de Roi,
Mon ſang & mon ami le prennent après moi.
Je te laiſſe aujourd'hui ma volonté dernière.
Antoine, à mes enfans il faut ſervir de père.
Je ne veux point de toi demander des ſermens,
De la foi des humains ſacrés & vains garans ;
Ta promeſſe ſuffit, & je la crois plus pure
Que les autels des Dieux entourés du parjure.

ANTOINE.

C'eſt déja pour Antoine une aſſez dure loi,
Que tu cherches la guerre & le trépas ſans moi,
Et que ton intérêt m'attache à l'Italie,
Quand la gloire t'appelle aux bornes de l'Aſie.
Je m'afflige encor plus de voir que ton grand cœur
Doute de ſa fortune, & préſage un malheur :
Mais je ne comprens point ta bonté qui m'outrage.
Céſar, que me dis-tu de tes fils, de partage ?
Tu n'as de fils qu'Octave, & nulle adoption
N'a d'un autre Céſar appuyé ta maiſon.

CESAR.

Il n'eſt plus tems, ami, de cacher l'amertume,
Dont mon cœur paternel en ſecret ſe conſume.
Octave n'eſt mon ſang qu'à la faveur des loix :
Je l'ai nommé Céſar, il eſt fils de mon choix.
Le deſtin, (dois-je dire, ou propice, ou ſévère ?)
D'un véritable fils en effet m'a fait père ;
D'un fils que je chéris, mais qui pour mon malheur,
A ma tendre amitié répond avec horreur.

ANTOINE.

Et quel eſt cet enfant ? Quel ingrat peut-il être,

Si peu digne du ſang dont les Dieux l'ont fait naître ?

CESAR.

Ecoute : Tu connais ce malheureux Brutus,
Dont Caton cultiva les farouches vertus.
De nos antiques loix ce défenſeur auſtère,
Ce rigide ennemi du pouvoir arbitraire,
Qui toûjours contre moi, les armes à la main,
De tous mes ennemis a ſuivi le deſtin ;
Qui fut mon priſonnier aux champs de Theſſalie,
A qui j'ai malgré lui ſauvé deux fois la vie,
Né, nourri loin de moi chez mes fiers ennemis.

ANTOINE.

Brutus ! il ſe pourrait.....

CESAR.

Ne m'en crois pas. Tien, lis.

ANTOINE.

Dieux ! la ſœur de Caton, la fière Servilie !

CESAR.

Par un hymen ſecret elle me fut unie.
Ce farouche Caton, dans nos premiers débats,
La fit preſqu'à mes yeux paſſer en d'autres bras :
Mais le jour qui forma ce ſecond hyménée,
De ſon nouvel époux trancha la deſtinée.
Sous le nom de Brutus mon fils fut élevé.
Pour me haïr, ô ciel ! était-il reſervé ?
Mais lis : tu ſauras tout par cet écrit funeſte.

ANTOINE. (*Il lit.*)

Céſar, je vai mourir. La colère céleſte
Va finir à la fois ma vie & mon amour.
Souvien-toi qu'à Brutus Céſar donna le jour :
Adieu. Puiſſe ce fils éprouver pour ſon père

L'amitié qu'en mourant te conſervait ſa mère !

Serviſie.

Quoi ! faut-il que du ſort la tyrannique loi,
Céſar, te donne un fils ſi peu ſemblable à toi ?

CESAR.

Il a d'autres vertus ; ſon ſuperbe courage
Flatte en ſecret le mien, même alors qu'il l'outrage.
Il m'irrite, il me plait. Son cœur indépendant
Sur mes ſens étonnés prend un fier aſcendant.
Sa fermeté m'impoſe, & je l'excuſe même,
De condamner en moi l'autorité ſuprême.
Soit qu'étant homme & père, un charme ſéducteur,
L'excuſant à mes yeux, me trompe en ſa faveur ;
Soit qu'étant né Romain, la voix de ma patrie
Me parle malgré moi contre ma tyrannie ;
Et que la liberté que je viens d'opprimer,
Plus forte encor que moi, me condamne à l'aimer.
Te dirai-je encor plus ? Si Brutus me doit l'être,
S'il eſt fils de Céſar, il doit haïr un maître.
J'ai penſé comme lui, dès mes plus jeunes ans ;
J'ai déteſté Sylla, j'ai haï les tyrans.
J'euſſe été citoyen, ſi l'orgueilleux Pompée
N'eût voulu m'opprimer ſous ſa gloire uſurpée.
Né fier, ambitieux, mais né pour les vertus,
Si je n'étais Céſar, j'aurais été Brutus.
Tout homme à ſon état doit plier ſon courage.
Brutus tiendra bientôt un différent langage,
Quand il aura connu de quel ſang il eſt né.
Croi-moi, le diadême à ſon front deſtiné,
Adoucira dans lui ſa rudeſſe importune ;
Il changera de mœurs en changeant de fortune.

La nature, le ſang, mes bienfaits, tes avis,
Le devoir, l'intérêt, tout me rendra mon fils.

ANTOINE.

J'en doute. Je connais ſa fermeté farouche :
La ſecte dont il eſt n'admet rien qui la touche.
Cette ſecte intraitable, & qui fait vanité
D'endurcir les eſprits contre l'humanité,
Qui domte & foule aux pieds la nature irritée,
Parle ſeule à Brutus, & ſeule eſt écoutée.
Ces préjugés affreux, qu'ils appellent devoir,
Ont ſur ces cœurs de bronze un abſolu pouvoir.
Caton même, Caton, ce malheureux ſtoïque,
Ce héros forcené, la victime d'Utique,
Qui fuyant un pardon qui l'eût humilié,
Préféra la mort même à ta tendre amitié ;
Caton fut moins altier, moins dur, & moins à craindre,
Que l'ingrat qu'à t'aimer ta bonté veut contraindre.

CESAR.

Cher ami, de quels coups tu viens de me frapper !
Que m'as-tu dit ?

ANTOINE.

Je t'aime, & ne te puis tromper.

CESAR.

Le tems amollit tout.

ANTOINE.

Mon cœur en deſeſpère.

CESAR.

Quoi, ſa haine !...

ANTOINE.

Croi-moi.

CESAR.

N'importe, je ſuis père.
J'ai chéri, j'ai ſauvé mes plus grands ennemis :
Je veux me faire aimer de Rome & de mon fils ;
Et conquérant des cœurs vaincus par ma clémence,
Voir la terre & Brutus adorer ma puiſſance.
C'eſt à toi de m'aider dans de ſi grands deſſeins :
Tu m'as prêté ton bras, pour domter les humains ;
Domte aujourd'hui Brutus, adouci ſon courage,
Prépare par degrés cette vertu ſauvage
Au ſecret important qu'il lui faut revéler,
Et dont mon cœur encor héſite à lui parler.

ANTOINE.

Je ferai tout pour toi ; mais j'ai peu d'eſpérance.

SCENE II.

CESAR, ANTOINE, DOLABELLA.

DOLABELLA.

CEſar, les Sénateurs attendent audience ;
A ton ordre ſuprême ils ſe rendent ici.

CESAR.

Ils ont tardé longtems... Qu'ils entrent.

ANTOINE.

Les voici.
Que je lis ſur leur front de dépit & de haine !

SCENE III.

CESAR, ANTOINE, BRUTUS, CASSIUS, CIMBER, DECIMUS, CINNA, CASCA, &c. Licteurs.

CESAR *assis.*

VEnez, dignes soutiens de la grandeur Romaine,
Compagnons de Césat. Approchez, Cassius,
Cimber, Cinna, Décime, & toi mon cher Brutus.
Enfin voici le tems, si le ciel me seconde,
Où je vais achever la conquête du Monde,
Et voir dans l'Orient le trône de Cyrus
Satisfaire, en tombant, aux mânes de Crassus.
Il est tems d'ajoûter, par le droit de la guerre,
Ce qui manque aux Romains des trois parts de la terre.
Tout est prêt, tout prévû pour ce vaste dessein:
L'Euphrate attend Césat; & je pars dès demain.
Brutus & Cassius me suivront en Asie;
Antoine retiendra la Gaule & l'Italie.
De la mer Atlantique, & des bords du Bétis,
Cimber gouvernera les Rois assujettis.
Je donne à Décimus la Grèce & la Lycie,
A Marcellus le Pont, à Casca la Syrie.
Ayant ainsi réglé le sort des nations,
Et laissant Rome heureuse & sans divisions,
Il ne reste au Sénat, qu'à juger sous quel titre
De Rome & des humains je dois être l'arbitre.
Sylla fut honoré du nom de Dictateur;
Marius fut Consul, & Pompée Empereur.
J'ai vaincu le dernier; & c'est assez vous dire,

Qu'il

320a
VOLTAIRE
VOL II

Digitized by Google

H. Gravelot inv *J F Rousseau Sculp*

Sur ton Autel Sacre, Mars, reçois nos Sermens

Qu'il faut un nouveau nom pour un nouvel Empire,
Un nom plus grand, plus ſaint, moins ſujet aux revers,
Autrefois craint dans Rome, & cher à l'univers.
Un bruit trop confirmé ſe répand ſur la terre,
Qu'en vain Rome aux Perſans oſe faire la guerre;
Qu'un Roi ſeul peut les vaincre & leur donner la loi:
Céſar va l'entreprendre, & Céſar n'eſt pas Roi.
Il n'eſt qu'un citoyen fameux par ſes ſervices,
Qui peut du peuple encor eſſuyer les caprices....
Romains, vous m'entendez, vous ſavez mon eſpoir;
Songez à mes bienfaits, ſongez à mon pouvoir.

CIMBER.

Céſar, il faut parler. Ces ſceptres, ces couronnes,
Ce fruit de nos travaux, l'univers que tu donnes,
Seraient aux yeux du peuple, & du Sénat jaloux,
Un outrage à l'Etat, plus qu'un bienfait pour nous.
Marius, ni Sylla, ni Carbon, ni Pompée,
Dans leur autorité ſur le peuple uſurpée,
N'ont jamais prétendu diſpoſer à leur choix
Des conquêtes de Rome, & nous parler en Rois.
Céſar, nous attendions de ta clémence auguſte
Un don plus précieux, une faveur plus juſte,
Au-deſſus des Etats donnés par ta bonté...

CESAR.

Qu'oſes-tu demander, Cimber?

CIMBER.

La liberté.

CASSIUS.

Tu nous l'avais promiſe; & tu juras toi-même
D'abolir pour jamais l'autorité ſuprême;
Et je croyais toucher à ce moment heureux,

Où le vainqueur du monde allait combler nos vœux.
Fumante de ſon ſang, captive, déſolée,
Rome dans cet eſpoir renaiſſait conſolée.
Avant que d'être à toi nous ſommes ſes enfans ;
Je ſonge à ton pouvoir ; mais ſonge à tes ſermens.

BRUTUS.

Oui, que Céſar ſoit grand : mais que Rome ſoit libre.
Dieux ! maîtreſſe de l'Inde, eſclave au bord du Tibre !
Qu'importe que ſon nom commande à l'univers,
Et qu'on l'appelle Reine, alors qu'elle eſt aux fers ?
Qu'importe à ma patrie, aux Romains que tu braves,
D'apprendre que Céſar a de nouveaux eſclaves ?
Les Perſans ne ſont pas nos plus fiers ennemis ;
Il en eſt de plus grands. Je n'ai point d'autre avis.

CESAR.

Et toi, Brutus, auſſi ?

ANTOINE *à Céſar.*

Tu connais leur audace :
Voi ſi ces cœurs ingrats ſont dignes de leur grace.

CESAR.

Ainſi vous voulez donc, dans vos témérités,
Tenter ma patience, & laſſer mes bontés ?
Vous qui m'appartenez par le droit de l'épée,
Rempans ſous Marius, eſclaves de Pompée ;
Vous qui ne reſpirez qu'autant que mon couroux
Retenu trop longtems s'eſt arrêté ſur vous :
Républicains ingrats, qu'enhardit ma clémence,
Vous qui devant Sylla garderiez le ſilence ;
Vous que ma bonté ſeule invite à m'outrager,
Sans craindre que Céſar s'abaiſſe à ſe venger.
Voilà ce qui vous donne une ame aſſez hardie,

Pour oſer me parler de Rome & de patrie,
Pour affecter ici cette illuſtre hauteur,
Et ces grands ſentimens devant votre vainqueur.
Il les falait avoir aux plaines de Pharſale.
La fortune entre nous devient trop inégale.
Si vous n'avez ſû vaincre, apprenez à ſervir.

BRUTUS.

Céſar, aucun de nous n'apprendra qu'à mourir.
Nul ne m'en déſavouë, & nul en Theſſalie
N'abaiſſa ſon courage à demander la vie.
Tu nous laiſſas le jour, mais pour nous avilir:
Et nous le déteſtons, s'il te faut obéir.
Céſar, qu'à ta colère aucun de nous n'échape:
Commence ici par moi; ſi tu veux régner, frape.

CESAR.

Ecoute... & vous ſortez *. Brutus m'oſe offenſer?
Mais ſais-tu de quels traits tu viens de me percer?
Va, Céſar eſt bien loin d'en vouloir à ta vie.
Laiſſe-là du Sénat l'indiſcrète furie.
Demeure. C'eſt toi ſeul qui peux me déſarmer.
Demeure. C'eſt toi ſeul que Céſar veut aimer.

BRUTUS.

Tout mon ſang eſt à toi, ſi tu tiens ta promeſſe;
Si tu n'es qu'un tyran, j'abhorre ta tendreſſe;
Et je ne peux reſter avec Antoine & toi,
Puiſqu'il n'eſt plus Romain, & qu'il demande un Roi.

* *Les Sénateurs ſortent.*

SCENE IV.

CESAR, ANTOINE.

ANTOINE.

EH bien, t'aï-je trompé ? Crois-tu que la nature
Puiſſe amollir une ame, & ſi fière, & ſi dure ?
Laiſſe, laiſſe à jamais dans ſon obſcurité
Ce ſecret malheureux qui pèſe à ta bonté.
Que de Rome, s'il veut, il déplore la chûte ;
Mais qu'il ignore au moins quel ſang il perſécute.
Il ne mérite pas de te devoir le jour.
Ingrat à tes bontés, ingrat à ton amour,
Renonce-le pour fils.

CESAR.

Je ne le puis : je l'aime.

ANTOINE.

Ah ! ceſſe donc d'aimer l'orgueil du diadême :
Deſcen donc de ce rang, où je te vois monté ;
La bonté convient mal à ton autorité ;
De ta grandeur naiſſante elle détruit l'ouvrage.
Quoi ! Rome eſt ſous tes loix, & Caſſius t'outrage !
Quoi Cimber ! quoi Cinna ! ces obſcurs Sénateurs,
Aux yeux du Roi du Monde affectent ces hauteurs !
Ils bravent ta puiſſance, & ces vaincus reſpirent !

CESAR.

Ils ſont nés mes égaux ; mes armes les vainquirent ;
Et trop au-deſſus d'eux, je leur puis pardonner
De frémir ſous le joug que je veux leur donner.

ANTOINE.

Marius de leur ſang eût été moins avare.
Sylla les eût punis.

CESAR.

Sylla fut un barbare,
Il n'a ſû qu'opprimer. Le meurtre & la fureur
Faiſaient ſa politique, ainſi que ſa grandeur.
Il a gouverné Rome au milieu des ſupplices;
Il en était l'effroi, j'en ſerai les délices.
Je ſais quel eſt le peuple, on le change en un jour:
Il prodigue aiſément ſa haine & ſon amour.
Si ma grandeur l'aigrit, ma clémence l'attire.
Un pardon politique à qui ne peut me nuire,
Dans mes chaînes qu'il porte, un air de liberté
A ramené vers moi ſa faible volonté.
Il faut couvrir de fleurs l'abîme où je l'entraîne,
Flatter encor ce tigre à l'inſtant qu'on l'enchaîne,
Lui plaire en l'accablant, l'aſſervir, le charmer,
Et punir mes rivaux en me faiſant aimer.

ANTOINE.

Il faudrait être craint: c'eſt ainſi que l'on règne.

CESAR.

Va, ce n'eſt qu'aux combats que je veux qu'on me craigne.

ANTOINE.

Le peuple abuſera de ta facilité.

CESAR.

Le peuple a juſqu'ici conſacré ma bonté.
Voi ce temple que Rome élève à ma clémence.

ANTOINE.

Crain qu'elle n'en élève un autre à la vengeance:
Crain des cœurs ulcérés, nourris de deſeſpoir,

Idolâtres de Rome, & cruels par devoir.
Caſſius allarmé prévoit qu'en ce jour même
Ma main doit ſur ton front mettre le diadême.
Déja même à tes yeux on oſe en murmurer.
Des plus impétueux tu devrais t'aſſurer.
A prévenir leurs coups daigne au moins te contraindre.

CESAR.

Je les aurais punis, ſi je les pouvais craindre.
Ne me conſeille point de me faire haïr.
Je ſais combattre, vaincre, & ne ſais point punir.
Allons, & n'écoutant ni ſoupçon ni vengeance,
Sur l'univers ſoumis régnons ſans violence.

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

BRUTUS, ANTOINE, DOLABELLA.

ANTOINE.

CE ſuperbe refus, cette animoſité,
Marquent moins de vertu que de férocité.
Les bontés de Céſar, & ſurtout ſa puiſſance,
Méritaient plus d'égards & plus de complaiſance:
A lui parler du moins vous pourriez conſentir.
Vous ne connaiſſez pas qui vous oſez haïr;
Et vous en frémiriez, ſi vous pouviez apprendre...

BRUTUS.

Ah! je frémis déja, mais c'eſt de vous entendre.
Ennemi des Romains, que vous avez vendus,
Penſez-vous ou tromper, ou corrompre Brutus?
Allez ramper ſans moi ſous la main qui vous brave;
Je ſais tous vos deſſeins, vous brûlez d'être eſclave.
Vous voulez un Monarque, & vous êtes Romain!

ANTOINE.

Je ſuis ami, Brutus, & porte un cœur humain.
Je ne recherche point une vertu plus rare:
Tu veux être un héros, mais tu n'es qu'un barbare;
Et ton farouche orgueil, que rien ne peut fléchir,
Embraſſa la vertu, pour la faire haïr.

SCENE II.

BRUTUS *ſeul.*

QUelle baſſeſſe, ô ciel ! & quelle ignominie !
Voilà donc les ſoutiens de ma triſte patrie !
Voilà vos ſucceſſeurs, Horace, Décius,
Et toi, vengeur des loix, toi mon ſang, toi Brutus !
Quels reſtes, juſtes dieux ! de la grandeur Romaine !
Chacun baiſe en tremblant la main qui nous enchaine.
Céſar nous a ravi juſques à nos vertus,
Et je cherche ici Rome, & ne la trouve plus.
Vous que j'ai vû périr, vous immortels courages,
Héros, dont en pleurant j'aperçois les images,
Famille de Pompée, & toi, divin Caton,
Toi dernier des héros du ſang de Scipion,
Vous ranimez en moi ces vives étincelles
Des vertus dont brillaient vos ames immortelles.
Vous vivez dans Brutus, vous mettez dans mon ſein
Tout l'honneur qu'un tyran ravit au nom Romain.
Que vois-je, grand Pompée, au pied de ta ſtatue ?
Quel billet, ſous mon nom, ſe préſente à ma vuë ?
Liſons : *Tu dors, Brutus, & Rome eſt dans les fers !*
Rome, mes yeux ſur toi ſeront toûjours ouverts ;
Ne me reproche point des chaînes que j'abhorre.
Mais quel autre billet à mes yeux s'offre encore ?
Non, tu n'es pas Brutus. Ah ! reproche cruel !
Céſar ! tremble, tyran, voilà ton coup mortel.
Non, tu n'es pas Brutus ! Je le ſuis, je veux l'être.
Je périrai, Romains, ou vous ſerez ſans maître.

Je

Je vois que Rome encor a des cœurs vertueux.
On demande un vengeur, on a ſur moi les yeux :
On excite cette ame, & cette main trop lente :
On demande du ſang... Rome ſera contente.

SCENE III.

BRUTUS, CASSIUS, CINNA, CASCA, DECIMUS, Suite.

CASSIUS.

JE t'embraſſe, Brutus, pour la dernière fois.
Amis, il faut tomber ſous les débris des loix.
De Céſar déſormais je n'attens plus de grace ;
Il ſait mes ſentimens, il connait notre audace.
Notre ame incorruptible étonne ſes deſſeins ;
Il va perdre dans nous les derniers des Romains.
C'en eſt fait, mes amis, il n'eſt plus de patrie,
Plus d'honneur, plus de loix, Rome eſt anéantie ;
De l'univers & d'elle il triomphe aujourd'hui.
Nos imprudens ayeux n'ont vaincu que pour lui.
Ces dépouilles des Rois, ce ſceptre de la terre,
Six cent ans de vertus, de travaux & de guerre,
Céſar jouït de tout, & dévore le fruit
Que ſix ſiécles de gloire à peine avaient produit.
Ah Brutus ! es-tu né pour ſervir ſous un maître ?
La liberté n'eſt plus.

BRUTUS.

Elle eſt prête à renaître.

CASSIUS.

Que dis-tu ? mais quel bruit vient frapper mes eſprits ?

BRUTUS.

Laiſſe-là ce vil peuple, & ſes indignes cris.

CASSIUS.

La liberté, dis-tu ?... Mais quoi... le bruit redouble.

SCENE IV.

BRUTUS, CASSIUS, CIMBER, DECIMUS.

CASSIUS.

AH ! Cimber, eſt-ce toi ? parle, quel eſt ce trouble ?

DECIMUS.

Trame-t-on contre Rome un nouvel attentat ?
Qu'a-t-on fait ? qu'as-tu vû ?

CIMBER.

La honte de l'Etat.
Céſar était au temple, & cette fière idole
Semblait être le Dieu qui tonne au Capitole.
C'eſt-là qu'il annonçait ſon ſuperbe deſſein,
D'aller joindre la Perſe à l'Empire Romain.
On lui donnait les noms de foudre de la guerre,
De vengeur des Romains, de vainqueur de la terre :
Mais parmi tant d'éclat, ſon orgueil imprudent
Voulait un autre titre, & n'était pas content.
Enfin parmi ces cris, & ces chants d'allégreſſe,
Du peuple qui l'entoure Antoine fend la preſſe :
Il entre : ô honte ! ô crime indigne d'un Romain !
Il entre, la couronne, & le ſceptre à la main.
On ſe tait : on frémit : lui, ſans que rien l'étonne,
Sur le front de Céſar attache la couronne ;

Et ſoudain devant lui ſe mettant à genoux,
Céſar, règne, dit-il, ſur la terre & ſur nous.
Des Romains à ces mots les viſages pâliſſent ;
De leurs cris douloureux les voûtes retentiſſent.
J'ai vû des citoyens s'enfuir avec horreur,
D'autres rougir de honte & pleurer de douleur.
Céſar, qui cependant liſait ſur leur viſage
De l'indignation l'éclatant témoignage,
Feignant des ſentimens longtems étudiés,
Jette & ſceptre & couronne, & les foule à ſes pieds.
Alors tout ſe croit libre, alors tout eſt en proie
Au fol enyvrement d'une indiſcrète joie.
Antoine eſt allarmé : Céſar feint, & rougit ;
Plus il cèle ſon trouble, & plus on l'applaudit.
La modération ſert de voile à ſon crime :
Il affecte à regret un refus magnanime.
Mais malgré ſes efforts, il frémiſſait tout bas,
Qu'on applaudit en lui les vertus qu'il n'a pas.
Enfin ne pouvant plus retenir ſa colère,
Il ſort du Capitole avec un front ſévère.
Il veut que dans une heure on s'aſſemble au Sénat.
Dans une heure, Brutus, Céſar change l'Etat.
De ce Sénat ſacré la moitié corrompuë,
Ayant acheté Rome, à Céſar l'a venduë ;
Plus lâche que ce peuple, à qui dans ſon malheur,
Le nom de Roi du moins fait toûjours quelque horreur.
Céſar déja trop Roi, veut encor la couronne :
Le peuple la refuſe, & le Sénat la donne ;
Que faut-il faire enfin, héros qui m'écoutez ?

CASSIUS.

Mourir, finir des jours dans l'opprobre comptés.

J'ai traîné les liens de mon indigne vie,
Tant qu'un peu d'eſpérance a flatté ma patrie.
Voici ſon dernier jour, & du moins Caſſius
Ne doit plus reſpirer, lorſque l'Etat n'eſt plus.
Pleure qui voudra Rome, & lui reſte fidelle;
Je ne peux la venger, mais j'expire avec elle.
Je vais où ſont nos dieux.... Pompée & Scipion,
En regardant leurs ſtatuës.
Il eſt tems de vous ſuivre, & d'imiter Caton.

BRUTUS.

Non, n'imitons perſonne, & ſervons tous d'exemple:
C'eſt nous, braves amis, que l'univers contemple;
C'eſt à nous de répondre à l'admiration
Que Rome en expirant conſerve à notre nom.
Si Caton m'avait crû, plus juſte en ſa furie,
Sur Céſar expirant il eût perdu la vie;
Mais il tourna ſur ſoi ſes innocentes mains;
Sa mort fut inutile au bonheur des humains.
Faiſant tout pour la gloire, il ne fit rien pour Rome;
Et c'eſt la ſeule faute où tomba ce grand homme.

CASSIUS.

Que veux-tu donc qu'on faſſe en un tel deſeſpoir?

BRUTUS, *montrant le billet.*

Voilà ce qu'on m'écrit, voilà notre devoir.

CASSIUS.

On m'en écrit autant, j'ai reçu ce reproche.

BRUTUS.

C'eſt trop le mériter.

CIMBER.

. . L'heure fatale approche.
Dans une heure un tyran détruit le nom Romain.

BRUTUS.

Dans une heure à Céſar il faut percer le ſein.

CASSIUS.

Ah ! je te reconnais à cette noble audace.

DECIMUS.

Ennemi des tyrans, & digne de ta race,
Voilà les ſentimens que j'avais dans mon cœur.

CASSIUS.

Tu me rens à moi-même, & je t'en dois l'honneur ;
C'eſt là ce qu'attendaient ma haine & ma colère
De la mâle vertu qui fait ton caractère.
C'eſt Rome qui t'inſpire en des deſſeins ſi grands :
Ton nom ſeul eſt l'arrêt de la mort des tyrans.
Lavons, mon cher Brutus, l'opprobre de la terre ;
Vengeons ce capitole, au défaut du tonnerre.
Toi Cimber, toi Cinna, vous Romains indomtés,
Avez-vous une autre ame & d'autres volontés ?

CIMBER.

Nous penſons comme toi, nous mépriſons la vie.
Nous déteſtons Céſar, nous aimons la patrie ;
Nous la vengerons tous ; Brutus & Caſſius
De quiconque eſt Romain raniment les vertus.

DECIMUS.

Nés juges de l'Etat, nés les vengeurs du crime,
C'eſt ſouffrir trop longtems la main qui nous opprime ;
Et quand ſur un tyran nous ſuſpendons nos coups,
Chaque inſtant qu'il reſpire eſt un crime pour nous.

CIMBER.

Admettrons-nous quelqu'autre à ces honneurs ſuprêmes ?

BRUTUS.

Pour venger la patrie il ſuffit de nous-mêmes.

Dolabella, Lépide, Emile, Bibulus,
Ou tremblent ſous Céſar, ou bien lui ſont vendus.
Cicéron, qui d'un traître a puni l'inſolence,
Ne ſert la liberté que par ſon éloquence,
Hardi dans le Sénat, faible dans le danger,
Fait pour haranguer Rome, & non pour la venger.
Laiſſons à l'orateur, qui charme ſa patrie,
Le ſoin de nous louer, quand nous l'aurons ſervie.
Non, ce n'eſt qu'avec vous que je veux partager
Cet immortel honneur, & ce preſſant danger.
Dans une heure au Sénat le tyran doit ſe rendre:
Là, je le punirai; là, je le veux ſurprendre;
Là, je veux que ce fer, enfoncé dans ſon ſein,
Venge Caton, Pompée, & le peuple Romain.
C'eſt hazarder beaucoup. Ses ardens ſatellites
Partout du capitole occupent les limites;
Ce peuple mou, volage, & facile à fléchir,
Ne ſait s'il doit encor l'aimer ou le haïr.
Notre mort, mes amis, paraît inévitable;
Mais qu'une telle mort eſt noble & déſirable!
Qu'il eſt beau de périr dans des deſſeins ſi grands,
De voir couler ſon ſang dans le ſang des tyrans!
Qu'avec plaiſir alors on voit ſa dernière heure!
Mourons, braves amis, pourvû que Céſar meure,
Et que la liberté, qu'oppriment ſes forfaits,
Renaiſſe de ſa cendre, & revive à jamais.

CASSIUS.

Ne balançons donc plus, courons au capitole:
C'eſt-là qu'il nous opprime, & qu'il faut qu'on l'immole.
Ne craignons rien du peuple, il ſemble encor douter;
Mais ſi l'idole tombe, il va la déteſter.

Digitized by Google

BRUTUS.

Jurez donc avec moi, jurez ſur cette épée,
Par le ſang de Caton, par celui de Pompée,
Par les mânes ſacrés de tous ces vrais Romains
Qui dans les champs d'Afrique ont fini leurs deſtins,
Jurez par tous les dieux, vengeurs de la patrie,
Que Céſar ſous vos coups va terminer ſa vie.

CASSIUS.

Faiſons plus, mes amis, jurons d'exterminer
Quiconque ainſi que lui prétendra gouverner :
Fuſſent nos propres fils, nos frères, ou nos pères :
S'ils ſont tyrans, Brutus, ils ſont nos adverſaires.
Un vrai républicain n'a pour père & pour fils,
Que la vertu, les dieux, les loix & ſon pays.

BRUTUS.

Oui, j'unis pour jamais mon ſang avec le vôtre.
Tous dès ce moment même adoptés l'un par l'autre,
Le ſalut de l'Etat nous a rendu parens.
Scèlons notre union du ſang de nos tyrans.

Il s'avance vers la ſtatue de Pompée.

Nous le jurons par vous, héros, dont les images
A ce preſſant devoir excitent nos courages ;
Nous promettons, Pompée, à tes ſacrés genoux,
De faire tout pour Rome, & jamais rien pour nous ;
D'être unis pour l'Etat, qui dans nous ſe raſſemble,
De vivre, de combattre, & de mourir enſemble.
Allons, préparons-nous : c'eſt trop nous arrêter.

SCENE V.

CESAR, BRUTUS.

CESAR.

DEmeure. C'eſt ici que tu dois m'écouter ;
Où vas-tu, malheureux ?

BRUTUS.

Loin de la tyrannie.

CESAR.

Licteurs, qu'on le retienne.

BRUTUS.

Achève, & prens ma vie.

CESAR.

Brutus, ſi ma colère en voulait à tes jours,
Je n'aurais qu'à parler, j'aurais fini leur cours.
Tu l'as trop mérité. Ta fière ingratitude
Se fait de m'offenſer une farouche étude.
Je te retrouve encor avec ceux des Romains,
Dont j'ai plus ſoupçonné les perfides deſſeins ;
Avec ceux qui tantôt ont oſé me déplaire,
Ont blâmé ma conduite, ont bravé ma colère.

BRUTUS.

Ils parlaient en Romains, Ceſar ; & leurs avis,
Si les dieux t'inſpiraient, ſeraient encor ſuivis.

CESAR.

Je ſouffre ton audace, & conſens à t'entendre :
De mon rang avec toi je me plais à deſcendre.
Que me reproches-tu ?

BRUTUS.

BRUTUS.

Le monde ravagé,
Le ſang des nations, ton païs ſaccagé :
Ton pouvoir, tes vertus, qui ſont tes injuſtices,
Qui de tes attentats ſont en toi les complices ;
Ta funeſte bonté, qui fait aimer tes fers,
Et qui n'eſt qu'un appas pour tromper l'univers.

CESAR.

Ah ! c'eſt ce qu'il falait reprocher à Pompée.
Par ſa feinte vertu la tienne fut trompée.
Ce citoyen ſuperbe, à Rome plus fatal,
N'a pas même voulu Céſar pour ſon égal.
Crois-tu, s'il m'eût vaincu, que cette ame hautaine,
Eût laiſſé reſpirer la liberté Romaine ?
Sous un joug deſpotique il t'aurait accablé.
Qu'eût fait Brutus alors ?

BRUTUS.

Brutus l'eût immolé.

CESAR.

Voilà donc ce qu'enfin ton grand cœur me deſtine ?
Tu ne t'en défens point. Tu vis pour ma ruïne,
Brutus !

BRUTUS.

Si tu le crois, prévien donc ma fureur.
Qui peut te retenir ?

CESAR. *Il lui préſente la lettre de Servilie.*

La nature, & mon cœur.
Lis, ingrat, lis, connais le ſang que tu m'oppoſes ;
Voi qui tu peux haïr, & pourſui ſi tu l'oſes.

BRUTUS.

Où ſuis-je ? Qu'ai-je lû ? me trompez-vous, mes yeux ?

CESAR.

Eh bien ! Brutus, mon fils !

BRUTUS.

Lui, mon père ! grands dieux !

CESAR.

Oui, je le ſuis, ingrat. Quel ſilence farouche !
Que dis-je ? quels ſanglots échapent de ta bouche ?
Mon fils... Quoi, je te tiens muet entre mes bras !
La nature t'étonne, & ne t'attendrit pas !

BRUTUS.

O ſort épouvantable, & qui me déſeſpère !
O ſermens ! ô patrie ! ô Rome toûjours chère !
Céſar !... Ah, malheureux ! j'ai trop longtems vécu.

CESAR.

Parle. Quoi d'un remords ton cœur eſt combattu !
Ne me déguiſe rien. Tu gardes le ſilence ?
Tu crains d'être mon fils, ce nom ſacré t'offenſe ?
Tu crains de me chérir, de partager mon rang ;
C'eſt un malheur pour toi d'être né de mon ſang !
Ah ! ce ſceptre du monde, & ce pouvoir ſuprême,
Ce Céſar, que tu hais, les voulait pour toi-même.
Je voulais partager, avec Octave & toi,
Le prix de cent combats, & le titre de Roi.

BRUTUS.

Ah ! dieux !

CESAR.

Tu veux parler, & te retiens à peine ?
Ces tranſports ſont-ils donc de tendreſſe ou de haine ?
Quel eſt donc le ſecret qui ſemble t'accabler ?

BRUTUS.

Céſar....

CESAR.

Eh bien, mon fils ?

BRUTUS.

Je ne puis lui parler.

CESAR.

Tu n'oſes me nommer du tendre nom de père ?

BRUTUS.

Si tu l'es, je te fais une unique prière.

CESAR.

Parle. En te l'accordant, je croirai tout gagner.

BRUTUS.

Fai-moi mourir ſur l'heure, ou ceſſe de régner.

CESAR.

Ah ! barbare ennemi, tigre que je careſſe !
Ah ! cœur dénaturé qu'endurcit ma tendreſſe !
Va, tu n'es plus mon fils. Va, cruel citoyen,
Mon cœur deſeſpéré prend l'exemple du tien ;
Ce cœur, à qui tu fais cette effroyable injure,
Saura bien comme toi vaincre enfin la nature.
Va, Céſar n'eſt pas fait pour te prier en vain ;
J'apprendrai de Brutus à ceſſer d'être humain.
Je ne te connais plus. Libre dans ma puiſſance,
Je n'écouterai plus une injuſte clémence.
Tranquille, à mon couroux je vai m'abandonner ;
Mon cœur trop indulgent eſt las de pardonner.
J'imiterai Sylla, mais dans ſes violences ;
Vous tremblerez, ingrats, au bruit de mes vengeances.
Va, cruel, va trouver tes indignes amis.
Tous m'ont oſé déplaire, ils ſeront tous punis.
On ſait ce que je puis, on verra ce que j'oſe :

Je deviendrai barbare, & toi ſeul en es cauſe.

BRUTUS.

Ah! ne le quittons point dans ſes cruels deſſeins,
Et ſauvons, s'il ſe peut, Céſar & les Romains.

Fin du ſecond acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

CASSIUS, CIMBER, DECIME, CINNA, CASCA, les Conjurés.

CASSIUS.

ENfin donc l'heure approche, où Rome va renaître.
La maîtreſſe du monde eſt aujourd'hui ſans maître.
L'honneur en eſt à vous, Cimber, Caſca, Probus,
Décime. Encore une heure, & le tyran n'eſt plus.
Ce que n'ont pû Caton, & Pompée, & l'Aſie,
Nous ſeuls l'exécutons, nous vengeons la patrie;
Et je veux qu'en ce jour on diſe à l'univers,
Mortels, reſpectez Rome, elle n'eſt plus aux fers.

CIMBER.

Tu vois tous nos amis, ils ſont prêts à te ſuivre,
A frapper, à mourir, à vivre s'il faut vivre,
A ſervir le Sénat dans l'un ou l'autre ſort,
En donnant à Céſar, ou recevant la mort.

DECIME.

Mais d'où vient que Brutus ne paroît point encore;
Lui, ce fier ennemi du tyran qu'il abhorre?
Lui qui prit nos ſermens, qui nous raſſembla tous,
Lui qui doit ſur Céſar porter les premiers coups?
Le gendre de Caton tarde bien à paraître.

Serait-il arrêté ? Céſar peut-il connaître ?...
Mais le voici. Grands dieux ! qu'il paraît abattu !

SCENE II.

CASSIUS, BRUTUS, CIMBER, CASCA, DECIME, les Conjurés.

CASSIUS.

BRutus, quelle infortune accable ta vertu ?
Le tyran ſait-il tout ? Rome eſt-elle trahie ?

BRUTUS.

Non, Céſar ne ſait point qu'on va trancher ſa vie.
Il ſe confie à vous.

DECIMUS.

Qui peut donc te troubler ?

BRUTUS.

Un malheur, un ſecret, qui vous fera trembler.

CASSIUS.

De nous ou du tyran c'eſt la mort qui s'apprête.
Nous pouvons tous périr ; mais trembler, nous !

BRUTUS.

Arrête ;
Je vai t'épouvanter par ce ſecret affreux.
Je dois ſa mort à Rome, à vous, à nos neveux,
Au bonheur des mortels ; & j'avais choiſi l'heure,
Le lieu, le bras, l'inſtant, où Rome veut qu'il meure :
L'honneur du premier coup à mes mains eſt remis ;
Tout eſt prêt. Apprenez que Brutus eſt ſon fils.

CIMBER.

Toi, ſon fils!

CASSIUS.

De Céſar!

DECIMUS.

O Rome!

BRUTUS.

Servilie
Par un hymen ſecret à Céſar fut unie;
Je ſuis de cet hymen le fruit infortuné.

CIMBER.

Brutus, fils d'un tyran!

CASSIUS.

Non, tu n'en es pas né;
Ton cœur eſt trop Romain.

BRUTUS.

Ma honte eſt véritable.
Vous, amis, qui voyez le deſtin qui m'accable,
Soyez par mes ſermens les maîtres de mon ſort.
Eſt-il quelqu'un de vous d'un eſprit aſſez fort,
Aſſez ſtoique, aſſez au deſſus du vulgaire,
Pour oſer décider ce que Brutus doit faire?
Je m'en remets à vous. Quoi! vous baiſſez les yeux!
Toi, Caſſius, auſſi, tu te tais avec eux!
Aucun ne me ſoutient au bord de cet abîme!
Aucun ne m'encourage, ou ne m'arrache au crime!
Tu frémis, Caſſius! & promt à t'étonner....

CASSIUS.

Je frémis du conſeil que je vais te donner.

BRUTUS.

Parle.

CASSIUS.

Si tu n'étais qu'un citoyen vulgaire,
Je te dirais : Va, ſers, ſois tyran ſous ton père ;
Ecraſe cet Etat que tu dois ſoutenir ;
Rome aura déſormais deux traîtres à punir :
Mais je parle à Brutus, à ce puiſſant génie,
A ce héros armé contre la tyrannie,
Dont le cœur infléxible, au bien déterminé,
Epura tout le ſang que Céſar t'a donné.
Ecoute, tu connais avec quelle furie
Jadis Catilina menaça ſa patrie ?

BRUTUS.

Oui.

CASSIUS.

Si le même jour, que ce grand criminel
Dut à la liberté porter le coup mortel ;
Si lorſque le Sénat eut condamné ce traître,
Catilina pour fils t'eût voulu reconnaître,
Entre ce monſtre & nous forcé de décider,
Parle : qu'aurais-tu fait ?

BRUTUS.

Peux-tu le demander ?
Penſes-tu qu'un inſtant ma vertu démentie,
Eût mis dans la balance un homme & la patrie ?

CASSIUS.

Brutus, par ce ſeul mot ton devoir eſt dicté.
C'eſt l'arrêt du Sénat, Rome eſt en ſûreté.
Mais, dis, ſens-tu ce trouble, & ce ſecret murmure,
Qu'un préjugé vulgaire impute à la nature ?
Un ſeul mot de Céſar a-t-il éteint dans toi
L'amour de ton pays, ton devoir & ta foi ?

En

En diſant ce ſecret, ou faux ou véritable,
Et t'avouant pour fils, en eſt-il moins coupable ?
En es-tu moins Brutus ? en es-tu moins Romain ?
Nous dois-tu moins ta vie, & ton cœur, & ta main ?
Toi, ſon fils ! Rome enfin n'eſt-elle plus ta mère ?
Chacun des conjurés n'eſt-il donc plus ton frère ?
Né dans nos murs ſacrés, nourri par Scipion,
Elève de Pompée, adopté par Caton,
Ami de Caſſius, que veux-tu davantage ?
Ces titres ſont ſacrés, tout autre les outrage.
Qu'importe qu'un tyran, vil eſclave d'amour,
Ait ſéduit Servilie, & t'ait donné le jour ?
Laiſſe là les erreurs, & l'hymen de ta mère ;
Caton forma tes mœurs, Caton ſeul eſt ton père ;
Tu lui dois ta vertu, ton ame eſt toute à lui :
Briſe l'indigne nœud que l'on t'offre aujourd'hui :
Qu'à nos ſermens communs ta fermeté réponde ;
Et tu n'as de parens que les vengeurs du monde.

BRUTUS.

Et vous, braves amis, parlez, que penſez-vous ?

CIMBER.

Jugez de nous par lui, jugez de lui par nous.
D'un autre ſentiment ſi nous étions capables,
Rome n'aurait point eu des enfans plus coupables.
Mais à d'autres qu'à toi pourquoi t'en rapporter ?
C'eſt ton cœur, c'eſt Brutus, qu'il te faut conſulter.

BRUTUS.

Eh bien, à vos regards mon ame eſt dévoilée ;
Liſez-y les horreurs dont elle eſt accablée.
Je ne vous cèle rien, ce cœur s'eſt ébranlé ;
De mes ſtoïques yeux des larmes ont coulé.

Après l'affreux ſerment, que vous m'avez vû faire,
Prêt à ſervir l'Etat, mais à tuer mon père,
Pleurant d'être ſon fils, honteux de ſes bienfaits,
Admirant ſes vertus, condamnant ſes forfaits,
Voyant en lui mon père, un coupable, un grand homme,
Entraîné par Céſar, & retenu par Rome,
D'horreur & de pitié mes eſprits déchirés,
Ont ſouhaité la mort que vous lui préparez.
Je vous dirai bien plus, ſachez que je l'eſtime.
Son grand cœur me ſéduit, au ſein même du crime;
Et ſi ſur les Romains quelqu'un pouvait régner,
Il eſt le ſeul tyran que l'on dût épargner.
Ne vous allarmez point: ce nom que je déteſte,
Ce nom ſeul de tyran l'emporte ſur le reſte.
Le Sénat, Rome, & vous, vous avez tous ma foi:
Le bien du monde entier me parle contre un Roi.
J'embraſſe avec horreur une vertu cruelle;
J'en friſſonne à vos yeux; mais je vous ſuis fidelle.
Céſar me va parler; que ne puis-je aujourd'hui
L'attendrir, le changer, ſauver l'Etat & lui!
Veuillent les immortels, s'expliquant par ma bouche,
Prêter à mon organe un pouvoir qui le touche!
Mais ſi je n'obtiens rien de cet ambitieux,
Levez le bras, frappez, je détourne les yeux.
Je ne trahirai point mon païs pour mon père:
Que l'on approuve, ou non, ma fermeté ſévère,
Qu'à l'univers ſurpris cette grande action
Soit un objet d'horreur ou d'admiration:
Mon eſprit peu jaloux de vivre en la mémoire,
Ne conſidère point le reproche ou la gloire;
Toûjours indépendant, & toûjours citoyen,

Mon devoir me ſuffit, tout le reſte n'eſt rien.
Allez, ne ſongez plus qu'à ſortir d'eſclavage.

CASSIUS.

Du ſalut de l'Etat ta parole eſt le gage.
Nous comptons tous ſur toi, comme ſi dans ces lieux
Nous entendions Caton, Rome même & nos dieux.

SCENE III.

BRUTUS *ſeul.*

VOici donc le moment, où Céſar va m'entendre;
Voici ce capitole, où la mort va l'attendre.
Epargnez-moi, grands dieux, l'horreur de le haïr.
Dieux, arrêtez ces bras levés pour le punir!
Rendez, s'il ſe peut, Rome à ſon grand cœur plus chère,
Et faites qu'il ſoit juſte, afin qu'il ſoit mon père.
Le voici. Je demeure immobile, éperdu.
O mânes de Caton, ſoutenez ma vertu.

SCENE IV.

CESAR, BRUTUS.

CESAR.

EH bien, que veux-tu? Parle. As-tu le cœur d'un homme?
Es-tu fils de Ceſar?

BRUTUS.

Oui, ſi tu l'es de Rome.

CESAR.

Républicain farouche, où vas-tu t'emporter ?
N'as-tu voulu me voir que pour mieux m'insulter ?
Quoi ! tandis que sur toi mes faveurs se répandent,
Que du monde soumis les hommages t'attendent,
L'Empire, mes bontés, rien ne fléchit ton cœur ?
De quel œil vois-tu donc le sceptre ?

BRUTUS.

Avec horreur.

CESAR.

Je plains tes préjugés, je les excuse même.
Mais peux-tu me haïr ?

BRUTUS.

Non, César, & je t'aime.
Mon cœur par tes exploits fut pour toi prévenu,
Avant que pour ton sang tu m'eusses reconnu.
Je me suis plaint aux dieux de voir qu'un si grand homme
Fût à la fois la gloire & le fléau de Rome.
Je déteste César avec le nom de Roi :
Mais César citoyen serait un Dieu pour moi ;
Je lui sacrifierais ma fortune & ma vie.

CESAR.

Que peux-tu donc haïr en moi ?

BRUTUS.

La tyrannie.
Daigne écouter les vœux, les larmes, les avis
De tous les vrais Romains, du Sénat, de ton fils.
Veux-tu vivre en effet le premier de la terre ;
Jouir d'un droit plus saint que celui de la guerre,
Etre encor plus que Roi, plus même que César ?

Digitized by Google

CESAR.

Eh bien ?

BRUTUS.

Tu vois la terre enchaînée à ton char :
Romps nos fers, ſois Romain, renonce au diadême.

CESAR.

Ah ! que propoſes-tu ?

BRUTUS.

Ce qu'a fait Sylla même.
Longtems dans notre ſang Sylla s'était noyé ;
Il rendit Rome libre, & tout fut oublié.
Cet aſſaſſin illuſtre, entouré de victimes,
En deſcendant du trône effaça tous ſes crimes.
Tu n'eus point ſes fureurs, oſe avoir ſes vertus.
Ton cœur ſut pardonner ; Céſar, fais encor plus.
Que ſervent déſormais les graces que tu donnes ?
C'eſt à Rome, à l'Etat qu'il faut que tu pardonnes :
Alors plus qu'à ton rang nos cœurs te ſont ſoumis ;
Alors tu fais régner, alors je ſuis ton fils.
Quoi ! je te parle en vain ?

CESAR.

Rome demande un maître ;
Un jour à tes dépens tu l'apprendras peut-être.
Tu vois nos citoyens plus puiſſans que des Rois.
Nos mœurs changent, Brutus ; il faut changer nos loix.
La liberté n'eſt plus que le droit de ſe nuire :
Rome, qui détruit tout, ſemble enfin ſe détruire.
Ce coloſſe effrayant, dont le monde eſt foulé,
En preſſant l'univers, eſt lui-même ébranlé.
Il penche vers ſa chûte, & contre la tempête
Il demande mon bras pour ſoutenir ſa tête.

Enfin depuis Sylla, nos antiques vertus,
Les loix, Rome, l'Etat, ſont des noms ſuperflus.
Dans nos tems corrompus, pleins de guerres civiles,
Tu parles comme au tems des Dèces, des Emiles.
Caton t'a trop ſéduit, mon cher fils, je prévoi
Que ta triſte vertu perdra l'Etat & toi.
Fai céder, ſi tu peux, ta raiſon détrompée
Au vainqueur de Caton, au vainqueur de Pompée,
A ton père qui t'aime, & qui plaint ton erreur.
Sois mon fils en effet, Brutus, ren-moi ton cœur;
Pren d'autres ſentimens, ma bonté t'en conjure;
Ne force point ton ame à vaincre la nature.
Tu ne me répons rien : tu détournes les yeux ?

BRUTUS.

Je ne me connais plus. Tonnez ſur moi, grands dieux!
Céſar...

CESAR.

Quoi ! tu t'émeus ? ton ame eſt amollie ?
Ah ! mon fils...

BRUTUS.

Sais-tu bien qu'il y va de ta vie ?
Sais-tu que le Sénat n'a point de vrai Romain,
Qui n'aſpire en ſecret à te percer le ſein ?
Que le ſalut de Rome, & que le tien te touche.
Ton génie allarmé te parle par ma bouche :
Il me pouſſe, il me preſſe, il me jette à tes pieds.
(*Il ſe jette à ſes genoux.*)
Céſar, au nom des dieux dans ton cœur oubliés,
Au nom de tes vertus, de Rome, & de toi-même,
Dirai-je, au nom d'un fils qui frémit & qui t'aime,
Qui te préfère au monde, & Rome ſeule à toi,

Ne me rebute pas.

CESAR.

Malheureux, laiſſe-moi.
Que me veux-tu ?

BRUTUS.

Croi moi, ne ſois point inſenſible.

CESAR.

L'univers peut changer ; mon ame eſt inflexible.

BRUTUS.

Voilà donc ta réponſe ?

CESAR.

Oui, tout eſt réſolu.
Rome doit obéïr, quand Céſar a voulu.

BRUTUS *d'un air conſterné.*

Adieu, Céſar.

CESAR.

Eh, quoi ! d'où viennent tes allarmes ?
Demeure encor, mon fils. Quoi, tu verſes des larmes !
Quoi ! Brutus peut pleurer ! Eſt-ce d'avoir un Roi ?
Pleures-tu les Romains ?

BRUTUS.

Je ne pleure que toi.
Adieu, te dis-je.

CESAR.

O Rome ! ô rigueur héroïque !
Que ne puis-je à ce point aimer ma république !

Digitized by Google

SCENE V.

CESAR, DOLABELLA, Romains.

DOLABELLA.

LE Sénat par ton ordre au temple eſt arrivé :
On n'attend plus que toi, le trône eſt élevé.
Tous ceux qui t'ont vendu leur vie & leurs ſuffrages,
Vont prodiguer l'encens au pied de tes images.
J'amène devant toi la foule des Romains ;
Le Sénat va fixer leurs eſprits incertains.
Mais ſi Céſar croyait un vieux ſoldat qui l'aime,
Nos préſages affreux, nos devins, nos dieux même,
Céſar différerait ce grand événement.

CESAR.

Quoi ! lorſqu'il faut régner, différer d'un moment !
Qui pourrait m'arrêter, moi ?

DOLABELLA.

Toute la nature
Conſpire à t'avertir, par un ſiniſtre augure.
Le ciel qui fait les Rois redoute ton trépas.

CESAR.

Va, Ceſar n'eſt qu'un homme, & je ne penſe pas
Que le ciel de mon ſort à ce point s'inquiète,
Qu'il anime pour moi la nature muette,.
Et que les élémens paraiſſent confondus,
Pour qu'un mortel ici reſpire un jour de plus.
Les dieux du haut du ciel ont compté nos années ;
Suivons ſans reculer nos hautes deſtinées.
Céſar n'a rien à craindre.

DOLA-

DOLABELLA.

Il a des ennemis,
Qui ſous un joug nouveau ſont à peine aſſervis.
Qui ſait s'ils n'auraient point conſpiré leur vengeance ?

CESAR.

Ils n'oſeraient.

DOLABELLA.

Ton cœur a trop de confiance.

CESAR.

Tant de précautions contre mon jour fatal
Me rendraient mépriſable, & me défendraient mal.

DOLABELLA.

Pour le ſalut de Rome il faut que Céſar vive ;
Dans le Sénat au moins permets que je te ſuive.

CESAR.

Non, pourquoi changer l'ordre entre nous concerté ?
N'avançons point, ami, le moment arrêté ;
Qui change ſes deſſeins découvre ſa faibleſſe.

DOLABELLA.

Je te quitte à regret. Je crains, je le confeſſe.
Ce nouveau mouvement dans mon cœur eſt trop fort.

CESAR.

Va, j'aime mieux mourir que de craindre la mort.
Allons.

SCENE VI.

DOLABELLA, Romains.

DOLABELLA.

CHers citoyens, quel héros, quel courage,
De la terre & de vous méritait mieux l'hommage ?

Joignez vos vœux aux miens, peuples, qui l'admirez,
Confirmez les honneurs qui lui ſont préparés.
Vivez pour le ſervir, mourez pour le défendre....
Quelles clameurs, ô ciel! quels cris ſe font entendre!

LES CONJURÉS *derrière le théâtre.*

Meurs, expire, tyran. Courage, Caſſius.

DOLABELLA.

Ah! courons le ſauver.

SCENE VII.

CASSIUS *un poignard à la main*, DOLABELLA, Romains.

CASSIUS.

C'En eſt fait, il n'eſt plus.

DOLABELLA.

Peuples, ſecondez-moi, frappons, perçons ce traître.

CASSIUS.

Peuples, imitez-moi, vous n'avez plus de maître.
Nations de héros, vainqueurs de l'univers,
Vive la liberté; ma main briſe vos fers.

DOLABELLA.

Vous trahiſſez, Romains, le ſang de ce grand homme?

CASSIUS.

J'ai tué mon ami, pour le ſalut de Rome.
Il vous aſſervit tous, ſon ſang eſt répandu.
Eſt-il quelqu'un de vous de ſi peu de vertu,
D'un eſprit ſi rampant, d'un ſi faible courage,
Qu'il puiſſe regretter Céſar & l'eſclavage?
Quel eſt ce vil Romain, qui veut avoir un Roi?

Digitized by Google

S'il en eſt un, qu'il parle, & qu'il ſe plaigne à moi.
Mais vous m'applaudiſſez, vous aimez tous la gloire.

ROMAINS.

Céſar fut un tyran, périſſe ſa mémoire.

CASSIUS.

Maîtres du monde entier, de Rome heureux enfans,
Conſervez à jamais ces nobles ſentimens.
Je ſais que devant vous Antoine va paraître;
Amis, ſouvenez-vous que Céſar fut ſon maître;
Qu'il a ſervi ſous lui dès ſes plus jeunes ans,
Dans l'école du crime & dans l'art des tyrans.
Il vient juſtifier ſon maître & ſon empire;
Il vous mépriſe aſſez pour penſer vous ſéduire.
Sans doute il peut ici faire entendre ſa voix:
Telle eſt la loi de Rome; & j'obéis aux loix.
Le peuple eſt déſormais leur organe ſuprême,
Le juge de Céſar, d'Antoine, de moi-même.
Vous rentrez dans vos droits indignement perdus;
Céſar vous les ravit, je vous les ai rendus:
Je les veux affermir. Je rentre au capitole;
Brutus eſt au Sénat, il m'attend, & j'y vole.
Je vais avec Brutus, en ces murs déſolés,
Rappeller la juſtice, & nos dieux exilés;
Etouffer des méchans les fureurs inteſtines,
Et de la liberté réparer les ruïnes.
Vous, Romains, ſeulement conſentez d'être heureux,
Ne vous trahiſſez pas, c'eſt tout ce que je veux;
Redoutez tout d'Antoine, & ſurtout l'artifice.

ROMAINS.

S'il vous oſe accuſer, que lui-même il périſſe.

CASSIUS.

Souvenez-vous, Romains, de ces ſermens ſacrés.

ROMAINS.

Aux vengeurs de l'Etat nos cœurs ſont aſſurés.

SCENE DERNIERE.

ANTOINE, Romains, DOLABELLA.

UN ROMAIN.

MAis Antoine parait.

AUTRE ROMAIN.

Qu'oſera-t-il nous dire ?

UN ROMAIN.

Ses yeux verſent des pleurs, il ſe trouble, il ſoupire.

UN AUTRE.

Il aimait trop Céſar.

ANTOINE, *montant à la tribune aux harangues.*

Oui, je l'aimais, Romains ;
Oui, j'aurais de mes jours prolongé ſes deſtins.
Hélas ! vous avez tous penſé comme moi-même ;
Et lorſque de ſon front ôtant le diadême,
Ce héros à vos loix s'immolait aujourd'hui,
Qui de vous en effet n'eût expiré pour lui ?
Hélas ! je ne viens point célébrer ſa mémoire ;
La voix du monde entier parle aſſez de ſa gloire ;
Mais de mon deſeſpoir ayez quelque pitié,
Et pardonnez du moins des pleurs à l'amitié.

LA MORT DE CESAR, *sc. dem*

H. Gravelot inv. *J.P. Simonneau Sculp.*

Ils plongent [illegible] qui vous voit:

UN ROMAIN.

Il les falait verſer quand Rome avait un maître.
Céſar fut un héros ; mais Céſar fut un traître.

AUTRE ROMAIN.

Puiſqu'il était tyran, il n'eut point de vertus.

UN TROISIEME.

Oui, nous approuvons tous Caſſius & Brutus.

ANTOINE.

Contre ſes meurtriers je n'ai rien à vous dire ;
C'eſt à ſervir l'Etat que leur grand cœur aſpire.
De votre Dictateur ils ont percé le flanc ;
Comblés de ſes bienfaits, ils ſont teints de ſon ſang.
Pour forcer des Romains à ce coup déteſtable,
Sans doute il falait bien que Céſar fût coupable ;
Je le crois. Mais enfin Céſar a-t-il jamais
De ſon pouvoir ſur vous appeſanti le faix ?
A-t-il gardé pour lui le fruit de ſes conquêtes ?
Des dépouilles du monde il couronnait vos têtes.
Tout l'or des nations, qui tombaient ſous ſes coups,
Tout le prix de ſon ſang fut prodigué pour vous.
De ſon char de triomphe il voyait vos allarmes :
Céſar en deſcendait pour eſſuyer vos larmes.
Du monde qu'il ſoumit vous triomphez en paix,
Puiſſans par ſon courage, heureux par ſes bienfaits.
Il payait le ſervice : il pardonnait l'outrage.
Vous le ſavez, grands dieux ! vous dont il fut l'image ;
Vous, dieux, qui lui laiſſiez le monde à gouverner,
Vous ſavez ſi ſon cœur aimait à pardonner.

ROMAINS.

Il eſt vrai que Céſar fit aimer ſa clémence.

ANTOINE.

Hélas ! ſi ſa grande ame eût connu la vengeance,
Il vivrait, & ſa vie eût rempli nos ſouhaits.
Sur tous ſes meurtriers il verſa ſes bienfaits.
Deux fois à Caſſius il conſerva la vie.
Brutus... où ſuis-je ? ô ciel ! ô crime ! ô barbarie !
Chers amis, je ſuccombe ; & mes ſens interdits...
Brutus ſon aſſaſſin ! ... ce monſtre était ſon fils.

ROMAINS.

Ah dieux !

ANTOINE.

Je vois frémir vos généreux courages ;
Amis, je vois les pleurs qui mouillent vos viſages.
Oui, Brutus eſt ſon fils ; mais vous qni m'écoutez,
Vous étiez ſes enfans dans ſon cœur adoptés.
Hélas ! ſi vous ſaviez ſa volonté dernière !

ROMAINS.

Quelle eſt-elle ? parlez.

ANTOINE.

Rome eſt ſon héritière.
Ses tréſors ſont vos biens ; vous en allez jouïr ;
Au-delà du tombeau Céſar veut vous ſervir.
C'eſt vous ſeuls qu'il aimait : c'eſt pour vous qu'en Aſie
Il allait prodiguer ſa fortune & ſa vie.
O Romains, diſait-il, peuple Roi que je ſers,
Commandez à Céſar, Céſar à l'univers.
Brutus ou Caſſius eût-il fait davantage ?

ROMAINS.

Ah ! nous les déteſtons. Ce doute nous outrage.

UN ROMAIN.

Céſar fut en effet le père de l'Etat.

ANTOINE.

Votre père n'eſt plus ; un lâche aſſaſſinat
Vient de trancher ici les jours de ce grand homme,
L'honneur de la nature & la gloire de Rome.
Romains, priverez-vous des honneurs du bucher
Ce père, cet ami, qui vous était ſi cher ?
On l'apporte à vos yeux.

(Le fond du théâtre s'ouvre ; des licteurs apportent le corps de Céſar, couvert d'une robe ſanglante ; Antoine deſcend de la tribune, & ſe jette à genoux auprès du corps.)

ROMAINS.

O ſpectacle funeſte !

ANTOINE.

Du plus grand des Romains voilà ce qui vous reſte ;
Voilà ce dieu vengeur, idolâtré par vous,
Que ſes aſſaſſins même adoraient à genoux ;
Qui toûjours votre appui, dans la paix, dans la guerre,
Une heure auparavant faiſait trembler la terre ;
Qui devait enchaîner Babylone à ſon char ;
Amis, en cet état connaiſſez-vous Céſar ?
Vous les voyez, Romains, vous touchez ces bleſſures,
Ce ſang qu'ont ſous vos yeux verſé des mains parjures.
Là, Cimber l'a frappé ; là, ſur le grand Céſar
Caſſius & Décime enfonçaient leur poignard.
Là, Brutus éperdu, Brutus l'ame égarée,
A ſouillé dans ſes flancs ſa main dénaturée.
Céſar le regardant d'un œil tranquille & doux,
Lui pardonnait encor en tombant ſous ſes coups.
Il l'appellait ſon fils, & ce nom cher & tendre
Eſt le ſeul qu'en mourant Céſar ait fait entendre :
O mon fils ! diſait-il.

UN ROMAIN.

O monſtre, que les dieux
Devaient exterminer avant ce coup affreux !

AUTRES ROMAINS, *en regardant le corps dont ils ſont proche.*

Dieux ! ſon ſang coule encor.

ANTOINE.

Il demande vengeance,
Il l'attend de vos mains & de votre vaillance.
Entendez-vous ſa voix ? Réveillez-vous, Romains ;
Marchez, ſuivez-moi tous contre ſes aſſaſſins ;
Ce ſont là les honneurs qu'à Céſar on doit rendre.
Des brandons du bucher qui va le mettre en cendre,
Embraſons les palais de ces fiers conjurés :
Enfonçons dans leur ſein nos bras deſeſpérés.
Venez, dignes amis ; venez, vengeurs des crimes,
Au Dieu de la patrie immoler ces victimes.

ROMAINS.

Oui, nous les punirons ; oui, nous ſuivrons vos pas.
Nous jurons par ſon ſang de venger ſon trépas.
Courons.

ANTOINE *à Dolabella.*

Ne laiſſons pas leur fureur inutile ;
Précipitons ce peuple inconſtant & facile ;
Entraînons-le à la guerre, & ſans rien ménager,
Succédons à Céſar, en courant le venger.

Fin du troiſiéme & dernier acte.

ZAYRE,

ZAYRE,

TRAGÉDIE.

Représentée pour la première fois le 13. Août 1732.

Digitized by Google

EPITRE DEDICATOIRE

A Mr. FAKENER,

MARCHAND ANGLAIS,

Depuis Ambassadeur a Constantinople.

VOus êtes Anglais, mon cher ami, & je ſuis né en France ; mais ceux qui aiment les arts ſont tous concitoyens. Les honnêtes-gens qui penſent ont à-peu-près les mêmes principes, & ne compoſent qu'une République ; ainſi il n'eſt pas plus étrange de voir aujourd'hui une tragédie Françaiſe dédiée à un Anglais, ou à un Italien, que ſi un citoyen d'Ephèſe, ou d'Athènes, avait autrefois adreſſé ſon ouvrage à un Grec d'une autre ville. Je vous offre donc cette tragédie comme à mon compatriote dans la littérature, & comme à mon ami intime.

Je jouïs en même tems du plaiſir de pouvoir dire à ma nation, de quel œil les négocians ſont regardés chez vous, quelle eſtime on ſait avoir en Angleterre pour une profeſſion qui fait la grandeur de l'Etat ; & avec quelle ſupériorité quelques-uns d'entre vous repréſentent leur patrie dans leur Parlement, & ſont au rang des Légiſlateurs.

Je ſais bien que cette profeſſion eſt mépriſée de nos petits-maîtres ; mais vous ſavez auſſi, que nos petits-maîtres & les vôtres ſont l'eſpèce la plus ridicule, qui rampe avec orgueil ſur la ſurface de la terre.

Une raiſon encore, qui m'engage à m'entretenir de belles-lettres avec un Anglais plutôt qu'avec un autre, c'eſt votre heureuſe liberté de penſer ; elle en communique à mon eſprit ; mes idées ſe trouvent plus hardies avec vous.

Quiconque avec moi s'entretient,
Semble diſpoſer de mon ame :

S'il ſent vivement, il m'enflamme ;
Et s'il eſt fort, il me ſoutient.
Un courtiſan paitri de feinte,
Fait dans moi triſtement paſſer
Sa défiance & ſa contrainte ;
Mais un eſprit libre, & ſans crainte,
M'enhardit, & me fait penſer.
Mon feu s'échauffe à ſa lumière,
Ainſi qu'un jeune peintre inſtruit
Sous le Moine & ſous l'Argilière,
De ces maitres qui l'ont conduit
Se rend la touche familière ;
Il prend malgré lui leur manière,
Et compoſe avec leur eſprit.
C'eſt pourquoi Virgile ſe fit
Un devoir d'admirer Homère.
Il le ſuivit dans ſa carrière,
Et ſon émule il ſe rendit,
Sans ſe rendre ſon plagiaire.

Ne craignez pas qu'en vous envoyant ma piéce, je vous en faſſe une longue apologie ; je pourrais vous dire, pourquoi je n'ai pas donné à *Zayre* une vocation plus déterminée au Chriſtianiſme, avant qu'elle reconnût ſon père, & pourquoi elle cache ſon ſecret à ſon amant, &c. Mais les eſprits ſages, qui aiment à rendre juſtice, verront bien mes raiſons, ſans que je les indique ; pour les critiques déterminés, qui ſont diſpoſés à ne me pas croire, ce ſerait peine perduë que de les leur dire.

Je me vanterai avec vous d'avoir fait ſeulement une piéce aſſez ſimple, qualité dont on doit faire cas de toutes façons.

Cette heureuſe ſimplicité
Fut un des plus dignes partages
De la ſavante antiquité.
Anglais, que cette nouveauté
S'introduiſe dans vos uſages.

Digitized by Google

Sur votre théâtre infecté
D'horreurs, de gibets, de carnages,
Mettez donc plus de vérité,
Avec de plus nobles images :
Addiſſon l'a déja tenté ;
C'était le poëte des ſages,
Mais il était trop concerté ;
Et dans ſon *Caton* ſi vanté,
Ses deux filles, en vérité,
Sont d'inſipides perſonnages.
Imitez du grand Addiſſon
Seulement ce qu'il a de bon :
Poliſſez la rude action
De vos Melpomènes ſauvages ;
Travaillez pour les connaiſſeurs
De tous les tems, de tous les âges,
Et répandez dans vos ouvrages
La ſimplicité de vos mœurs.

Que Meſſieurs les poëtes Anglais ne s'imaginent pas que je veuille leur donner *Zayre* pour modèle : je leur prêche la ſimplicité naturelle, & la douceur des vers ; mais je ne me fais point du tout le Saint de mon ſermon. Si *Zayre* a eu quelque ſuccès, je le dois beaucoup moins à la bonté de mon ouvrage, qu'à la prudence que j'ai euë de parler d'amour le plus tendrement qu'il m'a été poſſible. J'ai flatté en cela le goût de mon auditoire : on eſt aſſez ſûr de réuſſir, quand on parle aux paſſions des gens plus qu'à leur raiſon. On veut de l'amour, quelque bon Chrétien que l'on ſoit ; & je ſuis très-perſuadé que bien en prit au grand *Corneille* de ne s'être pas borné dans ſon *Polyeucte* à faire caſſer les ſtatuës de *Jupiter* par les néophytes ; car telle eſt la corruption du genre humain, que peut-être

De Polyeucte la belle ame
Aurait faiblement attendri,
Et les vers chrétiens qu'il déclame

Seraient tombés dans le décri,
N'eût été l'amour de ſa femme
Pour ce Payen ſon favori,
Qui méritait bien mieux ſa flamme
Que ſon bon dévot de mari.

Même avanture à-peu-près eſt arrivée à *Zayre*. Tous ceux qui vont aux ſpectacles, m'ont aſſûré, que ſi elle n'avait été que convertie, elle aurait peu intéreſſé; mais elle eſt amoureuſe de la meilleure foi du monde, & voilà ce qui a fait ſa fortune. Cependant il s'en faut bien, que j'aye échapé à la cenſure.

Plus d'un éplucheur intraitable
M'a vetillé, m'a critiqué:
Plus d'un railleur impitoyable
Prétendait que j'avais croqué,
Et peu clairement expliqué
Un roman très-peu vraiſemblable,
Dans ma cervelle fabriqué;
Que le ſujet en eſt tronqué,
Que la fin n'eſt pas raiſonnable;
Même on m'avait pronoſtiqué
Ce ſiflet tant épouvantable,
Avec quoi le public choqué
Régale un auteur miſérable.
Cher ami, je me ſuis moqué
De leur cenſure inſuportable.
J'ai mon drame en public riſqué,
Et le parterre favorable
Au lieu du ſiflet m'a claqué.
Des larmes même ont offuſqué
Plus d'un œil, que j'ai remarqué
Pleurer de l'air le plus aimable.
Mais je ne ſuis point requinqué
Par un ſuccès ſi déſirable:
Car j'ai comme un autre marqué

Tous les *deficit* de ma fable.
Je ſais qu'il eſt indubitable,
Que pour former œuvre parfait,
Il faudrait ſe donner au Diable,
Et c'eſt ce que je n'ai pas fait.

Je n'oſe me flatter que les Anglais faſſent à *Zayre* le même honneur qu'ils ont fait à *Brutus a*), dont on a joué la traduction ſur le théâtre de Londres. Vous avez ici la réputation de n'être ni aſſez dévots pour vous ſoucier beaucoup du vieux *Luſignan*, ni aſſez tendres pour être touchés de *Zayre*. Vous paſſez pour aimer mieux une intrigue de conjurés, qu'une intrigue d'amans. On croit qu'à votre théâtre on bat des mains au mot de *patrie*, & chez nous à celui d'*amour*; cependant la vérité eſt que vous mettez de l'amour tout comme nous dans vos tragédies. Si vous n'avez pas la réputation d'être tendres, ce n'eſt pas que vos héros de théâtre ne ſoient amoureux; mais c'eſt qu'ils expriment rarement leur paſſion d'une manière naturelle. Nos amans parlent en amans, & les vôtres ne parlent encor qu'en poëtes.

Si vous permettez que les Français ſoient vos maîtres en galanterie, il y a bien des choſes en récompenſe que nous pourrions prendre de vous. C'eſt au théâtre Anglais que je dois la hardieſſe que j'ai euë de mettre ſur la ſcène les noms de nos Rois & des anciennes familles du Royaume. Il me paraît, que cette nouveauté pourrait être la ſource d'un genre de tragédie qui nous eſt inconnu juſqu'ici, & dont nous avons beſoin. Il ſe trouvera ſans doute des génies heureux, qui perfectionneront cette idée, dont *Zayre* n'eſt qu'une faible ébauche. Tant que l'on continuera en France de protéger les lettres, nous aurons aſſez d'écrivains. La nature forme preſque toûjours des hommes en tout genre de talent; il ne s'agit que de les encourager & de les employer. Mais ſi ceux qui ſe diſtinguent un peu n'étaient ſoutenus par quelque récompenſe honorable, & par l'attrait plus flatteur de la conſidé-

a) Mr. de *Voltaire* s'eſt trompé; on a traduit & joué *Zayre* en Angleterre avec beaucoup de ſuccès.

Digitized by Google

ration, tous les beaux arts pourraient bien dépérir un jour au milieu des abris élevés pour eux : & ces arbres plantés par *Louïs XIV.* dégénéreraient faute de culture : le public aurait toûjours du goût, mais les grands maîtres manqueraient. Un ſculpteur dans ſon académie verrait des hommes médiocres à côté de lui, & n'éléverait pas ſa penſée juſqu'à *Girardon* & au *Pujet* ; un peintre ſe contenterait de ſe croire ſupérieur à ſon confrère, & ne ſongerait pas à égaler le *Pouſſin.* Puiſſent les ſucceſſeurs de *Louïs XIV.* ſuivre toûjours l'exemple de ce grand Roi, qui donnait d'un coup d'œil une noble émulation à tous les artiſtes ! Il encourageait à la fois un *Racine* & un *van Robais*..... Il portait notre commerce & notre gloire par-delà les Indes ; il étendait ſes graces ſur des étrangers étonnés d'être connus & récompenſés par notre cour. Partout où était le mérite, il avait un protecteur dans *Louïs XIV.*

Car de ſon aſtre bienfaiſant
Les influences libérales,
Du Caire au bord de l'Occident,
Et ſous les glaçes Boréales,
Cherchaient le mérite indigent.
Avec plaiſir ſes mains royales
Répandaient la gloire & l'argent,
Le tout ſans brigue & ſans cabales.
Guillelmini, Viviani,
Et le céleſte Caſſini,
Auprès des lis venaient ſe rendre ;
Et quelque forte penſion
Vous aurait pris le grand Newton,
Si Newton avait pû ſe prendre.
Ce ſont là les heureux ſuccès
Qui faiſaient la gloire immortelle
De Louïs & du nom Français.
Ce Louïs était le modèle
De l'Europe & de vos Anglais.
On craignait que par ſes progrès

Il

Il n'envahit à tout jamais
La Monarchie univerſelle ;
Mais il l'obtint par ſes bienfaits.

Vous n'avez pas chez vous des fondations pareilles aux monumens de la munificence de nos Rois ; mais votre nation y ſupplée. Vous n'avez pas beſoin des regards du Maître pour honorer & récompenſer les grands talens en tout genre. Le Chevalier *Steele* & le Chevalier *van Brouk*, étaient en même tems auteurs comiques & membres du Parlement. La Primatie du Docteur *Tillotſon*, l'Ambaſſade de Mr. *Prior*, la Charge de Mr. *Newton*, le Miniſtère de Mr. *Addiſſon*, ne ſont que les ſuites ordinaires de la conſidération qu'ont chez vous les grands hommes. Vous les comblez de biens pendant leur vie, vous leur élevez des mauſolées & des ſtatuës après leur mort ; il n'y a pas juſqu'aux actrices célèbres qui n'ayent chez vous leur place dans les temples à côté des grands poëtes.

Votre Ofilds *b*) & ſa devancière
Bracegirdle la minaudière,
Pour avoir ſû dans leurs beaux jours
Réuſſir au grand art de plaire,
Ayant achevé leur carrière,
S'en furent, avec le concours
De votre république entière,
Sous un grand poële de velours,
Dans votre égliſe pour toûjours,
Loger de ſuperbe manière.
Leur ombre en parait encor fière,
Et s'en vante avec les Amours :
Tandis que le divin Molière,
Bien plus digne d'un tel honneur,
A peine obtint le froid bonheur
De dormir dans un cimetière ;
Et que l'aimable le Couvreur,

b) Fameuſe actrice mariée à un Seigneur d'Angleterre.

A qui j'ai fermé la paupière,
N'a pas eu même la faveur
De deux cierges & d'une bière ;
Et que Monſieur de Laubinière
Porta la nuit par charité
Ce corps autrefois ſi vanté,
Dans un vieux fiacre empaqueté,
Vers le bord de notre rivière.
Voyez-vous pas à ce récit
L'amour irrité qui gémit,
Qui s'envole en briſant ſes armes,
Et Melpomène toute en larmes,
Qui m'abandonne, & ſe bannit
Des lieux ingrats qu'elle embellit
Si longtems de ſes nobles charmes ?

Tout ſemble ramener les Français à la barbarie dont *Louïs XIV.* & le Cardinal de *Richelieu* les ont tirés. Malheur aux politiques qui ne connaiſſent pas le prix des beaux arts ! La terre eſt couverte de nations auſſi puiſſantes que nous. D'où vient cependant que nous les regardons preſque toutes avec peu d'eſtime ? C'eſt par la raiſon qu'on mépriſe dans la ſociété un homme riche, dont l'eſprit eſt ſans goût & ſans culture. Surtout ne croyez pas, que cet empire de l'eſprit, & cet honneur d'être le modèle des autres peuples, ſoit une gloire frivole. Elle eſt la marque infaillible de la grandeur d'un Empire : c'eſt toûjours ſous les plus grands Princes que les arts ont fleuri, & leur décadence eſt quelquefois l'époque de celle d'un Etat. L'hiſtoire eſt pleine de ces exemples ; mais ce ſujet me ménerait trop loin. Il faut que je finiſſe cette lettre déja trop longue, en vous envoyant un petit ouvrage, qui trouve naturellement ſa place à la tête de cette tragédie. C'eſt une épître en vers à celle qui a joué le rôle de *Zayre* : je lui devais au moins un compliment pour la façon dont elle s'en eſt acquittée :

Car le prophète de la Mecque
Dans ſon ſerrail n'a jamais eu

Si gentille Arabeſque ou Grecque ;
Son œil noir, tendre & bien fendu,
Sa voix, & ſa grace intrinsèque,
Ont mon ouvrage défendu
Contre l'auditeur qui rebecque :
Mais quand le lecteur morfondu
L'aura dans ſa bibliothèque,
Tout mon honneur ſera perdu.

Adieu, mon ami ; cultivez toûjours les lettres & la philoſophie, ſans oublier d'envoyer des vaiſſeaux dans les Échelles du Levant. Je vous embraſſe de tout mon cœur.

V.

Digitized by Google

EPITRE

A MADEMOISELLE GOSSIN,

JEUNE ACTRICE,

Qui a repréſenté le rôle de ZAYRE *avec beaucoup de ſuccès.*

JEune GOSSIN, reçoi mon tendre hommage,
Reçoi mes vers au théatre applaudis,
Protège-les, ZAYRE eſt ton ouvrage,
Il eſt à toi, puiſque tu l'embellis.
Ce ſont tes yeux, ces yeux ſi pleins de charmes,
Ta voix touchante, & tes ſons enchanteurs,
Qui du critique ont fait tomber les armes.
Ta ſeule vuë adoucit les cenſeurs.
L'illuſion, cette Reine des cœurs,
Marche à ta ſuite, inſpire les allarmes,
Le ſentiment, les regrets, les douleurs,
Et le plaiſir de répandre des larmes.
Le Dieu des vers qu'on allait dédaigner,
Eſt par ta voix aujourd'hui ſûr de plaire;
Le Dieu d'amour, à qui tu fus plus chère,
Eſt par tes yeux bien plus ſûr de régner.
Entre ces dieux déſormais tu vas vivre:
Hélas! longtems je les ſervis tous deux;
Il en eſt un que je n'oſe plus ſuivre.
Heureux cent fois le mortel amoureux,

Qui tous les jours peut te voir & t'entendre,
Que tu reçois avec un ſouris tendre,
Qui voit ſon ſort écrit dans tes beaux yeux,
Qui pénétré de leurs feux qu'il adore,
A tes genoux oubliant l'Univers,
Parle d'amour, & t'en reparle encore!
Et malheureux qui n'en parle qu'en vers!

SECONDE LETTRE

AU MÊME

MONSIEUR FAKENER,

ALORS

AMBASSADEUR A CONSTANTINOPLE,

Tirée d'une ſeconde édition de ZAYRE.

MOn cher ami ; (car votre nouvelle dignité d'Ambaſſadeur rend ſeulement notre amitié plus reſpectable, & ne m'empêche pas de me ſervir ici d'un titre plus ſacré que le titre de Miniſtre : le nom d'ami eſt bien au-deſſus de celui d'Excellence.)

Je dédie à l'Ambaſſadeur d'un grand Roi & d'une nation libre, le même ouvrage que j'ai dédié au ſimple citoyen, au négociant Anglais *c*).

Ceux qui ſavent combien le commerce eſt honoré dans votre patrie, n'ignorent pas auſſi qu'un négociant y eſt quelquefois un Légiſlateur, un bon Officier, un Miniſtre public.

Quelques perſonnes, corrompuës par l'indigne uſage de ne rendre hommage qu'à la grandeur, ont eſſayé de jetter un ridicule ſur la nouveauté d'une dédicace faite à un homme qui n'avait alors que du mérite. On a oſé, ſur un théâtre conſacré au mauvais goût & à la médiſance, inſulter à l'auteur de cette dédicace ; & à celui qui l'avait reçuë, on a oſé

c) Ce que Mr. de *Voltaire* avait prévû dans ſa dédicace de *Zayre* eſt arrivé ; Mr. *Fakener* a été un des meilleurs Miniſtres, & eſt devenu un des hommes des plus conſidérables de l'Angleterre. C'eſt ainſi que les auteurs devraient dédier leurs ouvrages, au lieu d'écrire des lettres d'eſclave à des gens dignes de l'être.

lui reprocher d'être *d*) un négociant. Il ne faut point imputer à notre nation une groſſiéreté ſi honteuſe, dont les peuples les moins civiliſés rougiraient. Les Magiſtrats, qui veillent parmi nous ſur les mœurs, & qui ſont continuellement occupés à reprimer le ſcandale, furent ſurpris alors. Mais le mépris & l'horreur du public pour l'auteur connu de cette indignité, ſont une nouvelle preuve de la politeſſe des Français.

Les vertus qui forment le caractère d'un peuple, ſont ſouvent démenties par les vices d'un particulier. Il y a eu quelques hommes voluptueux à Lacédémone. Il y a eu des eſprits légers & bas en Angleterre. Il y a eu dans Athènes des hommes ſans goût, impolis & groſſiers; & on en trouve dans Paris.

Oublions-les, comme ils ſont oubliés du public, & recevez ce ſecond hommage. Je le dois d'autant plus à un Anglais, que cette tragédie vient d'être embellie à Londres. Elle y a été traduite & jouée avec tant de ſuccès, on a parlé de moi ſur votre théâtre avec tant de politeſſe & de bonté, que j'en dois ici un remerciment public à votre nation.

Je ne peux mieux faire, je crois, pour l'honneur des lettres, que d'apprendre ici à mes compatriotes les ſingularités de la traduction & de la repréſentation de *Zayre* ſur le théâtre de Londres.

Monſieur *Hille*, homme de lettres, qui paraît connaître le théâtre mieux qu'aucun auteur Anglais, me fit l'honneur de traduire la piéce, dans le deſſein d'introduire ſur votre ſcène quelques nouveautés, & pour la manière d'écrire les tragédies, & pour celle de les réciter. Je parlerai d'abord de la repréſentation.

L'art de déclamer était chez vous un peu hors de la nature; la plûpart de vos acteurs tragiques s'exprimaient ſouvent plus en poëtes ſaiſis d'entouſiaſme, qu'en hommes que la paſſion inſpire. Beaucoup de comédiens avaient encor outré

d) On joua une mauvaiſe farce à la comédie Italienne de Paris, dans laquelle on inſultait groſſiérement pluſieurs perſonnes de mérite, & entr'autres Mr. *Fakener*. Le Sr. *Héraut*, Lieutenant de Police, permit cette indignité, & le public la ſifla.

ce défaut ; ils déclamaient des vers ampoulés, avec une fureur & une impétuoſité, qui eſt au beau naturel, ce que des convulſions ſont à l'égard d'une démarche noble & aiſée.

Cet air d'empreſſement ſemblait étranger à votre nation ; car elle eſt naturellement ſage, & cette ſageſſe eſt quelquefois priſe pour de la froideur par les étrangers. Vos prédicateurs ne ſe permettent jamais un ton de déclamateur. On rirait chez vous d'un avocat qui s'échaufferait dans ſon plaidoyer. Les ſeuls comédiens étaient outrés. Nos acteurs, & ſurtout nos actrices de Paris, avaient ce défaut, il y a quelques années : ce fut Mlle. *le Couvreur* qui les en corrigea. Voyez ce qu'en dit un auteur Italien de beaucoup d'eſprit & de ſens.

„ La legiadra Couvreur ſola non trotta
„ Per quella ſtrada dove i ſuoi compagni
„ Van di galoppo tutti quanti in frotta,
„ Se avvien ch'ella pianga, o che ſi lagni
„ Senza quegli urli ſpaventoſi loro,
„ Ti muove ſi che in pianger l'accompagni.

Ce même changement que Mlle. *le Couvreur* avait fait ſur notre ſcène, Mlle. *Cibber* vient de l'introduire ſur le théâtre Anglais, dans le rôle de *Zayre*. Choſe étrange, que dans tous les arts ce ne ſoit qu'après bien du tems qu'on vienne enfin au naturel & au ſimple !

Une nouveauté qui va paraître plus ſingulière aux Français, c'eſt qu'un gentilhomme de votre pays, qui a de la fortune & de la conſidération, n'a pas dédaigné de jouer ſur votre théâtre le rôle d'*Oroſmane*. C'était un ſpectacle aſſez intéreſſant de voir les deux principaux perſonnages remplis, l'un par un homme de condition, & l'autre par une jeune actrice de dix-huit ans, qui n'avait pas encor récité un vers en ſa vie.

Cet exemple d'un citoyen, qui a fait uſage de ſon talent pour la déclamation, n'eſt pas le premier parmi vous. Tout ce qu'il y a de ſurprenant en cela, c'eſt que nous nous en étonnions.

Nous

Nous devrions faire réflexion, que toutes les choſes de ce monde dépendent de l'uſage & de l'opinion. La cour de France a danſé ſur le théâtre avec les acteurs de l'opéra ; & on n'a rien trouvé en cela d'étrange, ſinon que la mode de ces divertiſſemens ait fini. Pourquoi ſera-t-il plus étonnant de réciter que de danſer en public ? Y a-t-il d'autre différence entre ces deux arts, ſinon que l'un eſt autant au-deſſus de l'autre, que les talens où l'eſprit a quelque part ſont au-deſſus de ceux du corps ? Je le répète encore, & je le dirai toûjours, aucun des beaux arts n'eſt mépriſable, & il n'eſt véritablement honteux que d'attacher de la honte aux talens.

Venons à préſent à la traduction de *Zayre*, & au changement qui vient de ſe faire chez vous dans l'art dramatique.

Vous aviez une coûtume à laquelle Mr. *Addiſſon*, le plus ſage de vos écrivains, s'eſt aſſervi lui-même ; tant l'uſage tient lieu de raiſon & de loi. Cette coûtume peu raiſonnable était de finir chaque acte par des vers d'un goût différent du reſte de la piéce, & ces vers devaient néceſſairement renfermer une comparaiſon. *Phèdre* en ſortant du théâtre ſe comparait poëtiquement à une biche, *Caton* à un rocher, *Cléopatre* à des enfans qui pleurent juſqu'à ce qu'ils ſoient endormis.

Le traducteur de *Zayre* eſt le premier qui ait oſé maintenir les droits de la nature contre un goût ſi éloigné d'elle. Il a proſcrit cet uſage ; il a ſenti que la paſſion doit parler un langage vrai, & que le poëte doit ſe cacher toûjours pour ne laiſſer paraître que le héros.

C'eſt ſur ce principe qu'il a traduit avec naïveté, & ſans aucune enflure, tous les vers ſimples de la piéce, que l'on gâterait, ſi on voulait les rendre beaux.

„ On ne peut déſirer ce qu'on ne connaît pas.

„ J'euſſe été près du Gange eſclave des faux Dieux,
„ Chrétienne dans Paris, Muſulmane en ces lieux.

„ Mais Oroſmane m'aime, & j'ai tout oublié

***

„ Non, la reconnaiſſance eſt un faible retour,
„ Un tribut offenſant, trop peu fait pour l'amour.

***

„ Je me croirais haï d'être aimé faiblement.

***

„ Je veux avec excès vous aimer & vous plaire.

***

„ L'art n'eſt pas fait pour toi, tu n'en a pas beſoin.

***

„ L'art le plus innocent tient de la perfidie.

Tous les vers qui ſont dans ce goût ſimple & vrai, ſont rendus mot à mot dans l'Anglais. Il eût été aiſé de les orner; mais le traducteur a jugé autrement que quelques-uns de mes compatriotes; il a aimé, & il a rendu toute la naïveté de ces vers. En effet, le ſtyle doit être conforme au ſujet. *Alzire*, *Brutus*, & *Zayre* demandaient, par exemple, trois ſortes de verſifications différentes.

Si *Bérénice* ſe plaignait de *Titus*, & *Ariane* de *Théſée*, dans le ſtile de *Cinna*, *Bérénice* & *Ariane* ne toucheraient point.

Jamais on ne parlera bien d'amour, ſi on cherche d'autres ornemens que la ſimplicité & la vérité.

Il n'eſt pas queſtion ici d'examiner s'il eſt bien de mettre tant d'amour dans les piéces de théâtre. Je veux que ce ſoit une faute, elle eſt & ſera univerſelle; & je ne ſais quel nom donner aux fautes qui ſont le charme du genre humain.

Ce qui eſt certain, c'eſt que dans ce défaut les Français ont réuſſi plus que toutes les autres nations anciennes & modernes miſes enſemble. L'amour paraît ſur nos théâtres avec des bienſéances, une délicateſſe, une vérité, qu'on ne trouve

Digitized by Google

point ailleurs. C'eſt que de toutes les nations la Françaiſe eſt celle qui a le plus connu la ſociété.

Le commerce continuel ſi vif & ſi poli des deux ſexes, a introduit en France une politeſſe aſſez ignorée ailleurs.

La ſociété dépend des femmes. Tous les peuples qui ont le malheur de les enfermer ſont inſociables. Et des mœurs encor auſtères parmi vous, des querelles politiques, des guerres de Religion, qui vous avaient rendu farouches, vous ôtèrent, juſqu'au tems de *Charles II*, la douceur de la ſociété, au milieu même de la liberté. Les poëtes ne devaient donc ſavoir ni dans aucun pays, ni même chez les Anglais, la manière dont les honnêtes gens traitent l'amour.

La bonne comédie fut ignorée juſqu'à *Molière*, comme l'art d'exprimer ſur le théâtre des ſentimens vrais & délicats fut ignoré juſqu'à *Racine*, parce que la ſociété ne fut, pour ainſi dire, dans ſa perfection que de leur tems. Un poëte, du fond de ſon cabinet, ne peut peindre des mœurs qu'il n'a point vûes; il aura plutôt fait cent odes & cent épîtres, qu'une ſcène où il faut faire parler la nature.

Votre *Dryden*, qui d'ailleurs était un très-grand génie, mettait dans la bouche de ſes héros amoureux, ou des hyperboles de rhétorique, ou des indécences; deux choſes également oppoſées à la tendreſſe.

Si Mr. *Racine* fait dire à *Titus*:

» Depuis cinq ans entiers chaque jour je la vois,
» Et crois toûjours la voir pour la première fois:

votre *Dryden* fait dire à *Antoine*:

» Ciel! comme j'aimai! Témoins les jours & les nuits qui » ſuivaient en danſant ſous vos pieds. Ma ſeule affaire était » de vous parler de ma paſſion; un jour venait, & ne voyait » rien qu'amour; un autre venait, & c'était de l'amour en- » core. Les ſoleils étaient las de nous regarder, & moi je » n'étais point las d'aimer.

Il eſt bien difficile d'imaginer, qu'*Antoine* ait en effet tenu de pareils diſcours à *Cléopatre*.

Dans la même piéce *Cléopatre* parle ainſi à *Antoine*.

» Venez à moi, venez dans mes bras, mon cher ſoldat ; » j'ai été trop longtems privée de vos careſſes. Mais quand » je vous embraſſerai, quand vous ſerez tout à moi, je vous » punirai de vos cruautés, en laiſſant ſur vos lèvres l'impreſ- » ſion de mes ardens baiſers.

Il eſt très-vraiſemblable que *Cléopatre* parlait ſouvent dans ce goût : mais ce n'eſt point cette indécence qu'il faut repréſenter devant une audience reſpectable.

Quelques-uns de vos compatriotes ont beau dire, C'eſt-là la pure nature ; on doit leur répondre que c'eſt préciſément cette nature qu'il faut voiler avec ſoin.

Ce n'eſt pas même connaître le cœur humain, de penſer qu'on doit plaire davantage en préſentant ces images licentieuſes. Au contraire, c'eſt fermer l'entrée de l'ame aux vrais plaiſirs. Si tout eſt d'abord à découvert, on eſt raſſaſié. Il ne reſte plus rien à chercher, rien à déſirer, & on arrive tout d'un coup à la langueur en croyant courir à la volupté. Voilà pourquoi la bonne compagnie a des plaiſirs que les gens groſſiers ne connaiſſent pas.

Les ſpectateurs en ce cas ſont comme les amans, qu'une jouiſſance trop prompte dégoûte : ce n'eſt qu'à travers cent nuages qu'on doit entrevoir ces idées, qui feraient rougir, préſentées de trop près. C'eſt ce voile qui fait le charme des honnêtes gens ; il n'y a point pour eux de plaiſir ſans bienſéance.

Les Français ont connu cette règle plus tôt que les autres peuples, non parce qu'*ils ſont ſans génie & ſans hardieſſe*, comme le dit ridiculement l'inégal & impétueux *Dryden*, mais parce que depuis la régence d'*Anne d'Autriche* ils ont été le peuple le plus ſociable & le plus poli de la Terre ; & cette politeſſe n'eſt point une choſe arbitraire, comme ce qu'on appelle civilité ; c'eſt une loi de la nature qu'ils ont heureuſement cultivée plus que les autres peuples.

Le traducteur de *Zayre* a reſpecté preſque partout ces bienſéances théatrales, qui vous doivent être communes comme à nous ; mais il y a quelques endroits où il s'eſt livré encor à d'anciens uſages.

Par exemple, lorſque dans la piéce Anglaiſe *Oroſmane* vient

annoncer à *Zayre* qu'il croit ne la plus aimer, *Zayre* lui répond en ſe roulant par terre. Le Sultan n'eſt point ému de la voir dans cette poſture de ridicule & de deſeſpoir, & le moment d'après il eſt tout étonné que *Zayre* pleure.

Il lui dit cet hémiſtiche :

„ Zayre, vous pleurez !

Il aurait dû lui dire auparavant :

„ Zayre, vous vous roulez par terre.

Auſſi ces trois mots, *Zayre, vous pleurez*, qui font un grand effet ſur notre théâtre, n'en ont fait aucun ſur le votre, parce qu'ils étaient déplacés. Ces expreſſions familières & naïves tirent toute leur force de la ſeule manière dont elles ſont amenées. *Seigneur, vous changez de viſage*, n'eſt rien par ſoi-même ; mais le moment où ces paroles ſi ſimples ſont prononcées dans *Mithridate*, fait frémir.

Ne dire que ce qu'il faut, & de la manière dont il le faut, eſt, ce me ſemble, un mérite, dont les Français, ſi vous m'en exceptez, ont plus approché que les écrivains des autres pays. C'eſt, je crois, ſur cet art que notre nation doit en être cruë. Vous nous apprenez des choſes plus grandes & plus utiles : il ſerait honteux à nous de ne le pas avouer. Les Français qui ont écrit contre les découvertes du Chevalier *Newton* ſur la lumière, en rougiſſent ; ceux qui combattent la gravitation en rougiront bientôt.

Vous devez vous ſoumettre aux règles de notre théâtre, comme nous devons embraſſer votre philoſophie. Nous avons fait d'auſſi bonnes expériences ſur le cœur humain, que vous ſur la phyſique. L'art de plaire ſemble l'art des Français, & l'art de penſer paraît le votre. Heureux, Monſieur, qui comme vous les réunit ! &c.

LETTRE

A MONSIEUR DE LA ROQUE,

ſur la tragédie de ZAYRE, *1732.*

QUoique pour l'ordinaire vous vouliez bien prendre la peine, Monſieur, de faire les extraits des piéces nouvelles, cependant vous me privez de cet avantage, & vous voulez que ce ſoit moi qui parle de *Zayre*. Il me ſemble que je vois Mr. *le Normand*, ou Mr. *Cochin*, réduire un de leurs cliens à plaider ſa cauſe. L'entrepriſe eſt dangereuſe, mais je vais mériter au moins la confiance que vous avez en moi par la ſincérité avec laquelle je m'expliquerai.

Zayre eſt la première piéce de théâtre, dans laquelle j'aye oſé m'abandonner à toute la ſenſibilité de mon cœur. C'eſt la ſeule tragédie tendre que j'aye faite. Je croyais dans l'âge même des paſſions les plus vives, que l'amour n'était point fait pour le théâtre tragique. Je ne regardais cette faibleſſe que comme un défaut charmant qui aviliſſait l'art des *Sophocles*. Les connaiſſeurs qui ſe plaiſent plus à la douceur élégante de *Racine* qu'à la force de *Corneille*, me paraiſſent reſſembler aux curieux qui préfèrent les nudités du *Corrège* au chaſte & noble pinceau de *Raphaël*.

Le public qui fréquente les ſpectacles, eſt aujourd'hui plus que jamais dans le goût du *Corrège*. Il faut de la tendreſſe & du ſentiment; c'eſt même ce que les acteurs jouent le mieux. Vous trouverez vingt comédiens qui plairont dans *Andronic* & dans *Hippolite*, & à peine un ſeul qui réuſſiſſe dans *Cinna* & dans *Horace*. Il a donc falu me plier aux mœurs du tems, & commencer tard à parler d'amour.

J'ai cherché du moins à couvrir cette paſſion de toute la bienſéance poſſible; & pour l'annoblir, j'ai voulu la mettre à côté de ce que les hommes ont de plus reſpectable. L'idée

me vint de faire contraſter dans un même tableau, d'un côté, l'honneur, la naiſſance, la patrie, la Religion; & de l'autre, l'amour le plus tendre & le plus malheureux; les mœurs des Mahométans & celles des Chrétiens; la cour d'un Soudan & celle d'un Roi de France; & de faire paraître, pour la première fois, des Français ſur la ſcène tragique. Je n'ai pris dans l'hiſtoire que l'époque de la guerre de *St. Louïs*; tout le reſte eſt entiérement d'invention. L'idée de cette piéce étant ſi neuve & ſi fertile, s'arrangea d'elle-même; & au lieu que le plan d'*Eriphile* m'avait beaucoup coûté, celui de *Zayre* fut fait en un ſeul jour; & l'imagination échauffée par l'intérêt qui régnait dans ce plan, acheva la piéce en vingt-deux jours.

Il entre peut-être un peu de vanité dans cet aveu, (car où eſt l'artiſte ſans amour-propre?) mais je devais cette excuſe au public, des fautes & des négligences qu'on a trouvées dans ma tragédie. Il aurait été mieux ſans doute d'attendre à la faire repréſenter que j'en euſſe châtié le ſtyle; mais des raiſons, dont il eſt inutile de fatiguer le public, n'ont pas permis qu'on différat. Voici, Monſieur, le ſujet de cette piéce.

La Paleſtine avait été enlevée aux Princes Chrétiens par le conquérant *Saladin*. *Noradin*, Tartare d'origine, s'en était enſuite rendu maître. *Oroſmane*, fils de *Noradin*, jeune homme plein de grandeur, de vertus & de paſſions, commençait à régner avec gloire dans Jéruſalem. Il avait porté ſur le trône de la Syrie la franchiſe & l'eſprit de liberté de ſes ancêtres. Il mépriſait les règles auſtères du ſerrail, & n'affectait point de ſe rendre inviſible aux étrangers & à ſes ſujets, pour devenir plus reſpectable. Il traitait avec douceur les eſclaves Chrétiens, dont ſon ſerrail & ſes Etats étaient remplis. Parmi ces eſclaves il s'était trouvé un enfant, pris autrefois au ſac de Céſarée, ſous le règne de *Noradin*. Cet enfant ayant été racheté par des Chrétiens à l'âge de neuf ans, avait été amené en France au Roi *St. Louïs*, qui avait daigné prendre ſoin de ſon éducation & de ſa fortune. Il avait pris en France le nom de *Néreſtan*; & étant retourné en Syrie, il avait été fait priſonnier encor une fois, & avait été enfermé parmi les eſclaves d'*Oroſmane*. Il retrouva dans la captivité une jeune

perſonne avec qui il avait été priſonnier dans ſon enfance, lorſque les Chrétiens avaient perdu Céſarée. Cette jeune perſonne, à qui on avait donné le nom de *Zayre*, ignorait ſa naiſſance, auſſi-bien que *Néreſtan* & que tous ces enfans de tribut qui ſont enlevés de bonne heure des mains de leurs parens, & qui ne connaiſſent de famille & de patrie que le ſerrail. *Zayre* ſavait ſeulement qu'elle était née Chrétienne. *Néreſtan* & quelques autres eſclaves un peu plus âgés qu'elle, l'en aſſuraient. Elle avait toûjours conſervé un ornement qui renfermait une croix, ſeule preuve qu'elle eût de ſa Religion. Une autre eſclave nommée *Fatime*, née Chrétienne, & miſe au ſerrail à l'âge de dix ans, tâchait d'inſtruire *Zayre* du peu qu'elle ſavait de la Religion de ſes pères. Le jeune *Néreſtan*, qui avait la liberté de voir *Zayre* & *Fatime*, animé du zèle qu'avaient alors les Chevaliers Français, touché d'ailleurs pour *Zayre* de la plus tendre amitié, la diſpoſait au Chriſtianiſme. Il ſe propoſa de racheter *Zayre*, *Fatime* & dix Chevaliers Chrétiens, du bien qu'il avait acquis en France, & de les amener à la cour de *St. Louïs*. Il eut la hardieſſe de demander au Soudan *Oroſmane* la permiſſion de retourner en France ſur ſa ſeule parole, & le Sultan eut la généroſité de le permettre. *Néreſtan* partit, & fut deux ans hors de Jéruſalem.

Cependant la beauté de *Zayre* croiſſait avec ſon âge, & la naïveté touchante de ſon caractère la rendait encor plus aimable que ſa beauté. *Oroſmane* la vit & lui parla. Un cœur comme le ſien ne pouvait l'aimer qu'éperdûment. Il réſolut de bannir la molleſſe qui avait efféminé tant de Rois de l'Aſie, & d'avoir dans *Zayre* une amie, une maîtreſſe, une femme, qui lui tiendrait lieu de tous les plaiſirs, & qui partagerait ſon cœur avec les devoirs d'un Prince & d'un guerrier. Les faibles idées du Chriſtianiſme, tracées à peine dans le cœur de *Zayre*, s'évanouïrent bientôt à la vûe du Soudan; elle l'aima autant qu'elle en était aimée, ſans que l'ambition ſe mêlât en rien à la pureté de ſa tendreſſe.

Néreſtan ne revenait point de France. *Zayre* ne voyait qu'*Oroſmane* & ſon amour. Elle était prête d'épouſer le Sultan, lorſque le jeune Français arriva. *Oroſmane* le fait entrer en préſence même de *Zayre*. *Néreſtan* apportait avec la ran-

çon

çon de *Zayre* & de *Fatime*, celle de dix Chevaliers qu'il devait choiſir. J'ai ſatisfait à mes ſermens, dit-il au Soudan : c'eſt à toi de tenir ta promeſſe, de me remettre *Zayre*, *Fatime* & les dix Chevaliers ; mais appren que j'ai épuiſé ma fortune à payer leur rançon : *Une pauvreté noble eſt tout ce qui me reſte ;* je viens me remettre dans tes fers. Le Soudan ſatisfait du grand courage de ce Chrétien, & né pour être plus généreux encore, lui rendit toutes les rançons qu'il apportait, lui donna cent Chevaliers au lieu de dix, & le combla de préſens ; mais il lui fit entendre que *Zayre* n'était pas faite pour être rachetée, & qu'elle était d'un prix au-deſſus de toutes rançons. Il refuſa auſſi de lui rendre, parmi les Chevaliers qu'il délivrait, un Prince de *Luſignan*, fait eſclave depuis long-tems dans Céſarée.

Ce *Luſignan*, le dernier de la branche des Rois de Jéruſalem, était un vieillard reſpecté dans l'Orient, l'amour de tous les Chrétiens, & dont le nom ſeul pouvait être dangereux aux Sarrazins. C'était lui principalement que *Néreſtan* avait voulu racheter. Il parut devant *Oroſmane* accablé du refus qu'on lui faiſait de *Luſignan* & de *Zayre*. Le Soudan remarqua ce trouble ; il ſentit dès ce moment un commencement de jalouſie que la généroſité de ſon caractère lui fit étouffer. Cependant il ordonna que les cent Chevaliers fuſſent prêts à partir le lendemain avec *Néreſtan*.

Zayre, ſur le point d'être Sultane, voulut donner au moins à *Néreſtan* une preuve de ſa reconnaiſſance. Elle ſe jette aux pieds d'*Oroſmane* pour obtenir la liberté du vieux *Luſignan*. *Oroſmane* ne pouvait rien refuſer à *Zayre*. On alla tirer *Luſignan* des fers. Les Chrétiens délivrés étaient avec *Néreſtan* dans les appartemens extérieurs du ſerrail ; ils pleuraient la deſtinée de *Luſignan* : ſur-tout le Chevalier de *Châtillon*, ami tendre de ce malheureux Prince, ne pouvait ſe réſoudre à accepter une liberté qu'on refuſait à ſon ami & à ſon maître, lorſque *Zayre* arrive & leur amène celui qu'ils n'eſpéraient plus.

Luſignan, ébloui de la lumière qu'il revoyait après vingt années de priſon, pouvant ſe ſoutenir à peine, ne ſachant où il eſt & où on le conduit, voyant enfin qu'il était avec

des Français, & reconnaiſſant *Châtillon*, s'abandonna à cette joye mêlée d'amertume que les malheureux éprouvent dans leur conſolation. Il demande à qui il doit ſa délivrance. *Zayre* prend la parole en lui préſentant *Néreſtan* : C'eſt à ce jeune Français, dit-elle, que vous, & tous les Chrétiens, devez votre liberté. Alors le vieillard apprend que *Néreſtan* a été élevé dans le ſerrail avec *Zayre ;* & ſe tournant vers eux, Hélas ! dit-il, puiſque vous avez pitié de mes malheurs, achevez votre ouvrage, inſtruiſez-moi du ſort de mes enfans. Deux me furent enlevés au berceau, lorſque je fus pris dans *Céſarée ;* deux autres furent maſſacrés devant moi avec leur mère. O mes fils ! ô martyrs ! veillez du haut du ciel ſur mes autres enfans, s'ils ſont vivans encore. Hélas ! j'ai ſû que mon dernier fils & ma fille furent conduits dans ce ſerrail. Vous qui m'écoutez, *Néreſtan*, *Zayre*, *Châtillon*, n'avez-vous nulle connaiſſance de ces triſtes reſtes du ſang de *Godefroi* & de *Luſignan.*

Au milieu de ces queſtions, qui déja remuaient le cœur de *Néreſtan* & de *Zayre*, *Luſignan* aperçut au bras de *Zayre* un ornement qui renfermait une croix : il ſe reſſouvint que l'on avait mis cette parure à ſa fille lorſqu'on la portait au batême ; *Châtillon* l'en avait ornée lui-même, & *Zayre* avait été arrachée de ſes bras avant que d'être batiſée. La reſſemblance des traits, l'âge, toutes les circonſtances, une cicatrice de la bleſſure que ſon jeune fils avait reçue, tout confirme à *Luſignan* qu'il eſt père encore ; & la nature parlant à la fois au cœur de tous les trois, & s'expliquant par des larmes : Embraſſez-moi, mes chers enfans, s'écria *Luſignan*, & revoyez votre père. *Zayre* & *Néreſtan* ne pouvaient s'arracher de ſes bras. Mais, hélas ! dit ce vieillard infortuné, goûterai-je une joye pure ? Grand Dieu, qui me rends ma fille, me la rends-tu Chrétienne ? *Zayre* rougit & frémit à ces paroles. *Luſignan* vit ſa honte & ſon malheur, & *Zayre* avoua qu'elle était Muſulmane. La douleur, la religion & la nature donnèrent en ce moment des forces à *Luſignan ;* il embraſſa ſa fille, & lui montrant d'une main le tombeau de JÉSUS-CHRIST, & le ciel de l'autre, animé de ſon deſeſpoir, de ſon zèle, aidé de tant de Chrétiens, de ſon fils &

du Dieu qui l'inſpire, il touche ſa fille, il l'ébranle ; elle ſe jette à ſes pieds & lui promet d'être Chrétienne.

Au moment arrive un officier du ſerrail qui ſépare *Zayre* de ſon père & de ſon frère, & qui arrête tous les Chevaliers Français. Cette rigueur inopinée était le fruit d'un Conſeil qu'on venait de tenir en préſence d'*Oroſmane*. La flotte de *St. Louis* était partie de Chypre, & on craignait pour les côtes de Syrie ; mais un ſecond courier ayant apporté la nouvelle du départ de *St. Louis* pour l'Egypte, *Oroſmane* fut raſſuré ; il était lui-même ennemi du Soudan d'Egypte. Ainſi n'ayant rien à craindre ni du Roi ni des Français qui étaient à Jéruſalem, il commanda qu'on les renvoyât à leur Roi, & ne ſongea plus qu'à réparer, par la pompe & la magnificence de ſon mariage, la rigueur dont il avait uſé envers *Zayre*.

Pendant que le mariage ſe préparait, *Zayre* déſolée demanda au Soudan la permiſſion de revoir *Néreſtan* encor une fois. *Oroſmane*, trop heureux de trouver une occaſion de plaire à *Zayre*, eut l'indulgence de permettre cette entrevue. *Néreſtan* revit donc *Zayre* ; mais ce fut pour lui apprendre que ſon père était prêt d'expirer, qu'il mourait entre la joie d'avoir retrouvé ſes enfans, & l'amertume d'ignorer ſi *Zayre* ſerait Chrétienne, & qu'il lui ordonnait en mourant d'être batiſée ce jour-là même de la main du Pontife de Jéruſalem. *Zayre* attendrie & vaincue, promit tout, & jura à ſon frère qu'elle ne trahirait point le ſang dont elle était née, qu'elle ſerait Chrétienne, qu'elle n'épouſerait point *Oroſmane*, qu'elle ne prendrait aucun parti avant que d'avoir été batiſée.

A peine avait-elle prononcé ce ſerment, qu'*Oroſmane*, plus amoureux & plus aimé que jamais, vient la prendre pour la conduire à la Moſquée. Jamais on n'eut le cœur plus déchiré que *Zayre ;* elle était partagée entre ſon Dieu, ſa famille, & ſon nom qui la retenaient, & le plus aimable de tous les hommes qui l'adorait. Elle ne ſe connut plus ; elle céda à la douleur, & s'échapa des mains de ſon amant, le quittant avec deſeſpoir & le laiſſant dans l'accablement de la ſurpriſe, de la douleur & de la colère.

Les impreſſions de jalouſie ſe réveillèrent dans le cœur d'*Oroſmane*. L'orgueil les empêcha de paraître, & l'amour

les adoucit. Il prit la fuite de *Zayre* pour un caprice, pour un artifice innocent, pour la crainte naturelle à une jeune fille, pour toute autre choſe enfin que pour une trahiſon. Il vit encor *Zayre*, lui pardonna & l'aima plus que jamais. L'amour de *Zayre* augmentait par la tendreſſe indulgente de ſon amant. Elle ſe jette en larmes à ſes genoux, le ſupplie de différer le mariage juſqu'au lendemain. Elle comptait que ſon frère ſerait alors parti, qu'elle aurait reçu le batême, que Dieu lui donnerait la force de réſiſter. Elle ſe flattait même quelquefois que la Religion Chrétienne lui permettrait d'aimer un homme ſi tendre, ſi généreux, ſi vertueux, à qui il ne manquait que d'être Chrétien. Frapée de toutes ces idées, elle parlait à *Oroſmane* avec une tendreſſe ſi naïve & une douleur ſi vraie, qu'*Oroſmane* céda encore, & lui accorda le ſacrifice de vivre ſans elle ce jour-là. Il était ſûr d'être aimé; il était heureux dans cette idée, & fermait les yeux ſur le reſte.

Cependant dans les premiers mouvemens de jalouſie, il avait ordonné que le ſerrail fût fermé à tous les Chrétiens. *Néreſtan* trouvant le ſerrail fermé, & n'en ſoupçonnant pas la cauſe, écrivit une lettre preſſante à *Zayre*; il lui mandait d'ouvrir une porte ſecrette qui conduiſait vers la Moſquée, & lui recommandait d'être fidèle.

La lettre tomba entre les mains d'un garde qui la porta à *Oroſmane*. Le Soudan en crut à peine ſes yeux. Il ſe vit trahi; il ne douta pas de ſon malheur & du crime de *Zayre*. Avoir comblé un étranger, un captif de bienfaits; avoir donné ſon cœur, ſa couronne à une fille eſclave, lui avoir tout ſacrifié; ne vivre que pour elle, & en être trahi pour ce captif même; être trompé par les apparences du plus tendre amour; éprouver en un moment ce que l'amour a de plus violent, ce que l'ingratitude a de plus noir, ce que la perfidie a de plus traître; c'était ſans doute un état horrible. Mais *Oroſmane* aimait, & il ſouhaitait de trouver *Zayre* innocente. Il lui fait rendre ce billet par un eſclave inconnu. Il ſe flatte que *Zayre* pouvait ne point écouter *Néreſtan*; *Néreſtan* ſeul lui paraiſſait coupable. Il ordonne qu'on l'arrête & qu'on l'enchaîne; & il va, à l'heure & à la place du rendez-vous, attendre l'effet de la lettre.

La lettre eſt rendue à *Zayre*, elle la lit en tremblant ; & après avoir longtems héſité, elle dit enfin à l'eſclave, qu'elle attendra *Néreſtan*, & donne ordre qu'on l'introduiſe. L'eſclave rend compte de tout à *Oroſmane*.

Le malheureux Soudan tombe dans l'excès d'une douleur mêlée de fureur & de larmes. Il tire ſon poignard, & il pleure. *Zayre* vient au rendez-vous dans l'obſcurité de la nuit. *Oroſmane* entend ſa voix, & ſon poignard lui échape. Elle approche, elle appelle *Néreſtan* ; & à ce nom, *Oroſmane* la poignarde.

Dans l'inſtant on lui amène *Néreſtan* enchaîné, avec *Fatime* complice de *Zayre*. *Oroſmane* hors de lui s'adreſſe à *Néreſtan*, en le nommant ſon rival : C'eſt toi qui m'arraches *Zayre*, dit-il, regarde-la avant que de mourir ; que ton ſupplice commence avec le ſien ; regarde-la, te dis-je. *Néreſtan* approche de ce corps expirant. Ah ! que vois-je ! ah ! ma ſœur ! barbare, qu'as-tu fait....? A ce mot de ſœur, *Oroſmane* eſt comme un homme qui revient d'un ſonge funeſte ; il connait ſon erreur ; il voit ce qu'il a perdu ; il s'eſt trop abîmé dans l'horreur de ſon état pour ſe plaindre. *Néreſtan* & *Fatime* lui parlent ; mais de tout ce qu'ils diſent il n'entend autre choſe ſinon qu'il était aimé. Il prononce le nom de *Zayre*, il court à elle ; on l'arrête, il retombe dans l'engourdiſſement de ſon deſeſpoir. Qu'ordonnes-tu de moi ? lui dit *Néreſtan*. Le Soudan, après un long ſilence, fait ôter les fers à *Néreſtan*, le comble de largeſſes, lui & tous les Chrétiens, & ſe tue auprès de *Zayre*.

Voilà, Monſieur, le plan exact de la conduite de cette tragédie que j'expoſe avec toutes ſes fautes. Je ſuis bien loin de m'enorgueillir du ſuccès paſſager de quelques repréſentations. Qui ne connaît l'illuſion du théâtre ? Qui ne ſait qu'une ſituation intéreſſante, mais triviale, une nouveauté brillante & hazardée, la ſeule voix d'une actrice, ſuffiſent pour tromper quelque tems le public ? Quelle diſtance immenſe entre un ouvrage ſouffert au théâtre & un bon ouvrage ! J'en ſens malheureuſement toute la différence. Je vois combien il eſt difficile de réuſſir au gré des connaiſſeurs. Je ne ſuis pas plus indulgent qu'eux pour moi-même ; & ſi j'oſe travailler, c'eſt

que mon goût extrême pour cet art l'emporte encore ſur la connaiſſance que j'ai de mon peu de talent.

A C T E U R S.

OROSMANE, Soudan de Jéruſalem.

LUSIGNAN, Prince du ſang des Rois de Jéruſalem.

ZAYRE, } Eſclaves du Soudan.
FATIME, }

NERESTAN, } Chevaliers Français.
CHATILLON, }

CORASMIN, } Officiers du Soudan.
MELEDOR, }

Un eſclave.

Suite.

La ſcène eſt au ſerrail de Jéruſalem.

ZAYRE,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ZAYRE, FATIME.

FATIME.

JE ne m'attendais pas, jeune & belle Zayre,
Aux nouveaux ſentimens que ce lieu vous inſpire.
Quel eſpoir ſi flatteur, ou quels heureux deſtins,
De vos jours ténébreux ont fait des jours ſereins ?
La paix de votre cœur augmente avec vos charmes ;
Cet éclat de vos yeux n'eſt plus terni de larmes ;
Vous ne les tournez plus vers ces heureux climats,
Où ce brave Français devait guider nos pas ;
Vous ne me parlez plus de ces belles contrées,
Où d'un peuple poli les femmes adorées
Reçoivent cet encens que l'on doit à vos yeux ;
Compagnes d'un époux, & Reines en tous lieux,
Libres ſans deshonneur, & ſages ſans contrainte,
Et ne devant jamais leurs vertus à la crainte.
Ne ſoupirez-vous plus pour cette liberté ?

Digitized by Google

Le ſerrail d'un Soudan, ſa triſte auſtérité,
Ce nom d'eſclave enfin, n'ont-ils rien qui vous gêne ?
Préférez-vous Solyme aux rives de la Seine ?

ZAYRE.

On ne peut déſirer ce qu'on ne connait pas.
Sur les bords du Jourdain le ciel fixa nos pas.
Au ſerrail des Soudans dès l'enfance enfermée,
Chaque jour ma raiſon s'y voit accoutumée.
Le reſte de la terre anéanti pour moi,
M'abandonne au Soudan, qui nous tient ſous ſa loi :
Je ne connais que lui, ſa gloire, ſa puiſſance :
Vivre ſous Oroſmane eſt ma ſeule eſpérance,
Le reſte eſt un vain ſonge.

FATIME.

Avez-vous oublié
Ce généreux Français, dont la tendre amitié
Nous promit ſi ſouvent de rompre notre chaîne ?
Combien nous admirions ſon audace hautaine !
Quelle gloire il acquit dans ces triſtes combats
Perdus par les Chrétiens ſous les murs de Damas !
Oroſmane vainqueur, admirant ſon courage,
Le laiſſa ſur ſa foi partir de ce rivage.
Nous l'attendons encor ; ſa généroſité
Devait payer le prix de notre liberté.
N'en aurions-nous conçu qu'une vaine eſpérance ?

ZAYRE.

Peut-être ſa promeſſe a paſſé ſa puiſſance.
Depuis plus de deux ans il n'eſt point revenu.
Un étranger, Fatime, un captif inconnu,
Promet beaucoup, tient peu, permet à ſon courage
Des ſermens indiſcrets pour ſortir d'eſclavage.

Il devait délivrer dix Chevaliers Chrétiens,
Venir rompre leurs fers, ou reprendre les ſiens.
J'admirai trop en lui cet inutile zèle.
Il n'y faut plus penſer.

FATIME.

Mais s'il était fidèle,
S'il revenait enfin dégager ſes ſermens,
Ne voudriez-vous pas? ....

ZAYRE.

Fatime, il n'eſt plus tems.
Tout eſt changé ....

FATIME.

Comment? que prétendez-vous dire?

ZAYRE.

Va, c'eſt trop te céler le deſtin de Zayre;
Le ſecret du Soudan doit encor ſe cacher;
Mais mon cœur dans le tien ſe plait à s'épancher.
Depuis près de trois mois qu'avec d'autres captives
On te fit du Jourdain abandonner les rives,
Le ciel, pour terminer les malheurs de nos jours,
D'une main plus puiſſante a choiſi le ſecours.
Ce ſuperbe Oroſmane ....

FATIME.

Eh bien!

ZAYRE.

Ce Soudan même,
Ce vainqueur des Chrétiens... chère Fatime... il m'aime...
Tu rougis... je t'entens... garde-toi de penſer
Qu'à briguer ſes ſoupirs je puiſſe m'abaiſſer,
Que d'un maître abſolu la ſuperbe tendreſſe
M'offre l'honneur honteux du rang de ſa maîtreſſe,

Et que j'eſſuye enfin l'outrage & le danger
Du malheureux éclat d'un amour paſſager.
Cette fierté qu'en nous ſoutient la modeſtie,
Dans mon cœur à ce point ne s'eſt pas démentie.
Plutôt que juſques-là j'abaiſſe mon orgueil,
Je verrais ſans pâlir les fers & le cercueil.
Je m'en vais t'étonner; ſon ſuperbe courage
A mes faibles appas préſente un pur hommage;
Parmi tous ces objets à lui plaire empreſſés,
J'ai fixé ſes regards à moi ſeule adreſſés;
Et l'hymen confondant leurs intrigues fatales,
Me ſoumettra bientôt ſon cœur & mes rivales.

FATIME.

Vos appas, vos vertus, ſont dignes de ce prix;
Mon cœur en eſt flatté, plus qu'il n'en eſt ſurpris:
Que vos félicités, s'il ſe peut, ſoient parfaites!
Je me vois avec joie au rang de vos ſujettes.

ZAYRE.

Sois toûjours mon égale, & goûte mon bonheur;
Avec toi partagé je ſens mieux ſa douceur.

FATIME.

Hélas! puiſſe le ciel ſouffrir cet hyménée!
Puiſſe cette grandeur, qui vous eſt deſtinée,
Qu'on nomme ſi ſouvent du faux nom de bonheur,
Ne point laiſſer de trouble au fond de votre cœur!
N'eſt-il point en ſecret de frein qui vous retienne?
Ne vous ſouvient-il plus que vous fûtes Chrétienne?

ZAYRE.

Ah! que dis-tu? Pourquoi rappeller mes ennuis?
Chère Fatime, hélas! ſais-je ce que je ſuis?

Digitized by Google

Le ciel m'a-t-il jamais permis de me connaître ?
Ne m'a-t-il pas caché le ſang qui m'a fait naître ?

FATIME.

Néreſtan qui nâquit non loin de ce ſejour,
Vous dit que d'un Chrétien vous reçutes le jour ;
Que dis-je ? Cette croix qui ſur vous fut trouvée,
Parure de l'enfance, avec ſoin conſervée,
Ce ſigne des Chrétiens que l'art dérobe aux yeux,
Sous ce brillant éclat d'un travail précieux,
Cette croix, dont cent fois mes ſoins vous ont parée,
Peut-être entre vos mains eſt-elle demeurée,
Comme un gage ſecret de la fidélité
Que vous deviez au Dieu que vous aviez quitté.

ZAYRE.

Je n'ai point d'autre preuve ; & mon cœur qui s'ignore,
Peut-il admettre un Dieu que mon amant abhorre ?
La coûtume, la loi plia mes premiers ans
A la Religion des heureux Muſulmans.
Je le vois trop : les ſoins qu'on prend de notre enfance,
Forment nos ſentimens, nos mœurs, notre créance.
J'euſſe été près du Gange eſclave des faux dieux,
Chrétienne dans Paris, Muſulmane en ces lieux.
L'inſtruction fait tout ; & la main de nos pères
Grave en nos faibles cœurs ces premiers caractères,
Que l'exemple & le tems nous viennent retracer,
Et que peut-être en nous Dieu ſeul peut effacer.
Priſonnière, en ces lieux, tu n'y fus renfermée
Que lorſque ta raiſon, par l'âge confirmée,
Pour éclairer ta foi te prétait ſon flambeau :
Pour moi des Sarrazins eſclave en mon berceau,
La foi de nos Chrétiens me fut trop tard connuë.

Contre elle cependant, loin d'être prévenuë,
Cette croix, je l'avouë, a ſouvent malgré moi
Saiſi mon cœur ſurpris de reſpect & d'effroi :
J'oſais l'invoquer même avant qu'en ma penſée,
D'Oroſmane en ſecret l'image fût tracée.
J'honore, je chéris ces charitables loix,
Dont ici Néreſtan me parla tant de fois ;
Ces loix, qui de la terre écartant les miſères,
Des humains attendris font un peuple de frères ;
Obligés de s'aimer, ſans doute, ils ſont heureux.

FATIME.

Pourquoi donc aujourd'hui vous déclarer contr'eux ?
A la loi Muſulmane à jamais aſſervie,
Vous allez des Chrétiens devenir l'ennemie ;
Vous allez épouſer leur ſuperbe vainqueur.

ZAYRE.

Eh ! qui refuſerait le préſent de ſon cœur ?
De toute ma faibleſſe il faut que je convienne ;
Peut-être ſans l'amour j'aurais été Chrétienne ;
Peut-être qu'à ta loi j'aurais ſacrifié :
Mais Oroſmane m'aime, & j'ai tout oublié.
Je ne vois qu'Oroſmane, & mon ame enyvrée
Se remplit du bonheur de s'en voir adorée.
Mets-toi devant les yeux ſa grace, ſes exploits ;
Songe à ce bras puiſſant, vainqueur de tant de Rois,
A cet aimable front que la gloire environne :
Je ne te parle point du ſceptre qu'il me donne :
Non, la reconnaiſſance eſt un faible retour,
Un tribut offenſant, trop peu fait pour l'amour.
Mon cœur aime Oroſmane, & non ſon diadême ;
Chère Fatime, en lui je n'aime que lui-même.

Peut-être j'en crois trop un panchant ſi flatteur ;
Mais ſi le ciel ſur lui déployant ſa rigueur,
Aux fers que j'ai portés eût condamné ſa vie,
Si le ciel ſous mes loix eût rangé la Syrie,
Ou mon amour me trompe, ou Zayre aujourd'hui
Pour l'élever à ſoi deſcendroit juſqu'à lui.

FATIME.

On marche vers ces lieux ; ſans doute, c'eſt lui-même.

ZAYRE.

Mon cœur, qui le prévient, m'annonce ce que j'aime.
Depuis deux jours, Fatime, abſent de ce palais,
Enfin mon tendre amour le rend à mes ſouhaits.

SCENE II.

OROSMANE, ZAYRE, FATIME.

OROSMANE.

VErtueuſe Zayre, avant que l'hyménée
Joigne à jamais nos cœurs & notre deſtinée,
J'ai cru, ſur mes projets, ſur vous, ſur mon amour,
Devoir en Muſulman vous parler ſans détour.
Les Soudans qu'à genoux cet univers contemple,
Leurs uſages, leurs droits, ne ſont point mon exemple ;
Je ſais que notre loi, favorable aux plaiſirs,
Ouvre un champ ſans limite à nos vaſtes déſirs ;
Que je puis à mon gré, prodiguant mes tendreſſes,
Recevoir à mes pieds l'encens de mes maîtreſſes ;
Et tranquille au ſerrail, dictant mes volontés,
Gouverner mon pays du ſein des voluptés ;

Mais la molleſſe eſt douce, & ſa ſuite eſt cruelle.
Je vois autour de moi cent Rois vaincus par elle ;
Je vois de Mahomet ces lâches ſucceſſeurs,
Ces Califes tremblans dans leurs triſtes grandeurs,
Couchés ſur les débris de l'autel & du trône,
Sous un nom ſans pouvoir languir dans Babylone ;
Eux, qui ſeraient encor, ainſi que leurs ayeux,
Maîtres du monde entier, s'ils l'avaient été d'eux.
Bouillon leur arracha Solyme & la Syrie ;
Mais bientôt pour punir une ſecte ennemie,
Dieu ſuſcita le bras du puiſſant Saladin ;
Mon père, après ſa mort, aſſervit le Jourdain ;
Et moi, faible héritier de ſa grandeur nouvelle,
Maître encor incertain d'un Etat qui chancelle,
Je vois ces fiers Chrétiens, de rapine altérés,
Des bords de l'Occident vers nos bords attirés ;
Et lorſque la trompette, & la voix de la guerre,
Du Nil au Pont-Euxin font retentir la terre,
Je n'irai point en proye à de lâches amours,
Aux langueurs d'un ſerrail abandonner mes jours.
J'atteſte ici la gloire, & Zayre, & ma flamme,
De ne choiſir que vous pour maîtreſſe & pour femme,
De vivre votre ami, votre amant, votre époux,
De partager mon cœur entre la guerre & vous.
Ne croyez pas non-plus, que mon honneur confie
La vertu d'une épouſe à ces monſtres d'Aſie,
Du ſerrail des Soudans gardes injurieux,
Et des plaiſirs d'un maître eſclaves odieux.
Je ſais vous eſtimer autant que je vous aime,
Et ſur votre vertu me fier à vous-même.
Après un tel aveu, vous connaiſſez mon cœur.

Digitized by Google

Vous ſentez qu'en vous ſeule il a mis ſon bonheur.
Vous comprenez aſſez quelle amertume affreuſe
Corromprait de mes jours la durée odieuſe,
Si vous ne receviez les dons que je vous fais,
Qu'avec ces ſentimens que l'on doit aux bienfaits.
Je vous aime, Zayre; & j'attens de votre ame
Un amour qui réponde à ma brûlante flamme.
Je l'avoûrai, mon cœur ne veut rien qu'ardemment;
Je me croirais haï d'être aimé faiblement.
De tous mes ſentimens tel eſt le caractère.
Je veux avec excès vous aimer & vous plaire.
Si d'une égale amour votre cœur eſt épris,
Je viens vous épouſer, mais c'eſt à ce ſeul prix;
Et du nœud de l'hymen l'étreinte dangereuſe
Me rend infortuné, s'il ne vous rend heureuſe.

ZAYRE.

Vous, Seigneur, malheureux! Ah! ſi votre grand cœur
A ſur mes ſentimens pu fonder ſon bonheur,
S'il dépend en effet de mes flammes ſecrètes,
Quel mortel fut jamais plus heureux que vous l'êtes!
Ces noms chers & ſacrés, & d'amant & d'époux,
Ces noms nous ſont communs: & j'ai par-deſſus vous
Ce plaiſir ſi flatteur à ma tendreſſe extrême,
De tenir tout, Seigneur, du bienfaiteur que j'aime;
De voir que ſes bontés ſont ſeules mes deſtins,
D'être l'ouvrage heureux de ſes auguſtes mains,
De révérer, d'aimer un héros que j'admire.
Oui, ſi parmi les cœurs ſoumis à votre Empire,
Vos yeux ont diſcerné les hommages du mien,
Si votre auguſte choix....

Digitized by Google

SCENE III.

OROSMANE, ZAYRE, FATIME, CORASMIN.

CORASMIN.

CEt eſclave Chrétien,
Qui ſur ſa foi, Seigneur, a paſſé dans la France,
Revient au moment même, & demande audience.

FATIME.

O ciel!

OROSMANE.

Il peut entrer. Pourquoi ne vient-il pas?

CORASMIN.

Dans la première enceinte il arrête ſes pas.
Seigneur, je n'ai pas cru qu'aux regards de ſon maître
Dans ces auguſtes lieux un Chrétien pût paraître.

OROSMANE.

Qu'il paraiſſe. En tous lieux, ſans manquer de reſpect,
Chacun peut déſormais jouïr de mon aſpect.
Je vois avec mépris ces maximes terribles,
Qui font de tant de Rois des tyrans inviſibles.

SCENE IV.

OROSMANE, ZAYRE, FATIME, CORASMIN, NERESTAN.

NERESTAN.

REſpectable ennemi qu'eſtiment les Chrétiens,
Je reviens dégager mes ſermens & les tiens;

J'ai

J'ai ſatisfait à tout, c'eſt à toi d'y ſouſcrire ;
Je te fais apporter la rançon de Zayre,
Et celle de Fatime, & de dix Chevaliers,
Dans les murs de Solyme illuſtres priſonniers.
Leur liberté par moi trop longtems retardée,
Quand je reparaîtrais leur dut être accordée :
Sultan, tien ta parole, ils ne ſont plus à toi,
Et dès ce moment même ils ſont libres par moi.
Mais graces à mes ſoins, quand leur chaine eſt briſée,
A t'en payer le prix ma fortune épuiſée,
Je ne le cèle pas, m'ôte l'eſpoir heureux
De faire ici pour moi ce que je fais pour eux.
Une pauvreté noble eſt tout ce qui me reſte.
J'arrache des Chrétiens à leur priſon funeſte ;
Je remplis mes ſermens, mon honneur, mon devoir,
Il me ſuffit : Je viens me mettre en ton pouvoir ;
Je me rens priſonnier, & demeure en ôtage.

OROSMANE.

Chrétien, je ſuis content de ton noble courage ;
Mais ton orgueil ici ſe ſerait-il flatté
D'effacer Oroſmane en généroſité ?
Repren ta liberté, remporte tes richeſſes,
A l'or de ces rançons join mes juſtes largeſſes :
Au lieu de dix Chrétiens que je dus t'accorder,
Je t'en veux donner cent ; tu les peux demander.
Qu'ils aillent ſur tes pas apprendre à ta patrie,
Qu'il eſt quelques vertus au fond de la Syrie ;
Qu'ils jugent en partant, qui méritait le mieux,
Des Français, ou de moi, l'Empire de ces lieux.
Mais parmi ces Chrétiens que ma bonté délivre,
Luſignan ne fut point réſervé pour te ſuivre :

De ceux qu'on peut te rendre il eſt ſeul excepté ;
Son nom ſerait ſuſpect à mon autorité :
Il eſt du ſang Français qui régnait à Solyme ;
On ſait ſon droit au trône, & ce droit eſt un crime :
Du deſtin qui fait tout, tel eſt l'arrêt cruel :
Si j'euſſe été vaincu, je ſerais criminel.
Luſignan dans les fers finira ſa carrière,
Et jamais du ſoleil ne verra la lumière.
Je le plains, mais pardonne à la néceſſité
Ce reſte de vengeance & de ſévérité.
Pour Zayre, croi-moi, ſans que ton cœur s'offenſe,
Elle n'eſt pas d'un prix qui ſoit en ta puiſſance ;
Tes Chevaliers Français, & tous leurs Souverains,
S'uniraient vainement pour l'ôter de mes mains.
Tu peux partir.

NERESTAN.

Qu'entens-je ? Elle nâquit Chrétienne.
J'ai pour la délivrer ta parole & la ſienne ;
Et quant à Luſignan, ce vieillard malheureux,
Pourrait-il ? . . .

OROSMANE.

Je t'ai dit, Chrétien, que je le veux.
J'honore ta vertu ; mais cette humeur altière,
Se faiſant eſtimer, commence à me déplaire :
Sors, & que le ſoleil levé ſur mes Etats,
Demain près du Jourdain ne te retrouve pas.

Néreſtan ſort.

FATIME.

O Dieu, ſecourez-nous.

OROSMANE.

Et vous, allez, Zayre,

Prenez dans le ſerrail un ſouverain empire,
Commandez en Sultane, & je vais ordonner
La pompe d'un hymen qui vous doit couronner.

SCENE V.

OROSMANE, CORASMIN.

OROSMANE.

CORASMIN, que veut donc cet eſclave infidelle ?
Il ſoupirait... ſes yeux ſe ſont tournés vers elle.
Les as-tu remarqués ?

CORASMIN.

Que dites-vous, Seigneur ?
De ce ſoupçon jaloux écoutez-vous l'erreur ?

OROSMANE.

Moi, jaloux ! qu'à ce point ma fierté s'aviliſſe !
Que j'éprouve l'horreur de ce honteux ſupplice !
Moi, que je puiſſe aimer comme l'on ſait haïr !
Quiconque eſt ſoupçonneux invite à le trahir.
Je vois à l'amour ſeul ma maîtreſſe aſſervie ;
Cher Coraſmin, je l'aime avec idolatrie.
Mon amour eſt plus fort, plus grand que mes bienfaits.
Je ne ſuis point jaloux... ſi je l'étais jamais...
Si mon cœur !.. Ah ! chaſſons cette importune idée.
D'un plaiſir pur & doux mon ame eſt poſſédée.
Va, fai tout préparer pour ces momens heureux,
Qui vont joindre ma vie à l'objet de mes vœux.
Je vai donner une heure aux ſoins de mon Empire,
Et le reſte du jour ſera tout à Zayre.

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

NERESTAN, CHATILLON.

CHATILLON.

O Brave Néreſtan, Chevalier généreux,
Vous qui briſez les fers de tant de malheureux,
Vous, ſauveur des Chrétiens qu'un Dieu ſauveur envoye,
Paraiſſez, montrez vous, goûtez la douce joye,
De voir nos compagnons pleurans à vos genoux,
Baiſer l'heureuſe main qui nous délivre tous.
Aux portes du ſerrail en foule ils vous demandent;
Ne privez point leurs yeux du héros qu'ils attendent,
Et qu'unis à jamais ſous notre bienfaiteur....

NERESTAN.

Illuſtre Châtillon, moderez cet honneur;
J'ai rempli d'un Français le devoir ordinaire;
J'ai fait ce qu'à ma place on vous aurait vû faire.

CHATILLON.

Sans doute; & tout Chrétien, tout digne Chevalier,
Pour ſa religion ſe doit ſacrifier;
Et la félicité des cœurs tels que les nôtres,
Conſiſte à tout quitter pour le bonheur des autres.
Heureux à qui le ciel a donné le pouvoir
De remplir comme vous un ſi noble devoir!
Pour nous, triſtes jouets du ſort qui nous opprime,

Nous malheureux Français, eſclaves dans Solyme,
Oubliés dans les fers, où longtems ſans ſecours
Le père d'Oroſmane abandonna nos jours :
Jamais nos yeux ſans vous ne reverraient la France.

NERESTAN.

Dieu s'eſt ſervi de moi, Seigneur. Sa providence
De ce jeune Oroſmane a fléchi la rigueur.
Mais quel triſte mêlange altère ce bonheur !
Que de ce fier Soudan la clémence odieuſe
Répand ſur ſes bienfaits une amertume affreuſe !
Dieu me voit & m'entend ; il ſait ſi dans mon cœur
J'avais d'autres projets que ceux de ſa grandeur.
Je faiſais tout pour lui : j'eſpérais de lui rendre
Une jeune beauté, qu'à l'âge le plus tendre
Le cruel Noradin fit eſclave avec moi,
Lorſque les ennemis de notre auguſte foi,
Baignant de notre ſang la Syrie enyvrée,
Surprirent Luſignan vaincu dans Céſarée :
Du ſerrail des Sultans ſauvé par des Chrétiens,
Remis depuis trois ans dans mes premiers liens,
Renvoyé dans Paris ſur ma ſeule parole,
Seigneur, je me flattais, eſpérance frivole !
De ramener Zayre à cette heureuſe cour,
Où Louïs des vertus a fixé le ſéjour.
Déja même la Reine à mon zèle propice,
Lui tendait de ſon trône une main protectrice.
Enfin lorſqu'elle touche au moment ſouhaité,
Qui la tirait du ſein de ſa captivité,
On la retient . . . Que dis-je . . . Ah ! Zayre elle-même,
Oubliant les Chrétiens, pour ce Soudan qui l'aime . . . .
N'y penſons plus . . . Seigneur, un refus plus cruel

Vient m'accabler encor d'un déplaiſir mortel ;
Des Chrétiens malheureux l'eſpérance eſt trahie.

CHATILLON.

Je vous offre pour eux ma liberté, ma vie ;
Diſpoſez-en, Seigneur, elle vous appartient.

NERESTAN.

Seigneur, ce Luſignan, qu'à Solyme on retient,
Ce dernier d'une race en héros ſi féconde,
Ce guerrier dont la gloire avait rempli le monde,
Ce héros malheureux de Bouillon deſcendu,
Aux ſoupirs des Chrétiens ne ſera point rendu.

CHATILLON.

Seigneur, s'il eſt ainſi, votre faveur eſt vaine :
Quel indigne ſoldat voudrait briſer ſa chaîne,
Alors que dans les fers ſon chef eſt retenu ?
Luſignan, comme à moi, ne vous eſt pas connu.
Seigneur, remerciez ce ciel, dont la clémence
A pour votre bonheur placé votre naiſſance,
Longtems après ces jours à jamais déteſtés,
Après ces jours de ſang & de calamités,
Où je vis ſous le joug de nos barbares maîtres,
Tomber ces murs ſacrés conquis par nos ancêtres.
Ciel ! ſi vous aviez vû ce temple abandonné,
Du Dieu que nous ſervons le tombeau profané,
Nos pères, nos enfans, nos filles & nos femmes,
Aux pieds de nos autels expirans dans les flammes,
Et notre dernier Roi courbé du faix des ans,
Maſſacré ſans pitié ſur ſes fils expirans !
Luſignan, le dernier de cette auguſte race,
Dans ces momens affreux ranimant notre audace,
Au milieu des débris des temples renverſés,

Des vainqueurs, des vaincus, & des morts entaſſés,
Terrible, & d'une main reprenant cette épée,
Dans le ſang infidèle à tout moment trempée;
Et de l'autre à nos yeux montrant avec fierté
De notre ſainte foi le ſigne redouté,
Criant à haute voix, Français, ſoyez fidèles...
Sans doute en ce moment, le couvrant de ſes aîles,
La vertu du Très-haut, qui nous ſauve aujourd'hui,
Applaniſſait ſa route, & marchait devant lui;
Et des triſtes Chrétiens la foule délivrée
Vint porter avec nous ſes pas dans Céſarée.
Là, par nos Chevaliers, d'une commune voix,
Luſignan fut choiſi pour nous donner des loix.
O mon cher Néreſtan! Dieu qui nous humilie,
N'a pas voulu ſans doute, en cette courte vie,
Nous accorder le prix qu'il doit à la vertu;
Vainement pour ſon nom nous avons combattu.
Reſſouvenir affreux, dont l'horreur me dévore!
Jéruſalem en cendre, hélas! fumait encore,
Lorſque dans notre aſyle attaqués & trahis,
Et livrés par un Grec à nos fiers ennemis,
La flamme, dont brûla Sion deſeſpérée,
S'étendit en fureur aux murs de Céſarée;
Ce fut là le dernier de trente ans de revers;
Là je vis Luſignan chargé d'indignes fers:
Inſenſible à ſa chûte, & grand dans ſes miſères,
Il n'était attendri que des maux de ſes frères.
Seigneur, depuis ce tems, ce père des Chrétiens,
Reſſerré loin de nous, blanchi dans ſes liens,
Gémit dans un cachot, privé de la lumière,
Oublié de l'Aſie, & de l'Europe entière.

Tel eſt ſon ſort affreux ; & qui peut aujourd'hui,
Quand il ſouffre pour nous, ſe voir heureux ſans lui ?

NERESTAN.

Ce bonheur, il eſt vrai, ſerait d'un cœur barbare.
Que je hais le deſtin qui de lui nous ſépare !
Que vers lui vos diſcours m'ont ſans peine entrainé !
Je connais ſes malheurs, avec eux je ſuis né.
Sans un trouble nouveau je n'ai pû les entendre ;
Votre priſon, la ſienne, & Céſarée en cendre,
Sont les premiers objets, ſont les premiers revers,
Qui frappèrent mes yeux à peine encor ouverts.
Je ſortais du berceau ; ces images ſanglantes
Dans vos triſtes récits me ſont encor préſentes.
Au milieu des Chrétiens dans un temple immolés,
Quelques enfans, Seigneur, avec moi raſſemblés,
Arrachés par des mains de carnage fumantes,
Aux bras enſanglantés de nos mères tremblantes,
Nous fûmes tranſportés dans ce palais des Rois,
Dans ce même ſerrail, Seigneur, où je vous vois.
Noradin m'éleva près de cette Zayre,
Qui depuis... pardonnez ſi mon cœur en ſoupire,
Qui depuis égarée en ce funeſte lieu,
Pour un maître barbare abandonna ſon Dieu.

CHATILLON.

Telle eſt des Muſulmans la funeſte prudence.
De leurs Chrétiens captifs ils ſéduiſent l'enfance ;
Et je bénis le ciel propice à nos deſſeins,
Qui dans vos premiers ans vous ſauva de leurs mains.
Mais, Seigneur, après tout, cette Zayre même,
Qui renonce aux Chrétiens pour le Soudan qui l'aime,
De ſon crédit au moins nous pourrait ſecourir :

Qu'im-

Qu'importe de quel bras Dieu daigne ſe ſervir ?
M'en croirez-vous ? Le juſte, auſſi-bien que le ſage,
Du crime & du malheur ſait tirer avantage.
Vous pourriez de Zayre employer la faveur
A fléchir Oroſmane, à toucher ſon grand cœur,
A nous rendre un héros, que lui-même a dû plaindre,
Que ſans doute il admire, & qui n'eſt plus à craindre.

NERESTAN.

Mais ce même héros, pour briſer ſes liens,
Voudra-t-il qu'on s'abaiſſe à ces honteux moyens ?
Et quand il le voudrait, eſt-il en ma puiſſance
D'obtenir de Zayre un moment d'audience ?
Croyez-vous qu'Oroſmane y daigne conſentir ?
Le ſerrail à ma voix pourra-t-il ſe rouvrir ?
Quand je pourrais enfin paraître devant elle,
Que faut-il eſpérer d'une femme infidelle,
A qui mon ſeul aſpect doit tenir lieu d'affront,
Et qui lira ſa honte écrite ſur mon front ?
Seigneur, il eſt bien dur, pour un cœur magnanime,
D'attendre des ſecours de ceux qu'on méſeſtime.
Leurs refus ſont affreux, leurs bienfaits font rougir.

CHATILLON.

Songez à Luſignan, ſongez à le ſervir.

NERESTAN.

Eh bien... Mais quels chemins juſqu'à cette infidelle
Pourront... On vient à nous. Que vois-je ? ô ciel ! c'eſt elle.

SCENE II.

ZAYRE, CHATILLON, NERESTAN.

ZAYRE *à Néreſtan.*

C'Eſt vous, digne Français, à qui je viens parler.
Le Soudan le permet, ceſſez de vous troubler;
Et raſſurant mon cœur, qui tremble à votre approche,
Chaſſez de vos regards la plainte & le reproche.
Seigneur, nous nous craignons, nous rougiſſons tous deux;
Je ſouhaite & je crains de rencontrer vos yeux.
L'un à l'autre attachés depuis notre naiſſance,
Une affreuſe priſon renferma notre enfance;
Le ſort nous accabla du poids des mêmes fers,
Que la tendre amitié nous rendait plus légers.
Il me falut depuis gémir de votre abſence;
Le ciel porta vos pas aux rives de la France:
Priſonnier dans Solyme, enfin je vous revis;
Un entretien plus libre alors m'était permis.
Eſclave dans la foule, où j'étais confondue,
Aux regards du Soudan je vivais inconnue:
Vous daignâtes bientôt, ſoit grandeur, ſoit pitié,
Soit plutôt digne effet d'une pure amitié,
Revoyant des Français le glorieux Empire,
Y chercher la rançon de la triſte Zayre:
Vous l'apportez: le ciel a trompé vos bienfaits;
Loin de vous dans Solyme il m'arrête à jamais.
Mais quoi que ma fortune ait d'éclat & de charmes,
Je ne puis vous quitter ſans répandre des larmes.
Toûjours de vos bontés je vais m'entretenir,

Chérir de vos vertus le tendre ſouvenir,
Comme vous des humains ſoulager la miſère,
Protéger les Chrétiens, leur tenir lieu de mère :
Vous me les rendez chers, & ces infortunés...

NERESTAN.

Vous, les protéger ! vous, qui les abandonnez !
Vous, qui des Luſignans foulant aux pieds la cendre...

ZAYRE.

Je la viens honorer, Seigneur, je viens vous rendre
Le dernier de ce ſang, votre amour, votre eſpoir :
Oui, Luſignan eſt libre, & vous l'allez revoir.

CHATILLON.

O ciel ! nous reverrions notre appui, notre père !

NERESTAN.

Les Chrétiens vous devraient une tête ſi chère !

ZAYRE.

J'avais ſans eſpérance oſé la demander :
Le généreux Soudan veut bien nous l'accorder :
On l'amène en ces lieux.

NERESTAN.

Que mon ame eſt émuë !

ZAYRE.

Mes larmes malgré moi me dérobent ſa vuë.
Ainſi que ce vieillard j'ai langui dans les fers :
Qui ne ſait compatir aux maux qu'on a ſoufferts ?

NERESTAN.

Grand Dieu ! que de vertu dans une ame infidelle !

SCENE III.

ZAYRE, LUSIGNAN, CHATILLON, NERESTAN, pluſieurs eſclaves Chrétiens.

LUSIGNAN.

DU ſéjour du trépas quelle voix me rappelle ?
Suis-je avec des Chrétiens ?... Guidez mes pas tremblans.
Mes maux m'ont affaibli plus encor que mes ans.
En s'aſſeyant.
Suis-je libre en effet ?

ZAYRE.

Oui, Seigneur ; oui, vous l'êtes.

CHATILLON.

Vous vivez, vous calmez nos douleurs inquiètes.
Tous nos triſtes Chrétiens ....

LUSIGNAN.

O jour ! ô douce voix !
Châtillon, c'eſt donc vous ? c'eſt vous que je revois !
Martyr, ainſi que moi, de la foi de nos pères,
Le Dieu que nous ſervons finit-il nos miſères ?
En quels lieux ſommes-nous ? Aidez mes faibles yeux.

CHATILLON.

C'eſt ici le palais qu'ont bâti vos ayeux ;
Du fils de Noradin c'eſt le ſéjour profane.

ZAYRE.

Le maître de ces lieux, le puiſſant Oroſmane,
Sait connaître, Seigneur, & chérir la vertu.
Ce généreux Français, qui vous eſt inconnu,
En montrant Néreſtan.
Par la gloire amené des rives de la France

Venait de dix Chrétiens payer la délivrance :
Le Soudan, comme lui, gouverné par l'honneur,
Croit, en vous délivrant, égaler ſon grand cœur.

LUSIGNAN.

Des Chevaliers Français tel eſt le caractère ;
Leur nobleſſe en tout tems me fut utile & chère.
Trop digne Chevalier, quoi ! vous paſſez les mers,
Pour ſoulager nos maux, & pour briſer nos fers ?
Ah ! parlez, à qui dois-je un ſervice ſi rare ?

NERESTAN.

Mon nom eſt Néreſtan ; le ſort longtems barbare,
Qui dans les fers ici me mit preſqu'en naiſſant,
Me fit quitter bientôt l'Empire du Croiſſant.
A la cour de Louïs, guidé par mon courage,
De la guerre ſous lui j'ai fait l'apprentiſſage ;
Ma fortune & mon rang ſont un don de ce Roi,
Si grand par ſa valeur, & plus grand par ſa foi.
Je le ſuivis, Seigneur, au bord de la Charante,
Lorſque du fier Anglais la valeur menaçante,
Cédant à nos efforts trop longtems captivés,
Satisfit en tombant aux lys qu'ils ont bravés.
Venez, Prince, & montrez au plus grand des Monarques,
De vos fers glorieux les vénérables marques.
Paris va révérer le martyr de la croix,
Et la cour de Louïs eſt l'aſyle des Rois.

LUSIGNAN.

Hélas ! de cette cour j'ai vû jadis la gloire.
Quand Philippe à Bovine enchaînait la victoire,
Je combattais, Seigneur, avec Montmorency,
Melun, Deſtaing, de Nesle, & ce fameux Couci.
Mais à revoir Paris je ne dois plus prétendre :

Vous voyez qu'au tombeau je ſuis prêt à deſcendre :
Je vais au Roi des Rois demander aujourd'hui
Le prix de tous les maux que j'ai ſoufferts pour lui.
Vous, généreux témoins de mon heure dernière,
Tandis qu'il en eſt tems, écoutez ma prière,
Néreſtan, Châtillon, & vous.... de qui les pleurs
Dans ces momens ſi chers honorent mes malheurs.
Madame, ayez pitié du plus malheureux père,
Qui jamais ait du ciel éprouvé la colère,
Qui répand devant vous des larmes que le tems
Ne peut encor tarir dans mes yeux expirans.
Une fille, trois fils, ma ſuperbe eſpérance,
Me furent arrachés dès leur plus tendre enfance :
O mon cher Châtillon, tu dois t'en ſouvenir.

CHATILLON.

De vos malheurs encor vous me voyez frémir.

LUSIGNAN.

Priſonnier avec moi dans Céſarée en flamme,
Tes yeux virent périr mes deux fils & ma femme.

CHATILLON.

Mon bras chargé de fers ne les put ſecourir.

LUSIGNAN.

Hélas ! & j'étais père, & je ne pus mourir !
Veillez du haut des cieux, chers enfans que j'implore,
Sur mes autres enfans, s'ils ſont vivans encore.
Mon dernier fils, ma fille, aux chaînes réſervés,
Par de barbares mains pour ſervir conſervés,
Loin d'un père accablé, furent portés enſemble
Dans ce même ſerrail où le ciel nous raſſemble.

CHATILLON.

Il eſt vrai, dans l'horreur de ce péril nouveau,

Je tenais votre fille à peine en ſon berceau :
Ne pouvant la ſauver, Seigneur, j'allais moi-même
Répandre ſur ſon front l'eau ſainte du batême,
Lorſque les Sarazins de carnage fumans,
Revinrent l'arracher à mes bras tout ſanglans.
Votre plus jeune fils, à qui les deſtinées
Avaient à peine encor accordé quatre années,
Trop capable déja de ſentir ſon malheur,
Fut dans Jéruſalem conduit avec ſa ſœur.

NERESTAN.

De quel reſſouvenir mon ame eſt déchirée !
A cet âge fatal j'étais dans Céſarée :
Et tout couvert de ſang, & chargé de liens,
Je ſuivis en ces lieux la foule des Chrétiens.

LUSIGNAN.

Vous... Seigneur !... Ce ſerrail éleva votre enfance ?...
En les regardant.
Hélas ! de mes enfans auriez-vous connaiſſance ?
Ils ſeraient de votre âge, & peut-être mes yeux....
Quel ornement, Madame, étranger en ces lieux ?
Depuis quand l'avez-vous ?

ZAYRE.

Depuis que je reſpire,
Seigneur... Eh quoi ! d'où vient que votre ame ſoupire ?

LUSIGNAN.

Ah ! daignez confier à mes tremblantes mains...

ZAYRE.

De quel trouble nouveau tous mes ſens ſont atteints !
Seigneur, que faites-vous ?

LUSIGNAN.

O ciel ! ô providence !

Mes yeux, ne trompez point ma timide eſpérance ;
Serait-il bien poſſible ? Oui, c'eſt elle . . . Je vois
Ce préſent qu'une épouſe avait reçu de moi,
Et qui de mes enfans ornait toûjours la tête,
Lorſque de leur naiſſance on célébrait la fête :
Je revois . . . . Je ſuccombe à mon ſaiſiſſement.

ZAYRE.

Qu'entens-je ? & quel ſoupçon m'agite en ce moment ?
Ah, Seigneur ! . . .

LUSIGNAN.

Dans l'eſpoir dont j'entrevois les charmes,
Ne m'abandonnez pas, Dieu qui voyez mes larmes,
Dieu mort ſur cette croix, & qui revis pour nous,
Parle, achève, ô mon Dieu ! ce ſont là de tes coups.
Quoi ! Madame, en vos mains elle était demeurée ?
Quoi ! tous les deux captifs, & pris dans Céſarée ?

ZAYRE.

Oui, Seigneur.

NERESTAN.

Se peut-il ?

LUSIGNAN.

Leur parole, leurs traits,
De leur mère en effet ſont les vivans portraits.
Oui, grand Dieu, tu le veux, tu permets que je voye.
Dieu, ranime mes ſens trop faibles pour ma joye.
Madame. . . Néreſtan. . . Soutien-moi, Châtillon. . .
Néreſtan, ſi je dois nommer encor ce nom,
Avez-vous dans le ſein la cicatrice heureuſe
Du fer dont à mes yeux une main furieuſe . . .

NERESTAN.

Oui, Seigneur, il eſt vrai.

LUSI-

LUSIGNAN.

Dieu juſte ! heureux momens !

NERESTAN *ſe jettant à genoux.*

Ah , Seigneur ! ah , Zayre !

LUSIGNAN.

Approchez , mes enfans.

NERESTAN.

Moi , votre fils !

ZAYRE.

Seigneur.

LUSIGNAN.

Heureux jour qui m'éclaire !
Ma fille ! mon cher fils ! embraſſez votre père.

CHATILLON.

Que d'un bonheur ſi grand mon cœur ſe ſent toucher !

LUSIGNAN.

De vos bras , mes enfans , je ne puis m'arracher.
Je vous revois enfin , chère & triſte famille ,
Mon fils , digne héritier... Vous...hélas ! vous ? ma fille !
Diſſipez mes ſoupçons , ôtez - moi cette horreur ,
Ce trouble qui m'accable au comble du bonheur.
Toi qui ſeul as conduit ſa fortune & la mienne ,
Mon Dieu qui me la rens , me la rens - tu Chrétienne ?
Tu pleures , malheureuſe , & tu baiſſes les yeux !
Tu te tais ! je t'entens ! ô crime ! ô juſtes cieux !

ZAYRE.

Je ne puis vous tromper : ſous les loix d'Oroſmane...
Puniſſez votre fille... Elle était Muſulmane.

LUSIGNAN.

Que la foudre en éclats ne tombe que ſur moi !
Ah , mon fils ! A ces mots j'euſſe expiré ſans toi.

Mon Dieu, j'ai combattu ſoixante ans pour ta gloire ;
J'ai vu tomber ton temple, & périr ta mémoire ;
Dans un cachot affreux abandonné vingt ans,
Mes larmes t'imploraient pour mes triſtes enfans :
Et lorſque ma famille eſt par toi réunie,
Quand je trouve une fille, elle eſt ton ennemie !
Je ſuis bien malheureux . . . c'eſt ton père, c'eſt moi,
C'eſt ma ſeule priſon qui t'a ravi ta foi.
Ma fille, tendre objet de mes dernières peines,
Songe au moins, ſonge au ſang qui coule dans tes veines :
C'eſt le ſang de vingt Rois, tous Chrétiens comme moi ;
C'eſt le ſang des héros, défenſeurs de ma loi ;
C'eſt le ſang des martyrs. . . . O fille encor trop chère !
Connais-tu ton deſtin ? ſais-tu quelle eſt ta mère ?
Sais-tu bien qu'à l'inſtant que ſon flanc mit au jour
Ce triſte & dernier fruit d'un malheureux amour,
Je la vis maſſacrer par la main forcenée,
Par la main des brigands à qui tu t'es donnée ?
Tes frères, ces martyrs égorgés à mes yeux,
T'ouvrent leurs bras ſanglans tendus du haut des cieux.
Ton Dieu que tu trahis, ton Dieu que tu blaſphêmes,
Pour toi, pour l'univers, eſt mort en ces lieux mêmes,
En ces lieux où mon bras le ſervit tant de fois,
En ces lieux où ſon ſang te parle par ma voix.
Voi ces murs, voi ce temple envahi par tes maîtres :
Tout annonce le Dieu qu'ont vengé tes ancêtres.
Tourne les yeux, ſa tombe eſt près de ce palais ;
C'eſt ici la montagne où lavant nos forfaits,
Il voulut expirer ſous les coups de l'impie ;
C'eſt là que de ſa tombe il rappella ſa vie.
Tu ne ſaurais marcher dans cet auguſte lieu,

Tu n'y peux faire un pas, ſans y trouver ton Dieu ;
Et tu n'y peux reſter ſans renier ton père,
Ton honneur qui te parle, & ton Dieu qui t'éclaire.
Je te vois dans mes bras, & pleurer & frémir ;
Sur ton front pâliſſant Dieu met le repentir :
Je vois la vérité dans ton cœur deſcenduë ;
Je retrouve ma fille après l'avoir perduë ;
Et je reprens ma gloire & ma félicité,
En dérobant mon ſang à l'infidélité.

NERESTAN.

Je revois donc ma ſœur ? . . . Et ſon ame . . .

ZAYRE.

Ah, mon père !
Cher auteur de mes jours, parlez, que dois-je faire ?

LUSIGNAN.

M'ôter, par un ſeul mot, ma honte & mes ennuis,
Dire, Je ſuis Chrétienne.

ZAYRE.

Oui . . . . Seigneur . . . . Je le ſuis.

LUSIGNAN.

Dieu, reçoi ſon aveu du ſein de ton Empire.

SCENE IV.

ZAYRE, LUSIGNAN, CHATILLON, NERESTAN, CORASMIN.

CORASMIN.

MAdame, le Soudan m'ordonne de vous dire,
Qu'à l'inſtant de ces lieux il faut vous retirer,

Et de ces vils Chrétiens ſurtout vous ſéparer.
Vous, Français, ſuivez-moi : de vous je dois répondre.

CHATILLON.

Où ſommes-nous, grand Dieu ! Quel coup vient nous confondre ?

LUSIGNAN.

Notre courage, amis, doit ici s'animer.

ZAYRE.

Hélas, Seigneur !

LUSIGNAN.

O vous que je n'oſe nommer,
Jurez-moi de garder un ſecret ſi funeſte.

ZAYRE.

Je vous le jure.

LUSIGNAN.

Allez, le ciel fera le reſte.

Fin du ſecond acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

OROSMANE, CORASMIN.

OROSMANE.

VOus étiez, Coraſmin, trompé par vos allarmes;
Non, Louïs contre moi ne tourne point ſes armes;
Les Français ſont laſſés de chercher déſormais
Des climats que pour eux le deſtin n'a point faits;
Ils n'abandonnent point leur fertile patrie,
Pour languir aux deſerts de l'aride Arabie,
Et venir arroſer, de leur ſang odieux,
Ces palmes que pour nous Dieu fait croître en ces lieux.
Ils couvrent de vaiſſeaux la mer de la Syrie.
Louïs, des bords de Chypre, épouvante l'Aſie;
Mais j'apprens que ce Roi s'éloigne de nos ports;
De la féconde Egypte il menace les bords;
J'en reçois à l'inſtant la première nouvelle.
Contre les Mamelus ſon courage l'appelle;
Il cherche Mélédin, mon ſecret ennemi;
Sur leurs diviſions mon trône eſt affermi.
Je ne crains plus enfin l'Egypte, ni la France.
Nos communs ennemis cimentent ma puiſſance;
Et prodigues d'un ſang qu'ils devraient ménager,
Prennent, en s'immolant, le ſoin de me venger.
Relâche ces Chrétiens; ami, je les délivre;

Je veux plaire à leur maître, & leur permets de vivre :
Je veux que ſur la mer on les mène à leur Roi,
Que Louïs me connaiſſe, & reſpecte ma foi.
Mène-lui Luſignan ; di-lui que je lui donne
Celui que la naiſſance allie à ſa couronne,
Celui que par deux fois mon père avait vaincu,
Et qu'il tint enchaîné tandis qu'il a vécu.

CORASMIN.

Son nom cher aux Chrétiens....

OROSMANE.

Son nom n'eſt point à craindre.

CORASMIN.

Mais, Seigneur, ſi Louïs....

OROSMANE.

Il n'eſt plus tems de feindre.
Zayre l'a voulu ; c'eſt aſſez : & mon cœur,
En donnant Luſignan, le donne à mon vainqueur.
Louïs eſt peu pour moi ; je fais tout pour Zayre ;
Nul autre ſur mon cœur n'aurait pris cet empire.
Je viens de l'affliger, c'eſt à moi d'adoucir
Le déplaiſir mortel qu'elle a dû reſſentir,
Quand, ſur les faux avis des deſſeins de la France,
J'ai fait à ces Chrétiens un peu de violence.
Que dis-je ? Ces momens perdus dans mon conſeil,
Ont de ce grand hymen ſuſpendu l'appareil :
D'une heure encor, ami, mon bonheur ſe différe :
Mais j'emploîrai du moins ce tems à lui complaire.
Zayre ici demande un ſecret entretien
Avec ce Néreſtan, ce généreux Chrétien...

CORASMIN.

Et vous avez, Seigneur, encor cette indulgence ?

OROSMANE.

Ils ont été tous deux eſclaves dans l'enfance ;
Ils ont porté mes fers, ils ne ſe verront plus ;
Zayre enfin de moi n'aura point un refus.
Je ne m'en défens point ; je foule aux pieds pour elle
Des rigueurs du ſerrail la contrainte cruelle.
J'ai mépriſé ces loix, dont l'âpre auſtérité
Fait d'une vertu triſte une néceſſité.
Je ne ſuis point formé du ſang Aſiatique ;
Né parmi les rochers au ſein de la Taurique,
Des Scythes mes ayeux je garde la fierté,
Leurs mœurs, leurs paſſions, leur généroſité :
Je conſens qu'en partant Néreſtan la revoye ;
Je veux que tous les cœurs ſoient heureux de ma joye.
Après ce peu d'inſtans volés à mon amour,
Tous ſes momens, ami, ſont à moi ſans retour.
Va, ce Chrétien attend, & tu peux l'introduire.
Preſſe ſon entretien, obéis à Zayre.

SCENE II.

CORASMIN, NERESTAN.

CORASMIN.

EN ces lieux, un moment, tu peux encor reſter.
Zayre à tes regards viendra ſe préſenter.

SCENE III.

NERESTAN *ſeul.*

EN quel état, ô ciel ! en quels lieux je la laiſſe !
O ma Religion ! ô mon père ! ô tendreſſe !
Mais je la vois.

SCENE IV.

ZAYRE, NERESTAN.

NERESTAN.

MA ſœur, je puis donc vous parler ?
Ah ! dans quel tems le ciel nous voulut raſſembler !
Vous ne reverrez plus un trop malheureux père.

ZAYRE.

Dieu, Luſignan !

NERESTAN.

Il touche à ſon heure dernière.
Sa joye en nous voyant, par de trop grands efforts,
De ſes ſens affaiblis a rompu les reſſorts ;
Et cette émotion, dont ſon ame eſt remplie,
A bientôt épuiſé les ſources de ſa vie.
Mais pour comble d'horreurs, à ces derniers momens,
Il doute de ſa fille, & de ſes ſentimens ;
Il meurt dans l'amertume, & ſon ame incertaine
Demande en ſoupirant ſi vous êtes Chrétienne.

ZAYRE.

ZAYRE.

Quoi, je ſuis votre ſœur, & vous pouvez penſer
Qu'à mon ſang, à ma loi, j'aille ici renoncer?

NERESTAN.

Ah, ma ſœur! cette loi n'eſt pas la votre encore;
Le jour qui vous éclaire eſt pour vous à l'aurore;
Vous n'avez point reçû ce gage précieux,
Qui nous lave du crime, & nous ouvre les cieux.
Jurez par nos malheurs, & par votre famille,
Par ces martyrs ſacrés, de qui vous êtes fille,
Que vous voulez ici recevoir aujourd'hui
Le ſceau du Dieu vivant qui nous attache à lui.

ZAYRE.

Oui, je jure en vos mains, par ce Dieu que j'adore,
Par ſa loi que je cherche, & que mon cœur ignore,
De vivre déſormais ſous cette ſainte loi....
Mais, mon cher frère..... Hélas! que veut-elle de moi?
Que faut-il?

NERESTAN.

Déteſter l'empire de vos maîtres,
Servir, aimer ce Dieu qu'ont aimé nos ancêtres,
Qui né près de ces murs eſt mort ici pour nous,
Qui nous a raſſemblés, qui m'a conduit vers vous.
Eſt-ce à moi d'en parler? Moins inſtruit que fidèle,
Je ne ſuis qu'un ſoldat, & je n'ai que du zèle.
Un pontife ſacré viendra juſqu'en ces lieux,
Vous apporter la vie, & déciller vos yeux.
Songez à vos ſermens, & que l'eau du batême
Ne vous apporte point la mort & l'anathême.
Obtenez qu'avec lui je puiſſe revenir.
Mais à quel titre, ô ciel! faut-il donc l'obtenir?

A qui le demander dans ce ſerrail profane ? ....
Vous, le ſang de vingt Rois, eſclave d'Oroſmane !
Parente de Louïs ! fille de Luſignan !
Vous Chrétienne, & ma ſœur, eſclave d'un Soudan !
Vous m'entendez .... je n'oſe en dire davantage :
Dieu, nous réſerviez-vous à ce dernier outrage ?

ZAYRE.

Ah, cruel ! pourſuivez, vous ne connaiſſez pas
Mon ſecret, mes tourmens, mes vœux, mes attentats.
Mon frère, ayez pitié d'une ſœur égarée,
Qui brûle, qui gémit, qui meurt deſeſpérée.
Je ſuis Chrétienne, hélas ! ... j'attens avec ardeur
Cette eau ſainte, cette eau, qui peut guérir mon cœur.
Non, je ne ſerai point indigne de mon frère,
De mes ayeux, de moi, de mon malheureux père.
Mais parlez à Zayre, & ne lui cachez rien,
Dites ... quelle eſt la loi de l'Empire Chrétien ? ...
Quel eſt le châtiment pour une infortunée,
Qui loin de ſes parens aux fers abandonnée,
Trouvant chez un barbare un généreux appui,
Aurait touché ſon ame, & s'unirait à lui ?

NERESTAN.

O ciel ! que dites-vous ? Ah ! la mort la plus promte
Devrait ....

ZAYRE.

C'en eſt aſſez, frappe, & prévien ta honte.

NERESTAN.

Qui vous, ma ſœur ?

ZAYRE.

C'eſt moi que je viens d'accuſer.
Oroſmane m'adore ... & j'allais l'épouſer.

NERESTAN.

L'épouſer ! eſt-il vrai, ma ſœur ? Eſt-ce vous-même ?
Vous, la fille des Rois ?

ZAYRE.

Frappe, dis-je ; je l'aime.

NERESTAN.

Opprobre malheureux du ſang dont vous ſortez,
Vous demandez la mort, & vous la méritez :
Et ſi je n'écoutais que ta honte & ma gloire,
L'honneur de ma maiſon, mon père, ſa mémoire,
Si la loi de ton Dieu, que tu ne connais pas,
Si ma Religion ne retenait mon bras,
J'irais dans ce palais, j'irais au moment même,
Immoler de ce fer un barbare qui t'aime,
De ſon indigne flanc le plonger dans le tien,
Et ne l'en retirer que pour percer le mien.
Ciel ! tandis que Louïs, l'exemple de la terre,
Au Nil épouvanté ne va porter la guerre,
Que pour venir bientôt, frappant des coups plus ſurs,
Délivrer ton Dieu même, & lui rendre ces murs :
Zayre, cependant, ma ſœur, ſon alliée,
Au tyran d'un ſerrail par l'hymen eſt liée ?
Et je vais donc apprendre à Luſignan trahi,
Qu'un Tartare eſt le Dieu que ſa fille a choiſi ?
Dans ce moment affreux, hélas ! ton père expire,
En demandant à Dieu le ſalut de Zayre.

ZAYRE.

Arrête, mon cher frère, ... arrête, connai-moi ;
Peut-être que Zayre eſt digne encor de toi.
Mon frère, épargne-moi cet horrible langage ;
Ton courroux, ton reproche, eſt un plus grand outrage,

Plus ſenſible pour moi, plus dur que ce trépas,
Que je te demandais, & que je n'obtiens pas.
L'état où tu me vois accable ton courage;
Tu ſouffres, je le vois; je ſouffre davantage.
Je voudrais que du ciel le barbare ſecours,
De mon ſang, dans mon cœur, eût arrêté le cours;
Le jour qu'empoiſonné d'une flamme profane,
Ce pur ſang des Chrétiens brûla pour Oroſmane,
Le jour que de ta ſœur Oroſmane charmé...
Pardonnez-moi, Chrétiens; qui ne l'aurait aimé?
Il faiſait tout pour moi; ſon cœur m'avait choiſie;
Je voyais ſa fierté pour moi ſeule adoucie.
C'eſt lui qui des Chrétiens a ranimé l'eſpoir:
C'eſt à lui que je dois le bonheur de te voir:
Pardonne; ton couroux, mon père, ma tendreſſe,
Mes ſermens, mon devoir, mes remors, ma faibleſſe,
Me ſervent de ſupplice, & ta ſœur en ce jour
Meurt de ſon repentir plus que de ſon amour.

NERESTAN.

Je te blâme, & te plains; croi-moi, la providence
Ne te laiſſera point périr ſans innocence:
Je te pardonne, hélas! ces combats odieux;
Dieu ne t'a point prêté ſon bras victorieux:
Ce bras, qui rend la force aux plus faibles courages,
Soutiendra ce roſeau plié par les orages.
Il ne ſouffrira pas qu'à ſon culte engagé,
Entre un barbare & lui ton cœur ſoit partagé.
Le batême éteindra ces feux dont il ſoupire,
Et tu vivras fidèle, ou périras martyre.
Achève donc ici ton ſerment commencé;
Achève, & dans l'horreur dont ton cœur eſt preſſé,

Promets au Roi Louis, à l'Europe, à ton père,
Au Dieu qui déja parle à ce cœur ſi ſincère,
De ne point accomplir cet hymen odieux,
Avant que le pontife ait éclairé tes yeux,
Avant qu'en ma préſence il te faſſe Chrétienne,
Et que Dieu par ſes mains t'adopte & te ſoutienne.
Le promets-tu, Zayre?...

ZAYRE.

Oui, je te le promets:
Ren-moi Chrétienne & libre; à tout je me ſoumets.
Va, d'un père expirant, va fermer la paupière;
Va, je voudrais te ſuivre, & mourir la première.

NERESTAN.

Je pars, adieu, ma ſœur, adieu: puiſque mes vœux
Ne peuvent t'arracher à ce palais honteux,
Je reviendrai bientôt, par un heureux batême,
T'arracher aux enfers, & te rendre à toi-même.

SCENE V.

ZAYRE *ſeule.*

ME voilà ſeule, ô Dieu! que vai-je devenir?
Dieu, commande à mon cœur de ne te point trahir.
Hélas! ſuis-je en effet, ou Françaiſe, ou Sultane?
Fille de Luſignan, ou femme d'Oroſmane?
Suis-je amante, ou Chrétienne? O ſermens que j'ai faits!
Mon père, mon pays, vous ſerez ſatisfaits.
Fatime ne vient point. Quoi! dans ce trouble extrême,
L'univers m'abandonne! on me laiſſe à moi-même!

Mon cœur peut-il porter ſeul, & privé d'appui,
Le fardeau des devoirs qu'on m'impoſe aujourd'hui ?
A ta loi, Dieu puiſſant, oui, mon ame eſt renduë ;
Mais fai que mon amant s'éloigne de ma vuë.
Cher amant ! ce matin l'aurais-je pû prévoir,
Que je duſſe aujourd'hui redouter de te voir ?
Moi, qui de tant de feux juſtement poſſédée,
N'avais d'autre bonheur, d'autre ſoin, d'autre idée,
Que de t'entretenir, écouter ton amour,
Te voir, te ſouhaiter, attendre ton retour ?
Hélas ! & je t'adore ; & t'aimer eſt un crime !

SCENE VI.

ZAYRE, OROSMANE.

OROSMANE.

PAraiſſez, tout eſt prêt ; le beau feu qui m'anime,
Ne ſouffre plus, Madame, aucun retardement ;
Les flambeaux de l'hymen brillent pour votre amant ;
Les parfums de l'encens rempliſſent la moſquée ;
Du Dieu de Mahomet la puiſſance invoquée
Confirme mes ſermens, & préſide à mes feux.
Mon peuple proſterné pour vous offre ſes vœux.
Tout tombe à vos genoux ; vos ſuperbes rivales,
Qui diſputaient mon cœur, & marchaient vos égales,
Heureuſes de vous ſuivre, & de vous obéir,
Devant vos volontés vont apprendre à fléchir.
Le trône, les feſtins, & la cérémonie,
Tout eſt prêt ; commencez le bonheur de ma vie.

ZAYRE.

Où ſuis-je, malheureuſe, ô tendreſſe! ô douleur!

OROSMANE.

Venez.

ZAYRE.

Où me cacher?

OROSMANE.

Que dites-vous?

ZAYRE.

Seigneur.

OROSMANE.

Donnez-moi votre main, daignez, belle Zayre....

ZAYRE.

Dieu de mon père! hélas! que pourrai-je lui dire?

OROSMANE.

Que j'aime à triompher de ce tendre embarras!
Qu'il redouble ma flamme, & mon bonheur!...

ZAYRE.

Hélas!

OROSMANE.

Ce trouble à mes déſirs vous rend encor plus chère;
D'une vertu modeſte il eſt le caractère.
Digne & charmant objet de ma conſtante foi,
Venez, ne tardez plus.

ZAYRE.

Fatime, ſoutien-moi....
Seigneur.

OROSMANE.

O ciel! eh quoi!

ZAYRE.

Seigneur, cet hyménée
Etait un bien ſuprême à mon ame étonnée.

Je n'ai point recherché le trône & la grandeur.
Qu'un ſentiment plus juſte occupait tout mon cœur !
Hélas ! j'aurais voulu qu'à vos vertus unie,
Et mépriſant pour vous les trônes de l'Aſie,
Seule, & dans un déſert auprès de mon époux,
J'euſſe pû ſous mes pieds les fouler avec vous.
Mais... Seigneur... ces Chrétiens...

OROSMANE.

Ces Chrétiens... Quoi ! Madame ?
Qu'auraient donc de commun cette ſecte & ma flamme ?

ZAYRE.

Luſignan, ce vieillard accablé de douleurs,
Termine en ces momens ſa vie & ſes malheurs.

OROSMANE.

Eh bien ! quel intérêt ſi preſſant & ſi tendre,
A ce vieillard Chrétien votre cœur peut-il prendre ?
Vous n'êtes point Chrétienne ; élevée en ces lieux,
Vous ſuivez dès longtems la foi de mes ayeux.
Un vieillard qui ſuccombe au poids de ſes années,
Peut-il troubler ici vos belles deſtinées ?
Cette aimable pitié, qu'il s'attire de vous,
Doit ſe perdre avec moi dans des momens ſi doux.

ZAYRE.

Seigneur, ſi vous m'aimez, ſi je vous étais chère...

OROSMANE.

Si vous l'êtes, ah Dieu !

ZAYRE.

Souffrez que l'on diffère...
Permettez que ces nœuds par vos mains aſſemblés....

OROSMANE.

Que dites-vous ? ô ciel ! eſt-ce vous qui parlez,
Zayre ?

Zayre ?

ZAYRE.

Je ne puis ſoutenir ſa colère.

OROSMANE.

Zayre !

ZAYRE.

Il m'eſt affreux, Seigneur, de vous déplaire ;
Excuſez ma douleur... Non, j'oublie à la fois,
Et tout ce que je ſuis, & tout ce que je dois.
Je ne puis ſoutenir cet aſpect qui me tuë.
Je ne puis... Ah ! ſouffrez que loin de votre vuë,
Seigneur, j'aille cacher mes larmes, mes ennuis,
Mes vœux, mon deſeſpoir, & l'horreur où je ſuis.

Elle ſort.

SCENE VII.

OROSMANE, CORASMIN.

OROSMANE.

JE demeure immobile, & ma langue glacée
Se refuſe aux tranſports de mon ame offenſée.
Eſt-ce à moi que l'on parle ? ai-je bien entendu ?
Eſt-ce moi qu'elle fuit ? ô ciel ! & qu'ai-je vû ?
Coraſmin, quel eſt donc ce changement extrême ?
Je la laiſſe échaper ! je m'ignore moi-même.

CORASMIN.

Vous ſeul cauſez ſon trouble, & vous vous en plaignez.
Vous accuſez, Seigneur, un cœur où vous régnez.

OROSMANE.

Mais pourquoi donc ces pleurs, ces regrets, cette fuite,
Cette douleur ſi ſombre en ſes regards écrite ?

Si c'était ce Français ! ... quel ſoupçon ! quelle horreur !
Quelle lumière affreuſe a paſſé dans mon cœur !
Hélas ! je repouſſais ma juſte défiance :
Un barbare, un eſclave, aurait cette inſolence ?
Cher ami, je verrais un cœur comme le mien,
Réduit à redouter un eſclave Chrétien ?
Mais parle, tu pouvais obſerver ſon viſage,
Tu pouvais de ſes yeux entendre le langage :
Ne me déguiſe rien, mes feux ſont-ils trahis ?
Appren-moi mon malheur ... tu trembles ... tu frémis...
C'en eſt aſſez.

CORASMIN.

Je crains d'irriter vos allarmes.
Il eſt vrai que ſes yeux ont verſé quelques larmes ;
Mais, Seigneur, après tout, je n'ai rien obſervé
Qui doive ...

OROSMANE.

A cet affront, je ſerais reſervé ?
Non, ſi Zayre, ami, m'avait fait cette offenſe,
Elle eût avec plus d'art trompé ma confiance.
Le déplaiſir ſecret de ſon cœur agité,
Si ce cœur eſt perfide, aurait-il éclaté ?
Ecoute, garde-toi de ſoupçonner Zayre.
Mais, dis-tu, ce Français gémit, pleure, ſoupire :
Que m'importe après tout le ſujet de ſes pleurs ?
Qui ſait ſi l'amour même entre dans ſes douleurs ?
Et qu'ai-je à redouter d'un eſclave infidelle,
Qui demain pour jamais ſe va ſéparer d'elle ?

CORASMIN.

N'avez-vous pas, Seigneur, permis, malgré nos loix,
Qu'il jouït de ſa vuë une ſeconde fois ?

Qu'il revint en ces lieux ?

OROSMANE.

Qu'il revint ? lui ce traître,
Qu'aux yeux de ma maîtreſſe il oſât reparaître ?
Oui, je le lui rendrais, mais mourant, mais puni,
Mais verſant à ſes yeux le ſang qui m'a trahi :
Déchiré devant elle, & ma main dégoutante
Confondrait dans ſon ſang le ſang de ſon amante....
Excuſe les tranſports de ce cœur offenſé ;
Il eſt né violent, il aime, il eſt bleſſé.
Je connais mes fureurs, & je crains ma faibleſſe ;
A des troubles honteux je ſens que je m'abaiſſe.
Non, c'eſt trop ſur Zayre arrêter un ſoupçon ;
Non, ſon cœur n'eſt point fait pour une trahiſon :
Mais ne croi pas non plus que le mien s'aviliſſe
A ſouffrir des rigueurs, à gémir d'un caprice,
A me plaindre, à reprendre, à redonner ma foi ;
Les éclairciſſemens ſont indignes de moi.
Il vaut mieux ſur mes ſens reprendre un juſte empire ;
Il vaut mieux oublier juſqu'au nom de Zayre.
Allons, que le ſerrail ſoit fermé pour jamais ;
Que la terreur habite aux portes du palais ;
Que tout reſſente ici le frein de l'eſclavage.
Des Rois de l'Orient ſuivons l'antique uſage.
On peut pour ſon eſclave, oubliant ſa fierté,
Laiſſer tomber ſur elle un regard de bonté ;
Mais il eſt trop honteux de craindre une maîtreſſe ;
Aux mœurs de l'Occident laiſſons cette baſſeſſe.
Ce ſexe dangereux, qui veut tout aſſervir,
S'il règne dans l'Europe, ici doit obéir.

Fin du troiſiéme acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ZAYRE, FATIME.

FATIME.

QUe je vous plains, Madame, & que je vous admire !
C'eſt le Dieu des Chrétiens, c'eſt Dieu qui vous inſpire ;
Il donnera la force à vos bras languiſſans,
De briſer des liens ſi chers & ſi puiſſans.

ZAYRE.

Eh ! pourrai-je achever ce fatal ſacrifice ?

FATIME.

Vous demandez ſa grace, il vous doit ſa juſtice :
De votre cœur docile il doit prendre le ſoin.

ZAYRE.

Jamais de ſon appui je n'eus tant de beſoin.

FATIME.

Si vous ne voyez plus votre auguſte famille,
Le Dieu que vous ſervez vous adopte pour fille :
Vous êtes dans ſes bras, il parle à votre cœur ;
Et quand ce ſaint pontife, organe du Seigneur,
Ne pourrait aborder dans ce palais profane....

ZAYRE.

Ah ! j'ai porté la mort dans le ſein d'Oroſmane.
J'ai pu deſeſpérer le cœur de mon amant !
Quel outrage, Fatime, & quel affreux moment !

Mon Dieu, vous l'ordonnez, j'euſſe été trop heureuſe.

FATIME.

Quoi! vous regretteriez cette chaîne honteuſe,
Hazarder la victoire, ayant tant combattu?

ZAYRE.

Victoire infortunée! inhumaine vertu!
Non, tu ne connais pas ce que je ſacrifie.
Cet amour ſi puiſſant, ce charme de ma vie,
Dont j'eſpérais, hélas! tant de félicité,
Dans toute ſon ardeur n'avait point éclaté.
Fatime, j'offre à Dieu mes bleſſures cruelles;
Je mouille devant lui de larmes criminelles
Ces lieux, où tu m'as dit qu'il choiſit ſon ſéjour;
Je lui crie en pleurant, Ote-moi mon amour,
Arrache-moi mes vœux, rempli-moi de toi-même;
Mais, Fatime, à l'inſtant les traits de ce que j'aime,
Ces traits chers & charmans, que toûjours je revois,
Se montrent dans mon ame entre le ciel & moi.
Eh bien, race des Rois, dont le ciel me fit naître,
Père, mère, Chrétiens, vous, mon Dieu, vous, mon maître,
Vous qui de mon amant me privez aujourd'hui,
Terminez donc mes jours, qui ne ſont plus pour lui.
Que j'expire innocente, & qu'une main ſi chère,
De ces yeux qu'il aimait ferme au moins la paupière.
Ah! que fait Oroſmane? Il ne s'informe pas,
Si j'attens loin de lui la vie ou le trépas;
Il me fuit, il me laiſſe, & je n'y peux ſurvivre.

FATIME.

Quoi vous! fille des Rois, que vous prétendez ſuivre,
Vous dans les bras d'un Dieu, votre éternel appui?...

ZAYRE.

Eh ! pourquoi mon amant n'eſt-il pas né pour lui ?
Oroſmane eſt-il fait pour être ſa victime ?
Dieu pourrait-il haïr un cœur ſi magnanime ?
Généreux, bienfaiſant, juſte, plein de vertus,
S'il était né Chrétien, que ſerait-il de plus ?
Et plût à Dieu du moins que ce ſaint interprète,
Ce Miniſtre ſacré, que mon ame ſouhaite,
Du trouble où tu me vois vint bientôt me tirer !
Je ne ſais ; mais enfin, j'oſe encor eſpérer,
Que ce Dieu, dont cent fois on m'a peint la clémence,
Ne reprouverait point une telle alliance ;
Peut-être de Zayre en ſecret adoré,
Il pardonne aux combats de ce cœur déchiré ;
Peut-être en me laiſſant au trône de Syrie,
Il ſoutiendrait par moi les Chrétiens de l'Aſie.
Fatime, tu le ſais, ce puiſſant Saladin,
Qui ravit à mon ſang l'Empire du Jourdain,
Qui fit comme Oroſmane admirer ſa clémence,
Au ſein d'une Chrétienne il avait pris naiſſance.

FATIME.

Ah ! ne voyez-vous pas que pour vous conſoler...

ZAYRE.

Laiſſe-moi ; je vois tout ; je meurs ſans m'aveugler :
Je vois que mon pays, mon ſang, tout me condamne :
Que je ſuis Luſignan, que j'adore Oroſmane ;
Que mes vœux, que mes jours à ſes jours ſont liés.
Je voudrais quelquefois me jetter à ſes pieds,
De tout ce que je ſuis faire un aveu ſincère.

FATIME.

Songez que cet aveu peut perdre votre frère,

Digitized by Google

Expoſe les Chrétiens, qui n'ont que vous d'appui,
Et va trahir le Dieu, qui vous rappelle à lui.

ZAYRE.

Ah ! ſi tu connaiſſais le grand cœur d'Oroſmane !

FATIME.

Il eſt le protecteur de la loi Muſulmane ;
Et plus il vous adore, & moins il peut ſouffrir
Qu'on vous oſe annoncer un Dieu qu'il doit haïr.
Le pontife à vos yeux en ſecret va ſe rendre,
Et vous avez promis . . .

ZAYRE.

Eh bien, il faut l'attendre.
J'ai promis, j'ai juré de garder ce ſecret :
Hélas ! qu'à mon amant je le tais à regret !
Et pour comble d'horreur je ne ſuis plus aimée.

SCENE II.

OROSMANE, ZAYRE.

OROSMANE.

MAdame, il fut un tems où mon ame charmée,
Ecoutant ſans rougir des ſentimens trop chers,
Se fit une vertu de languir dans vos fers.
Je croyais être aimé, Madame, & votre maître,
Soupirant à vos pieds, devait s'attendre à l'être :
Vous ne m'entendrez point, amant faible & jaloux,
En reproches honteux éclater contre vous ;
Cruellement bleſſé, mais trop fier pour me plaindre,
Trop généreux, trop grand, pour m'abaiſſer à feindre,

Je viens vous déclarer, que le plus froid mépris
De vos caprices vains ſera le digne prix.
Ne vous préparez point à tromper ma tendreſſe,
A chercher des raiſons, dont la flatteuſe adreſſe,
A mes yeux éblouïs colorant vos refus,
Vous ramène un amant qui ne vous connaît plus;
Et qui craignant ſurtout qu'à rougir on l'expoſe,
D'un refus outrageant veut ignorer la cauſe.
Madame, c'en eſt fait, une autre va monter
Au rang que mon amour vous daignait préſenter;
Une autre aura des yeux, & va du moins connaître
De quel prix mon amour & ma main devaient être.
Il pourra m'en coûter, mais mon cœur s'y réſout.
Apprenez qu'Oroſmane eſt capable de tout,
Que j'aime mieux vous perdre, & loin de votre vuë
Mourir deſeſpéré de vous avoir perduë,
Que de vous poſſéder, s'il faut qu'à votre foi
Il en coûte un ſoupir qui ne ſoit pas pour moi.
Allez, mes yeux jamais ne reverront vos charmes.

ZAYRE.

Tu m'as donc tout ravi, Dieu, témoin de mes larmes!
Tu veux commander ſeul à mes ſens éperdus...
Eh bien, puiſqu'il eſt vrai que vous ne m'aimez plus,
Seigneur...

OROSMANE.

Il eſt trop vrai que l'honneur me l'ordonne,
Que je vous adorai, que je vous abandonne,
Que je renonce à vous, que vous le déſirez,
Que ſous une autre loi..... Zayre, vous pleurez?

ZAYRE.

A! Seigneur! ah! du moins gardez de jamais croire,

Que

Que du rang d'un Soudan je regrette la gloire :
Je ſais qu'il faut vous perdre, & mon ſort l'a voulu :
Mais, Seigneur, mais mon cœur ne vous eſt pas connu.
Me puniſſe à jamais ce ciel qui me condamne,
Si je regrette rien que le cœur d'Oroſmane !

OROSMANE.

Zayre, vous m'aimez !

ZAYRE.

Dieu ! ſi je l'aime, hélas !

OROSMANE.

Quel caprice étonnant que je ne conçois pas !
Vous m'aimez ? Eh, pourquoi vous forcez-vous, cruelle,
A déchirer le cœur d'un amant ſi fidelle ?
Je me connaiſſais mal ; oui, dans mon deſeſpoir,
J'avais cru ſur moi-même avoir plus de pouvoir.
Va, mon cœur eſt bien loin d'un pouvoir ſi funeſte.
Zayre, que jamais la vengeance céleſte
Ne donne à ton amant enchaîné ſous ta loi,
La force d'oublier l'amour qu'il a pour toi !
Qui, moi ? que ſur mon trône une autre fût placée !
Non, je n'en eus jamais la fatale penſée :
Pardonne à mon couroux, à mes ſens interdits,
Ces dédains affectés, & ſi bien démentis ;
C'eſt le ſeul déplaiſir que jamais dans ta vie,
Le ciel aura voulu que ta tendreſſe eſſuye.
Je t'aimerai toûjours... Mais d'où vient que ton cœur,
En partageant mes feux, différait mon bonheur ?
Parle. Etait-ce un caprice ? Eſt-ce crainte d'un maître,
D'un Soudan, qui pour toi veut renoncer à l'être ?
Serait-ce un artifice ? Epargne-toi ce ſoin ;
L'art n'eſt pas fait pour toi, tu n'en a pas beſoin :

Qu'il ne ſouille jamais le ſaint nœud qui nous lie !
L'art le plus innocent tient de la perfidie.
Je n'en connus jamais, & mes ſens déchirés,
Pleins d'un amour ſi vrai....

ZAYRE.

Vous me deſeſpérez.
Vous m'êtes cher, ſans doute, & ma tendreſſe extrême
Eſt le comble des maux pour ce cœur qui vous aime.

OROSMANE.

O ciel ! expliquez vous. Quoi ? toûjours me troubler ?
Se peut-il ?...

ZAYRE.

Dieu puiſſant, que ne puis-je parler ?

OROSMANE.

Quel étrange ſecret me cachez-vous, Zayre ?
Eſt-il quelque Chrétien qui contre moi conſpire ?
Me trahit-on ? parlez.

ZAYRE.

Eh ! peut-on vous trahir ?
Seigneur, entr'eux & vous vous me verriez courir :
On ne vous trahit point, pour vous rien n'eſt à craindre ;
Mon malheur eſt pour moi, je ſuis la ſeule à plaindre.

OROSMANE.

Vous, à plaindre, grand Dieu !

ZAYRE.

Souffrez qu'à vos genoux
Je demande en tremblant une grace de vous.

OROSMANE.

Une grace ! ordonnez, & demandez ma vie.

ZAYRE.

Plût au ciel qu'à vos jours la mienne fût unie !

Digitized by Google

Oroſmane... Seigneur... permettez qu'aujourd'hui,
Seule, loin de vous-même, & toute à mon ennui,
D'un œil plus recueilli contemplant ma fortune,
Je cache à votre oreille une plainte importune....
Demain tous mes ſecrets vous ſeront revélés.

OROSMANE.

De quelle inquiétude, ô ciel, vous m'accablez!
Pouvez-vous?...

ZAYRE.

Si pour moi l'amour vous parle encore,
Ne me refuſez pas la grace que j'implore.

OROSMANE.

Eh bien, il faut vouloir tout ce que vous voulez;
J'y conſens; il en coûte à mes ſens déſolés.
Allez, ſouvenez-vous que je vous ſacrifie
Les momens les plus beaux, les plus chers de ma vie.

ZAYRE.

En me parlant ainſi, vous me percez le cœur.

OROSMANE.

Eh bien, vous me quittez, Zayre?

ZAYRE.

Hélas, Seigneur!

SCENE III.

OROSMANE, CORASMIN.

OROSMANE.

AH! c'eſt trop tôt chercher ce ſolitaire aſyle,
C'eſt trop tôt abuſer de ma bonté facile;

Et plus j'y penſe, ami, moins je puis concevoir
Le ſujet ſi caché de tant de deſeſpoir.
Quoi donc! par ma tendreſſe élevée à l'Empire,
Dans le ſein du bonheur, que ſon ame déſire,
Près d'un amant qu'elle aime, & qui brûle à ſes pieds,
Ses yeux remplis d'amour, de larmes ſont noyés.
Je ſuis bien indigné de voir tant de caprices.
Sais moi-même après tout eus-je moins d'injuſtices?
Ai-je été moins coupable à ſes yeux offenſés?
Eſt-ce à moi de me plaindre? On m'aime, c'eſt aſſez.
Il me faut expier, par un peu d'indulgence,
De mes tranſports jaloux l'injurieuſe offenſe.
Je me rens, je le vois, ſon cœur eſt ſans détours;
La nature naive anime ſes diſcours.
Elle eſt dans l'âge heureux où règne l'innocence;
A ſa ſincérité je dois ma confiance.
Elle m'aime ſans doute; oui, j'ai lû devant toi,
Dans ſes yeux attendris, l'amour qu'elle a pour moi;
Et ſon ame éprouvant cette ardeur qui me touche,
Vingt fois pour me le dire a volé ſur ſa bouche.
Qui peut avoir un cœur aſſez traître, aſſez bas,
Pour montrer tant d'amour, & ne le ſentir pas?

SCENE IV.

OROSMANE, CORASMIN, MELEDOR.

MELEDOR.

CEtte lettre, Seigneur, à Zayre adreſſée,
Par vos gardes ſaiſie, & dans mes mains laiſſée...

OROSMANE.

Donne . . . qui la portait ? . . . Donne.

MELEDOR.

Un de ces Chrétiens,
Dont vos bontés, Seigneur, ont briſé les liens :
Au ſerrail en ſecret, il allait s'introduire ;
On l'a mis dans les fers.

OROSMANE.

Hélas ! que vais-je lire ?
Laiſſe-nous . . . je frémis.

SCENE V.

OROSMANE, CORASMIN.

CORASMIN.

CEtte lettre, Seigneur,
Pourra vous éclaircir, & calmer votre cœur.

OROSMANE.

Ah ! liſons ; ma main tremble, & mon ame étonnée
Prévoit que ce billet contient ma deſtinée.
Liſons . . . » Chère Zayre, il eſt tems de nous voir :
» Il eſt vers la moſquée une ſecrette iſſuë,
» Où vous pouvez ſans bruit, & ſans être apperçuë,
» Tromper vos ſurveillans, & remplir notre eſpoir :
» Il faut tout hazarder ; vous connaiſſez mon zèle :
» Je vous attends ; je meurs, ſi vous n'êtes fidelle.
Eh bien, cher Coraſmin, que dis-tu ?

CORASMIN.

Moi, Seigneur ?
Je ſuis épouvanté de ce comble d'horreur.

OROSMANE.

Tu vois comme on me traite.

CORASMIN.

O trahiſon horrible !
Seigneur, à cet affront vous êtes inſenſible ?
Vous, dont le cœur tantôt, ſur un ſimple ſoupçon,
D'une douleur ſi vive a reçû le poiſon ?
Ah ! ſans doute l'horreur d'une action ſi noire
Vous guérit d'un amour qui bleſſait votre gloire.

OROSMANE.

Cours chez elle à l'inſtant, va, vole, Coraſmin :
Montre-lui cet écrit... Qu'elle tremble... & ſoudain
De cent coups de poignard que l'infidelle meure.
Mais avant de frapper... Ah ! cher ami, demeure,
Demeure, il n'eſt pas tems. Je veux que ce Chrétien
Devant elle amené.. non... je ne veux plus rien...
Je me meurs... Je ſuccombe à l'excès de ma rage.

CORASMIN.

On ne reçut jamais un ſi ſanglant outrage.

OROSMANE.

Le voilà donc connu, ce ſecret plein d'horreur !
Ce ſecret qui peſait à ſon infame cœur !
Sous le voile emprunté d'une crainte ingénuë,
Elle veut quelque tems ſe ſouſtraire à ma vuë.
Je me fais cet effort, je la laiſſe ſortir ;
Elle part en pleurant... & c'eſt pour me trahir.
Quoi, Zayre !

Digitized by Google

CORASMIN.

Tout ſert à redoubler ſon crime.
Seigneur, n'en ſoyez pas l'innocente victime,
Et de vos ſentimens rappellant la grandeur....

OROSMANE.

C'eſt là ce Néreſtan, ce héros plein d'honneur,
Ce Chrétien ſi vanté, qui rempliſſait Solyme
De ce faſte impoſant de ſa vertu ſublime!
Je l'admirais moi-même, & mon cœur combattu
S'indignait qu'un Chrétien m'égalât en vertu.
Ah! qu'il va me payer ſa fourbe abominable!
Mais Zayre, Zayre eſt cent fois plus coupable.
Une eſclave Chrétienne, & que j'ai pu laiſſer
Dans les plus vils emplois languir ſans l'abaiſſer!
Une eſclave! Elle ſait ce que j'ai fait pour elle.
Ah malheureux!

CORASMIN.

Seigneur, ſi vous ſouffrez mon zèle,
Si parmi les horreurs qui doivent vous troubler,
Vouz vouliez....

OROSMANE.

Oui, je veux la voir & lui parler.
Allez, volez, eſclave, & m'amenez Zayre.

CORASMIN.

Hélas! en cet état que pourrez-vous lui dire?

OROSMANE.

Je ne ſais, cher ami, mais je prétens la voir.

CORASMIN.

Ah! Seigneur, vous allez, dans votre deſeſpoir,
Vous plaindre, menacer, faire couler ſes larmes.
Vos bontés contre vous lui donneront des armes;

Digitized by Google

Et votre cœur ſéduit, malgré tous vos ſoupçons,
Pour la juſtifier cherchera des raiſons.
M'en croirez-vous ? cachez cette lettre à ſa vuë.
Prenez pour la lui rendre une main inconnuë.
Par-là, malgré la fraude & les déguiſemens,
Vos yeux démêleront ſes ſecrets ſentimens,
Et des plis de ſon cœur verront tout l'artifice.

OROSMANE.

Penſes-tu qu'en effet Zayre me trahiſſe ? . . .
Allons, quoi qu'il en ſoit, je vai tenter mon ſort,
Et pouſſer la vertu juſqu'au dernier effort.
Je veux voir à quel point une femme hardie
Saura de ſon côté pouſſer la perfidie.

CORASMIN.

Seigneur, je crains pour vous ce funeſte entretien ;
Un cœur tel que le vôtre. . . .

OROSMANE.

Ah ! n'en redoute rien.
A ſon exemple, hélas ! ce cœur ne ſaurait feindre.
Mais j'ai la fermeté de ſavoir me contraindre :
Oui, puiſqu'elle m'abaiſſe à connaître un rival . . . .
Tien, reçoi ce billet à tous trois ſi fatal :
Va, choiſi pour le rendre un eſclave fidelle,
Mets en de ſûres mains cette lettre cruelle ;
Va, cours . . . Je ferai plus, j'éviterai ſes yeux ;
Qu'elle n'approche pas . . . C'eſt elle, juſtes cieux !

SCENE

SCENE VI.

OROSMANE, ZAYRE, CORASMIN.

ZAYRE.

SEigneur, vous m'étonnez ; quelle raiſon ſoudaine,
Quel ordre ſi preſſant près de vous me ramène ?

OROSMANE.

Eh bien, Madame, il faut que vous m'éclairciſſiez :
Cet ordre eſt important plus que vous ne croyez ;
Je me ſuis conſulté.... Malheureux l'un par l'autre,
Il faut régler d'un mot & mon ſort & le vôtre.
Peut-être qu'en effet ce que j'ai fait pour vous,
Mon orgueil oublié, mon ſceptre à vos genoux,
Mes bienfaits, mon reſpect, mes ſoins, ma confiance,
Ont arraché de vous quelque reconnaiſſance.
Votre cœur par un maître attaqué chaque jour,
Vaincu par mes bienfaits, crut l'être par l'amour.
Dans votre ame, avec vous, il eſt tems que je liſe ;
Il faut que ſes replis s'ouvrent à ma franchiſe.
Jugez vous : répondez avec la vérité
Que vous devez au moins à ma ſincérité.
Si de quelqu'autre amour l'invincible puiſſance
L'emporte ſur mes ſoins, ou même les balance,
Il faut me l'avouer, & dans ce même inſtant,
Ta grace eſt dans mon cœur ; prononce, elle t'attend.
Sacrifie à ma foi l'inſolent qui t'adore :
Songe que je te vois, que je te parle encore,
Que ma foudre à ta voix pourra ſe détourner,
Que c'eſt le ſeul moment où je peux pardonner.

ZAYRE.

Vous, Seigneur ! vous oſez me tenir ce langage ?
Vous, cruel !... Apprenez que ce cœur qu'on outrage,
Et que par tant d'horreurs le ciel veut éprouver,
S'il ne vous aimait pas, eſt né pour vous braver.
Je ne crains rien ici que ma funeſte flamme ;
N'imputez qu'à ce feu qui brûle encor mon ame,
N'imputez qu'à l'amour, que je dois oublier,
La honte où je deſcens de me juſtifier.
J'ignore ſi le ciel, qui m'a toûjours trahie,
A deſtiné pour vous ma malheureuſe vie.
Quoi qu'il puiſſe arriver, je jure par l'honneur,
Qui non moins que l'amour eſt gravé dans mon cœur,
Je jure que Zayre à ſoi-même renduë,
Des Rois les plus puiſſans déteſterait la vuë,
Que tout autre autre, après vous, me ſerait odieux.
Voulez-vous plus ſavoir, & me connaître mieux ?
Voulez-vous que ce cœur à l'amertume en proye,
Ce cœur deſeſpéré devant vous ſe déploye ?
Sachez donc qu'en ſecret il penſait malgré lui,
Tout ce que devant vous il déclare aujourd'hui ;
Qu'il ſoupirait pour vous avant que vos tendreſſes
Vinſſent juſtifier mes naiſſantes faibleſſes ;
Qu'il prévint vos bienfaits, qu'il brûlait à vos pieds,
Qu'il vous aimait enfin, lorſque vous m'ignoriez ;
Qu'il n'eut jamais que vous, n'aura que vous pour maître.
J'en atteſte le ciel, que j'offenſe peut-être ;
Et ſi j'ai mérité ſon éternel courroux,
Si mon cœur fut coupable, ingrat, c'était pour vous.

OROSMANE.

Quoi ? des plus tendres feux ſa bouche encor m'aſſure !

Digitized by Google

Quel excès de noirceur ! Zayre ! . . . ah la parjure !
Quand de ſa trahiſon j'ai la preuve en ma main !

ZAYRE.

Que dites-vous ? Quel trouble agite votre ſein ?

OROSMANE.

Je ne ſuis point troublé. Vous m'aimez ?

ZAYRE.

Votre bouche
Peut-elle me parler avec ce ton farouche,
D'un feu ſi tendrement déclaré chaque jour ?
Vous me glacez de crainte, en me parlant d'amour.

OROSMANE.

Vous m'aimez ?

ZAYRE.

Vous pouvez douter de ma tendreſſe !
Mais encor une fois quelle fureur vous preſſe ?
Quels regards effrayans vous me lancez ! hélas !
Vous doutez de mon cœur ?

OROSMANE.

Non, je n'en doute pas.
Allez, rentrez, Madame.

SCENE VII.

OROSMANE, CORASMIN.

OROSMANE.

AMi, ſa perfidie
Au comble de l'horreur ne s'eſt pas démentie ;

Tranquille dans le crime, & fauſſe avec douceur,
Elle a juſques au bout ſoutenu ſa noirceur.
As-tu trouvé l'eſclave ? as-tu ſervi ma rage ?
Connaîtrai-je à la fois ſon crime & mon outrage ?

CORASMIN.

Oui, je viens d'obéir ; mais vous ne pouvez pas
Soupirer déſormais pour ſes traîtres appas :
Vous la verrez ſans doute avec indifférence,
Sans que le repentir ſuccède à la vengeance,
Sans que l'amour ſur vous en repouſſe les traits.

OROSMANE.

Coraſmin, je l'adore encor plus que jamais.

CORASMIN.

Vous ? ô ciel ! vous ?

OROSMANE.

Je vois un rayon d'eſpérance.
Cet odieux Chrétien, l'élève de la France,
Eſt jeune, impatient, léger, préſomptueux,
Il peut croire aiſément ſes téméraires vœux :
Son amour indiſcret, & plein de confiance,
Aura de ſes ſoupirs hazardé l'inſolence :
Un regard de Zayre aura pû l'aveugler :
Sans doute il eſt aiſé de s'en laiſſer troubler :
Il croit qu'il eſt aimé ; c'eſt lui ſeul qui m'offenſe ;
Peut-être ils ne ſont point tous deux d'intelligence :
Zayre n'a point vû ce billet criminel,
Et j'en croyais trop tôt mon déplaiſir mortel.
Coraſmin, écoutez... Dès que la nuit plus ſombre
Aux crimes des mortels viendra prêter ſon ombre,
Si-tôt que ce Chrétien, chargé de mes bienfaits,
Néreſtan, paraitra ſous les murs du palais,

Ayez ſoin qu'à l'inſtant la garde le ſaiſiſſe,
Qu'on prépare pour lui le plus honteux ſupplice,
Et que chargé de fers il me ſoit préſenté.
Laiſſez, ſurtout, laiſſez Zayre en liberté.
Tu vois mon cœur, tu vois à quel excès je l'aime.
Ma fureur eſt plus grande, & j'en tremble moi-même.
J'ai honte des douleurs où je me ſuis plongé;
Mais malheur aux ingrats qui m'auront outragé!

Fin du quatriéme acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

OROSMANE, CORASMIN, un eſclave.

OROSMANE.

ON l'a fait avertir, l'ingrate va paraître.
Songe que dans tes mains eſt le ſort de ton maître;
Donne-lui le billet de ce traître Chrétien;
Ren-moi compte de tout, examine-la bien.
Porte-moi ſa réponſe. On approche... c'eſt elle.
A Coraſmin.
Vien, d'un malheureux Prince ami tendre & fidelle,
Vien m'aider à cacher ma rage & mes ennuis.

SCENE II.

ZAYRE, FATIME, l'eſclave.

ZAYRE.

HEH qui peut me parler dans l'état où je ſuis?
A tant d'horreurs, hélas! qui pourra me ſouſtraire?
Le ſerrail eſt fermé! Dieu! ſi c'était mon frère!
Si la main de ce Dieu, pour ſoutenir ma foi,
Par des chemins cachés, le conduiſait vers moi!
Quel eſclave inconnu ſe préſente à ma vuë?

Digitized by Google

L'ESCLAVE.

Cette lettre en ſecret à mes mains parvenuë,
Pourra vous aſſurer de ma fidélité.

ZAYRE.

Donne.

Elle lit.

FATIME *à part pendant que Zayre lit.*

Dieu tout-puiſſant, éclate en ta bonté,
Fai deſcendre ta grace en ce ſéjour profane,
Arrache ma Princeſſe au barbare Oroſmane.

ZAYRE *à Fatime.*

Je voudrais te parler.

FATIME *à l'eſclave.*

Allez, retirez-vous;
On vous rappellera, ſoyez prêt, laiſſez-nous.

SCENE III.

ZAYRE, FATIME.

ZAYRE.

LI ce billet: hélas! di-moi ce qu'il faut faire;
Je voudrais obéïr aux ordres de mon frère.

FATIME.

Dites plutôt, Madame, aux ordres éternels
D'un Dieu qui vous demande aux pieds de ſes autels.
Ce n'eſt point Néreſtan, c'eſt Dieu qui vous appelle.

ZAYRE.

Je le ſais, à ſa voix je ne ſuis point rebelle,
J'en ai fait le ſerment: mais puis-je m'engager,

Moi, les Chrétiens, mon frère, en un ſi grand danger ?

FATIME.

Ce n'eſt point leur danger dont vous êtes troublée,
Votre amour parle ſeul à votre ame ébranlée.
Je connais votre cœur ; il penſerait comme eux,
Il hazarderait tout, s'il n'était amoureux.
Ah ! connaiſſez du moins l'erreur qui vous engage.
Vous tremblez d'offenſer l'amant qui vous outrage.
Quoi ! ne voyez-vous pas toutes ſes cruautés,
Et l'ame d'un Tartare, à travers ſes bontés ?
Ce tigre encor farouche au ſein de ſa tendreſſe,
Même en vous adorant, menaçait ſa maîtreſſe...
Et votre cœur encor ne s'en peut détacher ?
Vous ſoupirez pour lui ?

ZAYRE.

Qu'ai-je à lui reprocher ?
C'eſt moi qui l'offenſais, moi qu'en cette journée
Il a vû ſouhaiter ce fatal hyménée ;
Le trône était tout prêt, le temple était paré,
Mon amant m'adorait, & j'ai tout differé.
Moi, qui devais ici trembler ſous ſa puiſſance,
J'ai de ſes ſentimens bravé la violence ;
J'ai ſoumis ſon amour, il fait ce que je veux,
Il m'a ſacrifié ſes tranſports amoureux.

FATIME.

Ce malheureux amour, dont votre ame eſt bleſſée,
Peut-il en ce moment remplir votre penſée ?

ZAYRE.

Ah ! Fatime, tout ſert à me deſeſpérer ;
Je ſais que du ſerrail rien ne peut me tirer :
Je voudrais des Chrétiens voir l'heureuſe contrée,

Quit-

Quitter ce lieu funeſte à mon ame égarée ;
Et je ſens qu'à l'inſtant, promte à me démentir,
Je fais des veux ſecrets pour n'en jamais ſortir.
Quel état ! quel tourment ! Non, mon ame inquiète
Ne ſait ce qu'elle doit, ni ce qu'elle ſouhaite ;
Une terreur affreuſe eſt tout ce que je ſens.
Dieu, détourne de moi ces noirs preſſentimens ;
Pren ſoin de nos Chrétiens, & veille ſur mon frère ;
Pren ſoin, du haut des cieux, d'une tête ſi chère.
Oui, je le vais trouver, je lui vais obéir :
Mais dès que de Solyme il aura pû partir,
Par ſon abſence alors à parler enhardie,
J'apprens à mon amant le ſecret de ma vie :
Je lui dirai le culte où mon cœur eſt lié ;
Il lira dans ce cœur, il en aura pitié.
Mais duſſai-je au ſupplice être ici condamnée,
Je ne trahirai point le ſang dont je ſuis née.
Va, tu peux amener mon cher frère en ces lieux.
Rappelle cet eſclave.

SCENE IV.

ZAYRE *ſeule.*

O Dieu de mes ayeux,
Dieu de tous mes parens, de mon malheureux père,
Que ta main me conduiſe, & que ton œil m'éclaire !

SCENE V.

ZAYRE, l'eſclave.

ZAYRE.

ALlez dire au Chrétien, qui marche ſur vos pas,
Que mon cœur aujourd'hui ne le trahira pas,
Que Fatime en ces lieux va bientôt l'introduire.
A part.
Allons, raſſure-toi, malheureuſe Zayre!

SCENE VI.

OROSMANE, CORASMIN, l'eſclave.

OROSMANE.

QUe ces momens, grand Dieu, ſont lents pour ma fureur!
A l'eſclave.
Eh bien! que t'a-t-on dit? Répon. Parle.

L'ESCLAVE.

Seigneur,
On n'a jamais ſenti de ſi vives allarmes.
Elle a pâli, tremblé, ſes yeux verſaient des larmes;
Elle m'a fait ſortir, elle m'a rappellé,
Et d'une voix tremblante, & d'un cœur tout troublé,
Près de ces lieux, Seigneur, elle a promis d'attendre
Celui qui cette nuit à ſes yeux doit ſe rendre.

OROSMANE.

A l'eſclave. *A Coraſmin.*
Allez, il me ſuffit. Ote-toi de mes yeux,

Laiſſez-moi : tout mortel me devient odieux.
Laiſſe-moi ſeul, te dis-je, à ma fureur extrême.
Je hais le monde entier, je m'abhorre moi-même.

SCENE VII.

OROSMANE *ſeul.*

OU ſuis-je ? ô ciel ! où ſuis-je ? où portai-je mes vœux ?
Zayre, Néreſtan... couple ingrat, couple affreux,
Traîtres, arrachez-moi ce jour que je reſpire,
Ce jour ſouillé par vous... Miſérable Zayre,
Tu ne jouïras pas... Coraſmin, revenez.

SCENE VIII.

OROSMANE, CORASMIN.

OROSMANE.

AH ! trop cruel ami, quoi vous m'abandonnez ?
Venez ; a-t-il paru, ce rival, ce coupable ?

CORASMIN.

Rien ne paraît encor.

OROSMANE.

O nuit ! nuit effroyable !
Peux-tu prêter ton voile à de pareils forfaits ?
Zayre !... l'infidelle.... après tant de bienfaits !
J'aurais d'un œil ſerein, d'un front inaltérable,
Contemplé de mon rang la chute épouvantable :

J'aurais ſû, dans l'horreur de la captivité,
Conſerver mon courage & ma tranquillité;
Mais me voir à ce point trompé par ce que j'aime!...

CORASMIN.

Eh! que prétendez-vous dans cette horreur extrême?
Quel eſt votre deſſein?

OROSMANE.

N'entens-tu pas des cris?

CORASMIN.

Seigneur...

OROSMANE.

Un bruit affreux a frappé mes eſprits.
On vient.

CORASMIN.

Non, juſqu'ici nul mortel ne s'avance;
Le ſerrail eſt plongé dans un profond ſilence;
Tout dort; tout eſt tranquille, & l'ombre de la nuit...

OROSMANE.

Hélas! le crime veille, & ſon horreur me ſuit.
A ce coupable excès porter ſa hardieſſe!
Tu ne connaiſſais pas mon cœur & ma tendreſſe,
Combien je t'adorais! quels feux! Ah, Coraſmin!
Un ſeul de ſes regards aurait fait mon deſtin.
Je ne puis être heureux, ni ſouffrir que par elle.
Pren pitié de ma rage. Oui, cours... Ah, la cruelle!

CORASMIN.

Eſt-ce vous qui pleurez? vous, Oroſmane? ô cieux!

OROSMANE.

Voilà les premiers pleurs qui coulent de mes yeux.
Tu vois mon ſort, tu vois la honte où je me livre:
Mais ces pleurs ſont cruels, & la mort va les ſuivre:

Digitized by Google

H. Cravelot del. J. Mafford Sculp.

C'eſt moi que tu trahis : tombe à mes pieds parjure.

Zaire Act V. S. IX.

Plain Zayre, plain-moi ; l'heure approche, ces pleurs
Du ſang qui va couler ſont les avant-coureurs.

CORASMIN.

Ah ! je tremble pour vous.

OROSMANE.

Frémi de mes ſouffrances,
Frémi de mon amour, frémi de mes vengeances.
Approche, vien, j'entens... je ne me trompe pas.

CORASMIN.

Sous les murs du palais quelqu'un porte ſes pas.

OROSMANE.

Va ſaiſir Néreſtan, va, dis-je, qu'on l'enchaîne ;
Que tout chargé de fers à mes yeux on l'entraîne.

SCENE IX.

OROSMANE, ZAYRE & FATIME, *marchant pendant la nuit dans l'enfoncement du théâtre.*

ZAYRE.

Vien, Fatime.

OROSMANE.

Qu'entens-je ! eſt-ce là cette voix,
Dont les ſons enchanteurs m'ont ſéduit tant de fois ?
Cette voix qui trahit un feu ſi légitime ?
Cette voix infidelle, & l'organe du crime ?
Perfide !... vengeons-nous... quoi ! c'eſt elle ? ô deſtin !
Il tire ſon poignard.
Zayre ! ah Dieu !... ce fer échape de ma main.

ZAYRE *à Fatime.*

C'eſt ici le chemin, vien, ſoutien mon courage.

FATIME.

Il va venir.

OROSMANE.

Ce mot me rend toute ma rage.

ZAYRE.

Je marche en friſſonnant, mon cœur eſt éperdu...
Eſt-ce vous, Néreſtan, que j'ai tant attendu ?

OROSMANE *courant à Zayre.*

C'eſt moi que tu trahis : tombe à mes pieds, parjure.

ZAYRE *tombant dans la couliſſe.*

Je me meurs, ô mon Dieu !

OROSMANE.

J'ai vengé mon injure.
Otons-nous de ces lieux. Je ne puis... Qu'ai-je fait ?...
Rien que de juſte... Allons, j'ai puni ſon forfait.
Ah ! voici ſon amant que mon deſtin m'envoye,
Pour remplir ma vengeance & ma cruelle joye.

SCENE DERNIERE.

OROSMANE, ZAYRE, NERESTAN, CORASMIN, FATIME, eſclaves.

OROSMANE.

APproche, malheureux, qui viens de m'arracher,
De m'ôter pour jamais ce qui me fut ſi cher ;
Mépriſable ennemi, qui fais encor paraître
L'audace d'un héros avec l'ame d'un traître ;
Tu m'impoſais ici pour me deshonorer.
Va, le prix en eſt prêt ; tu peux t'y préparer.

Digitized by Google

Tes maux vont égaler les maux où tu m'expoſes,
Et ton ingratitude, & l'horreur que tu cauſes.
Avez-vous ordonné ſon ſupplice ?

CORASMIN.

Oui, Seigneur.

OROSMANE.

Il commence déja dans le fond de ton cœur.
Tes yeux cherchent partout, & demandent encore
La perfide qui t'aime, & qui me deshonore.
Regarde, elle eſt ici.

NERESTAN.

Que dis-tu ? Quelle erreur...

OROSMANE.

Regarde-la, te dis-je.

NERESTAN.

Ah ! que vois-je ? Ah, ma ſœur !
Zayre !... Elle n'eſt plus ! Ah, monſtre ! Ah, jour horrible !

OROSMANE.

Sa ſœur ! Qu'ai-je entendu ? Dieu, ſerait-il poſſible ?

NERESTAN.

Barbare, il eſt trop vrai : viens épuiſer mon flanc
Du reſte infortuné de cet auguſte ſang.
Luſignan, ce vieillard, fut ſon malheureux père,
Il venait dans mes bras d'achever ſa miſère,
Et d'un père expiré j'apportais en ces lieux
La volonté dernière, & les derniers adieux ;
Je venais, dans un cœur trop faible & trop ſenſible,
Rappeller des Chrétiens le culte incorruptible.
Hélas ! elle offenſait notre Dieu, notre loi ;
Et ce Dieu la punit d'avoir brûlé pour toi.

Digitized by Google

OROSMANE.

Zayre !... Elle m'aimait ? Eſt-il bien vrai, Fatime ?
Sa ſœur ? ... J'étais aimé ?

FATIME.

Cruel ! voila ſon crime.
Tigre altéré de ſang, tu viens de maſſacrer
Celle qui malgré ſoi conſtante à t'adorer,
Se flattait, eſpérait que le Dieu de ſes pères
Recevrait le tribut de ſes larmes ſincères ;
Qu'il verrait en pitié cet amour malheureux,
Que peut-être il voudrait vous réunir tous deux.
Hélas ! à cet excès ſon cœur l'avait trompée ;
De cet eſpoir trop tendre elle était occupée ;
Tu balançais ſon Dieu dans ſon cœur allarmé.

OROSMANE.

Tu m'en as dit aſſez. O ciel ! j'étais aimé !
Va, je n'ai pas beſoin d'en ſavoir davantage...

NERESTAN.

Cruel ! qu'attens-tu donc pour aſſouvir ta rage ?
Il ne reſte que moi de ce ſang glorieux,
Dont ton père & ton bras ont inondé ces lieux ;
Rejoins un malheureux à ſa triſte famille,
Au héros dont tu viens d'aſſaſſiner la fille.
Tes tourmens ſont-ils prêts ? Je puis braver tes coups ;
Tu m'as fait éprouver le plus cruel de tous.
Mais la ſoif de mon ſang, qui toûjours te dévore,
Permet-elle à l'honneur de te parler encore ?
En m'arrachant le jour, ſouvien-toi des Chrétiens,
Dont tu m'avais juré de briſer les liens ;
Dans ſa férocité ton cœur impitoyable,
De ce trait généreux ſerait-il bien capable ?

Parle,

Parle ; à ce prix encor je bénis mon trépas.

OROSMANE, *allant vers le corps de Zayre.*

Zayre !

CORASMIN.

Hélas ! Seigneur, où portez-vous vos pas ?
Rentrez, trop de douleur de votre ame s'empare.
Souffrez que Néreſtan...

NERESTAN.

Qu'ordonnes-tu, barbare ?

OROSMANE *après une longue pauſe.*

Qu'on détache ſes fers. Ecoutez, Coraſmin,
Que tous ſes compagnons ſoient délivrés ſoudain.
Aux malheureux Chrétiens prodiguez mes largeſſes ;
Comblés de mes bienfaits, chargés de mes richeſſes,
Juſqu'au port de Joppé vous conduirez leurs pas.

CORASMIN.

Mais, Seigneur...

OROSMANE.

Obéis, & ne replique pas ;
Vole, & ne trahis point la volonté ſuprême
D'un Soudan qui commande, & d'un ami qui t'aime ;
Va, ne perds point de tems, ſors, obéis...

à Néreſtan.

Et toi,
Guerrier infortuné, mais moins encor que moi,
Quitte ces lieux ſanglans, remporte en ta patrie
Cet objet que ma rage a privé de la vie.
Ton Roi, tous tes Chrétiens, apprenant tes malheurs,
N'en parleront jamais ſans répandre des pleurs.
Mais ſi la vérité par toi ſe fait connaître,
En déteſtant mon crime, on me plaindra peut-être.

Porte aux tiens ce poignard, que mon bras égaré
A plongé dans un ſein qui dut m'être ſacré ;
Di-leur que j'ai donné la mort la plus affreuſe
A la plus digne femme, à la plus vertueuſe,
Dont le ciel ait formé les innocens appas ;
Di-leur qu'à ſes genoux j'avais mis mes Etats ;
Di-leur que dans ſon ſang cette main s'eſt plongée ;
Di que je l'adorais, & que je l'ai vengée. *Il ſe tue.*

Aux ſiens.

Reſpectez ce héros, & conduiſez ſes pas.

NERESTAN.

Guide-moi, Dieu puiſſant, je ne me connais pas.
Faut-il qu'à t'admirer ta fureur me contraigne,
Et que dans mon malheur ce ſoit moi qui te plaigne ?

Fin du cinquiéme & dernier acte.

ALZIRE,

OU LES

AMERICAINS,

TRAGÉDIE.

Représentée pour la première fois le 27. Janvier 1736.

Digitized by Google

Digitized by Google

EPITRE

A MADAME LA MARQUISE DU CHASTELET.

MADAME,

QUel faible hommage pour vous, qu'un de ces ouvrages de poëſie, qui n'ont qu'un tems, qui doivent leur mérite à la faveur paſſagère du public, & à l'illuſion du théâtre, pour tomber enſuite dans la foule & dans l'obſcurité !

Qu'eſt-ce en effet qu'un roman mis en action & en vers, devant celle qui lit les ouvrages de géométrie avec la même facilité que les autres liſent les romans ; devant celle qui n'a trouvé dans *Locke*, ce ſage précepteur du genre-humain, que ſes propres ſentimens & l'hiſtoire de ſes penſées ; enfin aux yeux d'une perſonne, qui née pour les agrémens, leur préfère la vérité ?

Mais, Madame, le plus grand génie, & ſûrement le plus déſirable, eſt celui qui ne donne l'excluſion à aucun des beaux-arts. Ils ſont tous la nourriture & le plaiſir de l'ame : y en a-t-il dont on doive ſe priver ? Heureux l'eſprit que la philoſophie ne peut deſſécher, & que les charmes des belles-lettres ne peuvent amollir, qui ſait ſe fortifier avec *Locke*, s'éclairer avec *Clarke* & *Newton*, s'élever dans la lecture de *Cicéron* & de *Boſſuet*, s'embellir par les charmes de *Virgile* & du *Taſſe !*

Tel eſt votre génie, Madame ; il faut que je ne craigne point de le dire, quoique vous craigniez de l'entendre. Il faut que votre exemple encourage les perſonnes de votre ſexe & de votre rang, à croire qu'on s'annoblit encor en perfectionnant ſa raiſon, & que l'eſprit donne des graces.

Il a été un tems en France, & même dans toute l'Europe, où les hommes penſaient déroger, & les femmes ſortir de leur état, en oſant s'inſtruire. Les uns ne ſe croyaient nés que pour la guerre, ou pour l'oiſiveté; & les autres, que pour la coquetterie.

Le ridicule même que *Molière* & *Deſpréaux* ont jetté ſur les femmes ſavantes, a ſemblé dans un ſiécle poli, juſtifier les préjugés de la barbarie. Mais *Molière*, ce légiſlateur dans la morale & dans les bienſéances du monde, n'a pas aſſurément prétendu, en attaquant les femmes ſavantes, ſe moquer de la ſcience & de l'eſprit. Il n'en a joué que l'abus & l'affectation; ainſi que dans ſon *Tartuffe*, il a diffamé l'hypocriſie, & non pas la vertu.

Si, au lieu de faire une ſatyre contre les femmes, l'exact, le ſolide, le laborieux, l'élégant *Deſpréaux* avait conſulté les femmes de la cour les plus ſpirituelles, il eût ajouté à l'art & au mérite de ſes ouvrages ſi bien travaillés, des graces & des fleurs, qui leur euſſent encor donné un nouveau charme. En vain, dans ſa ſatyre des femmes, il a voulu couvrir de ridicule une Dame qui avait appris l'aſtronomie; il eût mieux fait de l'apprendre lui-même.

L'eſprit philoſophique fait tant de progrès en France depuis quarante ans, que ſi *Boileau* vivait encore, lui qui oſait ſe moquer d'une femme de condition, parce qu'elle voyait en ſecret *Roberval* & *Sauveur*, ſerait obligé de reſpecter & d'imiter celles qui profitent publiquement des lumières des *Maupertuis*, des *Réaumurs*, des *Mairans*, des *Dufays*, & des *Clairauts*; de tous ces véritables ſavans, qui n'ont pour objet qu'une ſcience utile, & qui en la rendant agréable, la rendent inſenſiblement néceſſaire à notre nation. Nous ſommes au tems, j'oſe le dire, où il faut qu'un poëte ſoit philoſophe, & où une femme peut l'être hardiment.

Dans le commencement du dernier ſiécle les Français apprirent à arranger des mots. Le ſiécle des choſes eſt arrivé. Telle qui liſait autrefois *Montagne*, l'*Aſtrée*, & les *Contes de la Reine de Navarre*, était une ſavante. Les *Deshoullières* & les *Daciers*, illuſtres dans différens genres, ſont venuës depuis. Mais votre ſexe a encor tiré plus de gloire de celles

qui ont mérité qu'on fît pour elles le livre charmant des *Mondes*, & les *Dialogues ſur la lumière* qui vont paraître, ouvrage peut-être comparable aux *Mondes*.

Il eſt vrai, qu'une femme qui abandonnerait les devoirs de ſon état pour cultiver les ſciences, ſerait condamnable, même dans ſes ſuccès; mais, Madame, le même eſprit qui mène à la connaiſſance de la vérité, eſt celui qui porte à remplir ſes devoirs. La Reine d'Angleterre, l'épouſe de *George II.* qui a ſervi de médiatrice entre les deux plus grands métaphyſiciens de l'Europe, *Clarke* & *Leibnitz*, & qui pouvait les juger, n'a pas négligé pour cela un moment les ſoins de Reine, de femme & de mère. *Chriſtine*, qui abandonna le trône pour les beaux-arts, fut au rang des grands Rois, tant qu'elle régna. La petite-fille du grand *Condé*, dans laquelle on voit revivre l'eſprit de ſon ayeul, n'a-t-elle pas ajouté une nouvelle conſidération au ſang dont elle eſt ſortie?

Vous, Madame, dont on peut citer le nom à côté de celui de tous les Princes, vous faites aux lettres le même honneur. Vous en cultivez tous les genres. Elles ſont votre occupation dans l'âge des plaiſirs. Vous faites plus; vous cachez ce mérite étranger au monde, avec autant de ſoin que vous l'avez acquis. Continuez, Madame, à chérir, à oſer cultiver les ſciences, quoique cette lumière, longtems renfermée dans vous-même, ait éclaté malgré vous. Ceux qui ont répandu en ſecret des bienfaits, doivent-ils renoncer à cette vertu, quand elle eſt devenue publique?

Eh! pourquoi rougir de ſon mérite? L'eſprit orné n'eſt qu'une beauté de plus. C'eſt un nouvel empire. On ſouhaite aux arts la protection des Souverains: celle de la beauté n'eſt-elle pas au-deſſus?

Permettez-moi de dire encore, qu'une des raiſons, qui doivent faire eſtimer les femmes qui font uſage de leur eſprit, c'eſt que le goût ſeul les détermine. Elles ne cherchent en cela qu'un nouveau plaiſir, & c'eſt en quoi elles ſont bien louables.

Pour nous autres hommes, c'eſt ſouvent par vanité, quelquefois par intérêt, que nous conſumons notre vie dans la culture des arts. Nous en faiſons les inſtrumens de notre for-

tune ; c'eſt une eſpèce de profanation. Je ſuis fâché qu'*Horace* diſe de lui :

a) *L'indigence eſt le Dieu qui m'inſpira des vers.*

La rouille de l'envie, l'artifice des intrigues, le poiſon de la calomnie, l'aſſaſſinat de la ſatyre (ſi j'oſe m'exprimer ainſi) deshonorent parmi les hommes une profeſſion, qui par elle-même a quelque choſe de divin.

Pour moi, Madame, qu'un penchant invincible a déterminé aux arts dès mon enfance, je me ſuis dit de bonne heure ces paroles, que je vous ai ſouvent répétées, de *Ciceron*, ce conſul Romain qui fut le père de la patrie, de la liberté & de l'éloquence *b*). » Les lettres forment la jeuneſſe, & font les » charmes de l'âge avancé. La proſpérité en eſt plus brillante. » L'adverſité en reçoit des conſolations ; & dans nos maiſons, » dans celles des autres, dans les voyages, dans la ſolitude, » en tout tems, en tous lieux, elles ſont la douceur de notre » vie.

Je les ai toûjours aimées pour elles-mêmes ; mais à préſent, Madame, je les cultive pour vous, pour mériter, s'il eſt poſſible, de paſſer auprès de vous le reſte de ma vie, dans le ſein de la retraite, de la paix, peut-être de la vérité, à qui vous ſacrifiez dans votre jeuneſſe les plaiſirs faux, mais enchanteurs du monde ; enfin pour être à portée de dire un jour avec *Lucrèce*, ce poëte philoſophe dont les beautés & les erreurs vous ſont ſi connuës :

c) Heureux, qui retiré dans le temple des ſages,
Voit en paix ſous ſes pieds ſe former les orages,

Qui

a) —— Paupertas impulit audax
Ut verſus facerem. —
Horat. Epiſt. Libr. II. Epiſt. 2. verſ. 51.

b) Studia adoleſcentiam alunt, ſenectutem obleƈtant, ſecundas res ornant, adverſis perfugium ac ſolatium præbent ; dleƈtant domi, non impediunt foris, pernoƈtant nobiſcum, peregrinantur, ruſticantur.

c) *Sed nil dulcius eſt, bene quam munita tenere*
Edita doƈtrina ſapientûm templa ſerena ;
Deſpicere unde queas alios, paſſimque videre
Errare, atque viam palanteis quærere vitæ ;

Certare

Qui contemple de loin les mortels inſenſés,
De leur joug volontaire eſclaves empreſſés,
Inquiets, incertains du chemin qu'il faut ſuivre,
Sans penſer, ſans jouïr, ignorant l'art de vivre,
Dans l'agitation conſumant leurs beaux jours,
Pourſuivant la fortune & rampant dans les cours!
O vanité de l'homme! ô foibleſſe! ô miſère!

Je n'ajouterai rien à cette longue épître, touchant la tragédie que j'ai l'honneur de vous dédier. Comment en parler, Madame, après avoir parlé de vous? Tout ce que je puis dire, c'eſt que je l'ai compoſée dans votre maiſon & ſous vos yeux. J'ai voulu la rendre moins indigne de vous, y mettant de la nouveauté, de la vérité & de la vertu. J'ai eſſayé de peindre *d*) ce ſentiment généreux, cette humanité, cette grandeur d'ame qui fait le bien & qui pardonne le mal, ces ſentimens tant recommandés par les ſages de l'antiquité, & épurés dans notre Religion, ces vraies loix de la nature, toûjours ſi mal ſuivies. Vous avez ôté bien des défauts à cet ouvrage, vous connaiſſez ceux qui le défigurent encore. Puiſſe le public, d'autant plus ſévère qu'il a d'abord été plus indulgent, me pardonner, comme vous, mes fautes!

Puiſſe au moins cet hommage, que je vous rens, Madame, périr moins vite que mes autres écrits! Il ſerait immortel, s'il était digne de celle à qui je l'adreſſe.

Je ſuis avec un profond reſpect, &c.

Certare ingenio, contendere nobilitate;
Noctesque atque dies niti præſtante labore
Ad ſummas emergere opes, rerumque potiri.
O miſeras hominum mentes! O pectora cæca!

d) Tout cela n'était pas un vain compliment, comme la plûpart des épîtres dédicatoires. L'auteur paſſa en effet vingt ans de ſa vie à cultiver, avec cette Dame illuſtre, les belles-lettres & la philoſophie; & tant qu'elle vécut, il refuſa conſtamment de venir auprès d'un Souverain qui le demandait, comme on le voit par pluſieurs lettres inſérées dans cette collection.

DISCOURS PRELIMINAIRE.

ON a tâché dans cette tragédie, toute d'invention & d'une eſpèce aſſez neuve, de faire voir combien le véritable eſprit de Religion l'emporte ſur les vertus de la nature.

La Religion d'un barbare conſiſte à offrir à ſes dieux le ſang de ſes ennemis. Un Chrétien mal inſtruit n'eſt ſouvent guères plus juſte. Etre fidèle à quelques pratiques inutiles, & infidèle aux vrais devoirs de l'homme : faire certaines prières, & garder ſes vices : jeuner, mais haïr, cabaler, perſécuter ; voilà ſa Religion. Celle du Chrétien véritable eſt de regarder tous les hommes comme ſes frères, de leur faire du bien & de leur pardonner le mal. Tel eſt *Guſman* au moment de ſa mort ; tel *Alvarès* dans le cours de ſa vie ; tel j'ai peint *Henri IV.* même au milieu de ſes faibleſſes.

On retrouvera dans preſque tous mes écrits cette humanité qui doit être le premier caractère d'un être penſant : on y verra (ſi j'oſe m'exprimer ainſi) le déſir du bonheur des hommes, l'horreur de l'injuſtice & de l'oppreſſion ; & c'eſt cela ſeul qui a juſqu'ici tiré mes ouvrages de l'obſcurité où leurs défauts devaient les enſevelir.

Voilà pourquoi la *Henriade* s'eſt ſoutenue malgré les efforts de quelques Français jaloux, qui ne voulaient pas abſolument que la France eût un poëme épique. Il y a toûjours un petit nombre de lecteurs, qui ne laiſſent point empoiſonner leur jugement du venin des cabales & des intrigues, qui n'aiment que le vrai, qui cherchent toûjours l'homme dans l'auteur. Voilà ceux devant qui j'ai trouvé grace. C'eſt à ce petit nombre d'hommes que j'adreſſe les réflexions ſuivantes ; j'eſpère qu'ils les pardonneront à la néceſſité où je ſuis de les faire.

Un étranger s'étonnait un jour à Paris d'une foule de libelles de toute eſpèce, & d'un déchaînement cruel, par lequel un homme était opprimé. Il faut apparemment, dit-il, que cet homme ſoit d'une grande ambition, & qu'il cherche à s'élever à quelqu'un de ces poſtes qui irritent la cupidité

humaine & l'envie. Non, lui répondit-on ; c'eſt un citoyen obſcur, retiré, qui vit plus avec *Virgile* & *Locke* qu'avec ſes compatriotes, & dont la figure n'eſt pas plus connue de quelques-uns de ſes ennemis, que du graveur qui a prétendu graver ſon portrait. C'eſt l'auteur de quelques piéces qui vous ont fait verſer des larmes, & de quelques ouvrages dans leſquels, malgré leurs défauts, vous aimez cet eſprit d'humanité, de juſtice, de liberté qui y règne. Ceux qui le calomnient, ce ſont des hommes pour la plûpart plus obſcurs que lui, qui prétendent lui diſputer un peu de fumée, & qui le perſécuteront juſqu'à ſa mort, uniquement à cauſe du plaiſir qu'il vous a donné. Cet étranger ſe ſentit quelque indignation pour les perſécuteurs, & quelque bienveillance pour le perſécuté.

Il eſt dur, il faut l'avouer, de ne point obtenir de ſes contemporains & de ſes compatriotes ce que l'on peut eſpérer des étrangers & de la poſtérité. Il eſt bien cruel, bien honteux pour l'eſprit humain, que la littérature ſoit infectée de ces haines perſonnelles, de ces cabales, de ces intrigues, qui devraient être le partage des eſclaves de la fortune. Que gagnent les auteurs en ſe déchirant mutuellement ? Ils aviliſſent une profeſſion qu'il ne tient qu'à eux de rendre reſpectable. Faut-il que l'art de penſer, le plus beau partage des hommes, devienne une ſource de ridicule, & que les gens d'eſprit, rendus ſouvent par leurs querelles le jouet des ſots, ſoient les bouffons d'un public dont ils devraient être les maîtres.

Virgile, *Varius*, *Pollion*, *Horace*, *Tibulle*, étaient amis ; les monumens de leur amitié ſubſiſtent, & apprendront à jamais aux hommes, que les eſprits ſupérieurs doivent être unis. Si nous n'atteignons pas à l'excellence de leur génie, ne pouvons-nous pas avoir leurs vertus ? Ces hommes ſur qui l'univers avait les yeux, qui avaient à ſe diſputer l'admiration de l'Aſie, de l'Afrique, de l'Europe, s'aimaient pourtant & vivaient en frères ; & nous, qui ſommes renfermés ſur un ſi petit théâtre, nous dont les noms à peine connus dans un coin du monde, paſſeront bientôt comme nos modes, nous nous acharnons les uns contre les autres pour un

éclair de réputation, qui hors de notre petit horizon ne frappe les yeux de perſonne. Nous ſommes dans un tems de diſette; nous avons peu, nous nous l'arrachons. *Virgile* & *Horace* ne ſe diſputaient rien, parce qu'ils étaient dans l'abondance.

On a imprimé un livre, *de Morbis Artificum : des maladies des artiſtes*. La plus incurable eſt cette jalouſie & cette baſſeſſe. Mais ce qu'il y a de deshonorant, c'eſt que l'intérêt a ſouvent plus de part encor que l'envie à toutes ces petites brochures ſatyriques dont nous ſommes inondés. On demandait, il n'y a pas longtems, à un homme qui avait fait je ne ſais quelle mauvaiſe brochure contre ſon ami & ſon bienfaiteur, pourquoi il s'était emporté à cet excès d'ingratitude ? Il répondit froidement : Il faut que je vive *a*).

De quelque ſource que partent ces outrages, il eſt ſûr qu'un homme qui n'eſt attaqué que dans ſes écrits, ne doit jamais répondre aux critiques ; car ſi elles ſont bonnes, il n'a autre choſe à faire qu'à ſe corriger ; & ſi elles ſont mauvaiſes, elles meurent en naiſſant. Souvenons-nous de la fable du *Boccalini*. » Un voyageur, dit-il, était importuné dans » ſon chemin du bruit des cigales ; il s'arrêta pour les tuer ; » il n'en vint pas à bout, & ne fit que s'écarter de ſa route. » Il n'avait qu'à continuer paiſiblement ſon voyage ; les ci- » gales ſeraient mortes d'elles-mêmes au bout de huit jours.«

Il faut toûjours que l'auteur s'oublie ; mais l'homme ne doit jamais s'oublier, *ſe ipſum deſerere turpiſſimum eſt*. On ſait que ceux qui n'ont pas aſſez d'eſprit pour attaquer nos ouvrages, calomnient nos perſonnes ; quelque honteux qu'il ſoit de leur répondre, il le ſerait quelquefois davantage de ne leur répondre pas.

On m'a traité dans vingt libelles d'homme ſans Religion ; & une des belles preuves qu'on en a apportées, c'eſt que dans *Œdipe*, *Jocaſte* dit ces vers :

„ Les prêtres ne ſont point ce qu'un vain peuple penſe,
„ Notre crédulité fait toute leur ſcience.

Ceux qui m'ont fait ce reproche, ſont auſſi raiſonnables

a) Ce fut l'Abbé *Guiot des Fontaines*, qui fit cette réponſe à Mr. le Comte d'*Argenſon*, depuis Secrétaire d'Etat de la guerre.

pour le moins que ceux qui ont imprimé, que la *Henriade* dans plusieurs endroits *sentait bien son Sémipélagien.* On renouvelle souvent cette accusation cruelle d'irréligion, parce que c'est le dernier refuge des calomniateurs. Comment leur répondre ? comment s'en consoler, sinon en se souvenant de la foule de ces grands hommes, qui depuis *Socrate* jusqu'à *Descartes* ont essuyé ces calomnies atroces ? Je ne ferai ici qu'une seule question : Je demande, qui a le plus de Religion, ou le calomniateur qui persécute, ou le calomnié qui pardonne ?

Ces mêmes libelles me traitent d'homme envieux de la réputation d'autrui ; je ne connais l'envie que par le mal qu'elle m'a voulu faire. J'ai défendu à mon esprit d'être satyrique, & il est impossible à mon cœur d'être envieux. J'en appelle à l'auteur de *Radamiste* & d'*Electre*, qui par ces deux ouvrages m'inspira le premier le désir d'entrer quelque tems dans la même carrière : ses succès ne m'ont jamais coûté d'autres larmes que celles que l'attendrissement m'arrachait aux représentations de ses piéces ; il sait qu'il n'a fait naître en moi que de l'émulation & de l'amitié.

J'ose dire avec confiance, que je suis plus attaché aux beaux arts qu'à mes écrits : sensible à l'excès dès mon enfance pour tout ce qui porte le caractère de génie, je regarde un grand poëte, un bon musicien, un bon peintre, un sculpteur habile (s'il a de la probité), comme un homme que je dois chérir, comme un frère que les arts m'ont donné. Les jeunes gens, qui voudront s'appliquer aux lettres, trouveront en moi un ami ; plusieurs y ont trouvé un père. Voilà mes sentimens ; quiconque a vécu avec moi sait bien que je n'en ai point d'autres.

Je me suis cru obligé de parler ainsi au public sur moi-même une fois en ma vie. A l'égard de ma tragédie, je n'en dirai rien. Refuter des critiques est un vain amour-propre ; confondre la calomnie est un devoir.

ALZIRE,

OU LES

AMÉRICAINS,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ALVARES, GUSMAN.

ALVARES.

DU conſeil de Madrid l'autorité ſuprême
Pour ſucceſſeur enfin me donne un fils que j'aime.
Faites régner le Prince, & le Dieu que je ſers,
Sur la riche moitié d'un nouvel univers :
Gouvernez cette rive en malheurs trop féconde,
Qui produit les tréſors & les crimes du monde.
Je vous remets, mon fils, ces honneurs ſouverains,
Que la vieilleſſe arrache à mes débiles mains.
J'ai conſumé mon âge au ſein de l'Amérique :

Je montrai le premier au peuple du Mexique *a*)
L'appareil inouï, pour ces mortels nouveaux,
De nos châteaux ailés qui volaient ſur les eaux.
Des mers de Magellan juſqu'aux aſtres de l'ourſe,
Les vainqueurs Caſtillans *b*) ont dirigé ma courſe;
Heureux, ſi j'avais pû, pour fruit de mes travaux,
En mortels vertueux changer tous ces héros!
Mais qui peut arrêter l'abus de la victoire?
Leurs cruautés, mon fils, ont obſcurci leur gloire,
Et j'ai pleuré longtems ſur ces triſtes vainqueurs,
Que le ciel fit ſi grands, ſans les rendre meilleurs.
Je touche au dernier pas de ma longue carrière,
Et mes yeux ſans regret quitteront la lumière,
S'ils vous ont vû régir ſous d'équitables loix,
L'Empire du Potoze & la ville des Rois.

GUSMAN.

J'ai conquis avec vous ce ſauvage hémiſphère;
Dans ces climats brûlans j'ai vaincu ſous mon père;
Je dois de vous encor apprendre à gouverner,
Et recevoir vos loix plutôt que d'en donner.

ALVARES.

Non, non, l'autorité ne veut point de partage.
Conſumé de travaux, appeſanti par l'âge,
Je ſuis las du pouvoir; c'eſt aſſez ſi ma voix
Parle encor au conſeil, & règle vos exploits.
Croyez moi, les humains, que j'ai trop ſû connaître,

Méri-

a) L'expédition du Mexique ſe fit en 1517. & celle du Pérou en 1525. Ainſi *Alvarès* a pû aiſément les voir. *Los-Reyes*, lieu de la ſcène, fut bâti en 1535.

b) On ſait quelles cruautés *Fernand Cortez* exerça au Mexique, & *Pizaro* au Pérou.

Méritent peu, mon ſils, qu'on veuille être leur maître.
Je conſacre à mon Dieu, négligé trop longtems,
De ma caducité les reſtes languiſſans.
Je ne veux qu'une grace, elle me ſera chère;
Je l'attens comme ami, je la demande en père.
Mon fils, remettez moi ces eſclaves obſcurs,
Aujourd'hui par votre ordre arrêtés dans nos murs:
Songez que ce grand jour doit être un jour propice,
Marqué par la clémence, & non par la juſtice.

GUSMAN.

Quand vous priez un fils, Seigneur, vous commandez;
Mais daignez voir au moins ce que vous hazardez.
D'une ville naiſſanre encor mal aſſurée
Au peuple Américain nous défendons l'entrée:
Empêchons, croyez-moi, que ce peuple orgueilleux
Au fer qui l'a domté n'accoutume ſes yeux;
Que mépriſant nos loix, & promt à les enfraindre,
Il oſe contempler des maîtres qu'il doit craindre.
Il faut toûjours qu'il tremble, & n'apprenne à nous voir,
Qu'armés de la vengeance, ainſi que du pouvoir.
L'Américain farouche eſt un monſtre ſauvage,
Qui mord en frémiſſant le frein de l'eſclavage;
Soumis au châtiment, fier dans l'impunité,
De la main qui le flatte il ſe croit redouté.
Tout pouvoir, en un mot, périt par l'indulgence,
Et la ſévérité produit l'obéïſſance.
Je ſais qu'aux Caſtillans il ſuffit de l'honneur,
Qu'à ſervir ſans murmure ils mettent leur grandeur:
Mais le reſte du monde, eſclave de la crainre,
A beſoin qu'on l'opprime, & ſert avec contrainte.
Les dieux même adorés dans ces climats affreux,

S'ils ne ſont teints de ſang, n'obtiennent point de vœux c).

ALVARES.

Ah! mon fils, que je hais ces rigueurs tyranniques!
Les pouvez-vous aimer, ces forfaits politiques,
Vous, Chrétien, vous choiſi pour régner déſormais
Sur des Chrétiens nouveaux au nom d'un Dieu de paix?
Vos yeux ne ſont-ils pas aſſouvis des ravages,
Qui de ce continent dépeuplent les rivages?
Des bords de l'Orient n'étais-je donc venu
Dans un monde idolâtre, à l'Europe inconnu,
Que pour voir abhorrer ſous ce brûlant tropique,
Et le nom de l'Europe, & le nom catholique?
Ah! Dieu nous envoyait, par un contraire choix,
Pour annoncer ſon nom, pour faire aimer ſes loix;
Et nous de ces climats deſtructeurs implacables,
Nous & d'or & de ſang toûjours inſatiables,
Déſerteurs de ſes loix qu'il falait enſeigner,
Nous égorgeons ce peuple, au lieu de le gagner.
Par nous tout eſt en ſang, par nous tout eſt en poudre,
Et nous n'avons du ciel imité que la foudre.
Notre nom, je l'avoue, inſpire la terreur;
Les Eſpagnols ſont craints, mais ils ſont en horreur.
Fléaux du nouveau monde, injuſtes, vains, avares,
Nous ſeuls en ces climats nous ſommes les barbares.
L'Américain farouche en ſa ſimplicité,
Nous égale en courage, & nous paſſe en bonté.
Hélas! ſi comme vous il était ſanguinaire,
S'il n'avait des vertus, vous n'auriez plus de père.
Avez-vous oublié, qu'ils m'ont ſauvé le jour?

c) On immolait quelquefois des hommes en Amérique; mais il n'y a preſque aucun peuple qui n'ait été coupable de cette horrible ſuperſtition.

Avez-vous oublié, que près de ce ſéjour
Je me vis entouré par ce peuple en furie,
Rendu cruel enfin par notre barbarie ?
Tous les miens, à mes yeux, terminèrent leur ſort.
J'étais ſeul, ſans ſecours, & j'attendais la mort :
Mais à mon nom, mon fils, je vis tomber leurs armes.
Un jeune Américain, les yeux baignés de larmes,
Au lieu de me frapper, embraſſa mes genoux.
» Alvarès, me dit-il, Alvarès, eſt-ce vous ?
» Vivez, votre vertu nous eſt trop néceſſaire :
» Vivez, aux malheureux ſervez longtems de père :
» Qu'un peuple de tyrans, qui veut nous enchaîner,
» Du moins par cet exemple apprenne à pardonner.
» Allez, la grandeur d'ame eſt ici le partage
» Du peuple infortuné qu'ils ont nommé ſauvage.
Eh bien, vous gémiſſez : je ſens qu'à ce récit
Votre cœur, malgré vous, s'émeut & s'adoucit.
L'humanité vous parle, ainſi que votre père.
Ah ! ſi la cruauté vous était toûjours chère,
De quel front aujourd'hui pourriez-vous vous offrir
Au vertueux objet qu'il vous faut attendrir,
A la fille des Rois de ces triſtes contrées,
Qu'à vos ſanglantes mains la fortune à livrées ?
Prétendez-vous, mon fils, cimenter ces liens
Par le ſang répandu de ſes concitoyens ?
Ou bien attendez-vous que ſes cris & ſes larmes
De vos ſévères mains faſſent tomber les armes ?

GUSMAN.

Eh bien, vous l'ordonnez, je briſe leurs liens ;
J'y conſens ; mais ſongez qu'il faut qu'ils ſoient Chrétiens ;
Ainſi le veut la loi : quitter l'idolatrie,

Eſt un titre en ces lieux pour mériter la vie :
A la Religion gagnons-les à ce prix :
Commandons aux cœurs même, & forçons les eſprits.
De la néceſſité le pouvoir invincible
Traîne aux pieds des autels un courage inflexible.
Je veux que ces mortels, eſclaves de ma loi,
Tremblent ſous un ſeul Dieu, comme ſous un ſeul Roi.

ALVARES.

Ecoutez moi, mon fils ; plus que vous je déſire,
Qu'ici la vérité fonde un nouvel Empire,
Que le ciel & l'Eſpagne y ſoient ſans ennemis :
Mais les cœurs opprimés ne ſont jamais ſoumis.
J'en ai gagné plus d'un, je n'ai forcé perſonne,
Et le vrai Dieu, mon fils, eſt un Dieu qui pardonne.

GUSMAN.

Je me rens donc, Seigneur, & vous l'avez voulu ;
Vous avez ſur un fils un pouvoir abſolu :
Oui, vous amolliriez le cœur le plus farouche :
L'indulgente vertu parle par votre bouche.
Eh bien, puiſque le ciel voulut vous accorder
Ce don, cet heureux don, de tout perſuader,
C'eſt de vous que j'attens le bonheur de ma vie.
Alzire contre moi par mes feux enhardie,
Se donnant à regret, ne me rend point heureux.
Je l'aime, je l'avoue, & plus que je ne veux ;
Mais enfin je ne peux, même en voulant lui plaire,
De mon cœur trop altier fléchir le caractère ;
Et rampant ſous ſes loix, eſclave d'un coup d'œil,
Par des ſoumiſſions careſſer ſon orgueil.
Je ne veux point ſur moi lui donner tant d'empire.
Vous ſeul, vous pouvez tout ſur le père d'Alzire ;

En un mot, parlez-lui pour la dernière fois ;
Qu'il commande à ſa fille, & force enfin ſon choix.
Daignez... Mais c'en eſt trop, je rougis que mon père
Pour l'intérêt d'un fils s'abaiſſe à la prière.

ALVARES.

C'en eſt fait. J'ai parlé, mon fils, & ſans rougir.
Monteze a vû ſa fille, il l'aura ſû fléchir.
De ſa famille auguſte en ces lieux priſonnière,
Le ciel a par mes ſoins conſolé la miſère.
Pour le vrai Dieu Monteze a quitté ſes faux dieux.
Lui-même de ſa fille a décillé les yeux.
De tout ce nouveau monde Alzire eſt le modelle ;
Les peuples incertains fixent les yeux ſur elle ;
Son cœur aux Caſtillans va donner tous les cœurs ;
L'Amérique à genoux adoptera nos mœurs ;
La foi doit y jetter ſes racines profondes ;
Votre hymen eſt le nœud qui joindra les deux mondes.
Ces féroces humains, qui déteſtent nos loix,
Voyant entre vos bras la fille de leurs Rois,
Vont d'un eſprit moins fier, & d'un cœur plus facile,
Sous votre joug heureux baiſſer un front docile ;
Et je verrai, mon fils, grace à ces doux liens,
Tous les cœurs déſormais Eſpagnols & Chrétiens.
Monteze vient ici. Mon fils, allez m'attendre
Aux autels, où ſa fille avec lui va ſe rendre.

SCENE II.

ALVARES, MONTEZE.

ALVARES.

EH bien ! votre ſageſſe & votre autorité
Ont d'Alzire en effet fléchi la volonté ?

MONTEZE.

Père des malheureux, pardonne ſi ma fille,
Dont Guſman détruiſit l'Empire & la famille,
Semble éprouver encor un reſte de terreur,
Et d'un pas chancelant marche vers ſon vainqueur.
Les nœuds qui vont unir l'Europe & ma patrie,
Ont revolté ma fille en ces climats nourrie.
Mais tous les préjugés s'effacent à ta voix;
Tes mœurs nous ont appris à révérer tes loix.
C'eſt par toi que le ciel à nous s'eſt fait connaître.
Notre eſprit éclairé te doit ſon nouvel être.
Sous le fer Caſtillan ce monde eſt abattu;
Il cède à la puiſſance, & nous à la vertu.
De tes concitoyens la rage impitoyable
Aurait rendu comme eux leur Dieu même haïſſable:
Nous déteſtions ce Dieu qu'annonça leur fureur;
Nous l'aimons dans toi ſeul, il s'eſt peint dans ton cœur.
Voilà ce qui te donne, & Monteze, & ma fille.
Inſtruits par tes vertus, nous ſommes ta famille.
Sers-lui longtems de père, ainſi qu'à nos Etats.
Je la donne à ton fils, je la mets dans ſes bras;
Le Pérou, le Potoze, Alzire, eſt ſa conquête:
Va dans ton temple auguſte en ordonner la fête:

Va, je crois voir des cieux les peuples éternels
Deſcendre de leur ſphère, & ſe joindre aux mortels.
Je répons de ma fille, elle va reconnaître,
Dans le fier Don Guſman, ſon époux & ſon maître.

ALVARES.

Ah ! puiſqu'enfin mes mains ont pû former ces nœuds,
Cher Monteze, au tombeau je deſcens trop heureux.
Toi, qui nous découvris ces immenſes contrées,
Ren du monde aujourd'hui les bornes éclairées.
Dieu des Chrétiens, préſide à ces vœux ſolemnels,
Les premiers qu'en ces lieux on forme à tes autels;
Deſcen, attire à toi l'Amérique étonnée.
Adieu, je vais preſſer cet heureux hyménée:
Adieu, je vous devrai le bonheur de mon fils.

SCENE III.

MONTEZE *ſeul.*

Dieu, deſtructeur des dieux que j'avais trop ſervis,
Protège de mes ans la fin dure & funeſte.
Tout me fut enlevé, ma fille ici me reſte;
Daigne veiller ſur elle, & conduire ſon cœur.

SCENE IV.

MONTEZE, ALZIRE.

MONTEZE.

Ma fille, il en eſt tems, conſens à ton bonheur;
Ou plutôt, ſi ta foi, ſi ton cœur me ſeconde,

Par ta félicité fai le bonheur du monde :
Protège les vaincus, commande à nos vainqueurs,
Eteins entre leurs mains leurs foudres deſtructeurs :
Remonte au rang des Rois, du ſein de la miſère ;
Tu dois à ton état plier ton caractère :
Prens un cœur tout nouveau ; viens, obéi, ſui-moi,
Et renais Eſpagnole en renonçant à toi.
Sèche tes pleurs, Alzire, ils outragent ton père.

ALZIRE.

Tout mon ſang eſt à vous : mais ſi je vous ſuis chère,
Voyez mon deſeſpoir, & liſez dans mon cœur.

MONTEZE.

Non, je ne veux plus voir ta honteuſe douleur.
J'ai reçu ta parole, il faut qu'on l'accompliſſe.

ALZIRE.

Vous m'avez arraché cet affreux ſacrifice.
Mais quel tems, juſtes cieux, pour engager ma foi !
Voici ce jour horrible où tout périt pour moi,
Où de ce fier Guſman le fer oſa détruire
Des enfans du ſoleil le redoutable Empire.
Que ce jour eſt marqué par des ſignes affreux !

MONTEZE.

Nous ſeuls rendons les jours heureux ou malheureux.
Quitte un vain préjugé, l'ouvrage de nos prêtres,
Qu'à nos peuples groſſiers ont tranſmis nos ancêtres.

ALZIRE.

Au même jour, hélas ! le vengeur de l'Etat,
Zamore, mon eſpoir, périt dans le combat,
Zamore, mon amant, choiſi pour votre gendre.

MONTEZE.

J'ai donné comme toi des larmes à ſa cendre ;

Les

Les morts dans le tombeau n'exigent point ta foi ;
Porte, porte aux autels un cœur maître de ſoi ;
D'un amour inſenſé pour des cendres éteintes,
Commande à ta vertu d'écarter les atteintes.
Tu dois ton ame entière à la loi des Chrétiens ;
Dieu t'ordonne par moi de former ces liens :
Il t'appelle aux autels, il règle ta conduite ;
Enten ſa voix.

ALZIRE.

Mon père, où m'avez-vous réduite !
Je ſais ce qu'eſt un père, & quel eſt ſon pouvoir.
M'immoler quand il parle eſt mon premier devoir,
Et mon obéiſſance a paſſé les limites,
Qu'à ce devoir ſacré la nature a preſcrites.
Mes yeux n'ont juſqu'ici rien vû que par vos yeux.
Mon cœur changé par vous abandonna ſes dieux.
Je ne regrette point leurs grandeurs terraſſées,
Devant ce Dieu nouveau, comme nous abaiſſées.
Mais vous, qui m'aſſuriez, dans mes troubles cruels,
Que la paix habitait aux pieds de ſes autels,
Que ſa loi, ſa morale, & conſolante & pure,
De mes ſens déſolés guérirait la bleſſure,
Vous trompiez ma faibleſſe. Un trait toûjours vainqueur
Dans le ſein de ce Dieu vient déchirer mon cœur.
Il y porte une image à jamais renaiſſante ;
Zamore vit encor au cœur de ſon amante.
Condamnez, s'il le faut, ces juſtes ſentimens,
Ce feu victorieux de la mort & du tems,
Cet amour immortel ordonné par vous-même ;
Uniſſez votre fille au fier tyran qui m'aime ;
Mon pays le demande, il le faut, j'obéis :

Mais tremblez en formant ces nœuds mal assortis ;
Tremblez, vous qui d'un Dieu m'annoncez la vengeance,
Vous qui me condamnez d'aller en sa présence,
Promettre à cet époux, qu'on me donne aujourd'hui,
Un cœur qui brûle encor pour un autre que lui.

MONTEZE.

Ah, que dis-tu, ma fille ? épargne ma vieillesse ;
Au nom de la nature, au nom de ma tendresse,
Par nos destins affreux, que ta main peut changer,
Par ce cœur paternel, que tu viens d'outrager,
Ne ren point de mes ans la fin trop douloureuse.
Ai-je fait un seul pas que pour te rendre heureuse ?
Jouï de mes travaux ; mais crain d'empoisonner
Ce bonheur difficile où j'ai sû t'amener.
Ta carrière nouvelle, aujourd'hui commencée,
Par la main du devoir est à jamais tracée.
Ce monde gémissant te presse d'y courir,
Il n'espère qu'en toi : voudrais-tu le trahir ?
Apprens à te domter.

ALZIRE.

Faut-il apprendre à feindre ?
Quelle science, hélas !

SCENE V.

GUSMAN, ALZIRE.

GUSMAN.

J'Ai sujet de me plaindre,
Que l'on oppose encor à mes empressemens

L'offenſante lenteur de ces retardemens.
J'ai ſuſpendu ma loi, prête à punir l'audace
De tous ces ennemis dont vous vouliez la grace.
Ils ſont en liberté ; mais j'aurais à rougir,
Si ce faible ſervice eût pû vous attendrir.
J'attendais encor moins de mon pouvoir ſuprême ;
Je voulais vous devoir à ma flamme, à vous-même :
Et je ne penſais pas, dans mes vœux ſatisfaits,
Que ma félicité vous coûtât des regrets.

ALZIRE.

Que puiſſe ſeulement la colère céleſte
Ne pas rendre ce jour à tous les deux funeſte !
Vous voyez quel effroi me trouble & me confond :
Il parle dans mes yeux, il eſt peint ſur mon front.
Tel eſt mon caractère : & jamais mon viſage
N'a de mon cœur encor démenti le langage.
Qui peut ſe déguiſer pourrait trahir ſa foi :
C'eſt un art de l'Europe : il n'eſt pas fait pour moi.

GUSMAN.

Je vois votre franchiſe ; & je ſais que Zamore
Vit dans votre mémoire, & vous eſt cher encore.
Ce Cacique *d*) obſtiné, vaincu dans les combats,
S'arme encor contre moi de la nuit du trépas.
Vivant je l'ai domté, mort doit-il être à craindre ?
Ceſſez de m'offenſer, & ceſſez de le plaindre ;
Votre devoir, mon nom, mon cœur en ſont bleſſés ;
Et ce cœur eſt jaloux des pleurs que vous verſez.

d) Le mot propre eſt *Inca* : mais les Eſpagnols accoutumés dans l'Amérique ſeptentrionale au titre de *Cacique*, le donnèrent d'abord à tous les Souverains du nouveau monde.

ALZIRE.

Ayez moins de colère, & moins de jalouſie;
Un rival au tombeau doit cauſer peu d'envie.
Je l'aimai, je l'avouë, & tel fut mon devoir.
De ce monde opprimé Zamore était l'eſpoir.
Sa foi me fut promiſe, il eut pour moi des charmes,
Il m'aima : ſon trépas me coûte encor des larmes.
Vous, loin d'oſer ici condamner ma douleur,
Jugez de ma conſtance, & connaiſſez mon cœur;
Et quittant avec moi cette fierté cruelle,
Méritez, s'il ſe peut, un cœur auſſi fidelle.

SCENE VI.

GUSMAN *ſeul.*

SOn orgueil, je l'avouë, & ſa ſincérité,
Etonne mon courage, & plait à ma fierté.
Allons, ne ſouffrons pas que cette humeur altière
Coûte plus à domter que l'Amérique entière.
La groſſière nature, en formant ſes appas,
Lui laiſſe un cœur ſauvage, & fait pour ces climats.
Le devoir fléchira ſon courage rebelle;
Ici tout m'eſt ſoumis, il ne reſte plus qu'elle;
Que l'hymen en triomphe; & qu'on ne diſe plus,
Qu'un vainqueur & qu'un maître eſſuya des refus.

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ZAMORE, Américains.

ZAMORE.

AMis de qui l'audace, aux mortels peu commune,
Renaît dans les dangers, & croit dans l'infortune ;
Illuſtres compagnons de mon funeſte ſort,
N'obtiendrons-nous jamais la vengeance ou la mort ?
Vivrons-nous ſans ſervir Alzire & la patrie,
Sans ôter à Guſman ſa déteſtable vie,
Sans punir, ſans trouver cet inſolent vainqueur,
Sans venger mon pays qu'a perdu ſa fureur ?
Dieux impuiſſans ! Dieux vains de nos vaſtes contrées !
A des Dieux ennemis vous les avez livrées :
Et ſix cent Eſpagnols ont détruit ſous leurs coups
Mon pays, & mon trône, & vos temples, & vous.
Vous n'avez plus d'autels, & je n'ai plus d'Empire ;
Nous avons tout perdu, je ſuis privé d'Alzire.
J'ai porté mon couroux, ma honte & mes regrets
Dans les ſables mouvans, dans le fond des forêts ;
De la Zone brûlante, & du milieu du monde,
L'aſtre du jour *e*) a vû ma courſe vagabonde,

e) L'aſtronomie, la géographie, la géométrie étaient cultivées au Pérou. On traçait des lignes ſur des colomnes pour marquer les équinoxes & les ſolſtices.

Juſqu'aux lieux où ceſſant d'éclairer nos climats,
Il ramène l'année, & revient ſur ſes pas.
Enfin votre amitié, vos ſoins, votre vaillance
A mes vaſtes déſirs ont rendu l'eſpérance;
Et j'ai cru ſatisfaire, en cet affreux ſéjour,
Deux vertus de mon cœur, la vengeance & l'amour.
Nous avons raſſemblé des mortels intrépides,
Eternels ennemis de nos maîtres avides;
Nous les avons laiſſés dans ces forêts errans,
Pour obſerver ces murs, bâtis par nos tyrans.
J'arrive, on nous ſaiſit: une foule inhumaine
Dans des gouffres profonds nous plonge & nous enchaine.
De ces lieux infernaux on nous laiſſe ſortir,
Sans que de notre ſort on nous daigne avertir.
Amis, où ſommes-nous? Ne pourra-t-on m'inſtruire,
Qui commande en ces lieux, quel eſt le ſort d'Alzire?
Si Monteze eſt eſclave, & voit encor le jour?
S'il traîne ſes malheurs en cette horrible cour?
Chers & triſtes amis du malheureux Zamore,
Ne pouvez-vous m'apprendre un deſtin que j'ignore?

UN AMERICAIN.

En des lieux différens, comme toi mis aux fers,
Conduits en ce palais par des chemins divers,
Etrangers, inconnus chez ce peuple farouche,
Nous n'avons rien appris de tout ce qui te touche.
Cacique infortuné, digne d'un meilleur ſort,
Du moins ſi nos tyrans ont réſolu ta mort,
Tes amis avec toi, prêts à ceſſer de vivre,
Sont dignes de t'aimer, & dignes de te ſuivre.

ZAMORE.

Après l'honneur de vaincre, il n'eſt rien ſous les cieux

De plus grand en effet qu'un trépas glorieux ;
Mais mourir dans l'opprobre & dans l'ignominie,
Mais laiſſer en mourant des fers à ſa patrie,
Périr ſans ſe venger, expirer par les mains
De ces brigands d'Europe, & de ces aſſaſſins,
Qui de ſang enyvrés, de nos tréſors avides,
De ce monde uſurpé déſolateurs perfides,
Ont oſé me livrer à des tourmens honteux,
Pour m'arracher des biens plus mépriſables qu'eux ;
Entraîner au tombeau des citoyens qu'on aime,
Laiſſer à ces tyrans la moitié de ſoi-même,
Abandonner Alzire à leur lâche fureur ;
Cette mort eſt affreuſe, & fait frémir d'horreur.

SCENE II.

ALVARES, ZAMORE, Américains.

ALVARES.

Soyez libres, vivez.

ZAMORE.

Ciel ! que viens-je d'entendre !
Quelle eſt cette vertu que je ne puis comprendre ?
Quel vieillard, ou quel Dieu vient ici m'étonner ?
Tu parais Eſpagnol, & tu ſais pardonner !
Es-tu Roi ? Cette ville eſt-elle en ta puiſſance ?

ALVARES.

Non ; mais je puis au moins protéger l'innocence.

ZAMORE.

Quel eſt donc ton deſtin, vieillard trop généreux ?

Digitized by Google

ALVARES.

Celui de ſecourir les mortels malheureux.

ZAMORE.

Eh, qui peut t'inſpirer cette auguſte clémence ?

ALVARES.

Dieu, ma religion, & la reconnaiſſance.

ZAMORE.

Dieu ? ta religion ? Quoi ces tyrans cruels,
Monſtres déſaltérés dans le ſang des mortels,
Qui dépeuplent la terre, & dont la barbarie
En vaſte ſolitude a changé ma patrie,
Dont l'infame avarice eſt la ſuprême loi,
Mon père, ils n'ont donc pas le même Dieu que toi ?

ALVARES.

Ils ont le même Dieu, mon fils ; mais ils l'outragent ;
Nés ſous la loi des ſaints, dans le crime ils s'engagent.
Ils ont tous abuſé de leur nouveau pouvoir ;
Tu connais leurs forfaits, mais connai mon devoir.
Le Soleil par deux fois a d'un tropique à l'autre
Eclairé dans ſa marche & ce monde & le nôtre,
Depuis que l'un des tiens, par un noble ſecours,
Maître de mon deſtin, daigna ſauver mes jours.
Mon cœur dès ce moment partagea vos miſères ;
Tous vos concitoyens ſont devenus mes frères ;
Et je mourrais heureux ſi je pouvais trouver
Ce héros inconnu qui m'a pu conſerver.

ZAMORE.

A ſes traits, à ſon âge, à ſa vertu ſuprême,
C'eſt lui, n'en doutons point, c'eſt Alvarès lui-même.
Pourrais-tu parmi nous reconnaître le bras
A qui le ciel permit d'empêcher ton trépas ?

ALVA-

ALVARES.

Que me dit-il ? Approche. O ciel ! ô providence !
C'eſt lui, voilà l'objet de ma reconnaiſſance.
Mes yeux, mes triſtes yeux affaiblis par les ans,
Hélas ! avez-vous pû le chercher ſi longtems ?
Mon bienfaiteur ! mon fils *f*), parle, que dois-je faire ?
Daigne habiter ces lieux, & je t'y ſers de père.
La mort a reſpecté ces jours que je te doi,
Pour me donner le tems de m'acquitter vers toi.

ZAMORE.

Mon père, ah ! ſi jamais ta nation cruelle
Avait de tes vertus montré quelque étincelle !
Croi-moi, cet univers aujourd'hui déſolé,
Au devant de leur joug ſans peine aurait volé.
Mais autant que ton ame eſt bienfaiſante & pure,
Autant leur cruauté fait frémir la nature :
Et j'aime mieux périr que de vivre avec eux.
Tout ce que j'oſe attendre, & tout ce que je veux,
C'eſt de ſavoir au moins ſi leur main ſanguinaire
Du malheureux Monteze a fini la miſère ;
Si le père d'Alzire..... hélas ! tu vois les pleurs,
Qu'un ſouvenir trop cher arrache à mes douleurs.

ALVARES.

Ne cache point tes pleurs, ceſſe de t'en défendre :
C'eſt de l'humanité la marque la plus tendre.
Malheur aux cœurs ingrats, & nés pour les forfaits,
Que les douleurs d'autrui n'ont attendri jamais !
Appren que ton ami plein de gloire & d'années,
Coule ici près de moi ſes douces deſtinées.

f) Il l'embraſſe.

ZAMORE.

Le verrai-je ?

ALVARES.

Oui ; croi moi, puiſſe-t-il aujourd'hui
T'engager à penſer, à vivre comme lui !

ZAMORE.

Quoi ! Monteze ! dis-tu ?

ALVARES.

Je veux que de ſa bouche
Tu ſois inſtruit ici de tout ce qui le touche,
Du ſort qui nous unit, de ces heureux liens,
Qui vont joindre mon peuple à tes concitoyens.
Je vai dire à mon fils, dans l'excès de ma joye,
Ce bonheur inouï que le ciel nous envoye.
Je te quitte un moment ; mais c'eſt pour te ſervir,
Et pour ſerrer les nœuds qui vont tous nous unir.

SCENE III.

ZAMORE, Américains.

ZAMORE.

DEs cieux enfin ſur moi la bonté ſe déclare ;
Je trouve un homme juſte en ce ſéjour barbare.
Alvarès eſt un dieu, qui parmi ces pervers
Deſcend pour adoucir les mœurs de l'univers.
Il a, dit-il, un fils : ce fils ſera mon frère ;
Qu'il ſoit digne, s'il peut, d'un ſi vertueux père.
O jour ! ô doux eſpoir à mon cœur éperdu !
Monteze, après trois ans, tu vas m'être rendu.

Alzire, chère Alzire, ô toi que j'ai ſervie,
Toi pour qui j'ai tout fait, toi l'ame de ma vie,
Serais-tu dans ces lieux ? hélas ! me gardes-tu
Cette fidélité, la première vertu ?
Un cœur infortuné n'eſt point ſans défiance...
Mais quel autre vieillard à mes regards s'avance ?

SCENE IV.

MONTEZE, ZAMORE, Américains.

ZAMORE.

CHer Monteze, eſt-ce toi que je tiens dans mes bras ?
Revoi ton cher Zamore échapé du trépas,
Qui du ſein du tombeau renaît pour te défendre ;
Revoi ton tendre ami, ton allié, ton gendre.
Alzire eſt-elle ici ? parle, quel eſt ſon ſort ?
Achève de me rendre ou la vie ou la mort.

MONTEZE.

Cacique malheureux ! ſur le bruit de ta perte,
Aux plus tendres regrets notre ame était ouverte.
Nous te redemandions à nos cruels deſtins,
Autour d'un vain tombeau que t'ont dreſſé nos mains.
Tu vis ; puiſſe le ciel te rendre un ſort tranquille !
Puiſſent tous nos malheurs finir dans cet aſyle !
Zamore, ah ! quel deſſein t'a conduit en ces lieux ?

ZAMORE.

La ſoif de me venger, toi, ta fille, & mes dieux.

MONTEZE.

Que dis-tu ?

ZAMORE.

Souvien-toi du jour épouvantable,
Où ce fier Eſpagnol, terrible, invulnerable,
Renverſa, détruiſit, juſqu'en leurs fondemens,
Ces murs que du Soleil ont bâti les enfans *g*);
GUSMAN était ſon nom. Le deſtin qui m'opprime
Ne m'apprit rien de lui que ſon nom & ſon crime.
Ce nom, mon cher Monteze, à mon cœur ſi fatal,
Du pillage & du meurtre était l'affreux ſignal.
A ce nom, de mes bras on m'arracha ta fille;
Dans un vil eſclavage on traîna ta famille:
On démolit ce temple, & ces autels chéris,
Où nos Dieux m'attendaient pour me nommer ton fils:
On me traîna vers lui; dirai-je à quel ſuplice,
A quels maux me livra ſa barbare avarice,
Pour m'arracher ces biens par lui déifiés,
Idoles de ſon peuple, & que je foule aux pieds!
Je fus laiſſé mourant au milieu des tortures.
Le tems ne peut jamais affaiblir les injures:
Je viens après trois ans d'aſſembler des amis,
Dans leur commune haine avec nous affermis:
Ils ſont dans nos forêts, & leur foule héroïque
Vient périr ſous ces murs, ou venger l'Amérique.

MONTEZE.

Je te plains; mais hélas! où vas-tu t'emporter?
Ne cherche point la mort, qui voulait t'éviter.
Que peuvent tes amis, & leurs armes fragiles,
Des habitans des eaux dépouilles inutiles,

g) Les Péruviens, qui avaient leurs fables comme les peuples de notre continent, croyaient que leur premier Inca, qui bâtit Cuſco, était fils du Soleil.

Ces marbres impuiſſans en ſabres façonnés,
Ces ſoldats preſque nuds & mal diſciplinés,
Contre ces fiers géans, ces tyrans de la terre,
De fer étincelans, armés de leur tonnerre,
Qui s'élancent ſur nous, auſſi promts que les vents,
Sur des monſtres guerriers pour eux obéiſſans?
L'univers a cédé; cédons, mon cher Zamore.

ZAMORE.

Moi fléchir, moi ramper, lorſque je vis encore!
Ah, Monteze, croi-moi, ces foudres, ces éclairs,
Ce fer, dont nos tyrans ſont armés & couverts,
Ces rapides courſiers, qui ſous eux font la guerre,
Pouvaient à leur abord épouvanter la terre.
Je les vois d'un œil fixe, & leur oſe inſulter;
Pour les vaincre il ſuffit de ne rien redouter.
Leur nouveauté, qui ſeule a fait ce monde eſclave,
Subjugue qui la craint, & cède à qui la brave.
L'or, ce poiſon brillant qui nait dans nos climats,
Attire ici l'Europe, & ne nous défend pas.
Le fer manque à nos mains: les cieux, pour nous avares,
Ont fait ce don funeſte à des mains plus barbares;
Mais pour venger enfin nos peuples abattus,
Le ciel, au lieu de fer, nous donna des vertus.
Je combats pour Alzire, & je vaincrai pour elle.

MONTEZE.

Le ciel eſt contre toi: calme un frivole zèle.
Les tems ſont trop changés.

ZAMORE.

Que peux-tu dire, hélas?
Les tems ſont-ils changés, ſi ton cœur ne l'eſt pas?
Si ta fille eſt fidèle à ſes vœux, à ſa gloire?

Si Zamore eſt préſent encor à ſa mémoire ?
Tu détournes les yeux, tu pleures, tu gémis !

MONTEZE.

Zamore infortuné !

ZAMORE.

Ne ſuis-je plus ton fils ?
Nos tyrans ont flétri ton ame magnanime ;
Sur le bord de la tombe ils t'ont appris le crime.

MONTEZE.

Je ne ſuis point coupable, & tous ces conquérans,
Ainſi que tu le crois, ne ſont point des tyrans.
Il en eſt que le ciel guida dans cet Empire,
Moins pour nous conquérir qu'afin de nous inſtruire ;
Qui nous ont apporté de nouvelles vertus,
Des ſecrets immortels, & des arts inconnus,
La ſcience de l'homme, un grand exemple à ſuivre,
Enfin, l'art d'être heureux, de penſer, & de vivre.

ZAMORE.

Que dis-tu ? quelle horreur ta bouche oſe avouer ?
Alzire eſt leur eſclave, & tu peux les louer !

MONTEZE.

Elle n'eſt point eſclave.

ZAMORE.

Ah ! Monteze ! ah ! mon père !
Pardonne à mes malheurs, pardonne à ma colère ;
Songe qu'elle eſt à moi par des nœuds éternels :
Oui, tu me l'as promiſe aux pieds des immortels ;
Ils ont reçu ſa foi, ſon cœur n'eſt point parjure.

MONTEZE.

N'atteſte point ces dieux, enfans de l'impoſture,
Ces fantômes affreux, que je ne connais plus ;

Digitized by Google

Sous le Dieu que j'adore ils ſont tous abattus.

ZAMORE.

Quoi, ta religion ? quoi, la loi de nos pères ?

MONTEZE.

J'ai connu ſon néant, j'ai quitté ſes chimères.
Puiſſe le Dieu des Dieux, dans ce monde ignoré,
Manifeſter ſon être à ton cœur éclairé !
Puiſſes-tu mieux connaître, ô malheureux Zamore !
Les vertus de l'Europe, & le Dieu qu'elle adore !

ZAMORE.

Quelles vertus ! cruel ! les tyrans de ces lieux
T'ont fait eſclave en tout, t'ont arraché tes dieux ?
Tu les as donc trahis pour trahir ta promeſſe ?
Alzire a-t-elle encor imité ta faibleſſe ?
Garde-toi...

MONTEZE.

Va, mon cœur ne ſe reproche rien ;
Je dois bénir mon ſort, & pleurer ſur le tien.

ZAMORE.

Si tu trahis ta foi, tu dois pleurer ſans doute.
Pren pitié des tourmens que ton crime me coûte ;
Pren pitié de ce cœur enyvré tour à tour
De zèle pour mes dieux, de vengeance & d'amour.
Je cherche ici Guſman, j'y vole pour Alzire ;
Vien, condui-moi vers elle, & qu'à ſes pieds j'expire.
Ne me dérobe point le bonheur de la voir.
Crain de porter Zamore au dernier deſeſpoir ;
Reprens un cœur humain, que ta vertu bannie....

SCENE V.

MONTEZE, ZAMORE, Gardes.

UN GARDE *à Monteze.*

SEigneur, on vous attend pour la cérémonie.

MONTEZE.

Je vous ſuis.

ZAMORE.

Ah ! cruel, je ne te quitte pas.
Quelle eſt donc cette pompe où s'adreſſent tes pas ?
Monteze...

MONTEZE.

Adieu ; croi-moi, fui de ce lieu funeſte.

ZAMORE.

Dût m'accabler ici la colère céleſte,
Je te ſuivrai.

MONTEZE.

Pardonne à mes ſoins paternels.
aux gardes.
Gardes, empêchez-les de me ſuivre aux autels.
Des Payens, élevés dans des loix étrangères,
Pourraient de nos Chrétiens profaner les myſtères :
Il ne m'appartient pas de vous donner des loix :
Mais Guſman vous l'ordonne, & parle par ma voix.

SCENE VI.

ZAMORE, Américains.

ZAMORE.

QU'ai-je entendu ? Guſman ! O trahiſon ! ô rage !

Digitized by Google

O comble des forfaits ! lâche & dernier outrage !
Il ſervirait Guſman ! l'ai-je bien entendu ?
Dans l'univers entier n'eſt-il plus de vertu ?
Alzire, Alzire auſſi ſera-t-elle coupable ?
Aura-t-elle ſucé ce poiſon déteſtable,
Apporté parmi nous par ces perſécuteurs,
Qui pourſuivent nos jours & corrompent nos mœurs ?
Guſman eſt donc ici ? que réſoudre & que faire ?

UN AMERICAIN.

J'oſe ici te donner un conſeil ſalutaire.
Celui qui t'a ſauvé, ce vieillard vertueux,
Bientôt avec ſon fils va paraître à tes yeux.
Aux portes de la ville obtien qu'on nous conduiſe.
Sortons, allons tenter notre illuſtre entrepriſe :
Allons tout préparer contre nos ennemis,
Et ſurtout n'épargnons qu'Alvarès & ſon fils.
J'ai vû de ces remparts l'étrangère ſtructure,
Cet art nouveau pour nous, vainqueur de la nature ;
Ces angles, ces foſſés, ces hardis boulevarts,
Ces tonnerres d'airain grondans ſur les remparts,
Ces piéges de la guerre, où la mort ſe préſente,
Tout étonnans qu'ils ſont, n'ont rien qui m'épouvante.
Hélas ! nos citoyens enchainés en ces lieux
Servent à cimenter cet aſyle odieux ;
Ils dreſſent d'une main dans les fers avilie,
Ce ſiége de l'orgueil & de la tyrannie.
Mais, croi moi, dans l'inſtant qu'ils verront leurs vengeurs,
Leurs mains vont ſe lever ſur leurs perſécuteurs ;
Eux-même ils détruiront cet effroyable ouvrage,
Inſtrument de leur honte & de leur eſclavage.
Nos ſoldats, nos amis, dans ces foſſés ſanglans,

Vont te faire un chemin ſur leurs corps expirans.
Partons, & revenons, ſur ces coupables têtes
Tourner ces traits de feu, ce fer & ces tempêtes,
Ce ſalpêtre enflammé, qui d'abord à nos yeux
Parut un feu ſacré, lancé des mains des dieux.
Connaiſſons, renverſons cette horrible puiſſance,
Que l'orgueil trop longtems fonda ſur l'ignorance.

ZAMORE.

Illuſtres malheureux, que j'aime à voir vos cœurs
Embraſſer mes deſſeins, & ſentir mes fureurs!
Puiſſions-nous de Guſman punir la barbarie!
Que ſon ſang ſatisfaſſe au ſang de ma patrie!
Triſte divinité des mortels offenſés,
Vengeance, arme nos mains, qu'il meure, & c'eſt aſſez;
Qu'il meure... mais hélas! plus malheureux que braves,
Nous parlons de punir, & nous ſommes eſclaves.
De notre ſort affreux le joug s'appeſantit.
Alvarès diſparait, Monteze nous trahit.
Ce que j'aime eſt peut-être en des mains que j'abhorre;
Je n'ai d'autre douceur que d'en douter encore.
Mes amis, quels accens rempliſſent ce ſéjour?
Ces flambeaux allumés ont redoublé le jour.
J'entens l'airain tonnant de ce peuple barbare;
Quelle fête, ou quel crime eſt-ce donc qu'il prépare?
Voyons ſi de ces lieux on peut au moins ſortir,
Si je puis vous ſauver, ou s'il nous faut périr.

Fin du ſecond acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ALZIRE *ſeule.*

MAnes de mon amant, j'ai donc trahi ma foi!
C'en eſt fait, & Guſman règne à jamais ſur moi!
L'Océan, qui s'élève entre nos hémiſphères,
A donc mis entre nous d'impuiſſantes barrières;
Je ſuis à lui, l'autel a donc reçu nos vœux,
Et déja nos ſermens ſont écrits dans les cieux!
O toi, qui me pourſuis, ombre chère & ſanglante,
A mes ſens déſolés ombre à jamais préſente,
Cher amant, ſi mes pleurs, mon trouble, mes remors,
Peuvent percer ta tombe, & paſſer chez les morts;
Si le pouvoir d'un Dieu fait ſurvivre à ſa cendre
Cet eſprit d'un héros, ce cœur fidèle & tendre,
Cette ame qui m'aima juſqu'au dernier ſoupir,
Pardonne à cet hymen où j'ai pû conſentir.
Il falait m'immoler aux volontés d'un père,
Au bien de mes ſujets, dont je me ſens la mère,
A tant de malheureux, aux larmes des vaincus,
Au ſoin de l'univers, hélas! où tu n'es plus.
Zamore, laiſſe en paix mon ame déchirée
Suivre l'affreux devoir où les cieux m'ont livrée;
Souffre un joug impoſé par la néceſſité;
Permets ces nœuds cruels, ils m'ont aſſez coûté.

SCENE II.

ALZIRE, EMIRE.

ALZIRE.

EH bien ! veut-on toûjours ravir à ma préſence
Les habitans des lieux ſi chers à mon enfance ?
Ne puis-je voir enfin ces captifs malheureux,
Et goûter la douceur de pleurer avec eux ?

EMIRE.

Ah ! plutôt de Guſman redoutez la furie,
Craignez pour ces captifs, tremblez pour la patrie.
On nous menace, on dit qu'à notre nation
Ce jour ſera le jour de la deſtruction.
On déploye aujourd'hui l'étendart de la guerre ;
On allume ces feux enfermés ſous la terre ;
On aſſemblait déja le ſanglant tribunal ;
Monteze eſt appellé dans ce conſeil fatal ;
C'eſt tout ce que j'ai ſû.

ALZIRE.

Ciel, qui m'avez trompée !
De quel étonnement je demeure frappée !
Quoi ! preſqu'entre mes bras, & du pied de l'autel,
Guſman contre les miens lève ſon bras cruel !
Quoi ! j'ai fait le ſerment du malheur de ma vie !
Serment, qui pour jamais m'avez aſſujettie !
Hymen, cruel hymen ! ſous quel aſtre odieux
Mon père a-t-il formé tes redoutables nœuds ?

SCENE III.

ALZIRE, EMIRE, CEPHANE.

CEPHANE.

MAdame, un des captifs, qui dans cette journée
N'ont dû leur liberté qu'à ce grand hyménée,
A vos pieds en ſecret demande à ſe jetter.

ALZIRE.

Ah! qu'avec aſſurance il peut ſe préſenter!
Sur lui, ſur ſes amis, mon ame eſt attendrie:
Ils ſont chers à mes yeux, j'aime en eux la patrie.
Mais quoi! faut-il qu'un ſeul demande à me parler?

CEPHANE.

Il a quelques ſecrets, qu'il veut vous révéler.
C'eſt ce même guerrier, dont la main tutelaire
De Guſman votre époux ſauva, dit-on, le père.

EMIRE.

Il vous cherchait, Madame, & Monteze en ces lieux
Par des ordres ſecrets le cachait à vos yeux.
Dans un ſombre chagrin ſon ame envelopée,
Semblait d'un grand deſſein profondément frappée.

CEPHANE.

On liſait ſur ſon front le trouble & les douleurs.
Il vous nommait, Madame, & répandait des pleurs;
Et l'on connaît aſſez, par ſes plaintes ſecrètes,
Qu'il ignore, & le rang, & l'éclat où vous êtes.

ALZIRE.

Quel éclat, chère Emire! & quel indigne rang!
Ce héros malheureux peut-être eſt de mon ſang;

De ma famille au moins il a vû la puiſſance ;
Peut-être de Zamore il avait connaiſſance.
Qui ſait, ſi de ſa perte il ne fut pas témoin ?
Il vient pour m'en parler : ah quel funeſte ſoin !
Sa voix redoublera les tourmens que j'endure ;
Il va percer mon cœur, & rouvrir ma bleſſure.
Mais n'importe, qu'il vienne. Un mouvement confus
S'empare malgré moi de mes ſens éperdus.
Hélas ! dans ce palais arroſé de mes larmes,
Je n'ai point encor eu de moment ſans allarmes.

SCENE IV.

ALZIRE, ZAMORE, EMIRE.

ZAMORE.

M'Eſt-elle enfin rendue ? Eſt-ce elle que je vois ?

ALZIRE.

Ciel ! tels étaient ſes traits, ſa démarche, ſa voix.

Elle tombe entre les bras de ſa confidente.

Zamore... Je ſuccombe ; à peine je reſpire.

ZAMORE.

Reconnai ton amant.

ALZIRE.

Zamore aux pieds d'Alzire !
Eſt-ce une illuſion ?

ZAMORE.

Non ; je revis pour toi ;
Je réclame à tes pieds tes ſermens & ta foi.
O moitié de moi-même ! idole de mon ame !
Toi qu'un amour ſi tendre aſſurait à ma flamme,

Qu'as-tu fait des ſaints nœuds qui nous ont enchaînés ?

ALZIRE.

O jours ! ô doux momens d'horreur empoiſonnés !
Cher & fatal objet de douleur & de joye !
Ah ! Zamore, en quel tems faut-il que je te voye ?
Chaque mot dans mon cœur enfonce le poignard.

ZAMORE.

Tu gémis & me vois !

ALZIRE.

Je t'ai revû trop tard.

ZAMORE.

Le bruit de mon trépas a dû remplir le monde.
J'ai traîné loin de toi ma courſe vagabonde,
Depuis que ces brigands, t'arrachant à mes bras,
M'enlevèrent mes dieux, mon trône & tes appas.
Sais-tu que ce Guſman, ce deſtructeur ſauvage,
Par des tourmens ſans nombre éprouva mon courage ?
Sais-tu que ton amant, à ton lit deſtiné,
Chère Alzire, aux bourreaux ſe vit abandonné ?
Tu frémis. Tu reſſens le couroux qui m'enflamme.
L'horreur de cette injure a paſſé dans ton ame.
Un Dieu ſans doute, un Dieu, qui préſide à l'amour,
Dans le ſein du trépas me conſerva le jour.
Tu n'as point démenti ce grand Dieu qui me guide ;
Tu n'es point devenue Eſpagnole & perfide.
On dir que ce Guſman reſpire dans ces lieux ;
Je venais t'arracher à ce monſtre odieux.
Tu m'aimes : vengeons-nous ; livre-moi la victime.

ALZIRE.

Oui, tu dois te venger, tu dois punir le crime ;
Frappe.

ZAMORE.

Que me dis-tu ? Quoi, tes vœux ! quoi, ta foi !

ALZIRE.

Frappe ; je ſuis indigne & du jour & de toi.

ZAMORE.

Ah Monteze ! ah cruel ! mon cœur n'a pû te croire.

ALZIRE.

A-t-il oſé t'apprendre une action ſi noire ?
Sais-tu pour quel époux j'ai pû t'abandonner ?

ZAMORE.

Non, mais parle : aujourd'hui rien ne peut m'étonner.

ALZIRE.

Eh bien ! voi donc l'abîme où le ſort nous engage :
Voi le comble du crime, ainſi que de l'outrage.

ZAMORE.

Alzire !

ALZIRE.

Ce Guſman...

ZAMORE.

Grand Dieu !

ALZIRE.

Ton aſſaſſin,
Vient en ce même inſtant de recevoir ma main.

ZAMORE.

Lui ?

ALZIRE.

Mon père, Alvarès, ont trompé ma jeuneſſe ;
Ils ont à cet hymen entraîné ma faibleſſe.
Ta criminelle amante, aux autels des Chrétiens,
Vient preſque ſous tes yeux de former ces liens.
J'ai tout quitté, mes dieux, mon amant, ma patrie :

Au

Au nom de tous les trois, arrache-moi la vie.
Voilà mon cœur, il vole au-devant de tes coups.

ZAMORE.

Alzire, eſt-il bien vrai ? Guſman eſt ton époux !

ALZIRE.

Je pourrais t'alléguer, pour affaiblir mon crime,
De mon père ſur moi le pouvoir légitime ;
L'erreur où nous étions, mes regrets, mes combats,
Les pleurs que j'ai trois ans donnés à ton trépas :
Que des Chrétiens vainqueurs eſclave infortunée,
La douleur de ta perte à leur Dieu m'a donnée :
Que je t'aimai toûjours, que mon cœur éperdu
A déteſté tes dieux, qui t'ont mal défendu.
Mais je ne cherche point, je ne veux point d'excuſe,
Il n'en eſt point pour moi, lorſque l'amour m'accuſe.
Tu vis, il me ſuffit. Je t'ai manqué de foi ;
Tranche mes jours affreux, qui ne ſont plus pour toi.
Quoi ! tu ne me vois point d'un œil impitoyable ?

ZAMORE.

Nón, ſi je ſuis aimé, non, tu n'es point coupable :
Puis-je encor me flatter de régner dans ton cœur ?

ALZIRE.

Quand Monteze, Alvarès, peut-être un Dieu vengeur,
Nos Chrétiens, ma faibleſſe, au temple m'ont conduite,
Sûre de ton trépas, à cet hymen réduite,
Enchaînée à Guſman par des nœuds éternels,
J'adorais ta mémoire au pied de nos autels.
Nos peuples, nos tyrans, tous ont ſû que je t'aime ;
Je l'ai dit à la terre, au ciel, à Guſman même ;
Et dans l'affreux moment, Zamore, où je te vois,
Je te le dis encor pour la dernière fois.

ZAMORE.

Pour la dernière fois Zamore t'aurait vûë !
Tu me ſerais ravie auſſi-tôt que renduë !
Ah ! ſi l'amour encor te parlait aujourd'hui ! ....

ALZIRE.

O ciel ! c'eſt Guſman même, & ſon père avec lui.

SCENE V.

ALVARES, GUSMAN, ZAMORE, ALZIRE, Suite.

ALVARES *à ſon fils.*

TU vois mon bienfaiteur, il eſt auprès d'Alzire.
à Zamore.
O toi ! jeune héros, toi par qui je reſpire,
Viens, ajoute à ma joie, en cet auguſte jour ;
Viens avec mon cher fils partager mon amour.

ZAMORE.

Qu'entens-je ? lui, Guſman ! lui, ton fils, ce barbare ?

ALZIRE.

Ciel ! détourne les coups que ce moment prépare.

ALVARES.

Dans quel étonnement ...

ZAMORE.

Quoi ! le ciel a permis
Que ce vertueux père eût cet indigne fils ?

GUSMAN *à Zamore.*

Eſclave, d'où te vient cette aveugle furie ?
Sais-tu bien qui je ſuis ?

ZAMORE.

Horreur de ma patrie !
Parmi les malheureux que ton pouvoir a faits,
Connais-tu bien Zamore, & vois-tu tes forfaits ?

GUSMAN.

Toi !

ALVARES.

Zamore !

ZAMORE.

Oui, lui-même, à qui ta barbarie
Voulut ôter l'honneur, & crut ôter la vie ;
Lui que tu fis languir dans des tourmens honteux,
Lui dont l'aſpect ici te fait baiſſer les yeux.
Raviſſeur de nos biens, tyran de notre Empire,
Tu viens de m'arracher le ſeul bien où j'aſpire :
Achève, & de ce fer, tréſor de tes climats,
Prévien mon bras vengeur, & prévien ton trépas.
La main, la même main, qui t'a rendu ton père,
Dans ton ſang odieux pourrait venger la terre *h*) ;
Et j'aurais les mortels & les dieux pour amis,
En revérant le père, & puniſſant le fils.

ALVARES *à Guſman.*

De ce diſcours, ô ciel, que je me ſens confondre !
Vous ſentez-vous coupable, & pouvez-vous répondre ?

GUSMAN.

Répondre à ce rebelle, & daigner m'avilir,

h) *Père* doit rimer avec *Terre*, parce qu'on les prononce tous deux de même. C'eſt aux oreilles & non pas aux yeux qu'il faut rimer. Cela eſt ſi vrai, que le mot *Paon* n'a jamais rimé avec *Phaon*, quoique l'orthographe ſoit la même : & le mot *encore* rime très-bien avec *abhorre*, quoiqu'il n'y ait qu'un *r* à l'un & qu'il y ait *rr* à l'autre. La poëſie eſt faite pour l'oreille : un uſage contraire ne ſerait qu'une pédanterie ridicule & déraiſonnable.

Juſqu'à le réfuter, quand je le dois punir !
Son juſte châtiment, que lui-même il prononce,
Sans mon reſpect pour vous eût été ma réponſe.
A Alzire.
Madame, votre cœur doit vous inſtruire aſſez,
A quel point en ſecret ici vous m'offenſez ;
Vous, qui, ſinon pour moi, du moins pour votre gloire,
Deviez de cet eſclave étouffer la mémoire ;
Vous, dont les pleurs encor outragent votre époux ;
Vous, que j'aimais aſſez pour en être jaloux.

ALZIRE.

A Guſman. *A Alvarès.*
Cruel ! Et vous, Seigneur ! mon protecteur, ſon père :
A Zamore.
Toi ! jadis mon eſpoir en un tems plus proſpère,
Voyez le joug horrible où mon ſort eſt lié,
Et frémiſſez tous trois d'horreur & de pitié.
En montrant Zamore.
Voici l'amant, l'époux, que me choiſit mon père,
Avant que je connuſſe un nouvel hémiſphère,
Avant que de l'Europe on nous portât des fers.
Le bruit de ſon trépas perdit cet univers.
Je vis tomber l'Empire où régnaient mes ancêtres ;
Tout changea ſur la terre, & je connus des maîtres.
Mon père infortuné, plein d'ennuis & de jours,
Au Dieu que vous ſervez eut à la fin recours :
C'eſt ce Dieu des Chrétiens, que devant vous j'atteſte ;
Ses autels ſont témoins de mon hymen funeſte ;
C'eſt aux pieds de ce Dieu qu'un horrible ſerment
Me donne au meurtrier qui m'ôta mon amant.
Je connais mal peut-être une loi ſi nouvelle ;

Mais j'en crois ma vertu qui parle auſſi haut qu'elle.
Zamore, tu m'es cher, je t'aime, je le dois;
Mais après mes ſermens je ne puis être à toi.
Toi, Guſman, dont je ſuis l'épouſe & la victime,
Je ne ſuis point à toi, cruel, après ton crime.
Qui des deux oſera ſe venger aujourd'hui?
Qui percera ce cœur que l'on arrache à lui?
Toûjours infortunée, & toûjours criminelle,
Perfide envers Zamore, à Guſman infidelle,
Qui me délivrera, par un trépas heureux,
De la néceſſité de vous trahir tous deux?
Guſman, du ſang des miens ta main déja rougie,
Frémira moins qu'une autre à m'arracher la vie.
De l'hymen, de l'amour il faut venger les droits.
Punis une coupable, & ſois juſte une fois.

GUSMAN.

Ainſi vous abuſez d'un reſte d'indulgence,
Que ma bonté trahie oppoſe à votre offenſe:
Mais vous le demandez, & je vais vous punir;
Votre ſupplice eſt prêt, mon rival va périr.
Hola, ſoldats.

ALZIRE.

Cruel!

ALVARES.

Mon fils, qu'allez-vous faire?
Reſpectez ſes bienfaits, reſpectez ſa miſère.
Quel eſt l'état horrible, ô ciel, où je me vois!
L'un tient de moi la vie, à l'autre je la dois!
Ah mes fils! de ce nom reſſentez la tendreſſe;
D'un père infortuné regardez la vieilleſſe,
Et du moins...

SCENE VI.

ALVARES, GUSMAN, ALZIRE, ZAMORE, D. ALONZE *officier Eſpagnol.*

ALONZE.

PAraiſſez, Seigneur, & commandez;
D'armes & d'ennemis ces champs ſont inondés:
Ils marchent vers ces murs, & le nom de Zamore
Eſt le cri menaçant qui les raſſemble encore.
Ce nom ſacré pour eux ſe mêle dans les airs,
A ce bruit belliqueux des barbares concerts.
Sous leurs boucliers d'or les campagnes mugiſſent;
De leurs cris redoublés les échos retentiſſent;
En bataillons ſerrés ils meſurent leurs pas,
Dans un ordre nouveau qu'ils ne connaiſſaient pas;
Et ce peuple autrefois, vil fardeau de la terre,
Semble apprendre de nous le grand art de la guerre.

GUSMAN.

Allons, à leurs regards il faut donc ſe montrer.
Dans la poudre à l'inſtant vous les verrez rentrer.
Héros de la Caſtille, enfans de la victoire,
Ce monde eſt fait pour vous, vous l'êtes pour la gloire,
Eux pour porter vos fers, vous craindre & vous ſervir.

ZAMORE.

Mortel égal à moi, nous faits pour obéir?

GUSMAN.

Qu'on l'entraîne.

ZAMORE.

Oſes-tu? tyran de l'innocence,

Oſes-tu me punir d'une juſte défenſe ?
Aux Eſpagnols qui l'entourent.
Etes-vous donc des dieux qu'on ne puiſſe attaquer ?
Et teints de notre ſang, faut-il vous invoquer ?

GUSMAN.

Obéiſſez.

ALZIRE.

Seigneur !

ALVARES.

Dans ton couroux ſévère,
Songe au moins, mon cher fils, qu'il a ſauvé ton père.

GUSMAN.

Seigneur, je ſonge à vaincre, & je l'appris de vous ;
J'y vole, adieu.

SCENE VII.

ALVARES, ALZIRE.

ALZIRE *ſe jettant à genoux.*

SEigneur, j'embraſſe vos genoux.
C'eſt à votre vertu que je rens cet hommage,
Le premier où le ſort abaiſſa mon courage.
Vengez, Seigneur, vengez, ſur ce cœur affligé,
L'honneur de votre fils par ſa femme outragé.
Mais à mes premiers nœuds mon ame était unie ;
Hélas ! peut-on deux fois ſe donner dans ſa vie ?
Zamore était à moi, Zamore eut mon amour :
Zamore eſt vertueux ; vous lui devez le jour.
Pardonnez... je ſuccombe à ma douleur mortelle.

Digitized by Google

ALVARES.

Je conſerve pour toi ma bonté paternelle.
Je plains Zamore & toi ; je ſerai ton appui ;
Mais ſonge au nœud ſacré qui t'attache aujourd'hui.
Ne porte point l'horreur au ſein de ma famille :
Non, tu n'es plus à toi ; ſois mon ſang, ſois ma fille ;
Guſman fut inhumain, je le ſais, j'en frémis ;
Mais il eſt ton époux, il t'aime, il eſt mon fils ;
Son ame à la pitié ſe peut ouvrir encore.

ALZIRE.

Hélas, que n'êtes-vous le père de Zamore ?

Fin du troiſiéme acte.

ACTE

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ALVARES, GUSMAN.

ALVARES.

MEritez donc, mon fils, un ſi grand avantage.
Vous avez triomphé du nombre & du courage ;
Et de tous les vengeurs de ce triſte univers,
Une moitié n'eſt plus, & l'autre eſt dans vos fers.
Ah ! n'enſanglantez point le prix de la victoire,
Mon fils, que la clémence ajoute à votre gloire.
Je vais ſur les vaincus étendant mes ſecours,
Conſoler leur miſère, & veiller ſur leurs jours.
Vous, ſongez cependant qu'un père vous implore ;
Soyez homme & Chrétien, pardonnez à Zamore.
Ne pourrai-je adoucir vos inflexibles mœurs ?
Et n'apprendrez-vous point à conquérir des cœurs ?

GUSMAN.

Ah ! vous percez le mien. Demandez-moi ma vie :
Mais laiſſez un champ libre à ma juſte furie :
Ménagez le couroux de mon cœur opprimé.
Comment lui pardonner ? le barbare eſt aimé.

ALVARES.

Il en eſt plus à plaindre.

GUSMAN.

A plaindre ! lui, mon père !

Ah ! qu'on me plaigne ainſi, la mort me ſera chère.

ALVARES.

Quoi, vous joignez encor à cet ardent courroux
La fureur des ſoupçons, ce tourment des jaloux ?

GUSMAN.

Et vous condamneriez juſqu'à ma jalouſie ?
Quoi ! ce juſte tranſport dont mon ame eſt ſaiſie,
Ce triſte ſentiment plein de honte & d'horreur,
Si légitime en moi, trouve en vous un cenſeur !
Vous voyez ſans pitié ma douleur effrénée !

ALVARES.

Mêlez moins d'amertume à votre deſtinée ;
Alzire a des vertus, & loin de les aigrir,
Par des dehors plus doux vous devez l'attendrir.
Son cœur de ces climats conſerve la rudeſſe ;
Il réſiſte à la force, il cède à la ſoupleſſe,
Et la douceur peut tout ſur notre volonté.

GUSMAN.

Moi que je flatte encor l'orgueil de ſa beauté ?
Que ſous un front ſerein déguiſant mon outrage,
A de nouveaux mépris ma bonté l'encourage ?
Ne devriez-vous pas, de mon honneur jaloux,
Au lieu de le blâmer, partager mon courroux ?
J'ai déja trop rougi d'épouſer une eſclave,
Qui m'oſe dédaigner, qui me hait, qui me brave,
Dont un autre à mes yeux poſſède encor le cœur,
Et que j'aime, en un mot, pour comble de malheur.

ALVARES.

Ne vous repentez point d'un amour légitime :
Mais ſachez le régler ; tout excès mène au crime.
Promettez moi du moins de ne décider rien,

Avant de m'accorder un ſecond entretien.

GUSMAN.

Eh ! que pourrait un fils refuſer à ſon père ?
Je veux bien pour un tems ſuſpendre ma colère ;
N'en exigez pas plus de mon cœur outragé.

ALVARES.

Je ne veux que du tems. *Il ſort.*

GUSMAN *ſeul.*

Quoi n'être point vengé ?
Aimer, me repentir, être réduit encore
A l'horreur d'envier le deſtin de Zamore,
D'un de ces vils mortels en Europe ignorés,
Qu'à peine du nom d'homme on aurait honorés !
Que vois-je ! Alzire ! ô ciel !....

SCENE II.

GUSMAN, ALZIRE, EMIRE.

ALZIRE.

C'Eſt moi, c'eſt ton épouſe ;
C'eſt ce fatal objet de ta fureur jalouſe,
Qui n'a pû te chérir, qui t'a dû révérer,
Qui te plaint, qui t'outrage, & qui vient t'implorer.
Je n'ai rien déguiſé. Soit grandeur, ſoit faibleſſe,
Ma bouche a fait l'aveu qu'un autre a ma tendreſſe :
Et ma ſincérité, trop funeſte vertu,
Si mon amant périt, eſt ce qui l'a perdu.
Je vais plus t'étonner : ton épouſe a l'audace
De s'adreſſer à toi pour demander ſa grace.

J'ai cru que Don Guſman, tout fier, tout rigoureux,
Tout terrible qu'il eſt, doit être généreux.
J'ai penſé qu'un guerrier, jaloux de ſa puiſſance,
Peut mettre l'orgueil même à pardonner l'offenſe :
Une telle vertu ſéduirait plus nos cœurs,
Que tout l'or de ces lieux n'éblouït nos vainqueurs.
Par ce grand changement dans ton ame inhumaine,
Par un effort ſi beau tu vas changer la mienne ;
Tu t'aſſures ma foi, mon reſpect, mon retour,
Tous mes vœux (s'il en eſt qui tiennent lieu d'amour.)
Pardonne... je m'égare... éprouve mon courage.
Peut-être une Eſpagnole eût promis davantage ;
Elle eût pû prodiguer les charmes de ſes pleurs ;
Je n'ai point leurs attraits, & je n'ai point leurs mœurs.
Ce cœur ſimple & formé des mains de la nature,
En voulant t'adoucir redouble ton injure :
Mais enfin c'eſt à toi d'eſſayer déſormais
Sur ce cœur indomté la force des bienfaits.

GUSMAN.

Eh bien ! ſi les vertus peuvent tant ſur votre ame,
Pour en ſuivre les loix, connaiſſez-les, Madame.
Etudiez nos mœurs, avant de les blâmer.
Ces mœurs ſont vos devoirs ; il faut s'y conformer.
Sachez que le premier eſt d'étouffer l'idée
Dont votre ame à mes yeux eſt encor poſſédée ;
De vous reſpecter plus, & de n'oſer jamais
Me prononcer le nom d'un rival que je hais ;
D'en rougir la première, & d'attendre en ſilence
Ce que doit d'un barbare ordonner ma vengeance.
Sachez que votre époux, qu'ont outragé vos feux,
S'il peut vous pardonner, eſt aſſez généreux.

Digitized by Google

Plus que vous ne penſez je porte un cœur ſenſible,
Et ce n'eſt pas à vous à me croire inflexible.

SCENE III.

ALZIRE, EMIRE.

EMIRE.

VOus voyez qu'il vous aime, on pourrait l'attendrir.

ALZIRE.

S'il m'aime, il eſt jaloux ; Zamore va périr :
J'aſſaſſinais Zamore en demandant ſa vie.
Ah ! je l'avais prévû. M'auras-tu mieux ſervie ?
Pourras-tu le ſauver ? Vivra-t-il loin de moi ?
Du ſoldat qui le garde as-tu tenté la foi ?

EMIRE.

L'or qui les ſéduit tous vient d'éblouïr ſa vuë.
Sa foi, n'en doutez point, ſa main vous eſt venduë.

ALZIRE.

Ainſi, graces aux cieux, ces métaux déteſtés
Ne ſervent pas toûjours à nos calamités.
Ah ! ne perds point de tems : tu balances encore !

EMIRE.

Mais aurait-on juré la perte de Zamore ?
Alvarès aurait-il aſſez peu de crédit ?
Et le conſeil enfin....

ALZIRE.

Je crains tout : il ſuffit.
Tu vois de ces tyrans la fureur deſpotique,
Ils penſent que pour eux le ciel fit l'Amérique,

Qu'ils en ſont nés les Rois ; & Zamore à leurs yeux,
Tout Souverain qu'il fût, n'eſt qu'un ſéditieux.
Conſeil de meurtriers ! Guſman ! peuple barbare !
Je préviendrai les coups que votre main prépare.
Ce ſoldat ne vient point : qu'il tarde à m'obéir !

EMIRE.

Madame, avec Zamore il va bientôt venir ;
Il court à la priſon. Déja la nuit plus ſombre
Couvre ce grand deſſein du ſecret de ſon ombre.
Fatigués de carnage & de ſang enyvrés,
Les tyrans de la terre au ſommeil ſont livrés.

ALZIRE.

Allons, que ce ſoldat nous conduiſe à la porte :
Qu'on ouvre la priſon, que l'innocence en ſorte.

EMIRE.

Il vous prévient déja ; Céphane le conduit :
Mais ſi l'on vous rencontre en cette obſcure nuit,
Votre gloire eſt perdue, & cette honte extrême....

ALZIRE.

Va, la honte ſerait de trahir ce que j'aime.
Cet honneur étranger, parmi nous inconnu,
N'eſt qu'un fantôme vain qu'on prend pour la vertu :
C'eſt l'amour de la gloire, & non de la juſtice,
La crainte du reproche, & non celle du vice.
Je fus inſtruite, Emire, en ce groſſier climat,
A ſuivre la vertu ſans en chercher l'éclat.
L'honneur eſt dans mon cœur, & c'eſt lui qui m'ordonne
De ſauver un héros que le ciel abandonne.

SCENE IV.

ALZIRE, ZAMORE, EMIRE, un ſoldat.

ALZIRE.

Tout eſt perdu pour toi ; tes tyrans ſont vainqueurs :
Ton ſupplice eſt tout prêt : ſi tu ne fuis, tu meurs.
Pars, ne perds point de tems ; pren ce ſoldat pour guide.
Trompons des meurtriers l'eſpérance homicide ;
Tu vois mon deſeſpoir, & mon ſaiſiſſement.
C'eſt à toi d'épargner la mort à mon amant,
Un crime à mon époux, & des larmes au monde.
L'Amérique t'appelle, & la nuit te ſeconde ;
Pren pitié de ton ſort, & laiſſe-moi le mien.

ZAMORE.

Eſclave d'un barbare, épouſe d'un Chrétien,
Toi qui m'as tant aimé, tu m'ordonnes de vivre !
Eh bien, j'obéirai : mais oſes-tu me ſuivre ?
Sans trône, ſans ſecours, au comble du malheur,
Je n'ai plus à t'offrir qu'un déſert & mon cœur.
Autrefois à tes pieds j'ai mis un diadême.

ALZIRE.

Ah ! qu'était-il ſans toi ? qu'ai-je aimé que toi-même ?
Et qu'eſt-ce auprès de toi que ce vil univers ?
Mon ame va te ſuivre au fond de tes déſerts.
Je vais ſeule en ces lieux, où l'horreur me conſume,
Languir dans les regrets, ſécher dans l'amertume,
Mourir dans le remors d'avoir trahi ma foi,
D'être au pouvoir d'un autre, & de brûler pour toi.
Pars, emporte avec toi mon bonheur & ma vie ;

Laiſſe-moi les horreurs du devoir qui me lie.
J'ai mon amant enſemble & ma gloire à ſauver.
Tous deux me ſont ſacrés ; je les veux conſerver.

ZAMORE.

Ta gloire ! Quelle eſt donc cette gloire inconnue ?
Quel fantôme d'Europe a faſciné ta vûe ?
Quoi, ces affreux ſermens, qu'on vient de te dicter,
Quoi ! ce temple Chrétien que tu dois déteſter,
Ce Dieu, ce deſtructeur des dieux de mes ancêtres,
T'arrachent à Zamore, & te donnent des maîtres ?

ALZIRE.

J'ai promis ; il ſuffit : il n'importe à quel Dieu.

ZAMORE.

Ta promeſſe eſt un crime ; elle eſt ma perte ; adieu.
Périſſent tes ſermens, & le Dieu que j'abhorre !

ALZIRE.

Arrête. Quels adieux, Arrête, cher Zamore !

ZAMORE.

Guſman eſt ton époux !

ALZIRE.

Plain-moi, ſans m'outrager.

ZAMORE.

Songe à nos premiers nœuds.

ALZIRE.

Je ſonge à ton danger.

ZAMORE.

Non, tu trahis, cruelle, un feu ſi légitime.

ALZIRE.

Non, je t'aime à jamais ; & c'eſt un nouveau crime.
Laiſſe-moi mourir ſeule : ôte-toi de ces lieux.
Quel deſeſpoir horrible étincelle en tes yeux ?

Za-

Zamore....

ZAMORE.

C'en eſt fait.

ALZIRE.

Où vas-tu ?

ZAMORE.

Mon courage
De cette liberté va faire un digne uſage.

ALZIRE.

Tu n'en ſaurais douter, je péris ſi tu meurs.

ZAMORE.

Peux-tu mêler l'amour à ces momens d'horreurs ?
Laiſſe-moi, l'heure fuit, le jour vient, le tems preſſe :
Soldat, guide mes pas.

SCENE V.

ALZIRE, EMIRE.

ALZIRE.

JE ſuccombe, il me laiſſe :
Il part, que va-t-il faire ? O moment plein d'effroi !
Guſinan ! Quoi c'eſt donc lui que j'ai quitté pour toi !
Emire, ſui ſes pas, vole, & revien m'inſtruire,
S'il eſt en ſûreté, s'il faut que je reſpire.
Va voir ſi ce ſoldat nous ſert ou nous trahit.
(*Emire ſort.*)
Un noir preſſentiment m'afflige & me ſaiſit ;
Ce jour, ce jour pour moi ne peut être qu'horrible.
O toi ! Dieu des Chrétiens, Dieu vainqueur & terrible !

Je connais peu tes loix. Ta main du haut des cieux
Perce à peine un nuage épaiſſi ſur mes yeux ;
Mais ſi je ſuis à toi, ſi mon amour t'offenſe,
Sur ce cœur malheureux épuiſe ta vengeance.
Grand Dieu ! condui Zamore au milieu des déſerts ;
Ne ſerais-tu le Dieu que d'un autre univers ?
Les ſeuls Européans ſont-ils nés pour te plaire ?
Es-tu tyran d'un monde, & de l'autre le père ?
Les vainqueurs, les vaincus, tous ces faibles humains,
Sont tous également l'ouvrage de tes mains.
Mais de quels cris affreux mon oreille eſt frappée !
J'entens nommer Zamore. O ciel ! on m'a trompée.
Le bruit redouble ; on vient. Ah ! Zamore eſt perdu.

SCENE VI.

ALZIRE, EMIRE.

ALZIRE.

CHère Emire, eſt-ce toi ? qu'a-t-on fait ? qu'as-tu vû ?
Tire-moi par pitié de mon doute terrible.

EMIRE.

Ah ! n'eſpérez plus rien : ſa perte eſt infaillible.
Des armes du ſoldat, qui conduiſait ſes pas,
Il a couvert ſon front, il a chargé ſon bras.
Il s'éloigne : à l'inſtant, le ſoldat prend la fuite ;
Votre amant au palais court & ſe précipite.
Je le ſuis en tremblant, parmi nos ennemis,
Parmi ces meurtriers dans le ſang endormis,
Dans l'horreur de la nuit, des morts & du ſilence.

Au palais de Guſman, je le vois qui s'avance :
Je l'appellais en vain de la voix & des yeux :
Il m'échape, & ſoudain j'entens des cris affreux ;
J'entens dire, qu'il meure : on court, on vole aux armes.
Retirez-vous, Madame, & fuyez tant d'allarmes :
Rentrez.

ALZIRE.

Ah ! chère Emire, allons le ſecourir.

EMIRE.

Que pouvez-vous, Madame, ô ciel !

ALZIRE.

Je peux mourir.

SCENE VII.

ALZIRE, EMIRE, D. ALONZE, gardes.

ALONZE.

A Mes ordres ſecrets, Madame, il faut vous rendre.

ALZIRE.

Que me dis-tu, barbare, & que viens-tu m'apprendre ?
Qu'eſt devenu Zamore ?

ALONZE.

En ce moment affreux,
Je ne puis qu'annoncer un ordre rigoureux.
Daignez me ſuivre.

ALZIRE.

O ſort ! ô vengeance trop forte !

Cruels, quoi, ce n'eſt point la mort que l'on m'apporte ?
Quoi Zamore n'eſt plus ! & je n'ai que des fers !
Tu gémis, & tes yeux de larmes ſont couverts !
Mes maux ont-ils touché les cœurs nés pour la haine ?
Vien, ſi la mort m'attend, vien, j'obéis ſans peine.

Fin du quatriéme acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ALZIRE, gardes.

ALZIRE.

PRéparez-vous pour moi vos ſupplices cruels,
Tyrans, qui vous nommez les juges des mortels ?
Laiſſez-vous dans l'horreur de cette inquiétude
De mes deſtins affreux flotter l'incertitude ?
On m'arrête, on me garde, on ne s'informe pas,
Si l'on a réſolu ma vie ou mon trépas.
Ma voix nomme Zamore, & mes gardes pâliſſent.
Tout s'émeut à ce nom : ces monſtres en frémiſſent.

SCENE II.

MONTEZE, ALZIRE.

ALZIRE.

AH mon père !

MONTEZE.

Ma fille, où nous as-tu réduits ?
Voilà de ton amour les exécrables fruits.
Hélas ! nous demandions la grace de Zamore ;
Alvarès avec moi daignait parler encore :

Un ſoldat à l'inſtant ſe préſente à nos yeux ;
C'était Zamore même, égaré, furieux.
Par ce déguiſement la vuë était trompée ;
A peine entre ſes mains j'aperçois une épée.
Entrer, voler vers nous, s'élancer ſur Guſman,
L'attaquer, le frapper, n'eſt pour lui qu'un moment.
Le ſang de ton époux rejaillit ſur ton père.
Zamore au même inſtant dépouillant ſa colère,
Tombe aux pieds d'Alvarès, & tranquille, ſoumis,
Lui préſentant ce fer, teint du ſang de ſon fils,
J'ai fait ce que j'ai dû, j'ai vengé mon injure,
Fai ton devoir, dit-il, & venge la nature.
Alors il ſe proſterne, attendant le trépas.
Le père tout ſanglant ſe jette entre mes bras ;
Tout ſe réveille, on court, on s'avance, on s'écrie,
On vole à ton époux, on rappelle ſa vie ;
On arrête ſon ſang, on preſſe le ſecours
De cet art inventé pour conſerver nos jours.
Tout le peuple à grands cris demande ton ſupplice.
Du meurtre de ſon maître il te croit la complice...

ALZIRE.

Vous pourriez !...

MONTEZE.

Non, mon cœur ne t'en ſoupçonne pas.
Non, le tien n'eſt pas fait pour de tels attentats ;
Capable d'une erreur, il ne l'eſt point d'un crime ;
Tes yeux s'étaient fermés ſur le bord de l'abîme.
Je le ſouhaite ainſi, je le crois, cependant
Ton époux va mourir des coups de ton amant.
On va te condamner ; tu vas perdre la vie
Dans l'horreur du ſupplice & dans l'ignominie ;

Et je retourne enfin, par un dernier effort,
Demander au conſeil & ta grace & ma mort.

ALZIRE.

Ma grace ! à mes tyrans ! les prier ! vous, mon père ?
Oſez vivre & m'aimer, c'eſt ma ſeule prière.
Je plains Guſman ; ſon ſort a trop de cruauté :
Et je le plains ſurtout de l'avoir mérité.
Pour Zamore il n'a fait que venger ſon outrage ;
Je ne peux excuſer ni blâmer ſon courage.
J'ai voulu le ſauver, je ne m'en défens pas.
Il mourra..... Gardez-vous d'empêcher mon trépas.

MONTEZE.

O ciel ! inſpire-moi : j'implore ta clémence.

Il ſort.

SCENE III.

ALZIRE *ſeule.*

O Ciel ! anéanti ma fatale exiſtence.
Quoi, ce Dieu que je ſers me laiſſe ſans ſecours !
Il défend à mes mains d'attenter ſur mes jours.
Ah ! j'ai quitté des dieux, dont la bonté facile
Me permettait la mort, la mort mon ſeul aſyle.
Eh, quel crime eſt-ce donc devant ce Dieu jaloux,
De hâter un moment qu'il nous prépare à tous ?
Quoi, du calice amer d'un malheur ſi durable
Faut-il boire à longs traits la lie inſupportable ?
Ce corps vil & mortel eſt-il donc ſi ſacré,
Que l'eſprit qui le meut ne le quitte à ſon gré ?
Ce peuple de vainqueurs armé de ſon tonnerre,

A-t-il le droit affreux de dépeupler la terre ?
D'exterminer les miens ? de déchirer mon flanc ?
Et moi je ne pourrai diſpoſer de mon ſang ?
Je ne pourrai ſur moi permettre à mon courage
Ce que ſur l'univers il permet à ſa rage ?
Zamore va mourir dans des tourmens affreux.
Barbares !

SCENE IV.

ZAMORE *enchainé*, ALZIRE, gardes.

ZAMORE.

C'Eſt ici qu'il faut périr tous deux.
Sous l'horrible appareil de ſa fauſſe juſtice,
Un tribunal de ſang te condamne au ſupplice.
Guſman reſpire encor ; mon bras deſeſpéré
N'a porté dans ſon ſein qu'un coup mal aſſuré.
Il vit pour achever le malheur de Zamore ;
Il mourra tout couvert de ce ſang que j'adore ;
Nous périrons enſemble à ſes yeux expirans ;
Il va goûter encor le plaiſir des tyrans.
Alvarès doit ici prononcer de ſa bouche
L'abominable arrêt de ce conſeil farouche.
C'eſt moi qui t'ai perduë ; & tu péris pour moi.

ALZIRE.

Va, je ne me plains plus ; je mourrai près de toi.
Tu m'aimes, c'eſt aſſez ; béni ma deſtinée,
Béni le coup affreux qui romt mon hyménée ;
Songe que ce moment, où je vais chez les morts,

Eſt

Eſt le ſeul où mon cœur peut t'aimer ſans remors.
Libre par mon ſupplice, à moi-même renduë,
Je diſpoſe à la fin d'une foi qui t'eſt duë.
L'appareil de la mort élevé pour nous deux,
Eſt l'autel où mon cœur te rend ſes premiers feux.
C'eſt là que j'expierai le crime involontaire
De l'infidélité que j'avais pû te faire.
Ma plus grande amertume, en ce funeſte ſort,
C'eſt d'entendre Alvarès prononcer notre mort.

ZAMORE.

Ah ! le voici ; les pleurs inondent ſon viſage.

ALZIRE.

Qui de nous trois, ô ciel, a reçu plus d'outrage ?
Et que d'infortunés le ſort aſſemble ici !

SCENE V.

ALZIRE, ZAMORE, ALVARES, gardes.

ZAMORE.

J'Attens la mort de toi ; le ciel le veut ainſi ;
Tu dois me prononcer l'arrêt qu'on vient de rendre ;
Parle ſans te troubler, comme je vais t'entendre ;
Et fai livrer ſans crainte aux ſupplices tout prêts,
L'aſſaſſin de ton fils, & l'ami d'Alvarès.
Mais que t'a fait Alzire ? & quelle barbarie
Te force à lui ravir une innocente vie ?
Les Eſpagnols enfin t'ont donné leur fureur :
Une injuſte vengeance entre-t-elle en ton cœur ?
Connu ſeul parmi nous par ta clémence auguſte,

Tu veux donc renoncer à ce grand nom de juſte !
Dans le ſang innocent ta main va ſe baigner !

ALZIRE.

Venge-toi, venge un fils, mais ſans me ſoupçonner.
Epouſe de Guſman, ce nom ſeul doit t'apprendre,
Que loin de le trahir je l'aurais ſû défendre.
J'ai reſpecté ton fils, & ce cœur gémiſſant
Lui conſerva ſa foi, même en le haïſſant.
Que je ſois de ton peuple applaudie ou blâmée,
Ta ſeule opinion fera ma renommée.
Eſtimée en mourant d'un cœur tel que le tien,
Je dédaigne le reſte, & ne demande rien.
Zamore va mourir, il faut bien que je meure ;
C'eſt tout ce que j'attens, & c'eſt toi que je pleure.

ALVARES.

Quel mélange, grand Dieu, de tendreſſe & d'horreur !
L'aſſaſſin de mon fils eſt mon libérateur.
Zamore !... oui, je te dois des jours que je déteſte ;
Tu m'as vendu bien cher un préſent ſi funeſte...
Je ſuis père, mais homme ; & malgré ta fureur,
Malgré la voix du ſang qui parle à ma douleur,
Qui demande vengeance à mon ame éperduë,
La voix de tes bienfaits eſt encor entenduë.
Et toi qui fus ma fille, & que dans nos malheurs,
J'appelle encor d'un nom qui fait couler nos pleurs,
Va, ton père eſt bien loin de joindre à ſes ſouffrances
Cet horrible plaiſir que donnent les vengeances.
Il faut perdre à la fois, par des coups inouïs,
Et mon libérateur, & ma fille, & mon fils.
Le conſeil vous condamne : il a dans ſa colère
Du fer de la vengeance armé la main d'un père.

Digitized by Google

Je n'ai point refuſé ce miniſtère affreux...
Et je viens le remplir, pour vous ſauver tous deux.
Zamore, tu peux tout.

ZAMORE.

Je peux ſauver Alzire?
Ah, parle, que faut-il?

ALVARES.

Croire un Dieu qui m'inſpire.
Tu peux changer d'un mot & ſon ſort & le tien;
Ici la loi pardonne à qui ſe rend Chrétien.
Cette loi, que n'aguère un ſaint zèle a dictée,
Du ciel en ta faveur y ſemble être apportée.
Le Dieu qui nous apprit lui-même à pardonner,
De ſon ombre à nos yeux ſaura t'environner:
Tu vas des Eſpagnols arrêter la colère;
Ton ſang ſacré pour eux eſt le ſang de leur frère:
Les traits de la vengeance, en leurs mains ſuſpendus,
Sur Alzire & ſur toi ne ſe tourneront plus.
Je répons de ſa vie, ainſi que de la tienne;
Zamore, c'eſt de toi qu'il faut que je l'obtienne.
Ne ſois point inflexible à cette faible voix;
Je te devrai la vie une ſeconde fois.
Cruel, pour me payer du ſang dont tu me prives,
Un père infortuné demande que tu vives.
Ren-toi Chrétien comme elle, accorde-moi ce prix
De ſes jours, & des tiens, & du ſang de mon fils.

ZAMORE *à Alzire.*

Alzire, juſques-là chéririons-nous la vie?
La rachéterions-nous par mon ignominie?
Quitterai-je mes dieux pour le Dieu de Guſman?

à Alvarès.

Et toi, plus que ton fils ſeras-tu mon tyran ?
Tu veux qu'Alzire meure, ou que je vive en traître !
Ah ! lorſque de tes jours je me ſuis vu le maître,
Si j'avais mis ta vie à cet indigne prix,
Parle, aurais-tu quitté les dieux de ton pays ?

ALVARES.

J'aurais fait ce qu'ici tu me vois faire encore.
J'aurais prié ce Dieu, ſeul être que j'adore,
De n'abandonner pas un cœur tel que le tien,
Tout aveugle qu'il eſt, digne d'être Chrétien.

ZAMORE.

Dieux ! quel genre inouï de trouble & de ſupplice
Entre quels attentats faut-il que je choiſiſſe ?

à Alzire.

Il s'agit de tes jours : il s'agit de mes dieux.
Toi, qui m'oſes aimer, oſe juger entr'eux.
Je m'en remets à toi ; mon cœur ſe flatte encore,
Que tu ne voudras point la honte de Zamore.

ALZIRE.

Ecoute. Tu ſais trop qu'un père infortuné
Diſpoſa de ce cœur, que je t'avais donné ;
Je reconnus ſon Dieu : tu peux de ma jeuneſſe
Accuſer, ſi tu veux, l'erreur ou la faibleſſe.
Mais des loix des Chrétiens mon eſprit enchanté,
Vit chez eux, ou du moins, crut voir la vérité ;
Et ma bouche abjurant les dieux de ma patrie,
Par mon ame en ſecret ne fut point démentie.
Mais renoncer aux dieux que l'on croit dans ſon cœur,
C'eſt le crime d'un lâche, & non pas une erreur :
C'eſt trahir à la fois, ſous un maſque hypocrite,

Et le Dieu qu'on préfère, & le Dieu que l'on quitte :
C'eſt mentir au ciel même, à l'univers, à ſoi.
Mourons, mais en mourant ſois digne encor de moi ;
Et ſi Dieu ne te donne une clarté nouvelle,
Ta probité te parle, il faut n'écouter qu'elle.

ZAMORE.

J'ai prévu ta réponſe : il vaut mieux expirer,
Et mourir avec toi, que ſe deshonorer.

ALVARES.

Cruel, ainſi tous deux vous voulez votre perte !
Vous bravez ma bonté, qui vous était offerte.
Ecoutez, le tems preſſe : & ces lugubres cris.....

SCENE VI.

ALVARES, ZAMORE, ALZIRE, ALONZE, Américains, Eſpagnols.

ALONZE.

ON amène à vos yeux votre malheureux fils.
Seigneur, entre vos bras il veut quitter la vie.
Du peuple qui l'aimait, une troupe en furie,
S'empreſſant près de lui, vient ſe raſſaſier
Du ſang de ſon épouſe & de ſon meurtrier.

SCENE DERNIERE.

ALVARES, GUSMAN, ZAMORE, ALZIRE, Américains, ſoldats.

ZAMORE.

CRuels, ſauvez Alzire, & preſſez mon ſupplice.

ALZIRE.

Non, qu'une affreuſe mort tous trois nous réuniſſe.

ALVARES.

Mon fils mourant, mon fils, ô comble de douleur!

ZAMORE *à Guſman.*

Tu veux donc juſqu'au bout conſommer ta fureur?
Vien, voi couler mon ſang, puiſque tu vis encore;
Viens apprendre à mourir en regardant Zamore.

GUSMAN *à Zamore.*

Il eſt d'autres vertus que je veux t'enſeigner:
Je dois un autre exemple, & je viens le donner.
à Alvarès.
Le ciel qui veut ma mort, & qui l'a ſuſpenduë,
Mon père, en ce moment, m'amène à votre vuë.
Mon ame fugitive, & prête à me quitter,
S'arrête devant vous... mais pour vous imiter.
Je meurs; le voile tombe, un nouveau jour m'éclaire.
Je ne me ſuis connu qu'au bout de ma carrière.
J'ai fait juſqu'au moment, qui me plonge au cercueil,
Gémir l'humanité du poids de mon orgueil.
Le ciel venge la terre: il eſt juſte: & ma vie
Ne peut payer le ſang dont ma main s'eſt rougie.
Le bonheur m'aveugla, l'amour m'a détrompé:

52

Quoi donc, les vrais Chretiens auraient tant de vertu!

Mort. Act. V. Sc. 7.

Digitized by Google

Je pardonne à la main par qui Dieu m'a frappé.
J'étais maître en ces lieux ; ſeul j'y commande encore :
Seul je puis faire grace, & la fais à Zamore.
Vi, ſuperbe ennemi, ſois libre, & te ſouvien,
Quel fut & le devoir, & la mort d'un Chrétien.
A Monteze qui ſe jette à ſes pieds.
Monteze, Américains, qui fûtes mes victimes,
Songez que ma clémence a ſurpaſſé mes crimes.
Inſtruiſez l'Amérique, apprenez à ſes Rois,
Que les Chrétiens ſont nés pour leur donner des loix.
A Zamore.
Des Dieux, que nous ſervons, connai la différence :
Les tiens t'ont commandé le meurtre & la vengeance ;
Et le mien, quand ton bras vient de m'aſſaſſiner,
M'ordonne de te plaindre & de te pardonner.

ALVARES.

Ah, mon fils ! tes vertus égalent ton courage.

ALZIRE.

Quel changement, grand Dieu ! quel étonnant langage !

ZAMORE.

Quoi, tu veux me forcer moi-même au repentir !

GUSMAN.

Je veux plus, je te veux forcer à me chérir.
Alzire n'a vécu que trop infortunée,
Et par mes cruautés, & par mon hyménée.
Que ma mourante main la remette en tes bras.
Vivez ſans me haïr, gouvernez vos Etats,
Et de vos murs détruits rétabliſſant la gloire,
De mon nom, s'il ſe peut, béniſſez la mémoire.
à Alvarès.
Daignez ſervir de père à ces époux heureux :

Que du ciel par vos ſoins le jour luiſe ſur eux !
Aux clartés des Chrétiens ſi ſon ame eſt ouverte,
Zamore eſt votre fils, & répare ma perte.

ZAMORE.

Je demeure immobile, égaré, confondu ;
Quoi donc, les vrais Chrétiens auraient tant de vertu !
Ah ! la loi qui t'oblige à cet effort ſuprême,
Je commence à le croire, eſt la loi d'un Dieu même.
J'ai connu l'amitié, la conſtance, la foi ;
Mais tant de grandeur d'ame eſt au-deſſus de moi :
Tant de vertu m'accable, & ſon charme m'attire.
Honteux d'être vengé, je t'aime & je t'admire.

Il ſe jette à ſes pieds.

ALZIRE.

Seigneur, en rougiſſant je tombe à vos genoux.
Alzire en ce moment voudrait mourir pour vous.
Entre Zamore & vous mon ame déchirée,
Succombe au repentir dont elle eſt dévorée.
Je me ſens trop coupable, & mes triſtes erreurs...

GUSMAN.

Tout vous eſt pardonné, puiſque je vois vos pleurs.
Pour la dernière fois, approchez-vous mon père,
Vivez longtems heureux, qu'Alzire vous ſoit chère.
Zamore, ſois Chrétien ; je ſuis content, je meurs.

ALVARES *à Monteze.*

Je vois le doigt de Dieu marqué dans nos malheurs.
Mon cœur deſeſpéré ſe ſoumet, s'abandonne
Aux volontés d'un Dieu, qui frappe & qui pardonne.

Fin du cinquiéme & dernier acte.

TABLE

TABLE

des Piéces contenues dans ce troiſiéme volume.

Avertiſſement. . . . . . page 1.

*Avertiſſement ſur l'*ŒDIPE. . . . . 6.
Lettre de Mr. de Voltaire *au P.* Porée *Jéſuite, ſur l'*ŒDIPE. 8.
Préface, dans laquelle on combat les ſentimens de Mr. de la Motte *ſur la poëſie.* . . . . . 11.
ŒDIPE, *tragédie, avec des chœurs.* . . . . 23.
*Lettres écrites en 1719. qui contiennent la critique de l'*ŒDIPE *de* Sophocle, *de celui de* Corneille, *& de celui de l'auteur.*
Lettre I. . . . . . 88.
Lettre II. . . . . . 92.
*Lettre III. contenant la critique de l'*ŒDIPE *de* Sophocle. . . . . 93.
*Lettre IV. contenant celle de l'*ŒDIPE *de* Corneille. 105.
Lettre V. qui contient celle du nouvel ŒDIPE. . 113.
Lettre VI. une diſſertation ſur les chœurs. . 120.

Préface de la première édition de MARIAMNE. . . 127.
MARIAMNE, *tragédie, revuë & corrigée par l'auteur en 1762.* . . . . . 133.
Variantes. . . . . . 198.

Avertiſſement ſur la tragédie de BRUTUS. . . 220.

Discours sur la Tragédie, à Mylord Bolingbrooke. *page* 222.
BRUTUS, *tragédie.* . . . . . 237.

Lettre en Italien de Mr. le Comte Algarotti *à Mr. l'Abbé* Franchini *Envoyé du Grand Duc de Toscane à Paris, au sujet de la tragédie de la* MORT DE CÉSAR. . . 308.
LA MORT DE CÉSAR, *tragédie.* . . 313.

Avertissement sur la tragédie de ZAYRE. . . 362.
Epitre dédicatoire à Mr. Fakener, *Marchand Anglais, depuis Ambassadeur à Constantinople.* . . . . 363.
Epitre à Mlle. Gossin, *jeune actrice qui a représenté le rôle de* ZAYRE *avec beaucoup de succès.* . . . 372.
Seconde lettre à Mr. Fakener, *alors Ambassadeur à Constantinople.* . . . . . 374.
Lettre à Mr. de la Roque *sur la tragédie de* ZAYRE. 382.
ZAYRE, *tragédie.* . . . . . 391.

Epitre à Madame la Marquise du Chastelet, *à l'occasion de la tragédie d'*ALZIRE. . . . . 469.
Discours préliminaire. . . . . . 474.
ALZIRE, *ou les* AMÉRICAINS, *tragédie.* 479.

1.3.27

Z

3.2

Digitized by Google

00578753

Digitized by Google

ALLEGRI
LABORAT
RESTAURO
LIBRI
PARMA